



HAL
open science

Le pari du progrès dans les sociétés latino-américaines du XXe siècle : l'exemple de Dona Barbara de Rómulo Gallegos

Bertrand Vergnes

► **To cite this version:**

Bertrand Vergnes. Le pari du progrès dans les sociétés latino-américaines du XXe siècle : l'exemple de Dona Barbara de Rómulo Gallegos. Linguistique. Université de Perpignan, 2015. Français. NNT : 2015PERP0019 . tel-01254468

HAL Id: tel-01254468

<https://theses.hal.science/tel-01254468v1>

Submitted on 12 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivrée par
UNIVERSITE DE PERPIGNAN VIA DOMITIA

Préparée au sein de l'école doctorale INTER-MED
Et de l'unité de recherche CRILAUP

Spécialité : **Etudes Ibériques et Hispano-américaines**

Présentée par **BERTRAND VERGNES**

**« LE PARI DU PROGRES DANS LES
SOCIETES LATINO-AMERICAINES DU
XXEME SIECLE: L'EXEMPLE DE DOÑA
BARBARA DE ROMULO GALLEGOS »**

Soutenue le Vendredi 18 Septembre 2015 devant le jury composé de

Mme BERTIN Cécile Elisabeth, Professeur, Université de la Martinique
M. MBARE N'Gom Fage, Professeur, Université Morgan State (USA)
M. BOLEKIA BOLEKA Justo, Professeur, Université de Salamanque
M. MIAMPIKA MOUNDELE Wilfrid, MCF, Université de Madrid
M. ALBA Narciso, Professeur, Université de Perpignan Via Domitia
M. LAVOU Victorien, Professeur, Université de Perpignan Via Domitia

Statut Jury
Statut Jury
Statut Jury
Statut Jury
Statut Jury
Statut Jury

Remerciements

Je souhaiterais remercier premièrement à titre posthume, mon père et mon grand-père, tous deux morts durant les années d'écriture de cette thèse, ils m'ont suivi, m'ont soutenu et m'ont fait rire lorsque j'en avais besoin toute ma vie, j'aurai aimé qu'ils soient là pour voir cette thèse finie mais de là où ils sont, désormais avec ma grand-mère, je sais qu'ils sont très fiers de moi. Je remercie également tous les membres de ma famille qui m'ont écouté, conseillé et appuyé dans ce travail de longue haleine ainsi que mon directeur de recherches M. Lavou. Il m'a dirigé et il a pris le temps nécessaire pour que ce travail soit ce qu'il est à présent. Je pense également à mes collègues chercheurs de Madrid, du Venezuela, de Perpignan et d'ailleurs qui, eux aussi, ont vécu cette aventure avec leurs propres travaux de thèse ; avoir pu échanger des dialogues, des questions et des possibles solutions avec des membres de la communauté littéraire à été une riche expérience. Discuter avec M. Jean Louis Servan-Schreiber a également été quelque chose d'incroyable et j'espère qu'il lira ce travail.

J'ai aussi une pensée émue pour mes amies et professeurs de français à Madrid, Carmen et Ana, qui ont été et sont ma deuxième famille à Madrid ; elles m'ont appris à être un enseignant lorsque j'ai travaillé à leurs côtés, à profiter de la vie et à m'intéresser à des pistes nouvelles. Mes amis Madrilènes ont été essentiels pour sortir des périodes d'incertitude et des longues journées passées à écrire dans les différentes bibliothèques de la ville. Les professeurs titulaires de l'Université Complutense de Madrid et des différents auteurs invités à l'Institut Cervantes m'ont absolument aidé dans ce travail et je leur en suis très reconnaissant. Mes meilleurs amis Sandra, Javier, Francesco et Danilo savent à quel point ils ont été un grand appui dans cette thèse et dans ma vie et je veux également les remercier grandement pour leur patience et leur grande amitié ainsi que tous les amis qui sont là jour après jour.

Que chacun puisse trouver dans ce travail, l'expression de ma profonde reconnaissance.

Citation

« Depuis que notre civilisation technicienne a pris son essor, au XIX^e siècle, une urgence supplémentaire s'est imposée : celle d'étendre les progrès matériels au plus grand nombre. Car le progrès n'a de sens et d'avenir que s'il peut être partagé par la majorité des humain ».

Jean Louis Servan-Schreiber. *Trop vite!*

Dédicace

À mes parents, ma sœur et ma meilleure amie Sandra qui m'ont soutenu et appuyé dans ce long parcours d'études en espagnol. C'est difficile de trouver des gens qui vous aiment et vous appuient dans tous vos choix, la vie est un long chemin mais lorsque l'on se sent épaulé, on est capable de tout. Merci à vous, ma famille.

Université de Perpignan Via Dominitia
UFR des Lettres et des Sciences Humaines
Département d'études Ibériques et Hispano-américaines
Ecole Doctorale du CRILAUP

THÈSE

Pour obtenir le grade de Docteur

Discipline : littérature hispano-américaine

« Le pari du Progrès dans les sociétés latino-américaines du XXème siècle:

L'exemple de *Doña Bárbara* de Rómulo Gallegos »

Thèse présentée et soutenue publiquement par

Bertrand VERGNES

Directeur: M. Lavou

- Résumé de la thèse en anglais en 2000 mots maximum.

The word "modern" is associated, mostly in a positive way, by society, things and people who have excelled in various fields and have made new discoveries for the communities from which they come. The concept of "modernity" lies however on a more subjective vision. What does it mean? This thesis, whose subject is: "The challenge of Progress in the Latino-American societies of the twentieth century: the case of *Doña Barbara* from Romulo Gallegos", will focus on this Venezuelan contemporary novel from the twentieth century, whose main character is a cruel-corrupted and greedy woman. This doctorate research will focus on the concepts of evolution, modernity and progress from an ethnological point of view, as also political, literary and territorial aspects, largely covering then the themes portrayed in the novel by Gallegos among others novels related to this PhD's main theme. The concepts of society, developed world, primitive "Americas" and so on, will obviously be addressed during this work, as well as the presentation of the author: Romulo Gallegos. In conclusion of my previous Master's thesis, based on the contrasts of both the "modern" and "primitive" world, I came to end the work with the following question: "The concept of comfort in its plurality did it not withdrawn us away from the primitive roots and human beings that represent our life's true essence?" This is indeed the conclusion, to which the protagonist arrives to, in *Los pasos perdidos* by Cuban author Alejo Carpentier, a novel that I had work on with dissimilar subjects for my Master 1 and 2. Now, for this PhD's thesis, my research will focus on the meanings and applications for Latino-American societies, on the following terms: evolution, progress and modernity and I'll start the research with the novel: *Doña Barbara*, as the perfect example of confusion, anarchy, despotism, and injustice; in fact so many words that are very representative of our current societies' working mode.

- Résumé de la thèse en français en 2000 mots maximum.

L'adjectif « moderne » est associé, au XXI^e siècle, de façon positive et négative aux hommes contemporains de la société ; soit pour se référer à des inventions ou à des personnes qui ont excellé dans des domaines divers et qui ont fait des découvertes nouvelles pour les communautés dont ils sont issus, soit pour démontrer la déshumanisation de l'humain par les progrès scientifiques et techniques. Le concept de « modernité » repose quant à lui sur une vision plus subjective, est-ce une notion ou un concept ou une façon de vivre? Cette thèse, dont le sujet est : «Le pari du Progrès dans les sociétés latino-américaines du XX^e siècle: l'exemple du roman régionaliste, *Doña Barbara*, de Romulo Gallegos» va se centrer sur cette œuvre Vénézuélienne contemporaine, du XX^e siècle, dont le personnage principal est présenté comme une femme cruelle, corrompue et avide de richesse, traits que partage parfois également le personnage principal, Santos Luzardo. Ce travail de recherche de doctorat portera sur les concepts d'évolution, de modernité et de progrès d'un point de vue ethnologique, politique, littéraire et territorial en grande partie, et couvrant les thèmes utilisés dans le roman de Gallegos ainsi que d'autres œuvres. Les concepts de société, de monde développé, des « Amériques », de civilisations primitives, etc. seront évidemment abordés lors de ce travail ainsi que la vision de l'auteur, Romulo Gallegos. Dans la conclusion de mon Mémoire de Master 2, portant sur le monde « moderne » et primitif, j'étais arrivé au final à me poser la question suivante: "la notion de confort dans sa pluralité, ne nous a-t'-elle pas éloigné des racines primitives que sont les autres hommes et de l'essence de la vie?" C'est bel et bien l'état d'esprit auquel est confronté le protagoniste de *Los pasos perdidos*, dont l'auteur est Alejo Carpentier, roman que j'avais pris pour sujet de Master 1 et 2. Désormais, pour cette thèse, mes recherches vont se centrer sur les significations, pour les sociétés latino-américaines, des termes suivants : l'évolution, le progrès et la ou les modernité(s) focalisant

ainsi mon travail sur l'œuvre de *Doña Barbara*, exemple à part entière de confusion, d'anarchie, de despotisme, et d'injustice, etc., tant de termes qui représentent nos sociétés actuelles.

- Proposition de mots clés : ces termes décrivant le contenu de la thèse.

- novela regional	- modernité
- progrès	- Doña Bárbara
- pouvoir	- Venezuela
- littérature hispano-américaine	- société

- Titre de la thèse en anglais, 400 mots maximum.

« The challenge of Progress in Latino-American societies of the twentieth century: the case of Doña Bárbara from Romulo Gallegos »

- Titre de la thèse en français, 400 mots maximum.

« Le pari du Progrès dans les sociétés latino-américaines du XX^e siècle: l'exemple de *Doña Barbara* de Romulo Gallegos »

Fin de la présentation des caractéristiques de la thèse.

SOMMAIRE –

Introduction	p 13
• Problématique –	p 21
I/ Les origines de la modernité	p 27
A) <u>Du point de vue occidental</u>	p 28
1- <i>Le monde moderne et son sens</i>	
(a) - Une notion temporelle	
(b) - Le perfectionnement	
(c) - La vitesse	
2 - <i>L'indépendance des pays d'Amérique</i>	p 34
(a) - Les causes internes	
(b) - Les causes externes	
3- <i>L'idée de « modernité » au XX^e siècle</i>	p 39
(a) - La vitesse	
(b) - Une idéologie	
B) <u>Du point de vue de l'Amérique</u>	p 42
1 - <i>L'entrée dans l'ère moderne</i>	
(a) - L'ère de croissance	
(b) - Investissements et crise	
(c) - Le populisme	
2- <i>Les degrés d'urbanisation</i>	p 50

	(a) - L'instabilité politique	
	(b) - Les problèmes économiques	
C)	<u>Les premiers conflits</u>	p 60
1-	<i>La révolution au Mexique</i>	p 60
	(a) - Un mouvement social	
	(b) - La réforme agraire	
2-	<i>La révolution à Cuba</i>	p 66
	(a) - Un combat	
	(b) - Le rejet d'un empire colonial	
3-	<i>Le Bolivarisme et la justice sociale au Venezuela</i>	p 69
	(a) - Un concept de justice	
	(b) - L'éradication de la pauvreté	
II / Le concept de progrès		p 73
A)	<u>Qu'est-ce que le progrès ?</u>	p 74
•	Etude de cas – La génétique, le futur du progrès ?	p 87
1-	<i>Les notions d'avancées et de prouesses</i>	p 91
	(a) - Un rôle déterminant	
	(b) - Les degrés	
	(c) - Les avancées scientifiques et sociales	
2-	<i>La notion de vitesse</i>	p 100
	(a) - Un outil lié au temps	
	(b) - Le court-termisme	
	(c) - Un paradoxe	

B)	<u>L'idée de progrès en Amérique latine et au Venezuela en particulier</u>	p 112
1-	<i>Civilisation et barbarie</i>	p 118
	(a) - Le poids du passé	
	(b) - Les différentes phases	
2-	<i>Les étapes du développement au Venezuela</i>	p 123
	(a) - Les causes	
	(b) - Le processus de modernisation	
III/	La littérature Venezuelienne	p 133
A)	<u>Doña Bárbara</u>	
1-	Les personnages comme archétypes du progrès	p 151
2-	Le combat pour la modernité	p 155
3-	Un pari gagné ?	p 158
•	Conclusion	p 161
	Bibliographie	p 169
	Annexes	p 274

—

INTRODUCTION

—

Dans les pays d'Amérique latine, l'évolution du roman pour le XXème siècle a été plus lente que celui de la poésie ; jusque dans les années 40, il n'y a pas eu une grande production littéraire, cependant nous pouvons distinguer trois étapes. La première s'étend de la fin du XIXème siècle jusque dans les années 40 avec les trois étapes du réalisme. La seconde de 1940 à 1960 avec le réel merveilleux et le réalisme magique. Après vient le « boom » des années 60. Enfin cette chronologie nous emmène à la fin du XXème siècle. La première étape conserve les marques du XIXème siècle avec l'attention particulière sur les problèmes sociaux, les paysages et l'embellissement de cette nature, ainsi que les racines et l'identité américaine. Nous pouvons alors distinguer trois groupes :

1. Le roman régional – celui où la nature devient une force invincible qui impose ses lois. Avec certains auteurs comme Carpentier dans *Los pasos perdidos*, cette nature deviendra personnifiée ; c'est aussi le cas avec Rómulo Gallegos où la jungle et les paysages du Venezuela sont omniprésents dans *Doña Bárbara*. Dans *La Vorágine*, de José Rivera Eustasio, la forêt amazonienne est meurtrière mais dans le roman *Don Segundo Sombra*, de Ricardo Güiraldes, le roman utilise la pampa et gaucho comme symboles pour raconter son histoire.
2. Le roman indigène – qui dénonce l'exploitation des Indiens par les blancs, et qui implique aussi une recherche de l'identité de l'homme indigène. Nous pouvons citer comme exemple *El mundo es ancho y ajeno*, de l'auteur péruvien Ciro Alegría. “*El mundo es ancho y ajeno* es una novela del escritor peruano Ciro Alegría, Generalmente se la considera como la cumbre de la novela indigenista contemporánea y la obra maestra del autor. Con ella consigue el primer premio del concurso para novela hispanoamericana convocado por la editorial Farrar & Rinehart, de Nueva York”¹.
3. Le roman politique – mettant accent tout particulier sur la révolution mexicaine et l'échec de ses idéaux. Nous lirons ici *Los de abajo*, de Mariano Azuela.

¹ . <http://www.ucm.es/BUCM/revistas/fli/02104547/articulos/ALHI7676110165A.PDF>

Entre les années 40 et 60 le roman continue son avancée. Le réalisme magique est incontestablement le courant le plus distinctif de cette époque. Des auteurs célèbrissimes et acclamés par la critique se font alors connaître : Miguel Ángel Asturias (Guatémaltèque), Alejo Carpentier (Cubain), Juan Rulfo (Mexicain) ou encore Jorge Luis Borges (Argentin). J'ai dédié mon premier mémoire au réalisme magique et au roman *Los pasos perdidos*, d'Alejo Carpentier et au fur et à mesure des recherches, je me suis rendu compte de la richesse de ce genre littéraire.

À partir des années 60 naît cet authentique phénomène littéraire connu sous le nom de « boom ». Une multitude d'auteurs verra le jour et ces derniers contribueront à l'évolution du roman Latino-Américain sous la forme que nous la connaissons aujourd'hui. Je parle de l'accentuation des traits de réalisme magique, les problèmes urbains de la société contemporaine, l'intégration des soucis des individus du continent, etc. Ici encore des grands auteurs vont faire parti de cette époque : Juan Carlos Onetti (Uruguayen), Ernesto Sábato et Julio Cortázar (Argentins), Carlos Fuentes (Mexicain), Mario Vargas Llosa (Péruvien) ou encore Gabriel García Márquez (Colombien).

Dans son ouvrage, *La naissance du monde moderne*², Christopher Alan Bayly, s'intéresse à l'histoire du monde en général et ce sur des points de vue divers : historique, social, économique, etc. Respectant une progression chronologique, Bayly englobe tous les apports de l'histoire culturelle à l'étude de la mondialisation tout en comparant les continents dans un ensemble plutôt que d'en faire une étude de cas. Ce professeur d'histoire, spécialiste de la colonisation à l'université de Cambridge, présente un vaste panorama mondial des « progrès » et des changements que le monde a subi. Bayly illustre comment l'Europe en ce temps là est devenue le centre économique et politique du monde, tout en veillant à ne pas écrire une histoire qui soit centrée sur ce qu'on appelait l'« expansion européenne » ou l'« essor de l'Occident ». Cependant, comme bon nombre d'auteurs et de résultats d'analyses économiques, son ouvrage démontre que le continent Latino-Américain est loin de jouir des mêmes niveaux de vie et des progrès en médecine alors commencés en Europe. L'ouvrage de Bayly montre également que la « mondialisation », dont il date les débuts aux années qui

² . BAYLY Alan Christopher. *La naissance du monde moderne*. Tome 1. Paris : Editions de l'Atelier, 2007, 862 p.

suivirent la fin de la Seconde Guerre mondiale³, était déjà largement à l'œuvre au XIX^e siècle et pour l'auteur c'est la révolution des moyens de transports et de communication⁴ qui ont permis son développement. Ce que Bayly regroupe sous l'expression « le développement d'une nouvelle histoire mondiale »⁵ correspond à la montée en puissance des Etats-Unis, la définition du concept de « civilisation » qui devient synonyme de civilisation occidentale, et les innovations commerciales de l'époque. L'Amérique latine et ses sociétés est à l'écart de ces avancées, cependant, comme l'explique l'auteur de cette citation suivante, la révolution industrielle n'a pas eu que des cotés positifs : elle créa des limites entre les classes :

« Ces changements économiques et sociaux furent inégaux et déstabilisants. Ils créèrent des différences entre groupes et entre sociétés différentes. Ils suscitèrent un appétit de richesse, puis l'envie et le dégoût des voisins. Ils entraînèrent des guerres par-delà les mers, des inégalités devant l'impôt, des désordres sociaux [...] »⁶.

Qu'est-ce que la modernité ? Selon Bayly c'est un mot qui relie les branches de la science humaine contemporaine. Comme il le cite lui même dans les années 60, le terme était utilisé pour désigner un ensemble d'évolutions à l'échelle planétaire qui se sont combinées pour amener l'organisation des sociétés et la vie des hommes et des femmes à faire un pas en avant, ce changement fut alors baptisé « modernité »⁷. La naissance du monde moderne correspond aux années qui suivirent 1945 selon Bayly, car c'est durant ces années que se sont fondés : « l'essor de l'Etat Nation, une centralisation exigeante du pouvoir, une loyauté à base de solidarité ethnique, un développement considérable des liens économiques et intellectuels à l'échelle planétaire »⁸. C'est à une véritable uniformisation des modes de pensée, une conformation des styles de vie et des codes vestimentaires que se joignent les pays des sociétés occidentales. Les coupables selon Bayly sont la mode et la publicité, éléments qui n'existent pas dans les sociétés primitives ou étaient loin d'être prédominants en Amérique latine. Ces contraintes seront alors vite rejointes par d'autres : l'obligation de se conformer aux horaires de travail, des modes de comportement à adopter « en société », la standardisation des noms et prénoms, l'alimentation, les croyances religieuses, etc. Bien qu'il soit à noter que ces dernières se retrouvent également chez les tribus primitives.

³ . ibid. p.15

⁴ . ibid. p.10

⁵ . ibid. p.10

⁶ . ibid. p.25

⁷ . ibid. p.30-31

⁸ . ibid. p.34

Dans son chapitre intitulé « L'anéantissement des peuples autochtones et les atteintes à l'environnement », Bayly parle évidemment des causes de la disparition des tribus primitives : l'uniformisation politique et économique croissante construite autour des exigences du capital industriel⁹, l'écart volontaire de ces tribus dans les forêts, le traumatisme culturel face aux colons blancs, la colonisation agressive et le « nettoyage ethnique »¹⁰. A travers chacun de ses chapitres Bayly ouvre notre champ de recherche sur des aspects multiples de « la modernité » : ce pari auquel sont confrontées les sociétés de l'Amérique latine.

Dans son ouvrage, *La crise du monde moderne*¹¹, René Guénon oppose cette modernité aux civilisations orientales restées selon lui fidèles à l'« esprit traditionnel », l'ensemble de la civilisation moderne considérée comme déviée, a modifié en profondeur la réception de l'ésotérisme en Occident dans la seconde moitié du XX^e siècle, et a eu une influence marquante sur des auteurs aussi divers que Mircea Eliade, Raymond Queneau ou encore André Breton¹².

« Un des caractères particuliers du monde moderne, c'est la scission qu'on y remarque entre l'Orient et l'Occident. Il peut y avoir une sorte d'équivalence entre des civilisations de formes très différentes, dès lors qu'elles reposent toutes sur les mêmes principes fondamentaux, dont elles représentent seulement des applications conditionnées par des circonstances variées. Tel est le cas de toutes les civilisations que nous pouvons appeler normales, ou encore traditionnelles ; il n'y a entre elles aucune opposition essentielle, et les divergences, s'il en existe, ne sont qu'extérieures et superficielles. Par contre, une civilisation qui ne reconnaît aucun principe supérieur, qui n'est même fondée en réalité que sur une négation des principes, est par là même dépourvue de tout moyen d'entente avec les autres, car cette entente, pour être vraiment profonde et efficace, ne peut s'établir que par en haut, c'est-à-dire précisément par ce qui manque à cette civilisation anormale et déviée. Dans l'état présent du monde, nous avons donc, d'un côté, toutes les civilisations qui sont demeurées fidèles à l'esprit traditionnel, et qui sont les civilisations orientales, et, de l'autre, une civilisation proprement anti traditionnelle, qui est la civilisation occidentale moderne »¹³.

Publié dans les années 40, le contenu de cet ouvrage n'est pas devenu obsolète, bien au contraire, il est plus que jamais d'actualité de nos jours et pour notre thèse. Bien qu'il parle de l'Europe, nous y voyons également à fortiori les éléments laissés à l'Amérique latine. Pour René Guénon, qui, dans son premier chapitre, prend comme référence la doctrine hindoue, la

⁹ . ibid. p.698-702

¹⁰ . ibid. p.702

¹¹ . René Guénon. *La crise du monde moderne*. Tome 1. Paris : Editions Gallimard, 1994, p.21

¹² . http://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9_Gu%C3%A9non

¹³ . ibid. 4^{ème} de couverture

durée du cycle humain se divise en quatre périodes « qui marquent autant de phases d'un obscurcissement graduel de la spiritualité primordiale [...] »¹⁴ et nous sommes selon lui dans la dernière et quatrième phase : celle de l'âge sombre du *Kali Yuga*, et qui précède la grande catastrophe qui nous attend. Cette dernière semble correspondre à la période difficile que nous traversons à notre époque : celle d'une crise mondiale aux répercussions sociales et économiques. Guénon, sous des allures de prophète, démontre que le monde tel qu'il fonctionne actuellement ne peut que conduire à sa propre perte. L'auteur compare les grandes phases de l'histoire humaine, à savoir l'Antiquité grecque et romaine, le Moyen-âge, la Renaissance et les Temps modernes à une longue descente dans le matérialisme, qui trouve son point culminant dans la Science, « prostituée de l'Industrie et de la Technique ».

Cette vision dévalorisante et fataliste que propose Guénon n'est pas sans fondements : lorsque ce dernier parle de l'état de crise intellectuelle, économique et sociale que traverse notre époque ou lorsqu'il dénigre le portrait des Occidentaux il y a là du vrai : « [...] ne sont-ce pas plutôt les Occidentaux eux-mêmes, qui ont fait tout ce qu'il fallait pour rendre leur présence odieuse et intolérable ? »¹⁵ La réponse apparaît comme limpide : oui. La « crise » comme le dit l'auteur, dans son acception la plus ordinaire, c'est une chose que beaucoup ne mettent déjà plus en doute¹⁶. Tout comme le suggère René Guénon dans son chapitre intitulé « L'opposition de l'Orient et de l'Occident » les civilisations orientales et occidentales sont différentes mais cela ne signifie pas qu'elles ne peuvent pas être complémentaires dans des points divers. Le problème réside sur le terme « traditionnel » et c'est ce qu'affirme Guénon :

« Dans la confusion mentale qui caractérise notre époque, on en est arrivé à appliquer indistinctement ce même mot de « tradition » à toutes sortes de choses, souvent fort insignifiantes, comme de simples coutumes sans aucune portée et parfois d'origine récente [...]. Il faut se méfier de ces déviations du langage, qui traduisent une sorte de dégénérescence des idées correspondantes ; et ce n'est pas parce que quelqu'un s'intitule « traditionnaliste » qu'il est sûr qu'il sache, même imparfaitement, ce qu'est la tradition au vrai sens de ce mot »¹⁷.

Autant l'ouvrage de Bayly que celui de Guénon porte un regard sévère sur la société moderne dans laquelle nous vivons et dans laquelle vivent également les protagonistes du roman de Gallegos.

¹⁴ . René Guénon. *La crise du monde moderne*. Tome 1. Paris : Editions Gallimard, 1994, p.21

¹⁵ . *ibid.* p.180

¹⁶ . *ibid.* p.12

¹⁷ . *ibid.* p.55

Maintenant que nous venons de présenter les limites chronologiques de la littérature Latino-américaine sur laquelle va se baser notre travail de thèse, ainsi que l'introduction des termes de l'intitulé, passons au roman. Doña Bárbara est le nom du personnage principal et le titre du roman écrit par Romulo Gallegos, publié en 1929. Il est écrit sous un climat politique instable, caractérisé par des dictatures si courantes en Amérique latine depuis des siècles. C'est ce même climat que nous retrouvons dans la trame du roman. La société vénézuélienne du XX^e siècle y est décrite avec un fort réalisme. De plus, la tension entre la civilisation et la barbarie, thèmes chers aux auteurs latino-américains de l'époque de Gallegos se fait sentir dès les premiers chapitres. Les aspects ruraux de la vie vénézuélienne sont décrits et utilisés pour renforcer les contrastes face aux sociétés européennes et à la société d'Amérique du nord. L'industrie pétrolière du Venezuela, les riches propriétaires terriens tels que Doña Bárbara, la lutte contre la faim et pour la survie sont bien des éléments décrits par Gallegos dans son roman et qui sont le reflet véridique de la société de l'époque. Gallegos ne fait que refléter ses idées et sa vision sur la société vénézuélienne et les dictatures qui éclateront là-bas, mais il donne au personnage de Doña Bárbara toute la dimension politique du pays, tout le désordre et la peur et la misère qui existaient. Le personnage évolue, tout comme le fera le Venezuela, dans son pari de se moderniser au cours du XX^e siècle. Sa mauvaise réputation, sa personnalité, son histoire font de cette femme un symbole. Elle est enveloppée d'une aura mystérieuse, séduisante et ensorceleuse à la fois, ce personnage partage quelques traits qui seront repris plus tard dans le roman *Como agua para chocolate*, de Laura Esquivel, publié en 1989. On y voit beaucoup de ressemblances dans l'attitude, les attributs du personnage, la haine et le pouvoir qu'ont ces deux femmes dictatrices.

Le lecteur de *Doña Bárbara* verra au delà de la présentation des personnages, de multiples interprétations : Santos Luzardo n'est pas uniquement cette figure du héros parfait, son attitude montre qu'il agit en 'colonisateur' voulant s'appropriier des terres, revendiquer un rôle de dominant/dominé avec Marisela, et il n'a pas que des actions bienfaites lors de son duel avec Doña Bárbara. Cette dernière n'est pas non plus le diable en personne, cette réputation de dévoreuse d'hommes et de dictatrice n'a pris ses racines que par les souffrances qu'elle a endurées dans le passé. Ces traits, bien qu'identifiables avec la barbarie de l'Amérique latine de l'époque, sont cependant des éléments qui permettent de voir que la haine qu'elle a pour les hommes vient de souffrances passées.

Je pense que Gallegos veut donner une image positive du Venezuela, un pays qui sort de cet obscurantisme, qui parvient à vaincre la barbarie ; il y a dans son récit une forme de soif de se moderniser. La description des gens incultes, des soldats et des habitants qui obéissent à Doña Bárbara, représente ce contrepied à la modernité vers lequel les personnages tels que Marisela et Santos Luzardo se dirigent, tout comme Carpentier, Asturias ou d'autres auteurs l'avaient également montré dans leurs romans. Les auteurs latino-américains, dans leur traitement de deux types de sociétés, finissent par donner vainqueur le monde où le progrès aide les personnages à s'améliorer et à devenir meilleurs. Nous verrons alors au travers de cette thèse quels sont les éléments de perfectionnement de ces sociétés, comment chronologiquement elles sont parties des années 1940 pour en arriver au stade de la fin du XXème siècle, de quelle manière en littérature les auteurs parlent et utilisent le progrès et comment le roman de Gallegos a été non seulement un pionnier et un roman acclamé mais il a profondément marqué les sociétés de l'Amérique du sud.

—

PROBLEMATIQUE

—

« C'est moderne, ça ne l'est pas ! » cette dichotomie existe depuis des siècles. Au XX^e, les hommes et les femmes de cette planète ont vécu des changements sans précédents dans l'histoire de l'humanité. La plupart d'entre eux ont, pour ne pas dire tous, à voir avec les avancées de la science, des découvertes, des évolutions et des perfectionnements dans différents secteurs. Quel est le point commun à tous ces éléments ? La marche du progrès. Qu'il soit social, économique, historique, politique, littéraire ou scientifique, il se diffuse n'importe où sur le globe et il change, bouleverse et modifie, que nous le voulions ou non, nos moyens de vivre, nos façons de penser et nos comportements. Une première question dans cet instant précis serait : « Transforme-t-il nos vies à tous, et ce indistinctement de là où nous vivons ? » Des facteurs culturels, historiques, géographiques et politiques rentrent bien évidemment en jeu et il serait naïf de croire que le progrès touchera de façon égale un homme aux États-Unis, qu'un autre au Venezuela, en Chine ou en Afrique.

Disons tout d'abord que l'essor d'une société, et plus particulièrement d'une société en Amérique Latine, est étroitement lié à sa situation économique, ses liens avec l'extérieur du continent, sa superficie, son histoire et sa capacité à « entrer » dans la modernité. C'est un fait, le monde 'moderne' est une réalité, nul ne peut y échapper ; cependant me vient alors une série de questions que nous pouvons soulever ici : « Quels sont les enjeux pour faire partie de ces soi-disant pays ou sociétés modernes ? », « Ne sont-ils que positifs ? », « Cette vision globale d'un monde moderne n'efface-t-elle pas les traits spécifiques à chaque société ? ».

Ce travail de thèse sur lequel nous allons travailler, se centre tout d'abord sur un point de vue géographique. La modernité connaît, selon les degrés de son implantation dans les sociétés, une forme de développement plus lente dans des pays de l'Amérique du sud. Nous expliquerons au cours de cette thèse les raisons de cette dernière. Cependant, je dirai donc tout d'abord qu'elle est plus principalement le résultat d'un métissage des cultures et une uniformisation d'un mode de vie et de pensée, qu'une simple victoire des valeurs occidentales que nous connaissons aujourd'hui au XXI^e siècle. « La modernité, est-ce simplement le refus d'un l'ordre établi ? ». Oui et non :

- d'une part, elle transforme au fil du temps les habitudes, coutumes et réactions
- d'une autre, elle standardise et réduit à un seul modèle tous nos comportements

La pensée et la société moderne trouvent leurs fondements dans des valeurs techniques, scientifiques mais également hédonistes. Que le lecteur ne s'y méprenne pas : les hommes des sociétés développées ainsi que celles qui vivent encore dans la misère et la pauvreté ont à cela des points communs. Certes, à des niveaux bien différents, ils cherchent toujours à se perfectionner, néanmoins un des rêves de l'homme est la recherche du plaisir au moindre coût et au moindre effort. C'est cette vision subjective, cependant importante, sur laquelle s'accordent bon nombre de philosophes, écrivains, psychologues et chercheurs. Pourquoi cette soif du savoir et ce désir de se moderniser d'avantage ? Je pense à plusieurs réponses :

- la peur de l'obscurantisme : « le savoir c'est le pouvoir »
- la volonté de s'élever toujours plus haut (du côté des religions il y a cette volonté de surpasser Dieu)
- cette inclination à se sentir invincible
- la recherche de la connaissance
- une progression naturelle pour l'homme depuis l'époque des cavernes
- etc.

Ces différents questionnements que nous nous posons depuis le départ sont liés à l'enfance. Les manuels scolaires que nous avons tous eu, présentent tous, dans la frise chronologique du temps, une succession qui se veut naturelle et logique : « l'homme doit progresser et avancer vers de meilleurs horizons ». Les époques se succèdent les unes aux autres et à chaque passage dans une ère nouvelle l'homme fait des découvertes inédites, il avance et se perfectionne : le Moyen Age va être considéré comme la première étape, puis vient la Renaissance et avec elle les premières grandes inventions dans de nombreux domaines. La littérature pour sa part, va se développer pour culminer, selon les pays entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Dans le domaine religieux ou social, des réformes, des changements, des nouvelles lois voient le jour. Ce n'est cependant que lorsque se développeront les États-Unis, que les critiques littéraires et chercheurs viendront parler de réelle modernisation du monde et de l'entrée dans l'ère moderne et de la « marche du progrès ».

La remise en cause des traditions pour une amélioration de nos modes de vie, voilà ce qui pousse en partie les sociétés à rechercher à se moderniser. Le XX^e siècle devint alors celui des grandes découvertes, des recherches qui aboutissent à des résultats jamais égalés jusqu'alors :

la construction de fusées, de vaisseaux sous marins, de vaccins, de systèmes de justice et d'aide sociale efficaces, de modèles de standardisations depuis les années 50 dans les foyers, etc. Une des missions que semblent s'être donné les hommes est celle de faire avancer le savoir (notamment pour les raisons que nous avons expliqué plus haut) puisqu'il n'y a de but d'apprendre et de se perfectionner que si cette connaissance puisse être partagée au plus grand nombre.

Lorsque je vais parler de modernité dans cette thèse, c'est au niveau historique certes, économique bien entendu mais puisqu'il s'agit d'un travail littéraire, il est également important de ne pas perdre de vue notre corpus de recherche : les œuvres de Romulo Gallegos et en particulier celle de Doña Bárbara. L'histoire de l'Amérique Latine, et qui plus est celle du Venezuela, le pays d'où est originaire l'auteur, va de paire avec l'idée de la modernité. Pour pouvoir comprendre une société, il faut se confronter à son passé. Siècle après siècle, le Venezuela a subi de nombreux changements. Les causes sont nombreuses et nous les exploiteront et les développeront plus tard dans un chapitre dédié à ce dernier, mais il y a là un élément commun à cette partie du continent d'Amérique latine: un long passé colonial, la présence de plusieurs tribus indiennes, la période des Indépendances qui s'est faite dans la violence, ainsi que la succession de dictateurs ou l'abus de propriétaires terriens. Il s'agira de poser avant tout dans cette thèse, les avancées et contradictions politiques, économiques et sociales qui ont, et c'est une de mes hypothèses de travail, structurées au cours du XX^{ème} siècle et en particulier en littérature, le comportement des sociétés latino-américaines. En outre, bien que nous ayons présenté jusqu'à présent un côté positif de la modernité, cette thèse n'en fera pas son apologie. Le roman de Gallegos soulève d'ailleurs bon nombre d'interrogations sur cette dernière :

- Santos Luzardo, cet homme du monde moderne qui revient sur les traces de son passé a-t-il réellement évolué face à Doña Bárbara qui, elle, est restée dans ses terres ?
- Pourquoi ne considère-t-on pas 'moderne' une vie à la campagne ? Le progrès n'est-il que technique et économique pour les contemporains des sociétés développées que nous sommes ?

- En quoi est-ce que les dictatures et guerres en Amérique latine et au Venezuela ont-elles pu amener de la modernité puisque ce sont des purs actes de barbarie au sens profond ?
- Ce pari du progrès que l'homme s'est donné, ne l'a-t-il pas déjà perdu dès le départ lorsqu'il a fondé ses sociétés sur le sang et l'assouvissement des peuples pour une uniformisation d'un seul modèle ?

Ces questions sur les sociétés Latino-américaines du XX^e siècle constituent un espace d'étude complexe mais intéressant. Aujourd'hui, pour l'essentiel des populations vivant dans des sociétés dites 'riches', 'développées' et 'civilisées', la modernité et la marche en avant vers un meilleur futur, se réfèrent à un seul modèle : l'Occident. Faut-il nous en réjouir? Non, pas du tout. Ce référent économique et social connaît bien des failles. Est-il un moindre mal ? Chacun de nous peut en décider. Existe-t-il un 'remède' mieux adapté ou un contre-modèle à ce dernier ? Difficile à dire. Bon nombre de critiques, chercheurs, penseurs et écrivains se plaignent considérablement de cette standardisation à l'américaine mais est-elle si nocive à nos vies ? Faut-il revenir aux conceptions antérieures de la modernité ? Faut-il retourner vers le passé et des méthodes et comportements qui nous seraient alors biscornues ?

Une autre hypothèse de recherche qui s'offre à nous est la suivante : l'autorité dirige les mentalités et donc à plus forte raison elle conditionne nos actes et notre comportement. C'est un principe qui pourrait même être considéré comme une loi. C'est un argument qui démontre que dans les sociétés où la pauvreté est très présente, si l'ordre s'installe alors les citoyens s'adapteront, et ce de façon presque robotique, au modèle Occidental qui leur sera proposé. Ils ne voudront pas retourner en arrière, alors ils vont se moderniser, ils vont avoir accès à cet apparemment 'meilleur' mode de vie que leur précédent. Cependant ils auront également accès à des besoins inutiles, spécialement créés par la société pour pouvoir les contrôler et assurer un ordre certain. Effectivement, dans ce cas de figure, nous ne devons pas nous réjouir du modèle actuel de société dans lequel nous vivons mais alors une autre série de questions s'offre à nous :

- Qu'est-ce qui pousse les hommes à toujours aller encore plus loin dans cette recherche de la modernisation des sociétés ?

- Ce modèle qui apparemment nous réduit à ne pas être libres de choisir notre degré de progrès ne doit-il pas être banni ?
- Comment peut faire une société pour se moderniser sans perdre son identité ?

L'humanité s'accroche au progrès car il lui semble être sa seule solution pour le futur. L'est-il ? Nous décrirons et analyserons les différents degrés de ce dernier, les différentes définitions de la modernité, nous tenterons de comprendre également les enjeux du pari de la modernité que se sont lancées les sociétés Latino-américaines, nous étudierons divers ouvrages sur la modernité en Amérique latine, l'économie au Venezuela ainsi que sur l'auteur qui guidera nos pas : Romulo Gallegos. Egaleme nt inévitables pour ce travail de thèse, sont les ouvrages critiques sur la pensée latino-américaine du XX^e siècle et sur l'identité des personnages que nous étudieront. Nous essayerons de répondre à toutes les hypothèses et questions formulées dans cette section de notre problématique. Notre question clé sera alors :

« Le mode de développement des sociétés Latino-américaine, considérablement axé sur le modèle Occidental, régi par une économie laborieuse et au lourd passé colonial, est-il véritablement adapté pour le Venezuela du XX^e siècle alors que ce dernier se trouve engagé dans une course pour la modernité dans laquelle il ne connaît pas d'autre alternative que celle d'une uniformisation du monde et la perte de sa propre identité? »

I

—

**LES ORIGINES DE
LA MODERNITE**

—

I – LES ORIGINES DE LA MODERNITÉ–

A) Du point de vue occidental

• 1) Le monde ‘moderne’ et son sens

En premier lieu, le mot ‘moderne’ renvoie à une notion temporelle : avant le moderne, vient l’ancien. Il y a une idée de projection future dans son concept. Ce qu’ancien est considéré soit à l’origine ou soit au commencement, et ce de manière dépréciative, comme dépassé, rétro, kitsch ou passé de mode. Cependant ce qui est moderne est vu comme nouveau et est généralement perçu comme novateur, futuriste, actualisé et amélioré. L’expression de monde moderne a également une valeur historique : « les temps modernes » ou époque contemporaine (ici apparaît dans ces expressions, une appréciation personnelle des hommes du XXIème siècle qui considèrent vivre dans l’époque la plus avancée, mais nous verrons ça plus tard) succèdent à l’époque du Moyen Âge et à l’obscurantisme des temps passés. Nous allons bien évidemment revenir à ces références. Le moderne représente également une période artistique, un style architectural, une forme de penser qui connote une vision positive du monde, un style d’art, etc. Mais avant tout, pour notre étude, il a le rôle de marqueur temporel.

L’époque moderne démarre sa course à la fin du Moyen Âge, cependant les historiens et les occidentaux de plusieurs pays ne sont pas d’accord sur la date de son commencement. Certains la place en 1453 (fin du Moyen-âge) soit en 1492, qui est l’année de la découverte du « Nouveau Monde » plus connu par tous comme l’Amérique. En France, par contre, cette période des temps modernes, prend fin en 1789 : où le monde voit naître la Révolution française et la Déclaration des Droits de l’Homme et du Citoyen ; cette époque est suivie par l’époque contemporaine, dans laquelle nous nous situons à présent. L’époque moderne ou monde moderne est régie par la modernité. Qu’es-ce que c’est ? Tout d’abord, c’est une somme de plusieurs éléments :

- Premièrement, ce que je vais appeler le triomphe des siècles de dur travail et d’accumulation du savoir humain : le progrès.
- Deuxièmement, ce que nous entendons par la capacité à transmettre, informer et éduquer : la communication.

- Troisièmement, cette faculté connue des hommes pour permettre à nos cerveaux de créer des jugements de valeur : la raison. Qu'ils soient de nature éthique, scientifique, religieuse ou autre, ces jugements permettent aux êtres humains de pouvoir choisir.

L'esprit humain des temps modernes cherche des réponses, il tente de comprendre son époque et refuse de tomber dans l'obscurantisme¹⁸ des époques passées. Pour ce faire, il explore les champs de la science afin d'échapper au passé, qui est le sien, qui représente à ses yeux des temps lointains, symboles d'une période révolue. Pour l'homme, qui dit vivre dans la modernité, il ne doit y avoir de secrets obscurs, il faut des explications et des réponses sur tous les sujets. Pour autant, cet homme vivant dans une époque prétendue 'moderne', l'est-il lui-même pour autant ? J'avancerais comme première thèse que l'époque actuelle est une époque 'avancée', mais pas 'plus moderne'.

Incontestablement, par le passé il y eu des chercheurs, historiens, explorateurs : hommes et femmes, aux destins diamétralement opposés, qui ont réalisé des découvertes sans précédents. Ces êtres humains ont été des pionniers et certains se sont convertis en figures historiques du passé commun des hommes, parce qu'ils étaient en avance sur leurs temps ou parce que leurs découvertes ont changé notre vie à tous, d'une manière ou d'une autre. Nous pouvons les considérer comme avancés, mais pas modernes. Que le lecteur ne voit pas un sentiment d'orgueil de ma part, mais l'expression d'une considération étymologique. Cependant, les détracteurs du monde moderne n'y voient eux, que la vanité des hommes, ce désir de vouloir étendre constamment leur territoire et leur pouvoir, et ce, de façon malsaine. Cette nécessité d'asservir la nature afin de développer des inventions, des villes, toujours plus bruyantes, plus grandes et plus nocives pour le reste du monde est un des grands défauts reprochés à l'homme occidental.

Dans le mot moderne, comme nous l'avons annoncé, il y a la notion de la modernité. J'avais approché le concept, il y a quelques années de cela, lorsque j'effectuais mon mémoire de Master 2, intitulé « Contrastes entre monde « moderne » et monde « primitif » à travers l'œuvre *Los pasos perdidos*¹⁹ de Alejo Carpentier », sous la direction du professeur Lavou.

¹⁸. <http://www.cnrtl.fr/definition/obscurantisme>

¹⁹. Alejo Carpentier, *Los Pasos Perdidos*, México, Editorial Ediapsa. 1953, 336 p.

Cette modernité, comme je le disais alors, dénote de plusieurs éléments. Ses traits sont définis par les caractéristiques suivantes :

- le perfectionnement de nouvelles techniques,
- l'évolution de la science,
- la rationalisation par domination de la raison instrumentale à travers les échanges commerciaux,
- l'universalisation par extension planétaire d'un modèle de société (celui des Etats-Unis, considéré comme grande puissance économique et modèle de société occidentale à travers le monde),
- la massification par adoption de comportements et modes de vie standardisés,
- et la désacralisation par refus des grands récits religieux au profit d'une interprétation scientifique et rationnelle du monde, etc.

Le monde « moderne » est également souvent associé, et ce, à juste titre, à l'idée de vitesse, notion que nous allons développer plus en profondeur dans notre seconde grande partie. Une autre caractéristique révélatrice du comportement humain actuel est celle d'immédiateté. Le géographe Verhaeren, avait exprimé un point de vue que je partage, quant au désir de possession immédiate de l'homme : « [...] les villes illustrent la propension des hommes à la démesure. Ils bâtissent toujours plus haut (jusqu'à inventer le « gratte ciel »), toujours plus bas (jusqu'au énième sous-sol) ; ils étendent leurs villes toujours plus loin du centre, jusqu'à l'horizon »²⁰. Ce phénomène pose la question *d'éphémérité*, de gaspillage, de matérialisme des choses qui nous entourent et dont nous sommes tous dépendants à un niveau ou à un autre. C'est l'un des traits de la modernité, elle n'est pas éternelle. Comme le remarque Marie Claire Kerbrat dans son ouvrage *Leçon littéraire sur la ville*²¹:

« [...] les villes malsaines sont les grandes villes, et non pas les petites : c'est la démesure des grandes villes qui incite aux excès en excitant les passions ²²[...]. Enfin la ville moderne peut faire perdre à ses habitants une part de leur identité [...] »²³.

²⁰. Verhaeren cité par Marie-Claire Kerbrat, *Leçon littéraire sur la ville*. Paris : Presses Universitaires de France. 1995, p. 50-51

²¹. Marie-Claire Kerbrat, *Leçon littéraire sur la ville*. Paris : Presses Universitaires de France. 1995, 119 p.

²². Ibid. p. 7

²³. Ibid. p. 58

Avec l'idée de démesure, de vitesse, d'opulence, et de vanité, s'ajoute au monde « moderne », celle de la culture. De quelle nature est le lien qui unit l'homme des sociétés dites civilisées à la culture ? L'homme, en se développant intellectuellement et matériellement parlant, perd-t-il une part de son identité, de sa culture ? C'est ce que prétend Brigitte Sob dans son ouvrage *Du déclin de l'Europe: de Nietzsche à Rohrmoser*²⁴:

« Par l'irruption dans son quotidien de cultures différentes, cet homme moderne dispose d'une plus vaste marge de manœuvre, peut jouer et composer avec des expériences plus diversifiées, mais, simultanément, cesse d'avoir des liens solides et inébranlables avec sa propre culture, son propre héritage culturel »²⁵.

Au fur et à mesure qu'il avance, l'homme des sociétés modernes, devient autosuffisant²⁶, chaque fois qu'il apparaît, il fonde sa propre tradition. Il y a deux façons d'appréhender la culture, pour l'homme, soit il l'adopte soit il la rejette ; Marie Claire Kerbrat constate:

« Deux conceptions de la culture, donc de la ville, s'opposent en effet : ou bien l'homme épouse la nature, ou bien il la répudie. Ou bien il s'adapte au terrain et il y implante une ville comme on plante un arbre ou bien il fait table rase du site pour y imposer son propre monde autonome et indifférent à « l'environnement naturel »²⁷.

Ce qui caractérise la civilisation moderne, ce sont les avancées dans plusieurs domaines dont le but est d'améliorer le confort et le bien être de l'homme occidental, nous en revenons toujours à la *quête* du bonheur. Dans leur ouvrage *Histoire du nouveau monde - De la découverte à la conquête, une expérience européenne*²⁸, Carmen Bernand et Serge Gruzinski posent la question des valeurs véhiculées par la civilisation moderne : « Il est plus que jamais nécessaire, en cette fin de siècle, de s'interroger sur les origines de l'expansion occidentale à travers le monde, les valeurs et les modes de vie qu'elle a véhiculés, l'élan créateur et dévastateur qui longtemps l'a propulsée »²⁹. Cet « élan » diffusé à travers le monde, à qui ou à quoi fait-il référence ? C'est de la diffusion d'un modèle dont nous parlons, et pas un des meilleurs:

²⁴. Brigitte Sob, *Nouvelles de Synergies européennes*, n° 41, juillet-août 1999

²⁵. Ibid. p. 2

²⁶. Octavio Paz, *Point de convergence. Du romantisme à l'avant-garde*, Paris, Gallimard, 1967.

²⁷. Marie-Claire Kerbrat. *Leçon littéraire sur la ville*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995, p. 77-78

²⁸. Carmen Bernand et Serge Gruzinski. *Histoire du nouveau monde - De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1492-1550*. Vol 1/2. Paris : Fayard, 1991-1993, 768 p.

²⁹. Ibid. p. 7

« Mais la ville moderne, depuis le Paris du XVII^e siècle dont les « embarras » irritent Boileau, jusqu'aux mégalofoles d'aujourd'hui qui font la une de l'actualité lorsque leurs banlieues s'embrasent, offre l'image d'un inquiétant chaos où l'on s'ignore, où l'on se bouscule, où l'on s'agresse, où l'on s'entre-tue ça et là » [...] Est-ce que la ville n'est plus ce qu'elle était ? Rien n'est moins sûr : entre un paradis perdu et un paradis à atteindre, c'est la nostalgie, bien plus que l'espoir, qui fait vivre notre culture, et la cité idyllique où l'on se plaît à imaginer à l'origine de nos villes violentes n'est peut-être qu'un mythe »³⁰.

La violence est belle et bien au centre de l'actualité des civilisations modernes. Modernité rime-t-elle avec barbarie ? Nos contemporains parlent souvent d'une époque où la violence n'était pas aussi importante qu'elle ne l'est aujourd'hui ; il y a, en effet, beaucoup de nostalgie dans leurs discours. Mme. Kerbrat parle de mythe : ce monde où tout est parfait et qui, pour beaucoup d'auteurs, pourrait être à l'origine des villes d'aujourd'hui, ne peut être qu'une illusion à laquelle nous tentons tous de nous raccrocher. La ville, signe de la puissance matérielle, économique et historique des hommes « modernes » est le berceau de la civilisation. Voyons, à présent, une définition pour en déceler toutes les propriétés :

« Il semble donc que la ville soit à l'origine de ces règles qui régissent le comportement des hommes, de façon qu'ils cohabitent agréablement, sans se heurter, sans se blesser les uns les autres. Puisque la politesse, qui impose un comportement respectueux envers autrui, prépare la morale, qui enseigne à respecter sincèrement autrui, la ville peut apparaître comme essentiellement éducatrice. Berceau de la politesse, la cité est en même temps celui de la politique, art de gouverner, mais d'abord art de légiférer, d'instituer les lois fondant l'association des citoyens. Enfin, l'étymologie nous invite à considérer la civilisation comme le fruit de la cité : la ville, artefact par excellence témoigne de l'aptitude de l'homme à transformer la nature, mais aussi à se cultiver, à se policer, à se raffiner, à combattre la barbarie »³¹.

L'expression à retenir ici, je pense, est « l'aptitude de l'homme à transformer la nature, mais aussi à se cultiver, [...] à combattre la barbarie », c'est de cela dont il est question. La lutte contre les hommes « primitifs » aux temps des colonisateurs était, certes, d'ordre religieux et économique, mais aussi celle de ce refus contre l'obscurantisme et cet état « primaire » de ces hommes, auxquels les « modernes » ne voulaient pas ressembler (bien que nous ayons vu qu'il existait aussi cet exotisme qui attirait les européens).

Nous le voyons encore aujourd'hui au XXI^{ème} siècle. Les villes ne sont pas toujours des havres de paix ; les relations qui s'y nouent ne sont pas forcément fraternelles : berceau du

³⁰. Marie-Claire Kerbrat. *Leçon littéraire sur la ville*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995, p. V-VI de l'avant propos

³¹. Ibid.

débat politique et de la civilité, la ville peut être aussi le théâtre de la guerre civile, de combats fratricides³². L'évolution, pour l'homme « moderne », est de s'éloigner le plus possible du modèle « primitif », et d'être « civilisé » :

« [...] être civilisé, au contraire, c'est préférer la douceur à la brutalité. Or la cité est civilisatrice en ce qu'elle fonde sur des lois dont la fonction est, de pacifier les relations humaines, c'est-à-dire d'humaniser ces relations » [...] « La civilisation est un effort, une lutte constante de l'homme (qui se veut) civilisé, non pas contre les barbares, mais contre la barbarie, sa propre barbarie »³³.

Comme dans tout raisonnement, il ne faut pas avoir une vision *manichéiste* des choses ; la civilisation moderne, comme nous l'avons dit dans l'introduction de ce chapitre, a également des vertus positives pour l'homme. La ville peut-être le berceau de la civilisation, de l'urbanité, de la politique [...] Les villes sont des artefacts, puisqu'elles témoignent de l'aptitude humaine à inventer de nouvelles formes de beauté³⁴. Mme. Kerbrat parle de lieux hétérogènes : « Les grandes villes sont des lieux culturellement hétérogènes, qui juxtaposent divers styles et rassemblent des hommes divers, venus de tous les pays »³⁵, et d'un autre, cette civilisation moderne écœure : le géographe Verhaeren la compare à une pieuvre géante, une hydre moderne, une bête écarlate³⁶. Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, citant Balzac et prenant pour exemple la ville de Paris, nous en présente les étonnants contrastes : « Gouffre ou illusion, démon et délice – Paris est pour Balzac l'emblème par excellence de la ville dévorante, grosse du romanesque qu'elle sécrète et digère »³⁷.

³². Ibid. p. VI

³³. Ibid. p. 49

³⁴. Ibid. p. 1

³⁵. Ibid. p. 6

³⁶. Ibid. p. 50

³⁷. Marie-Claire Ropars-Wuilleumier. *Ecrire l'espace*, Saint-Denis : Esthétiques hors cadre, Presses Universitaires de Vincennes, 2002, p. 133-134

- 2) L'indépendance des pays d'Amérique

Après avoir présenté les questionnements sur le monde moderne, nous devons nous intéresser aux populations d'Amérique du Sud qui constituent notre sujet cible pour ce travail de recherche. Les peuples indiens, noirs et créoles ont chacun dans leur histoire soufferts de l'asservissement des envahisseurs colons, c'est un fait historique. Cependant ces mouvements de soulèvement que beaucoup d'historiens n'ont pas hésité à qualifier de « rébellions en vue d'indépendance », n'étaient alors que des signes d'exaspération et de besoin de liberté devant les abus des envahisseurs et non des véritables programmes de guerre mis en place dans le but d'obtenir une indépendance pour leur peuple ou leur pays. Les signes d'indépendance des pays d'Amérique latine ne se sont fait sentir qu'à partir de 1776, avec la révolte des 13 colonies anglaises d'Amérique du Nord pour devenir plus tard ce que nous appelons aujourd'hui les États-Unis. Pour ce qui est de l'Europe, en France éclata la Révolution française en 1789 ; elle ne laissera pas non plus les populations d'Amérique indifférentes. Disons qu'elle accéléra la remise en cause des droits fondamentaux dont ces populations étaient privées. Néanmoins les chemins qui ont permis à chaque pays d'obtenir son indépendance ont été bien différents et ont eu des conséquences meurtrières très importantes.

En 1808 explose ensuite une grande crise, avec l'invasion napoléonienne, mettant en péril la légitimité de la monarchie espagnole. Les pays d'Amérique latine seront alors divisés. En Europe naissent les idées des Lumières au XVIII^e siècle, puis l'idéologie libérale et le mouvement social au XIX^e. La métropole n'étant plus en mesure de fournir de l'aide, car l'Espagne et les grands empires se livrent des guerres constantes, prolifèrent alors des mouvements de révolte dans les pays du continent (quel continent?). Les révoltes indiennes se multiplient et naissent à Cuba les graines du nationalisme. Les populismes et mouvements révolutionnaires vont gagner les populations et des figures historiques feront leur apparition : Pancho Villa, Emiliano Zapata, Ernesto Che Guevara, Fidel Castro, Hugo Blanco, etc. La révolution mexicaine semble avoir été la première grande révolution populaire en Amérique latine ; elle est le produit de divers phénomènes hétérogènes et de plusieurs acteurs sociaux issus de cultures différentes. La décadence des empires espagnol et portugais aurait eu un poids considérable dans les mouvements et guerre d'indépendances qui éclateront en Amérique (quelle Amérique?). Les économies de ces deux empires seront dépassées par celles

des autres pays Européens et notamment par celle d'Angleterre. C'est à cette époque du début du XIX^{ème} siècle qu'un nationalisme colonial va commencer à émerger.

Je crois que nous pouvons alors voir à présent les dates des indépendances de chaque pays :

- L'indépendance de l'Equateur en 1809
- L'indépendance du Venezuela en juillet 1811
- L'indépendance de l'Argentine en Juillet 1816
- L'indépendance de la Colombie en 1810
- L'indépendance du Mexique en 1810
- L'indépendance du Chili en 1818
- L'indépendance de l'Uruguay et du Paraguay en 1811
- L'indépendance du Pérou en 1820
- L'indépendance de la République Dominicaine en 1822
- L'indépendance de la Bolivie en 1825
- L'indépendance de l'Uruguay contre le Brésil en 1825
- L'indépendance de la République Dominicaine Haïti en 1844
- La seconde indépendance de la République Dominicaine contre l'Espagne en 1863
- L'indépendance de Cuba en 1898
- L'indépendance du Panama contre l'Espagne en 1821
- L'indépendance de Porto Rico (livré par l'Espagne aux États-Unis en 1898, puis transformé en république depuis 1952)

Je vais classer les principales causes de l'Indépendance pour mieux comprendre les mouvements qui en ont été issus. Ces causes sont de deux natures : interne et externe.

A/ Les causes internes:

- L'esclavage des populations indiennes et noires.
- Le mépris de la Couronne Espagnole pour la population créole.

- Des décisions politiques donnant des privilèges à l'élite mais qui reléguèrent les autres classes sociales à un rang inférieur sur les plans sociaux, administratifs et économiques.
- Le monopole commercial de l'Espagne, qui nuisait grandement aux intérêts commerciaux de chaque pays d'Amérique latine.
- L'Amérique ne servait qu'à augmenter les revenus de l'empire Espagnol.
- Les colonies qui tombèrent dans une corruption totale.
- La diversité raciale qui mena à l'exclusion et à l'assujettissement des êtres humains.

B/ Les causes externes :

- L'indépendance des Etats-Unis.
- La Révolution française.
- La création des républiques et du droit social.
- Les lois européennes protégeant les citoyens.
- La naissance d'économies basées sur l'agriculture.
- L'arrivée au pouvoir de Napoléon.
- Les mouvements de revendications.
- La division administrative et géographique de l'Amérique latine.
- Les processus d'émancipation.

L'identité nationale n'existait pas réellement au moment de l'accès à l'indépendance, ce qui va conduire à un clivage politique, culturel et économique entre les Blancs et les métis qui détiennent le pouvoir. A cette époque, les indiens représentaient le 80% de la population. Le défi était donc d'intégrer une culture d'État nation, en tentant d'effacer les différences culturelles très dominantes à l'époque parmi la population. De nombreuses réformes, l'abolition de l'esclavage, les lois protectrices aideront à favoriser le rapprochement des communautés peuplant l'Amérique latine.

En premier lieu, ces indépendances furent de nature politique et militaire. Entre 1808 et 1826, tous les pays commencent à retrouver leur liberté, ce qui a abouti à la séparation administratives et de caractère colonial vis-à-vis de l'Espagne qui les gouvernaient depuis plus de 3 siècles. Comme nous l'avons expliqué, les causes internes de cette indépendance ont mis en évidence les cotés négatifs de l'aspect colonial espagnol. La grande corruption

administrative qui régnait, ainsi que les prémices de mouvements révolutionnaires, ont pris un rôle de premier plan dans l'indépendance de l'époque. La cruauté et le despotisme exercés sur les autochtones par les autorités espagnoles ont conduit à des affrontements dignes de guerres civiles. La rivalité entre le peuple créole et l'espagnol accroîtront l'intensité des combats. Pour ce qui est des causes externes, elles peuvent être considérées comme ayant agi sur le processus d'indépendance avec une forte intensité, en particulier les guerres en Europe et aux États-Unis. En Europe, la suppression de la dynastie des Bourbons et l'invasion de la péninsule ibérique par les troupes de Napoléon, ont conduit à la guerre d'indépendance espagnole (1808-1814), mais a permis l'émergence des conseils d'Amérique qui ont été mis en place dans les grandes villes afin de gérer et gouverner les populations. Les réunions et la nouvelle gestion des pays ont commencé en reconnaissant tout d'abord l'autorité royale en la personne de Ferdinand VII. Les Cours de Cadix et la Constitution de 1812 ont fait place à la restauration de l'autorité espagnole dans la plupart des régions continentales mais la réaction absolutiste de 1814 fut un changement radical et a marqué la reprise de la confrontation et de la guerre. Nous pouvons donc diviser les processus d'indépendance en deux phases historiques :

- La première de 1808-1814, qui se caractérise par le rétablissement du pouvoir en Espagne.
- La seconde, qui a eu lieu entre 1814 et 1825, et qui se caractérise par une guerre ouverte entre les patriotes et les royalistes dans presque tous les territoires américains sous le contrôle de l'empire espagnol.

L'Amérique latine est un sous-continent qui répond à une logique bien éloignée de l'Européenne et l'Américaine. Pourquoi ? Son histoire tout d'abord est très différente ; elle se base sur une diversité géographique, linguistique et raciale mais aussi sur un plan d'unité continentale. Son passé colonial a un poids non négligeable sur la mentalité de ses populations. Alexandre Fernandez, de l'Université Michel de Montaigne, propose dans son travail de recherche, *L'Amérique latine au XXe siècle*, une division des populations en Amérique latine, en fonction de leur appartenance ethnique. Etudions-le pour mieux comprendre la question des indépendances.

- les indiens forment le peuple originel, majoritaire en Bolivie, en Équateur, au Guatemala, forte minorité au Pérou et en Amérique centrale, minorité notable au Mexique. Ces indiens, du moins en Bolivie ne parle pas espagnol et conserve leur langue première. Le nombre d'indien est en forte croissance.

- les métis composent la majeure partie de la population latino-américaine, ils sont majoritaires au Mexique, au Pérou, au Brésil. Le métissage est le croisement des blancs avec les indiens, les blancs avec les noirs, les noirs avec les indiens.

- les blancs. On distingue les créoles qui sont implantés depuis le début de la colonisation et possède donc une forte attache en Amérique latine et les immigrants européens des XIX^e et XX^e siècle, fait de l'exode européen, présents principalement en Uruguay, au Chili et dans le Sud du Brésil.

- les noirs issus de l'esclavage sont principalement au Caraïbes, aux Antilles, en Haïti, au Nord Est du Brésil, au Venezuela, en Colombie.

Ces différences sociales, lors des Guerres d'Indépendance, creuseront des différences culturelles et ethniques mais les idées issues de la Révolution française permettront un rassemblement des colonies qui décideront de s'opposer à l'absolutisme et aux contrôles exercés par les grands empires qui les dominaient. Le soulèvement des populations par des figures mythiques, telle que celle de Simon Bolívar, qui déclarera l'indépendance du Venezuela en 1819, touchera peu à peu d'autres pays, comme le Pérou, le Chili et la Colombie. Vers 1924, l'Espagne perd l'ensemble de ses territoires à l'exception de Cuba et Puerto Rico, qui ne deviendront indépendants qu'à la fin des années 1890.

• 3) L'idée de « modernité » au XX^e siècle

Que ce soit en Europe, aux États-Unis, en Asie, les puissances économiques de ce monde se basent principalement, lorsqu'elles font référence au monde moderne, sur l'argent. « [...] circulation automobile de plus en plus délirante, urbanisation mal distribuée, sans harmonie ni directive sociale, rythme accéléré de travail et déplacements pénibles, abattage des arbres, mauvaise organisation des lieux de vacances etc. »³⁸. Cependant, les conséquences négatives engendrées par la monétisation du monde n'ont-elles pas fait régresser cette idée que nous nous faisons de la modernité ?

« Il y a de multiples nuances du décor : expansion, niveau de vie, tiercé, motivations, technostructures, Guy Lux, autoroutes, plages pour tous, concertation, stabilité, informatique, et il y a cette vieille dame qui s'est éteinte doucement, chez des voisins, en voyant un huissier sortir ses meubles sur le trottoir ; il y a cet adolescent qui s'est tué parce que des imbéciles, qui se croyaient adultes, lui imputaient à crime de porter des cheveux longs. Et comment vivent, mangent, dorment, sont considérés les travailleurs du sous-prolétariat arabe ou noir des banlieues ? Combien de personnes sont payées au Smic ? Qui défend nos créateurs intellectuels, soumis bien malgré eux à la mystification abjecte du poète maudit ? [...] »³⁹.

La modernité du XX^e siècle paraît être le contraire de ce qu'elle était supposée être à l'origine. Ce concept sur lequel repose cette thèse et qui touche le monde entier, conditionne nos vies ; comme beaucoup de chercheurs le soulignent, l'être humain progresse et se perfectionne mais comme nous venons de l'expliquer en début du premier chapitre de cette étude, l'histoire a montré que l'homme n'a pas toujours évolué de façon positive : les nombreuses guerres sont la preuve tangible que l'homme « civilisé » a encore beaucoup à apprendre. Les sociétés développées, dites 'modernes', du XX^e siècle vont plus vite, certes, mais est-ce une fin positive en soit ? Jean-Louis Servan Schreiber, avec qui j'ai discuté sur Internet, est de cet avis ; néanmoins c'est ce temps de réflexion qui manque. Il s'adressait aux jeunes entrepreneurs le 7 juin 2012⁴⁰, sur cette société qui, malgré ses avancées, a encore bien des problèmes.

« L'avènement de la communication numérique et l'accès au téléphone individuel font que tout se propage à la vitesse de la lumière sans que l'on ait à bouger. De nos jours, le

³⁸ . Roger Bordier. *Le progrès : pour qui?* Belgique : Casterman/Poche. (Collection Mutations. Orientations) 1973, p. 11

³⁹ . Ibid. p. 15

⁴⁰ . <http://www.jeune-dirigeant.fr/011-679-1-La-pandemie-du-court-termisme.html>

comble de la vitesse, c'est l'immobilité ! Effectivement, on n'a plus besoin de se déplacer, on vit de plus en plus avec des outils qui abolissent le temps. Et, au-delà des impacts politiques et économiques, notre propre cerveau est en jeu, car ces instruments le « démusclent ». Ayant partout et tout le temps accès à tout, nous n'avons plus besoin de mémoire, nous ne calculons plus. Ce qui nous manque le plus en fait, c'est le temps de la réflexion »⁴¹.

Comme le suggère Yan Sénéchal, professeur de l'Université de Montréal attaché au Département de Sociologie, cette idée de modernité se redéfinit selon les acteurs et les paramètres. Il a dirigé en automne 2007 un cours sur la « Sociologie des Modernités ». La prémisse du cours était la suivante : « La modernité demeure un enjeu central pour les sociétés contemporaines dans la mesure où ses principaux paramètres (individualité, rationalité, liberté, égalité, réflexivité, maîtrise de la nature) sont constamment revisités et remis en question, voire redéfinis, par les acteurs sociaux »⁴². Les problèmes auxquels sont confrontées les sociétés sont proportionnels à l'envergure de ces sociétés. C'est ce que Roger Geaniton soutenait lorsqu'il faisait référence aux États-Unis : « [...] considérons les inégalités sociales flagrantes auxquelles sont confrontées ces sociétés [...]. La formule populaire est bien connue: « America is a free country, but nothing is free » »⁴³. Ce que nous devons comprendre c'est que les degrés d'urbanisation, l'économie du progrès, les guerres d'indépendances et autres facteurs que nous allons développer par la suite sont liés à cette idée de modernité. Moi-même, en tant que chercheur, je suis conditionné par une façon de pensée, une idéologie et des codes qui sont propres à la France, à l'Europe, et aux sociétés développées. Cette thèse apporte des éléments de réponse mais ceux-ci, bien que nous tentions que ce ne soit pas le cas, seront marqués d'un certain eurocentrisme, or comme nous l'avons vu avec les différents experts que j'ai cité jusqu'à présent, chaque société a son propre moyen de fonctionnement. La modernité est un mode de vie, de pensée, c'est un courant qui encadre la civilisation occidentale et qui s'oppose à ce qui touche au passé, aux traditions. Elle demeure une notion déconcertante pour les chercheurs car elle n'a pas de base propre, elle est rattachée à la société des humains, à la technique, aux inventions scientifiques, aux idées nouvelles que nous appelons 'modernes'. Disons que cette idée de modernité se définit comme une catégorie qui englobe différents domaines. Elle régit un fonctionnement et dicte ses codes. « Comme elle n'est pas un concept d'analyse, il n'y a pas de lois de la modernité, il

⁴¹ . Ibid.

⁴² . <http://www.socio.umontreal.ca/cours/2007-2008/a07/sol3028.doc>

⁴³ . Roger Geaniton. *Les anthropologues face au monde moderne l'individu face dans la société*. Paris: Publibook, 2007, p. 93

n'y a que des traits de la modernité. Il n'y a pas non plus de théorie, mais une logique de la modernité, et une idéologie » commentait Harold Rosenberg⁴⁴.

« Jean Baudrillard définit la spécificité de la modernité par des caractères négatifs: «ce n'est pas un concept sociologique, ni politique, ni historique», mais un mode de civilisation qui prend des formes géographiques et symboliques diverses. La notion cependant s'impose comme une et homogène, «irradiant mondialement à partir de l'Occident». Elle fonctionne comme un mythe qui permène à travers la multiplicité de ses formes et même de ses contenus; elle n'a pas de lois mais seulement des traits, elle n'est pas une théorie, mais il existe une logique de la modernité. J. Baudrillard la définit d'une formule, c'est «la tradition du nouveau» »⁴⁵.

⁴⁴ . <http://www.universalis.fr/encyclopedie/modernite/>

⁴⁵ . http://www.flsh.unilim.fr/ditl/Fahey/MODERNITModernityModernness_n.html

B) Du point de vue de l'Amérique

• 1) L'entrée dans l'ère moderne

L'insertion de l'Amérique latine dans l'économie mondiale et dans la géopolitique du monde s'est réalisée dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e. Comme nous l'avons souligné auparavant, les croissances des puissances européennes et américaines vont stimuler une forte demande des matières premières. Le transport maritime va se moderniser et l'exportation de produits agricoles va devenir la première source de revenus du continent. L'instabilité politique qui règne à cette époque entre les pays ne facilite pas une prospérité idéale mais va néanmoins permettre aux pays du continent d'entrer dans une ère nouvelle. Le fer, les nitrates, le café et le sucre, en début du XX^e siècle, représenteront les principales exportations vers l'Europe comme le démontrent les conclusions de l'étude de Victor Bulmer-Thomas⁴⁶. Les divers régimes, multiples révolutions, tentatives de coup d'état vont donner un panorama difficile au continent. La révolution mexicaine de 1910 va mettre le continent à feu et à sang, mais nous reviendrons sur ce point dans un autre chapitre. Pour saisir ce pas vers l'ère moderne, nous devons diviser l'histoire de l'Amérique latine en 4 parties, comme nous le suggère Leslie Manigat. Cet ancien professeur à l'Université d'Haïti, Paris VIII-Vincennes, Paris I-Sorbonne, Simon-Bolivar de Caracas et Directeur de l'Institut des relations internationales de West-Indies a été élu président de la République d'Haïti en 1988. Il propose la division suivante⁴⁷ :

- L'histoire géographique et régionale
- L'histoire nationale du continent après l'accès aux indépendances
- L'histoire de l'État-Nation
- L'histoire du destin collectif des peuples d'Amérique latine

En matière économique, qui est un des éléments les plus distinctifs pour la valorisation du continent vis-à-vis de des pays développés, nous pouvons établir les périodisations suivantes :

⁴⁶ . Victor Bulmer-Thomas. *The Economic History of Latin America since Independence* Latin American Studies, Cambridge, 2003. CEPAL, 2007.

⁴⁷ . Leslie Manigat. *L'Amérique latine au XX^e siècle 1889-1929*, Paris : Editions du Seuil. 1991, p. 13

- 1889-1890 – c'est la période d'intégration de l'Amérique latine vers le système capitaliste mondial.
- 1929-1931 – c'est l'ère de croissance et le développement du secteur secondaire.
- 1932-1960 – c'est l'essor des nationalisations, l'accélération du processus d'industrialisation.

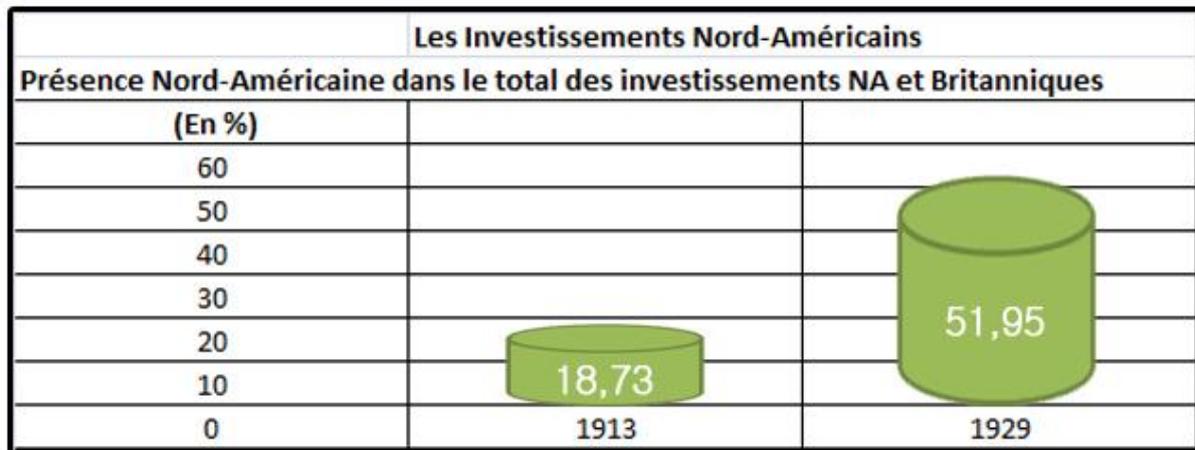
Bien que la période de développement du continent ait été intense, il a été dit que les phases d'alternance qu'il a connu ont été trop fréquentes, qu'elles représentaient un frein à l'entrée dans un nouveau système. Il ne faut pas oublier que cette transformation de continent à économie faible et aux systèmes politiques et sociaux instables à celui qu'il est devenu au XX^e n'a pas été sans mal. La crise de 1929 n'a certes pas aidé, c'est à une véritable mutation qu'a dû se plier le continent pour pouvoir entrer dans le système capitaliste mondial. « En 1898, à l'instar des grandes capitales européennes, l'éclairage électrique permet d'illuminer Buenos Aires et Mexico. L'illusion semble complète : l'Europe se reconstitue là-bas »⁴⁸. Malgré son insertion dans une dynamique mondiale, l'Amérique latine est loin de vivre une ère paisible. Tentons d'établir une liste après la lecture de divers ouvrages sur les problèmes économiques des pays de l'Amérique latine à la fin du XIX^e siècle :

- La fortune qu'aura coûtée la construction du chemin de fer, autant financière qu'humaine.
- La fièvre jaune et les maladies apportées par les européens.
- La nature inhospitalière qui rendra la vie très difficile.
- Les guerres fratricides entre les peuples, malgré leur accès aux indépendances.
- Le défi de la modernisation.

La croissance des pays va se réaliser de façon inégale à l'intérieur des terres, délaissant bien des régions où vivaient les populations indigènes. Les conditions d'insertion vont alors être différentes d'un pays à l'autre, les capitaux étrangers vont exercer une grande influence sur les économies locales. Des pays tels que l'Argentine et le Mexique vont être ceux qui vont le plus bénéficier de cette nouvelle richesse. Au Mexique les produits exportés vont être le coton, le café, le caoutchouc et le pétrole, tandis qu'en Argentine la viande, le blé, la canne à sucre et la laine vont avoir plus de succès. Les investissements Nord-Américains et

⁴⁸ . Ibid. p.37

Britanniques vont être très importants en 1929, comme nous pouvons le constater sur le graphique ci-dessous⁴⁹:



Cependant, l'après crise va plonger le continent tout entier dans une récession profonde et marquera ce qu'Olivier Dabène appelle le ISI : « un système protectionniste d'industrialisation par substitution d'importation »⁵⁰. L'Amérique latine avant et après la crise, a vécu des soucis similaires à ceux de l'Europe et des Etats-Unis. La différence majeure est que le pays n'était pas consolidé ni politiquement ni socialement ni économiquement. Les degrés de stabilité n'étaient pas du tout en place. Les solutions qui résulteront pour régler le problème de la crise auront donc des conséquences différentes des deux cotés de l'Océan. Lors de la seconde moitié du XIX^e, la croissance industrielle en Europe va surtout se développer grâce à la modernisation des transports ; le commerce s'en verra bénéficié. Comme le remarquent bon nombre de spécialistes et d'économistes, la division internationale du travail a été rendu possible de par l'existence du libre-échange. À présent, l'idée que l'Etat doive intervenir dans l'amélioration de la qualité de vie, en particulier dans les secteurs sociaux à faible revenu, était un concept nouveau en Amérique latine car tous les systèmes politiques précédents ne pensaient qu'à une seule chose : s'enrichir, tout en maintenant les privilèges de certaines classes sociales ; se sont alors mis en places des éléments nouveaux du point de vue social : l'émergence des régimes de retraite, la protection des individus avec un régime de santé, l'assurance-chômage qui garantissait un salaire mensuel sans avoir à

⁴⁹ . Graphique réalisé à partir des données de M. Winkler, *Investment as US Capital in Latin America, 1929* dans l'ouvrage dirigé par Leslie Bethell, *Cambridge History of Latin America, Volume 11: Bibliographical Essays*. Cambridge: Cambridge University Press, 1995, p. 326

⁵⁰ . Olivier Dabène, *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, Paris : Armand Colin. Collection Cursus. 2010, p. 13

travailler dans les mines comme c'était le cas en début de siècle, etc. Les impôts ont alors commencé à faire partie des mentalités, mais la forte baisse des prix sur les marchés internationaux des produits primaires provenant d'Amérique latine ont restreint les pays à demander des prêts et des capitaux étrangers. C'est là où commencent les endettements du continent. Pour retrouver un équilibre dans le commerce extérieur, les gouvernements latino-américains vont alors s'efforcer de travailler plus amplement dans le domaine social.

Ces paradoxes et contradictions montrent la fragilité du continent face aux anciens empires. Cette entrée, cette insertion, ce passage de bloc latino-américain vers une dynamique internationale se fait de façon incertaine et lente. Le krach boursier de New York, en 1929, a été le point de départ d'une crise économique qui s'est transformé en une longue dépression pour le monde entier. Certes, les progrès de la technologie, la production de masse et le succès de l'agriculture vont donner une sérénité au continent mais lorsque l'Amérique latine a mis au point son système économique fondé sur la mono-exportation de ses matières premières, elle a également fait l'erreur de ne pas se diversifier dans d'autres secteurs : en effet lorsque la crise a touché le monde, le continent n'avait pas d'autres ressources financières pour faire face à cette catastrophe. Le non-remboursement des prêts a provoqué l'effondrement du système bancaire tout entier, ce qui a abouti à une chute immédiate des ventes des matières premières, une baisse des bénéfices, à l'augmentation des taux de chômage, ainsi que la baisse des salaires et de ce fait, logiquement, au pouvoir d'achat. La crise financière a donc incité les États-Unis et à l'Europe à reprendre leurs capitaux investis à l'étranger, conduisant les pays d'Amérique latine à la faillite, la dévaluation monétaire, etc. Cette position protectionniste adoptée par les grandes puissances a donc eu un impact immédiat non seulement sur l'économie mais sur les relations entre les pays. Les conséquences sociales ont été dévastatrices et la classe ouvrière a souffert des inégalités sociales qui ont engendrées des différences de niveau de vie entre les riches et les pauvres. De l'inefficacité des gouvernements à agir et à répondre contre la crise ont ébranlé la démocratie libérale, naitront alors des mouvements communistes et fascistes en Amérique latine. D'autre part, les mesures protectionnistes ont empêchés la coordination internationale pour trouver une sortie commune à la crise, comme en témoigne l'échec de la Conférence de Londres en 1933. La Conférence Economique de Londres fut la réunion de représentants de 66 pays ; son but était alors de trouver des solutions afin de lutter contre la dépression mondiale, relancer le commerce international et de stabiliser les taux de change, mais elle fut rejetée par le président Roosevelt. C'est à ce moment là que verra le jour le « New Deal ».

Le *New Deal* a été la politique sociale et économique créée par le président américain Roosevelt en 1932. Le principal objectif de cette nouvelle politique était de relancer la consommation, d'encourager les investissements des capitaux nationaux et internationaux et de réinstaurer l'équilibre de l'économie. L'État mettra en place des mécanismes divers pour exercer un plus grand contrôle sur son système bancaire. Une des missions que s'est donnée cette politique a été de promouvoir l'emploi, fixer un salaire minimum et des conditions de travail plus équitables pour les travailleurs, tout en considérant les syndicats comme des partenaires. Les mesures prises par le gouvernement de Roosevelt ont réussi à stabiliser l'économie et à améliorer les conditions de vie, mais n'ont pas obtenues la croissance espérée. Les difficultés économiques n'ont d'ailleurs pas été résolues qu'après la Seconde Guerre mondiale, quand les nouvelles théories économiques résultant de l'analyse de la crise ont commencé à trouver leurs réponses. Le *New Deal* a tenté de relancer l'économie américaine grâce à une aide immédiate, mais cela a également engendré une augmentation substantielle des dépenses publiques et de la dette aux Etats-Unis d'Amérique dans les années qui ont suivi. Nous pouvons cependant souligner que parmi ces mesures, est née la Sécurité sociale ainsi que la mise en place d'un système de crédit pour l'agriculture, des éléments nouveaux qui ont permis le renouveau aux États-Unis et par ricochet, celui de l'Amérique latine.

Outre la crise de 1929, le *New Deal* et la naissance de mouvements sociaux, un autre facteur a été prépondérant dans l'entrée de l'Amérique latine dans l'ère moderne : le populisme. Le populisme a été la réponse politique à un chaos social qui régnait dans le continent. Dans les années 1930-1940, les gouvernements ont tenté de hisser vers le haut les populations issues de secteurs défavorisés mais cela va semer une instabilité encore plus grande. Comme nous l'avons vu dans les pages précédents, l'Amérique latine était, jusqu'au XX^e siècle, aux mains des dictateurs, de riches propriétaires terriens, de grandes familles puissantes et des élites blanches. La crise provoquera des changements dans la vie des populations d'Amérique latine mais le processus d'industrialisation en Amérique latine changea brutalement la manière de vivre, des migrations verront le jour vers les grandes villes. La cause principale de cette migration est le résultat du déplacement du travail, non plus dans les champs mais dans la ville. Mais qu'entendons-nous par le populisme?

Le populisme est premièrement une idéologie qui trouve ses fondements dans un système de gouvernement qui privilégie une participation de la population contre une

oligarchie fermée. En 1930 éclateront plusieurs coups d'États partout en Amérique latine, les modes d'accession au pouvoir vont varier : élections, coups d'État, cooptation militaire, élections supervisées par les forces d'occupation Nord-Américaines, etc. Un grand facteur du populisme a été l'accroissement de la population comme le remarque Olivier Dabène : « La population d'Amérique latine passa de 95 millions en 1925 à 157 millions en 1950 et alors qu'en 1929 la population urbaine représentait 30% du total, cette proportion était de 45% en 1950 »⁵¹. La compréhension du populisme, en tant que politique, fonctionna comme une oligarchie au pouvoir mais qui, tout de même, tentait de répondre à des demandes sociales non satisfaites. Parallèlement, les idées de nation et l'identité du peuple étaient donc utilisées et manipulées tels des symboles pour séduire les travailleurs.

Les caractéristiques du populisme trouvent tout d'abord leurs racines dans un profond rejet de la politique sociale des États-Unis.

- Le développement des lois et des règles du mouvement sont entièrement basées sur l'industrie nationale : l'État dicte sa politique économique, dans chaque pays, et cette dernière vise le profit de la production industrielle. Ce modèle économique est destiné à promouvoir chaque identité nationale et un développement industriel certain face aux intérêts étrangers des grandes puissances.
- Dans le domaine du social, les pays d'Amérique latine se fixent le but de changer totalement leur façon de penser la structure sociale existante. Historiquement, la classe ouvrière a cherché à revendiquer ses droits mais ils lui ont été refusés par les élites des sociétés. Il y a donc une transformation sociale qui va être le fondement d'actions révolutionnaires du populisme.
- En politique, l'idéologie présentée est celle qui reconnaît les droits des citoyens et du travailleur afin que ces derniers accèdent à leurs droits. La figure d'un leader emblématique est nécessaire pour persuader de la cohésion d'un discours politique sérieux.

⁵¹ . Ibid. p. 69

Parmi les expériences populistes en Amérique latine on peut citer celles de 4 pays qu'a présentées Alain Touraine en 1988⁵²:

Expériences populistes en Amérique latine

Pays	Dirigeants politiques	Période populiste
Argentine	Juan Domingo Perón	1943-1955
Brésil	Getulio Dornelles Vargas	1930-1954
Équateur	José María Velasco Ibarra	1935-1956
Mexique	Lázaro Cárdenas	1934-1940

La Déclaration des droits du travailleur le 24 février 1947, prononcée par Juan Domingo Perón a été vue, dans ce contexte de populisme, comme une doctrine. Le principal objectif de cette dernière était basé sur la défense du peuple. Son charisme a été aussi important que les discours qu'il a prononcés. Il fit du droit du travailleur sa priorité ; ce « péronisme », comme le désignent les historiens, a réuni les Argentins lorsqu'il instaura la sécurité sociale en Argentine : 70% de la population active l'a rejoint entre 1946 et 1952⁵³. Lorsque l'Amérique latine a commencé à se démocratiser, le populisme s'est posé en partie en réaction contre cet État modèle d'économie et de politique, qui venait d'Europe. Il a joué un rôle très important dans ce processus d'inclusion sociale dans la vie politique de l'Amérique latine avec l'élargissement des participants au droit de vote, l'accès à la santé, l'éducation et la participation à la vie politique avec la reconnaissance du statut de citoyen. La déclaration d'indépendance économique du 9 juillet 1947 prononcée par Juan Domingo Perón rassemblera la nation et l'Argentine après la 2^e Guerre Mondiale.

“Nos, los representantes del pueblo y del gobierno de la República Argentina, reunidos en Congreso Abierto a la voluntad nacional, invocando la Divina Providencia, en el nombre y por la autoridad del pueblo que representamos, declaramos solemnemente a la faz de la tierra la justicia en que fundan su decisión, los pueblos y gobiernos de las provincias y territorios argentinos, de romper los vínculos dominadores del capitalismo foráneo enclavado en el país y recuperar los derechos al gobierno propio de las fuentes económicas nacionales. La Nación alcanza su libertad económica para quedar, en consecuencia, de hecho y de derecho, con el amplio y pleno poder para darse las formas que exijan la justicia y la economía universal, en defensa de la solidaridad humana. Así

⁵² . Alain Touraine. *La parole et le sang*. Paris: Odile Jacob, 1988, p. 165

⁵³ . Olivier Dabène, *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, Paris : Armand Colin. Collection Cursus. 2010, p. 79

lo declaran y ratifican ante el pueblo y gobierno de la Nación, el gobierno y pueblo aquí representados, comprometiéndose, uno y otro, al cumplimiento y sostén de ésta, su voluntad bajo el seguro y garantía de sus vidas y honor⁵⁴.

Le Venezuela était lui aussi dirigé par un gouvernement populiste, et ce pour plusieurs raisons. La première est qu'il a été nationalisé ou nationalisé un certain nombre de sociétés pour que fleurisse l'économie du pays. D'autre part, les liens entre les États-Unis et le Venezuela ont par le passé été très froids, la vision anti-impérialiste du pays faisait front aux actions politiques de la grande puissance. Entre 1930 et 1980, le populisme a émergé comme solution pour sortir du marasme économique dans lequel était plongée l'Amérique latine. La pénétration fasciste, la crise, la seconde Guerre Mondiale et les multiples dictatures dans tous les pays entre 1930 et 1948 (la dictature au Paraguay du Général Morínigo) ont complètement affaibli la nation, offrant un panorama désolant. Cependant, les dirigeants des pays de l'Amérique latine ont vu, dans l'industrialisation et la marche vers le progrès, une solution pour remédier à la situation désastreuse dans laquelle ils se trouvaient. Nous avons déjà décrit le processus d'industrialisation qui s'était développé jusqu'en 1929 mais après 1945 c'est une seconde période d'industrialisation qui va apparaître en Amérique latine: la substitution d'importations. La reprise de la croissance mondiale va booster l'économie en Amérique latine, avec certes des différences notables entre les pays, le PIB (Produit International Brut) ne progressera pas à une rapidité fulgurante. La substitution d'importations débutera au Venezuela en 1940, tout comme au Pérou ; puis en 1950 suivront la Bolivie, l'Équateur, le Paraguay et l'Amérique centrale⁵⁵.

⁵⁴ . Acta de Declaración de la Independencia Económica 9 de Julio de 1947, escrito por Juan Domingo Perón.

⁵⁵ . H. Pérez Brignoli. *Historia económica de América latina – tome 2*. Editorial Crítica, 1987, p. 192

• 2) Les degrés d'urbanisation

De société postcoloniale à pays en voie de développement et aux industries fleurissantes après la première Guerre Mondiale, puis au statut d'une nation en crise économique et à l'abandon et aux mains de multiples dictatures, l'Amérique latine est passé par des stades tellement divers qu'il n'est pas étonnant que ses degrés de développement d'urbanisation aient eu des impacts différents entre ses pays. Pendant des siècles, l'hacienda a été la clef de voûte de la société rurale en Amérique latine ; elle fut le modèle prédominant pour la grande majorité de la population ; de ce fait, il est impossible de traiter le cas de l'urbanisation en Amérique latine sans parler des propriétaires terriens, du phénomène de l'hacienda et des latifundios. C'est premièrement un problème historique et géographique qui a affecté la plupart des pays d'Amérique latine et qui remonte à la période coloniale lorsque se sont réparties les terres. Ensuite c'est un problème qui met l'accent sur l'exclusion sociale de certaines populations en Amérique latine face aux élites blanches et espagnoles qui gouvernaient jadis. L'injustice se trouve dans le partage des terres et l'utilisation de ces dernières par :

- Soit des grandes familles qui, lors de l'héritage, se passaient les propriétés sans les redistribuer de façon égale ;
- Soit par des riches propriétaires terriens qui faisaient travailler des villageois en les payant une misère.

L'État ne participait pas dans cette division des terres car il était lui-même corrompu : les *hacendados* ou *terratenientes* représentaient l'oligarchie dominante : une sorte de minorité hégémonique qui contrôlait les vastes propriétés. En général il s'agissait de milliers d'hectares où travaillaient des familles pauvres toutes entières pour le propriétaire ou la riche famille. « L'hacienda est aussi une organisation sociale sous des auspices privés, la société manoriale dont l'idéal est de vivre en vase clos. Idéal d'autarcie économique puisque l'hacienda tend à se suffire et à ne commercialiser qu'un faible excédent »⁵⁶. Ce prestige social répondait à un principe d'accapuration des riches et un maintien du pouvoir politique en place à cette

⁵⁶ . Leslie Manigat. *L'Amérique latine au XX^e siècle 1889-1929*, Paris : Editions du Seuil. 1991, p. 43

époque. L'élevage et l'agriculture étaient les principales sources de revenus dans ces sociétés traditionnelles. Cette distribution inégalitaire de la terre rappelle évidemment l'époque coloniale sous la forme de société féodale du Moyen-Âge, où les nobles et le clergé monopolisaient les richesses, les terres et les privilèges. Cette exploitation était une forme d'esclavage pour les populations qui, en travaillant sur ces terres, devaient respecter « la loi du berceau à la tombe » : ils pouvaient travailler et vivre sur les terres mais devaient rembourser les propriétaires à qui ils achetaient tout ; ils gaspillaient ainsi ce qu'ils gagnaient dans la journée pour pouvoir subvenir à leurs besoins.

Pour répondre au problème de l'hacienda, les gouvernements tenteront des réformes agraires dans tous les pays entre 1915 au Mexique et 2001 au Venezuela. La réforme agraire est, comme son nom l'indique, synonyme de transformation de la façon de penser les terres. En 1960, au Venezuela aura lieu l'approbation de la loi pour la seconde réforme agraire du pays (la première ayant eu lieu en 1945). Il s'agissait d'un processus d'élimination du féodalisme et de stimuler le secteur agricole, mais des années plus tard, l'échec est retentissant et des propriétaires sont toujours aux commandes de ces terres.

La forte croissance démographique dans les zones rurales en Amérique latine, associée à la l'augmentation progressive de la domination des terres par les grands propriétaires terriens a montré l'importance d'un plan sur la propriété foncière. Le phénomène a été stimulé par la modernisation de l'industrie agricole en Amérique latine:

“Según el IFAD, 38% de la población rural de América Latina y el Caribe está constituido por pequeños propietarios, 31% por trabajadores sin tierras, 27.1% por grupos étnicos y 5% por pequeñas comunidades de pescadores artesanales.¹⁰⁸ Si bien el porcentaje de pequeños propietarios es inferior al de Asia, donde es de 49% y 51% si se excluye a China e India o al de África subsahariana, en cambio, el de trabajadores agrícolas sin tierras es muy superior, al ser en Asia de 26% y 20% si no se considera a China e India, y es de 11% en África al sur de Sahara. Por lo que corresponde a la presencia de grupos étnicos en la población rural, el porcentaje en Asia es de 4.5% (en India los grupos tribales son 5% de la población rural) y en África subsahariana de 0.9%. Los pequeños agricultores, los desposeídos y los grupos étnicos rurales tienden a concentrarse en tierras marginales y de baja productividad y sufren diferentes formas de alienación, derivadas de la localización espacial, la ausencia de infraestructura física y de servicios básicos, el difícil acceso a la tecnología y el crédito. La escasa educación en áreas rurales tiende a acentuar los aspectos negativos de estas poblaciones rurales. Una forma de alienación que impide el acceso a la tecnología y las formas de comercialización es el idioma; por ejemplo, la mayor parte de la población amerindia

usan sus idiomas nativos y tienen dificultades para comunicarse en español, 70% de la población rural de Bolivia se comunica en quechua o aymara⁵⁷.

Malgré les nombreuses réformes agraires mises en œuvre en Amérique latine et la redistribution des terres pour les villageois, l'une des caractéristiques fondamentales de la structure agricole qui est le contrôle des terres, n'a pas beaucoup changé. Néanmoins, au XX^e siècle, les exodes ruraux amélioreront la situation des populations. Le continent connaît une forte urbanisation puisque plus de 75% des habitants des pays de l'Amérique latine résident aujourd'hui dans les villes. La capitale du Mexique, Mexico, va connaître un accroissement de sa population sans précédent. En 1900, Mexico ne comptait pas plus de 500.000 habitants mais de nos jours, sa population atteint les 20.000.000 et correspond à 18,3% de la population totale du Mexique. La croissance des grandes capitales de chaque pays en Amérique latine s'explique à l'aide de facteurs divers : le processus d'industrialisation et l'exode rural y sont pour beaucoup. Les zones urbaines s'industrialisent et les agriculteurs sont attirés vers les villes puisqu'ils y voient une opportunité d'améliorer leur condition de vie, choisir leur métier et avoir un meilleur salaire que celui qu'ils avaient sous le régime de l'hacienda. Ces grandes masses de population qui arrivent dans les agglomérations latino-américaines les font grandir mais elles vont également instaurer une ségrégation spatiale, c'est-à-dire, des contrastes entre une minorité riche et une très grande population pauvre. C'est ce que démontre le tableau suivant :

⁵⁷ . http://www.eurosur.org/medio_ambiente/bif65.htm

**Cuadro 1: Nivel de Urbanización de grandes regiones del mundo,
años seleccionados 1925-2025
(Porcentajes)**

Regiones	1925	1950	1975	2000	2025
Total mundial	20,5	29,7	37,9	47,0	58,0
Regiones más desarrolladas	40,1	54,9	70,0	76,0	82,3
Regiones menos desarrolladas	9,3	17,8	26,8	39,9	53,5
África	8,0	14,7	25,2	37,9	51,8
América Latina	25,0	41,4	61,2	75,3	82,2
América del Norte	53,8	63,9	73,8	77,2	83,3
Asia	9,5	17,4	24,7	36,7	50,6
Europa	37,9	52,4	67,3	74,8	81,3
Oceanía	48,5	61,6	71,8	70,2	73,3

Fuente: año 1925: estimado a partir de Hauser y Gardner (1982); años 1950 a 2025: Naciones Unidas (2000).

L'urbanisation et le développement économique en Amérique latine est lié à un développement intelligent des ressources, des hommes et à une nécessité économique de sortir de la crise de 1929. Pendant les 70 ans qui vont suivre, pour arriver à la fin du XX^e siècle, le continent va se moderniser, la croissance va augmenter mais à des niveaux très inégalitaires selon les pays. L'Amérique latine fait partie des pays sous-développés face aux puissances que sont l'Europe et les États-Unis. Son modèle de société ne lui permettait pas de rembourser ses dettes et de nourrir sa population. Lorsque la croissance de l'économie américaine va faire son bond en avant, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Amérique latine a donc elle aussi connue une augmentation de son pouvoir d'achat, et une expansion sur le marché international avec l'exportation de ses produits agricoles et matières premières. Mais pour atteindre un statut d'urbanisation compétitif, un autre problème guettait l'Amérique latine : celui de l'inégalité sociale entre les latino-américains eux-mêmes :

“Otro gran problema latinoamericano es el de la notoria desigualdad en la distribución del ingreso. La secretaría de la CEPAL lo ha señalado recientemente al examinar la política anti inflacionista que han aplicado algunos países subrayando que “vienen a ser patentes más patentes que nunca las profundas desigualdades de la distribución del ingreso, los contrastes manifiestos y crecientes en ciertos sectores entre grupos de altos ingresos que a su vida holgada de otros tiempos agregan todas las conquistas de la

técnica moderna [...] mientras el nivel de vida de las masas registra lento crecimiento”⁵⁸. Extremar y, en muchos casos, mantener desigualdades muy grandes constituye una barrera al desarrollo económico porque implica mercados estrechos, hace muchas veces inevitables los monopolios, supone bajos niveles en materia de educación, habitación y salubridad y provoca en fin graves resentimientos sociales”⁵⁹.

Quelle est alors la relation entre les problèmes de la croissance en Amérique latine et les problèmes liés à l'urbanisation? Le terme d'urbanisation signifie le rapport entre la concentration géographique de la population et l'activité économique qui résulte de cette dernière, et qui peut être accompagnée d'un aménagement urbain adapté à dite population. L'urbanisation est vue par les experts et les sociologues comme une conséquence inévitable et logique du développement économique des villes, des pays et des continents ; en effet, le développement et la croissance d'une économie locale ou nationale résulte de l'aménagement des structures politiques, sociales et industrielles. Si un travailleur effectue un travail qu'il lui plaît et qu'il gagne un salaire suffisant à ses besoins, il va augmenter ses derniers, sa famille va s'agrandir et son niveau de vie va alors augmenter de la sorte. C'est ce qu'étudient les ethnologues : le lien entre l'urbanisation, l'amélioration du niveau de vie et la place de l'industrialisation dans la vie des hommes. Les activités agricoles conduisent nécessairement à une augmentation rapide des concentrations démographiques dans les grandes capitales puisqu'elles représentent le noyau du développement économique du pays. Le développement économique est essentiel pour l'organisation administrative et politique de la ville. Comparons l'Amérique latine avec le reste du monde (voir page suivante). Comme le suggère, Alfredo E. Lattes dans son ouvrage *Población urbana y urbanización en América Latina*⁶⁰, l'extraordinaire croissance de la population urbaine et la population totale de l'Amérique latine dans les années quarante se reflète dans les projections démographiques qui ont été faites jusqu'alors.

“El extraordinario ritmo de crecimiento de la población urbana y de la población total de América Latina de los años cuarenta quedó reflejado en las proyecciones de población que se elaboraron entonces. Si hoy confrontamos las proyecciones preparadas

⁵⁸ . Véase la exposición hecha por el director principal a cargo de la secretaría ejecutiva ante la Comisión en su octavo período de sesiones, celebrado en Panamá en mayo de 1959 (doc. EI32461Rev.I y E/CN.12/530/Rev.I, anexo 11, págs. 147 y siguientes).

⁵⁹ . *Tecnología y sociedad en la urbanización en América latina*. Actas del seminario sobre problemas de urbanización en América Latina, patrocinado conjuntamente por la ONU, la CEPAL y la Unesco, con la cooperación de la OIT y la OEA, Santiago de Chile, del 6 al 18 de julio de 1959 Redactadas por Philip M. HAUSER relator general presidente del Departamento de Sociología de la Universidad de Chicago. Unesco.

⁶⁰ . www.flacso.org.ec/docs/sfcllates.pdf

en los años 1960 (Naciones Unidas, 1969), con las proyecciones que se han elaborado recientemente (Naciones Unidas, 2000) se puede observar que las primeras sobreestimaron considerablemente los tamaños de las poblaciones urbanas y total que serían alcanzados al fin de este siglo. Estas importantes diferencias se explican por dos cambios demográficos específicos: uno, la fecundidad, que disminuyó mucho más rápidamente de lo que se avizoró a mediados de la década de los años 1960, y el otro, el reemplazo de la inmigración de europeos de la posguerra por una emigración de latinoamericanos que se originó, principalmente, en áreas urbanas de la región⁶¹.

Cette croissance, comme l'explique Alfredo E. Lattes, montre des différences importantes entre les estimations des années 60 et la réalité, et ce à deux niveaux spécifiques: l'indice de fécondité d'une part, qui a beaucoup diminué, et le remplacement de l'immigration européenne de l'après-guerre par une émigration latino-américaine qui a pris naissance principalement dans les zones urbaines de la région. De 1925 à 1975 l'indice d'urbanisation a également baissé : les crises économiques, les guerres et l'inflation ont obligées les habitants à se restreindre. Là encore, entre les pays d'Amérique latine, des différences sont notables : le Mexique et le Venezuela ont eu des crises et des inflations bien inégales : en 1996 au Venezuela l'inflation a atteint 103,2% ; or au Mexique elle n'était que de 27,7%⁶².

⁶¹ . Ibid. p. 4

⁶² . CEPAL

Cuadro 2: Tasas de crecimiento medio anual de las poblaciones total y urbana, y tasa de urbanización. Grandes Regiones del mundo. Períodos seleccionados, 1925-2025 (Porcentajes)

Regiones	Períodos			
	1925-1950	1950-1975	1975-2000	2000-2025
Total mundial				
Población total	1,0	1,9	1,6	1,0
Población urbana	2,5	2,9	2,4	1,9
Urbanización	1,5	1,0	0,9	0,8
Regiones más desarrolladas				
Población total	0,5	1,0	0,5	0,1
Población urbana	1,8	2,0	0,8	0,4
Urbanización	1,3	1,0	0,3	0,3
Regiones menos desarrolladas				
Población total	1,3	2,3	1,9	1,2
Población urbana	3,9	3,9	3,5	2,4
Urbanización	2,6	1,6	1,6	1,2
África				
Población total	1,5	2,4	2,6	2,0
Población urbana	3,9	4,6	4,3	3,3
Urbanización	2,4	2,2	1,6	1,3
América Latina				
Población total	2,1	2,6	1,9	1,2
Población urbana	4,1	4,2	2,7	1,5
Urbanización	2,0	1,6	0,8	0,4
América del Norte				
Población total	1,3	1,4	1,0	0,6
Población urbana	2,0	2,0	1,1	0,9
Urbanización	0,7	0,6	0,2	0,3
Asia				
Población total	1,1	2,2	1,7	1,0
Población urbana	3,5	3,6	3,3	2,3
Urbanización	2,4	1,4	1,6	1,3

Fuente: año 1925: estimado a partir de Hauser y Gardner (1982); años 1950 a 2025: Naciones Unidas (2000).

Considérons le phénomène d'urbanisation non pas comme cette simple concentration géographique et sociale de la population, mais dans le cadre de société moderne où l'industrialisation joue un rôle de facteur majeur. Nous l'avons dit, le développement de l'industrialisation et la vente de matières premières a été un des secteurs majeurs pour une économie convenable en Amérique latine. Le secteur tertiaire, pour sa part, représente plus de 50% du PIB dans la grande majorité des pays de l'Amérique latine : le commerce, les finances, le tourisme ont donné un second souffle à ces pays : c'est l'une des caractéristiques sociales du XX^e siècle. À plus grande échelle, l'urbanisation s'est étendue à des taux impressionnants au Mexique, en Bolivie, à Cuba, au Venezuela et en Uruguay⁶³. Le développement urbain a eu d'abord lieu dans les pays industrialisés puis s'est propagé dans le reste du continent : Brésil, Honduras, Équateur, etc. Le développement inégal entre les territoires et les sociétés est dû à plusieurs causes : une politique trop sévère, l'oligarchie et le système des haciendas, la pauvreté du pays en ce qui concerne les matières premières de son sol, l'extension du pays au niveau de sa superficie, la ségrégation raciale, etc. Après la Seconde Guerre mondiale la croissance va se manifester ainsi :

- Une importante ruée des habitants des campagnes vers les grandes villes : l'exode.
- L'augmentation de la population urbaine due à la fois à l'immigration et à des taux élevés de natalité.

Cette rapide concentration humaine a été suivie par des changements d'ordre économique et social qui ont suscité le vif intérêt des chercheurs de disciplines variées⁶⁴. Dans les années 80, l'étude sur les questions liées au phénomène urbain et de son évolution historique en Amérique latine, a cédé la place à des questions plus complexes quant au fonctionnement de la société urbaine. Nous pouvons citer la conséquence du gigantisme qui est une urbanisation démesurée qui ne permet pas à une ville de fonctionner de façon correcte : économie en difficulté, délinquance, mafia, crimes, creux entre les très riches et les très pauvres, responsabilités sociales mal gérées par le gouvernement : logement, emploi, éducation, santé et d'autres secteurs clés d'une société. L'abondante littérature en Amérique latine entre également dans la définition d'un pays et d'un continent en plein processus d'urbanisation.

⁶³ . POPIN

⁶⁴ . Pfell E. *Sociología de la urbe en Económica*. Instituto de Investigaciones Económicas. Universidad Nacional de La Plata, La Plata, 1959, p. 38

Cependant cette déclaration se doit d'être nuancée : la production écrite ne répondant pas à une dynamique politique, économique ou sociale évidente.

Dans un ouvrage édité par les Nations Unies, *Población, territorio y desarrollo sostenible*⁶⁵, dirigé par Dirk Jaspers Faijer, directeur du Centre Latino-américain et Caribéen de Démographie (CELADE) de la division de la population de la CEPALC et sous la coordination de Paulo Saad, chef responsable du secteur de la population et du développement et Jorge Rodríguez, assistant de recherche du même centre, les différents auteurs se sont intéressés à la question des migrations et de la redistribution de la population dans l'espace latino-américain. Comme nous l'avons souligné auparavant, les auteurs se mettent d'accord sur le fait que le modèle de localisation de la population sur le territoire se base sur plusieurs facteurs et possède différents aspects déterminants qui interagissent entre eux, de manière complexe :

“Entre ellos están la base ecológica y topográfica —que define la aptitud del territorio para el asentamiento humano— y las fuerzas económicas, sociales y políticas —que valorizan los espacios para las personas. Esta interacción de factores tiene efectos acumulados y, por ende, la historia previa ejerce una influencia a veces decisiva sobre la situación actual y su curso futuro. Por eso, el patrón actual de la distribución territorial de la población no surge de las potencialidades y ventajas naturales de cada espacio, sino de un conjunto complejo de decisiones que han dotado de riqueza material, social y cultural a cada territorio”⁶⁶.

D'un point de vue démographique, nous pouvons constater les conséquences de l'urbanisation à l'aide du tableau suivant intitulé *Evolución del índice de efectividad migratoria global y la tasa agregada de migración neta en las divisiones administrativas mayores, por países* provenant de la même source⁶⁷. Comme le soulignent les auteurs, ces résultats renforcent l'objectif de l'ouvrage et de notre travail : celui d'examiner la relation entre le développement de la population, le territoire et le développement durable.

⁶⁵ . Dirk Jaspers Faijer. *Población, territorio y desarrollo sostenible*. Chile: Naciones Unidas CEPAL, 2012, 239 p.

⁶⁶ . Ibid. p. 23

⁶⁷ . Ibid. p. 26

Cuadro III.3
AMÉRICA LATINA (19 PAÍSES): EVOLUCIÓN DEL ÍNDICE DE EFECTIVIDAD MIGRATORIA GLOBAL Y LA TASA AGREGADA DE MIGRACIÓN NETA EN LAS DIVISIONES ADMINISTRATIVAS MAYORES, POR PAÍSES

Países	Índice de efectividad migratoria global				Tasa agregada de migración neta			
	1980	1990	2000	2010	1980	1990	2000	2010
Argentina			11,0				0,7	
Bolivia (Estado Plurinacional de)		23,8	28,8			2,7	3,4	
Brasil		25,4	17,6			2,0	1,2	
Chile	27,0	10,5	5,8		3,2	1,3	0,7	
Colombia		19,5	17,1			3,1	1,5	
Costa Rica	15,0		13,2		2,0		1,5	
Cuba			39,3				1,7	
Ecuador	51,6	28,1	30,9	14,2	8,7	3,3	3,2	1,4
El Salvador		48,1	15,7			4,6	1,0	
Guatemala		35,3	27,9			1,8	1,6	
Honduras	34,6		31,9		3,4		2,7	
México		33,5	27,5	19,2		3,3	2,4	1,3
Nicaragua		33,6	21,1			2,4	1,0	
Panamá		20,2	51,3	46,0		1,8	6,5	4,9
Paraguay	33,4	36,5	25,0		7,2	6,7	3,8	
Perú		28,7	29,7			4,9	3,2	
República Dominicana			25,2				2,1	
Uruguay	21,2	22,9			3,2	3,0		
Venezuela (República Bolivariana de)			25,9				2,6	

Fuente: Centro Latinoamericano y Caribeño de Demografía (CELADE) – División de Población de la CEPAL, base de datos de Migración Interna en América Latina y el Caribe (MIALC) y procesamiento especial de las bases de datos de los censos de 2010 del Ecuador, México y Panamá.

L’insertion d’une vision du capitalisme et du mimétisme sur les sociétés européennes et d’Amérique du nord a également apporté beaucoup au niveau de l’agriculture, et a transformé l’Amérique latine en ce qui concerne le phénomène de l’urbanisation. C’est ce que suggère également Nora Elena Mesa Sánchez, professeur adjointe à l’Université nationale de Colombie, dans son article intitulé : *Interpretación de la urbanización en América Latina*, présenté aux 10^e et 11^e Ateliers Latino Américains du programme d’étude sur le logement en Amérique latine - PEVAL, qui s’est tenu entre le 6 et le 31 mai 1985⁶⁸.

“El desarrollo del capitalismo a nivel agrario ha traído como consecuencia el proceso de descomposición de las formas pre-capitalistas de producción, la pauperización del campesinado y los procesos de movimientos de población que han llevado a fuertes tasas de crecimiento urbano por la inmigración de contingentes de población separados de sus condiciones objetivas de reproducción y sometidos, por tanto a la libertad propia del sistema capitalista: vender su fuerza de trabajo o tener la libertad de morir de hambre. Estos procesos de desarrollo del capitalismo en la agricultura han tenido

⁶⁸ . <http://www.bdigital.unal.edu.co/3241/1/nem05-InterpretUrb.PDF>

circunstancias muy propias en cada uno de los países y a ellas no me voy a referir; pero si es necesario destacar, como característica común a todos, el carácter desigual del desarrollo del capitalismo a nivel agrario, que propició efectos diferentes, no sólo en las regiones, sino en los mismos asentamientos rurales: este desarrollo del MPC en la agricultura de cada país, dependió y estuvo marcado por el tipo de inserción que cada uno tenía en la división internacional del trabajo”⁶⁹.

⁶⁹ . Ibid. p. 3

C) Les premiers conflits

• 1) La révolution au Mexique

Lorsque nous traitons une problématique sur le progrès et la place de la modernité en Amérique latine pour ses populations, le thème de la révolution mexicaine est un sujet incontournable pour bien comprendre et apporter des éléments de réponse à la dite problématique. La Révolution mexicaine fut une suite de guerres et situations de crise qu'a traversée le Mexique et qui s'est ensuite propagé dans le reste de l'Amérique latine. Il s'agit de la première grande révolution populaire du pays. Nous pouvons dire qu'elle est le produit d'un mouvement social aux acteurs et aux intérêts divers. Pendant 30 ans le pays va passer par plusieurs étapes bien difficiles : mauvaises récoltes, sécheresses, guerres, dévaluation de la monnaie, déséquilibres entre les classes sociales, etc. Lors du Congrès Marx International V - Section histoire – Paris-Sorbonne et Nanterre de 2007, Rhina Roux, politologue, enseignant-chercheur à l'Université Autonome Métropolitaine de Xochimilco au Mexique exposa une théorie pour expliquer les racines et l'expérience de la Révolution Mexicaine ; son point de vue est important pour notre chapitre, voici un extrait de son discours:

« Dans son essence, la révolution mexicaine fut une longue guerre paysanne par laquelle les insurgés essayaient de freiner le projet civilisateur de la capital non à partir d'un modèle de société future, mais à partir de l'expérience concrète d'un monde menacé de disparition. L'expression en termes de programme de cette tentative fut le Plan de Ayala et les lois agraires zapatistes, qui placèrent au centre de l'insurrection paysanne le rétablissement d'un droit bafoué : la propriété communautaire de la terre et des ressources naturelles (eaux, prairies, forêt). Son expression politique résida dans l'expérience d'autogouvernement paysan appelé par Adolfo Gilly la « Commune de Morelos » : la formation en 1915, en territoire zapatiste, du gouvernement communal des villages armés »⁷⁰.

Le 20 Novembre 1910, un mouvement mené par Francisco I. Madero va affronter celui du président Porfirio Díaz. Ce mouvement comprenait des revendications sociales, politiques et agraires. Ce qui au départ était une lutte contre l'ordre établi s'est très vite transformé en une guerre civile d'une ampleur considérable. Le point de départ de cette révolution remonte à l'époque où Porfirio dirigeait le pays de manière dictatoriale ; cependant c'est également une période au cours de laquelle le Mexique a connu une croissance économique exceptionnelle,

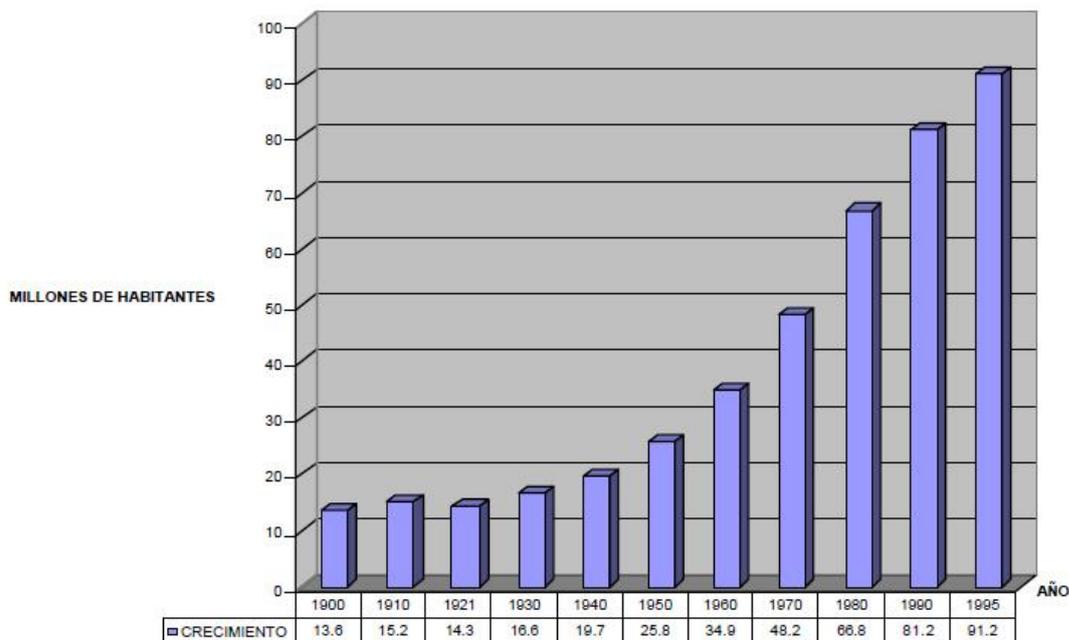
⁷⁰ . Congrès Marx International V - Section histoire – Paris-Sorbonne et Nanterre – 3/6 octobre 2007. Rhina Roux. *La révolution mexicaine: Racines, expérience et mémoire*. Section Histoire. Atelier 1: Les révolutions du XXème siècle en rétrospective Paris, 2007, p. 1

néanmoins, comme il est de coutume dans les régimes dictatoriaux, ce sont les couches sociales les moins favorisées qui ont payées le prix des changements dans leur pays, aux mains de Porfirio Diaz. Sa dictature a enrichi l'oligarchie mexicaine mais a appauvri le pays en réduisant des ouvriers et des paysans, qui formaient alors la majorité de la population, à une situation économique désastreuse.

Il a fallu plus de dix ans de réformes profondes et pas moins de huit réformes constitutionnelles agraires pour que l'activité agricole au Mexique puisse trouver son rythme. De grandes périodes de sécheresses vont laisser de moins en moins d'options aux producteurs dans les villages ; ils opteront alors pour l'exode vers les villes. Comme dans le reste des pays d'Amérique latine, le Mexique va connaître un bond de la population entre les années 40 et 80 et continuera d'augmenter jusqu'à la fin du XX^e siècle. La croissance se fera plus légère après le crash boursier de 1929, mais cela n'empêchera pas la population de s'agrandir et de s'installer dans la capitale comme le démontre le tableau suivant sur la croissance de la population au Mexique entre 1900 et 1995.

GRÁFICA II

CRECIMIENTO DE LA POBLACIÓN EN MÉXICO DE 1900 A 1995



FUENTE: INEGI. CENSOS DE POBLACIÓN DE 1900 A 1990 Y CONTEO DE POBLACIÓN Y VIVIENDA 1995

Les quatre roues du progrès que les politiques voulaient instaurer au Mexique étaient : l'ordre et la paix, la préservation de la nature dans le pays, l'émigration européenne, et enfin les investissements étrangers. L'ordre et le progrès avaient été mis en place sous Porfirio Díaz, mais aucun signe de démocratie ou de justice sociale n'existait alors. Le développement et la croissance rapide dans le pays ne se voyait que chez la population riche qui représentait élite et non dans un processus démocratique, si vital à toute société. Le programme de modernisation que Díaz a mis en place fut basé sur l'exploitation des ressources naturelles du pays, la main-d'œuvre locale payée à bas prix, ainsi que sur les capitaux étrangers. Pour gouverner, il s'est entouré d'un groupe d'intellectuels connus par les historiens et experts sous le nom de "scientifiques positivistes » qui soutenaient sa politique de développement. La manière d'atteindre cet objectif est bien illustrée par l'expression «pan o palo»⁷¹. Le sens de cette expression était très clair : soit les habitants acceptaient la politique de Díaz, soit ils mourraient. Le respect de sa politique visant à garantir le bien-être et la richesse du pays était donc lié à un assujettissement total de ses habitants. Les capitaux étrangers, de leur part, ont grandement contribué à la croissance ainsi qu'à l'élargissement du réseau ferroviaire, favorisant par la même occasion, les exportations des produits agricoles.

« Icône du progrès, la construction de lignes de chemin de fer, dont le réseau suivait les voies de communication entre les centres miniers et agricoles et les ports et passages frontaliers au nord, augmenta à un rythme incroyable durant les deux décennies qui précédèrent la révolution : de 640 kilomètres en 1876, le réseau ferré atteint presque 20 000 kilomètres en 1910 »⁷².

À l'inverse du succès économique, la politique sociale fut un désastre, les paysans ont été les plus touchés par la modernisation : chômage, expropriation de leurs terres, le système de l'hacienda, les grèves, etc. En 1910, les capitaux étrangers contrôlaient presque toutes les mines, l'industrie pétrolière, les grandes centrales électriques du pays ainsi que la plupart des chemins de fer, ralentissant de cette façon le mouvement ouvrier.

“Gracias a la política económica implementada por el General Díaz, se logró un importante avance: se construyeron 20,000 km de vías férreas; el país quedó cruzado por la red telegráfica; grandes inversiones de capital extranjero e incremento de la

⁷¹ . http://www.barriozona.com/porfirio_diaz_politica_de_pan_o_palo_historia_mexico_2.html

⁷² . François X. Guerra. *México: del Antiguo Régimen a la Revolución*, FCE, México, volumen I, 1988, p. 326

industria nacional. Asimismo, se logró sanear las finanzas públicas y mejorar el crédito nacional, alcanzando gran confianza en el exterior, y se organizó el sistema bancario”⁷³.

Au début du XX^e siècle, les États-Unis contrôlaient une grande majorité de l'économie mexicaine ; en effet comme le signale John Mason Hart dans son ouvrage *El México revolucionario. Gestación y proceso de la Revolución Mexicana*, le nord de l'Amérique s'impose grandement en Amérique Latine. Regardons ces chiffres pour nous en rendre compte:

1. 70% des investissements des États-Unis au Mexique étaient destinés au chemin de fer
2. 81% des investissements étrangers étaient dans l'industrie minière
3. et 46 % de ceux des compagnies agro-exportatrices étaient contrôlés par des capitaux nord-américains⁷⁴.

Cependant, au début du siècle commencèrent également à se former des mouvements contre le régime établi, les habitants ne pouvant plus supporter leur situation. En Octobre 1910, après avoir été arrêté par le gouvernement de Diaz et s'être échappé, Madero a proclamé le Plan de San Luis de Potosi, dans lequel il fit un appel au peuple Mexicain à prendre les armes et à exiger des principes démocratiques justes dans la Constitution de 1857. Diaz a finalement démissionné de la présidence et a quitté le Mexique en mai 1911. La réforme agraire était le point le plus important pour que le pays puisse retrouver une stabilité sociale et économique. Comme le signale Carmen María Díaz García, cette réforme fut le fruit de la nécessité du capitalisme moderne de se consolider, et faire usage du nationalisme comme expression essentielle de l'étendue de son pouvoir.

“La Revolución de 1910, al iniciarse, encontró un panorama social donde el 29% de la población era considerada indígena. La población “rural libre” constituía el 51% de la total y el 46% vivía sujeta a ranchos y haciendas. Tenían tantos peones como campesinos independientes trabajando hombro a hombro y los jornales a estos eran bajos y a menudo en especie o en fichas para ser cambiadas en tiendas y hasta 1910 solo el 4% de agricultores eran propietarios de tierras. Un número aproximado de 8 mil 245 haciendas contaban con una extensión de 88 millones de hectáreas; es decir, el 40% del territorio del país y estaban en manos de extranjeros 32 millones, constituyendo los dueños de esa extensión sólo 834 hacendados”⁷⁵.

⁷³ . http://www.sedena.gob.mx/pdf/momentos/fasciculo_4.pdf

⁷⁴ . John Mason Hart. *El México revolucionario. Gestación y proceso de la Revolución Mexicana*, México: Alianza, 4^a. Re-imprensa., 1998, Capítulo 5.

⁷⁵ . http://www.revistacaliban.cu/articulos/11_reforma_agraria_rev_mexicana.pdf?numero=11&article_id=129

Pour Madero, la loi était l'unique porte de sortie pour résoudre les grands problèmes nationaux, mais après les élections de 1911 où il fut élu, son programme provoqua des divergences avec d'autres dirigeants révolutionnaires, entre eux :

- le mouvement d'Emiliano Zapata et Pascual Orozco.
- et en 1913, celui dirigé par Félix Díaz, Bernardo Reyes et Victoriano Huerta, qui termine en un coup d'Etat.

Ces soulèvements militaires terminèrent par l'assassinat de Madero. Huerta assumait la présidence, mais cela provoqua de vives réactions de mécontentement de la part de plusieurs leaders révolutionnaires tels que Venustiano Carranza et Francisco Villa. Après un peu plus d'un an de combats, et après l'occupation américaine de Veracruz, Huerta démissionne de la présidence et fuit le pays. En termes de progrès, dans le domaine social, le Mexique, comme toutes les sociétés d'Amérique latine, était une société de castes, et sous la révolution, ces castes n'ont pas cessées d'exister ; elles sont justement un des éléments d'explosion de ces combats et de cette révolution. Dans cette pyramide sociale qui composait la population mexicaine, l'homme blanc natif, représentait l'élite, il faisait partie de l'oligarchie, les restes des castes étaient considérés comme 'bon' pour le servir.

Arturo Warman, anthropologue et ex-ministre de la réforme agraire au Mexique, parle dans son article, *La reforma agraria mexicana: una visión de largo plazo*⁷⁶, du poids de la révolution et de son impact dans le plan de la réforme du sol qui a eu lieu à l'époque.

“La reforma agraria mexicana tuvo su origen en una revolución popular de gran envergadura y se desarrolló en tiempos de la guerra civil. A lo largo de un extenso período se entregaron a los campesinos más de 100 millones de hectáreas de tierras, equivalentes a la mitad del territorio de México y a cerca de las dos terceras partes de la propiedad rústica total del país, con los que se establecieron cerca de 30 000 ejidos y comunidades que comprendieron más de 3 millones de jefes de familia. Sin embargo, la reforma no logró el bienestar perseguido, y los campesinos a los que llegó viven hoy en una pobreza extrema. El deterioro paulatino del sector rural se prolongó hasta 1992, cuando se consiguió reorientar cabalmente el desarrollo rural. La reforma agraria quedó inconclusa, y sus objetivos sociales y económicos no se alcanzaron. Pese a estas limitaciones, la experiencia reformista fue determinante y produjo efectos que conviene analizar para discernir nuevas alternativas. Ni desastre ni triunfo, la reforma es un

⁷⁶ . <http://www.fao.org/docrep/006/j0415t/j0415t09.htm>

proceso abierto pero imperfecto; sus soluciones de mediano plazo solo serán viables si se logran de inmediato los acuerdos nacionales y se inician los programas destinados a conducir la reforma a su término⁷⁷.

Dans notre optique de recherche basée sur les origines de la modernité et des grands conflits, qui ont été clés dans le façonnement des sociétés Latino-Américaines du XX^e siècle, il est important de rappeler que dans toute société moderne et développée le peuple en est sa base, il est chainon essentiel pour le bon développement et la survie de la société. Au Mexique, bien avant que le capitalisme entre dans le continent de l'Amérique latine, le pays était déjà dirigé et construit autour de castes mais la révolution industrielle, la croissance, les débuts de démocratie et les mouvements révolutionnaires européens vont influencer le Mexique. La Révolution Mexicaine de 1910 fut un choc, un évènement sans précédent pour le pays et a donné voix aux habitants. Le pays, bien que dévasté par les multiples guerres qui s'y sont produites, connaîtra non seulement une révolution au niveau de sa politique et de son économie mais également une révolution culturelle et scientifique qui lui permettra d'avancer dans son histoire, malgré tout, cette révolution eut des répercussions très importantes sur le monde occidental, « le bilan des pertes s'estime à 1 000 000 morts pour une population d'environ 16 000 000 d'habitants à l'époque en 1910 »⁷⁸.

⁷⁷ . Ibid.

⁷⁸ . <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http://www.histoquiz-contemporain.com/Histoquiz/Lesdossiers/guerresoubliees/15/Dossiers.htm&title=La%20r%C3%A9volution%20mexicaine>

• 2) La révolution à Cuba

Faire une synthèse historique de la révolution cubaine afin d'en tirer des éléments, signes précurseurs de modernité et de progrès, n'est pas tâche facile. Il s'agit d'un défi, mais nous allons tenter de rassembler ces éléments fondamentaux. Premièrement, il faut souligner le fait que les personnalités de cette révolution s'y révéleront essentiels puisqu'ils y ont joué un rôle qui a changé l'Amérique latine toute entière.

« Une révolution est plus qu'une simple insurrection ou conspiration, bien que ces événements puissent en faire partie. Une révolution est une rupture violente d'une relation étatique –et du lien de domination qui repose sur elle– de la part des dominés. Cette rupture, dont l'issue ne peut être envisagée par ses protagonistes, dissout la communauté imaginaire étatique, rompt la relation de commandement et d'obéissance, brise le monopole que détenait l'Etat sur la violence légitime et affiche comme ligne d'horizon de ses protagonistes la redéfinition des règles du corps politique. Dans le monde moderne, une révolution est ce moment exceptionnel durant lequel les opprimés, assujettis quotidiennement au travail et à la satisfaction de leurs besoins, font irruption sur la scène publique pour intervenir dans ce qui est l'attribut exclusif de la liberté humaine : décider du mode selon lequel les relations sociales de la vie commune doivent être organisées»⁷⁹.

La Révolution cubaine a vu naître et combattre les figures emblématiques de Fidel Castro et Che Guevara. La période de cette révolution a également été marquée par les nombreux affrontements entre l'armée de Batista et les révolutionnaires de Fidel Castro, donnant la victoire à ce dernier, en Janvier 1959, quand Fidel arriva à La Havane et se nomma Premier ministre. Jusqu'en 1959, l'histoire de Cuba est liée, comme le reste des pays d'Amérique latine à une domination coloniale espagnole, cependant sous le contrôle politique, économique et militaire américain, après l'instauration du capitalisme dans le continent, le pays va connaître une ère de prospérité. L'amendement Platt⁸⁰, du 27 février 1901 n'eut cependant pas des effets positifs sur la population cubaine. Cette disposition légale américaine, votée par le Sénat des États-Unis, expliquait les termes des relations américano-cubaines et officialisait le droit d'ingérence des États-Unis sur la République de Cuba, répondant ainsi aux intérêts économiques et militaires des États-Unis. Le pays se trouvait alors sous le gouvernement et le contrôle de Fulgencio Batista, un ancien général qui prit le pouvoir par un coup d'état. La situation de crise qui régnait dans le pays ne dura que jusqu'à la constitution de 1940 et au

⁷⁹ . Hannah Arendt. *Sobre la revolución*. Madrid: Alianza, 1988, p. 36.

⁸⁰ . <http://www.tlfq.ulaval.ca/AXL/amsudant/Cuba-Platt-amend.htm>

début de la Seconde Guerre mondiale. Grau San Martín gagna les élections de 1944 face à Batista qui accepta sa défaite et ses partisans furent retirés des hauts postes qu'ils occupaient. En 1947 Grau commença sa politique de répression contre le mouvement ouvrier communiste. Batista revint au pouvoir après un coup d'État militaire avec le soutien américain (le 10 mars 1952) et commença son dernier mandat, installant alors un régime dictatorial et annulant la Constitution de 1940. Plusieurs facteurs rendirent Cuba très faible en tant que puissance économique :

- Une pauvreté due à une trop grande croissance démographique
- Le manque d'emplois
- Un analphabétisme de plus de 20% (selon plusieurs sources)
- Plus de 47% des terres cultivables appartenaient aux États-Unis
- La baisse des exportations de sucre
- L'exode de la population

Ce panorama de facteurs désolants à Cuba ont été les prémisses qui ont conduit la population cubaine à suivre les différents mouvements révolutionnaires de l'époque. L'idéologie qui dominait en Amérique latine dans les années des Indépendances était qu'il fallait rejeter tout ce qui touchait aux anciens empires coloniaux : aussi bien celui de l'Europe que celui des États-Unis ; ainsi en mai 1952 lorsque Fulgencio Batista prit le pouvoir par un coup d'État, Fidel Castro s'attira la sympathie de la population, puisque une caractéristique majeure du gouvernement Batista fut son soutien américain, ce qui provoqua un grand mécontentement de la bourgeoisie. Fidel Castro, avocat et fils d'un propriétaire terrien, voulut traduire Batista aux tribunaux mais sa demande ne fut pas acceptée, c'est alors qu'il décida que la révolution était le seul moyen de rétablir la prospérité à Cuba. Cependant, il fut arrêté et emprisonné pour avoir planifié l'attaque du « *Cuartel de Moncada* » le 26 juillet, 1953. Il reçut l'amnistie politique et fut libéré en 1955, il s'exila au Mexique après sa libération.

En exil, M. Castro établit ses contacts et signa des accords avec d'autres forces armées pour renverser Batista du pouvoir.

« Le 2 janvier 1959, à Cuba, quelques heures après la fuite à l'étranger du général Batista qui tenait l'île depuis le milieu des années 1930, les troupes castristes, emmenées par Ernesto Guevara et Camilo Cienfuegos, entrent dans La Havane. Cette victoire militaire est l'aboutissement d'un processus insurrectionnel lancé par Fidel Castro en

juillet 1953 avec l'attaque manquée contre la caserne Moncada à Santiago de Cuba, puis intensifié à partir de décembre 1956 avec l'installation d'une armée de guérilla dans la Sierra Maestra. Castro prend la tête du gouvernement révolutionnaire en février 1959 et fait rapidement basculer Cuba dans le camp soviétique : une réforme agraire porte atteinte aux intérêts économiques nord-américains et des accords commerciaux sont conclus avec l'U.R.S.S. dès février 1960, si bien que les relations diplomatiques avec Washington sont rompues en janvier 1961. Malgré les tentatives contre-révolutionnaires menées par l'opposition réfugiée aux États-Unis (débarquement manqué de Playa Girón, la baie des Cochons, en avril 1961), Castro parvient à consolider un régime policier et répressif, qui ne laisse aucune place à l'opposition et qui résistera à l'effondrement de l'U.R.S.S »⁸¹.

Ernesto "Che" Guevara fut l'un des grands opposants au régime du dictateur Fulgencio Batista. Il fut un leader révolutionnaire latino-américain qui lutta contre le capitalisme et le communisme. Issu d'une famille de classe moyenne, il est devenu un des grands symboles de la Révolution. Pour lui, celle-ci était l'unique porte de sortie pour mettre fin aux injustices sociales existantes en Amérique latine. En 1954, au Mexique, il va entrer dans un groupe composé de révolutionnaires exilés cubains, sous le commandement de Fidel Castro, convaincu que Fidel est le dirigeant révolutionnaire inspiré qu'il cherche. Lorsque Castro a pris le pouvoir en 1959 après le triomphe de la révolution cubaine, Guevara a été nommé ministre de l'Industrie de 1961 à 1965. Il a disparu de Cuba en 1965, pour réapparaître l'année suivante en Bolivie, en tant que leader des paysans boliviens et mineurs opposés au régime militaire. Il a été capturé par l'armée bolivienne et tué le 9 Octobre, 1967.

⁸¹ . Olivier Compagnon. Révolution Cubaine 1959, Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 17 février 2013. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/revolution-cubaine/>

• 3) Le Bolivarisme et la justice sociale au Venezuela

La justice sociale est un concept qui se base sur l'égalité de tous devant la loi. C'est une philosophie, une manière de pensée, une conception morale visant à réunir les citoyens et à les mettre tous à un même pied d'égalité. Nous pouvons la considérer comme un élément de modernité puisqu'elle a été mise en place dans les sociétés afin de garantir aux êtres humains un droit et une unité. Les injustices sont nombreuses dans le monde, en Amérique latine plus particulièrement, étant donné que ses pays ont passé aux mains de multiples dictateurs et ses habitants ont donc soufferts de ne pas avoir cette justice sociale à leur disposition. Le concept est un des progrès de l'humanité puisque pendant de nombreuses époques, seuls le rang social, la richesse et les privilèges assuraient à une minorité une certaine forme de justice. Dans son ouvrage *Théorie de la justice*⁸² de 1971, le progressiste John Rawls écrit qu'une société est juste si elle respecte trois principes, dans l'ordre : 1) garantie des libertés de base pour tous ; 2) égalité « équitable » des chances ; 3) maintien des seules inégalités qui profitent aux plus défavorisés. Philippe Adair, Doyen de la Faculté de Sciences Economiques et de Gestion, Maître de Conférences en Sciences Economiques et docteur en Sciences Economiques et en Sociologie, a publié en 1991 un ouvrage intitulé : *La Théorie de la justice de John Rawls. Contrat social versus utilitarisme*. Il base son étude sur les réflexions de Rawls, et s'interroge sur les principes de la justice (Chapitre 2), la procédure des choix des principes (Chapitre 3) et les structures politiques et socio-économiques (Chapitres 4 et 5), toutes issues de l'ouvrage de Rawls.

« La Théorie de la justice de Rawls élabore une version moderne de la théorie du contrat social en mettant l'accent sur la justice distributive qui s'efforce d'offrir une alternative à la doctrine utilitariste. A l'encontre de l'utilitarisme, la théorie de Rawls n'est ni altruiste ni téléologique mais déontologique : il s'agit de procéder au choix de règles justes sans se prononcer sur le but poursuivi (le bien recherché) par les individus. Ces règles, les deux principes de la justice — libertés de base les plus étendues et égalité démocratique assortie d'un avantage aux plus désavantagés (fraternité) —, sont hiérarchisées selon l'ordre lexical. Elles fondent un optimum social (le juste) qui est compatible avec, mais prime sur l'optimum économique (relatif au seul bien). Le choix de ces principes relève de la théorie des jeux. Les partenaires choisiront ces deux principes de préférence à ceux de toute autre doctrine en vertu du critère du maximin. Rawls s'expose aux critiques du public choice qui réfutent la justice distributive

⁸² . John Rawls. *Théorie de la justice*. New York: Belknap Press of Harvard University Press, 2005, 624 p.

(fraternité) selon des arguments utilitaristes. Par ailleurs, le constructivisme de Rawls ne s'accorde pas aisément avec l'individualisme et le libéralisme que l'auteur affiche »⁸³.

La justice sociale progressiste que nous connaissons aujourd'hui, a ses fondements qui remontent jusqu'à l'époque du XVII^e siècle. Deux figures emblématiques marqueront à jamais le concept de justice sociale : John Locke et Jean-Jacques Rousseau. *An Essay Concerning Human Understanding* écrit en 1689 et publié en 1690 par John Locke, est une œuvre philosophique qui constitue l'une des principales sources de l'empirisme en philosophie moderne. *Du Contrat Social ou Principes du droit politique* est, quant à lui, un ouvrage de philosophie politique écrit par le philosophe Rousseau en 1762. Ces deux œuvres ont marqué un tournant décisif dans plusieurs domaines mais également dans la pensée collective des sociétés modernes. Les deux ouvrages assurent et expliquent les principes de souveraineté du peuple face aux injustices. Ils garantissent des conditions de vie décentes tout et instaurent des principes d'égalité.

« Les individus sont autonomes et consentent librement à adopter ces principes; il n'y a donc ni injonction divine comme le défendait la philosophie du droit naturel classique ni soumission à une quelconque autorité comme imaginait Hobbes (Naville 1988) ni délégation de cette décision à un tiers comme envisageait Locke le pacte social est l'œuvre des individus eux-mêmes qui sanctionnent la création de leur association par adoption de principes de justice »⁸⁴.

L'éradication de la pauvreté, l'inclusion sociale et le développement et le bien-être des citoyens sont au centre des préoccupations d'une société moderne. En contrepartie, comme le souligne Rousseau, les humains doivent accomplir leurs devoirs et leurs fonctions. Les droits à l'éducation, la sécurité sociale et publique assurent, quant à eux, l'égalité des chances et la justice sociale pour faciliter et assurer le développement humain. Chaque personne doit avoir un droit égal au système total le plus étendu de libertés de base égales pour tous compatible avec un même système de libertés pour tous⁸⁵. Dans son essai, *L'éthique économique de John Rawls*⁸⁶, Jean-Paul Maréchal, qui est maître de conférences en science économique à l'université de Rennes II, s'intéresse à la conception de la justice, présentée par Rawls, cette dernière, comme le signale Maréchal, généralise et porte à un haut niveau d'abstraction la

⁸³ . Adair Philippe. *La Théorie de la justice de John Rawls. Contrat social versus utilitarisme*. In: Revue française de science politique, 41e année, n°1, 1991. p. 81-96.

⁸⁴ . Ibid. p. 82

⁸⁵ . Ibid. p. 84

⁸⁶ . http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=LECO_017_0094

théorie du contrat social formulée initialement par des auteurs tels que John Locke, Emmanuel Kant ou Jean-Jacques Rousseau.

« L'idée principale de Théorie de la justice est de présenter une conception de la justice qui généralise et porte à un haut niveau d'abstraction la théorie du contrat social formulée initialement par des auteurs tels que John Locke, Emmanuel Kant ou Jean-Jacques Rousseau. Une telle conception est désignée par l'expression "théorie de la justice comme équité". Elle signifie que les principes de justice défendus par John Rawls seraient adoptés par une société au terme d'une délibération menée, entre tous ses membres, dans une situation initiale équitable »⁸⁷.

Étudions à présent ce concept de justice au sein de la société vénézuélienne. La montée en puissance des forces bolivariennes au pouvoir dirigées par Hugo Chávez en 1999 est l'un des moments emblématiques qui eu lieu en Amérique latine. Chávez, quant à lui, est un militaire et un homme politique très influent ; il est également l'actuel président très critiqué de la République bolivarienne du Venezuela depuis le 2 février 1999. Il revendique ce qu'il appelle le « socialisme du 21^{ème} siècle ». Les réformes qu'il a mises en place depuis son accès au pouvoir comprennent la promulgation d'une nouvelle constitution, une politique de « démocratie participative », et la nationalisation des industries clés du Venezuela. Cependant, malgré sa personnalité de leader charismatique, il est également vu par la presse et l'opinion publique comme un homme politique corrompu. Nous ne nous attarderons pas sur ce point là mais sur ce qui a amené la justice sociale en Amérique latine afin de mieux avancer dans cette thèse. La question qui est revenu dans beaucoup d'ouvrages que j'ai consulté est « qu'est-ce que la gauche bolivarienne? ». Il faut, pour amener des éléments de réponse à cette question, comprendre tout d'abord le panorama géopolitique du Venezuela au début du XX^e siècle. Le socialisme a eu du mal à trouver sa place lors de l'effondrement de l'URSS, la chute du mur de Berlin et avec la montée du capitalisme des États-Unis. Aujourd'hui les critiques et sociologues s'accordent sur le fait qu'il a été un élément fédérateur pour les peuples d'Amérique latine mais l'hétérogénéité politique qui régnait a divisé le peuple. Le mouvement bolivarien au Venezuela a débuté dans les années 70, dans un contexte socio-économique caractérisé par l'épuisement du modèle industriel de substitution des importations qui était alors en place depuis le XX^e siècle. L'économie Venezuelienne a continué à chuter dans les années 80.

⁸⁷ . Ibid. paragraphe 4

“Hitos relevantes de esa crisis fueron el Caracazo de 1989, los golpes de Estado de 1992, la destitución del presidente Carlos Andrés Pérez en 1993, el derrumbe en 1993 del sistema bipartidista y la emergencia de nuevos actores sociopolíticos con propuestas, líderes y estrategias alternativas”⁸⁸.

Pour lutter contre les contrastes entre les riches et les pauvres, Chávez met en place le projet bolivarien. Ce qui a caractérisé sa montée au pouvoir est avant tout sa volonté d'indépendance vis-à-vis des grandes puissances dominantes et son désir de rassembler les peuples jusque là dominés d'Amérique latine. Sa politique sera très critiquée mais ses actions politiques démontrent sa volonté à instaurer une justice sociale égalitaire. Chávez crée le Mouvement révolutionnaire bolivarien 200 (MBR-200) d'orientation socialiste, et sera à la tête de ce parti en gagnant les élections le 6 décembre 1998.

“Though rich in oil, poverty has long affected a majority of the Venezuelan people. After a series of harsh economic reforms promoted by the International Monetary Fund in 1989, the percentage of Venezuelans living in poverty jumped from 43.9 to 66.5 – over the course of just one year. Elected in 1998, President Hugo Chávez quickly recognized the corrosive impact poverty was having on Venezuela. By forcing millions of citizens to the margins and excluding them from meaningful participation in the country’s political and economic life. High levels of poverty were diminishing people’s faith in Venezuela’s democratic institutions, were serving as a catalyst for crime and were holding the country back from sustainable growth and development. Starting with changes to the constitution that placed additional emphasis on achieving social justice, President Chávez promised to aggressively combat poverty and focus on the economic and social rights of all Venezuelans, a promise that continues to this day”⁸⁹.

⁸⁸ . Margarita López Maya. *Venezuela: Hugo Chávez y el bolivarianismo*. Rev. Venez. de Econ. y Ciencias Sociales, 2008, vol. 14, n° 3 (sept.-dic.), p. 56

⁸⁹ . <http://www.embavenez-us.org/factsheet/socialjustice.pdf>

II

—

LE CONCEPT DE PROGRÈS

—

II – LE CONCEPT DE PROGRÈS –

- A) Qu'est-ce que le progrès

Le concept de progrès suggère, dans son appellation, que des chercheurs, des critiques et des spécialistes y aient déjà réfléchi ; cependant, pour cette étude, il est nécessaire de s'y arrêter, d'en approfondir les significations, de trouver d'autres pistes et d'en donner une définition propre pour cette thèse. La base de cette question est la suivante : les humains associent au mot 'progrès' une vision majoritairement positive ; pourquoi cela? Parce qu'il nous confère tout d'abord une impression de réussite dans tout ce que nous entreprenons. La réussite nous donne un sentiment de joie, une confiance en nous-mêmes, et développe la compétitivité avec nos voisins. L'idée de progresser n'est pas nouvelle, combien de philosophes dans le passé, de psychologues, d'athlètes, d'hommes politiques parmi tant d'autres, ont déclaré que « dans la vie, il faut progresser ». Cette idée est posée telle quelle, comme s'il paraissait évident que nous devons tous progresser, que dans le progrès il n'y a que du positif, et que cela doit être une notion que personne ne doit contester. La religion, pour sa part, donne également comme conseil que chacun avance sur son chemin et progresse spirituellement et physiquement parlant ; ici apparaissent les concepts de rédemption, d'autocorrection et d'apprendre constamment de la vie afin de s'améliorer. A l'école et à la maison, les professeurs et les parents donnent comme conseil aux élèves et aux enfants de toujours s'améliorer et de faire des efforts s'ils veulent progresser ; voici de nouveau un autre cas où nous donnons une image positive au concept de progrès ; cependant je trouve opportun de lier à présent ces exemples à la question suivante : pourquoi les humains ressentent-ils tant ce besoin de vouloir progresser, de s'auto dépasser? Cela vient-il d'un appétit de vouloir devenir invincible? Certains chercheurs avec lesquels j'ai discuté insistent sur l'obsession primaire de l'homme de se voir immortel, de vouloir être comme un Dieu, de n'avoir aucune faille, et de penser que dans le progrès se trouve la clé, ou plutôt ce qu'il pense être la solution, à tous ses problèmes. N'est-ce pas une hypothèse trop facile ? L'obsession de vouloir se surpasser doit-elle être forcément rattachée à un vieux rêve de l'humanité plutôt qu'à un changement des comportements et de la société ? Après tout le désir d'avancer, de grimper les échelons est propre à tous les métiers, y compris dans l'organisation familiale.

Nous sommes conditionnés pour croire et penser que notre but dans la vie est d'avancer, donc de progresser. Le développement personnel, le dépassement de soi sont des notions avec une projection de futur, car pour les humains il y a ce besoin d'espérance que tout est meilleur dans le futur, que plus tard tout s'améliore, que nous apprenons de nos erreurs et qu'inévitablement, nous progressons. Lors de mon mémoire de Master 2, j'avais décrit le temps comme rène du progrès. En effet, qu'il s'agisse de progrès sportifs, sociaux, politiques, scientifiques, ou industriels, etc. Le concept de progrès est également lié à celui du temps : plus les êtres humains vivent sur la terre et plus ils font des progrès (certains iront qu'ils régressent mais nous reviendrons sur ce point) et améliorent ainsi leur conditions de vie ou du moins c'est l'effet recherché. Les synonymes que nous avons immédiatement en mémoire sont évolution, perfectionnement, variation, amélioration, ou innovation. Le terme de progrès vient du latin *progressus* qui renvoie à l'action d'avancer. Ainsi le progrès désigne un passage à un degré plus important, à un état pensé comme meilleur. Le concept de progrès est utilisé et discuté dans différentes disciplines telles que la philosophie, l'histoire, la politique ou l'économie.

« Progrès : mot-clé de notre monde moderne. Que représente-t-il en fait ? La société de consommation, le confort, l'automatisation, la télévision sécurisante, les loisirs ? N'est-ce pas aussi une certaine aliénation de la vie ? On va dans la lune, mais il y a encore des pays où l'on meurt de faim. On technocratise, on modernise, mais la frange des mécontents et des contestataires ne cesse de s'élargir. Pourquoi ? »⁹⁰.

Le romancier Roger Bordier vient de poser là, les questions clés à une approche de définition, et c'est sur un contraste qu'elle se pose. Lorsqu'il pose la question « N'est-ce pas aussi une certaine aliénation de la vie ? » la réponse est évidente : oui. L'auteur présente la dure réalité de notre monde : d'un côté nous appelons « progrès » les avancés techniques, l'évolution de notre propre confort dans des sociétés où la consommation n'a plus vraiment de valeur, l'automatisation de notre quotidien, les loisirs et les vacances, etc. Alors que, d'un autre côté, pas si loin de chez nous, se trouvent des hommes égaux à nous, qui n'ont pas accès aux soins, à l'éducation, à ce droit à une vie meilleure, qui meurent de faim, qui n'ont pas de quoi se protéger des intempéries, qui souffrent dans des conditions affreuses pendant que d'autres se relaxent dans des hôtels hors de prix, dans leurs avions privés, ne se souciant guère de ce qui peut bien arriver à ceux qui vivent dans la misère. Est-ce vraiment cela le

⁹⁰. Roger Bordier. *Le progrès : pour qui?* Belgique : Casterman/Poche. 1973, 137 p. (Collection Mutations. Orientations)

progrès ? Je ne tombe pas dans le misérabilisme en faisant ces comparaisons bien que faciles mais je veux que le lecteur comprenne que le progrès a deux vitesses.

Cette appréhension face au progrès vient quant à elle de sa dernière manifestation, héritée du XIX^e siècle : le progrès technique. Les philosophes tels qu'Auguste Comte, Joseph Ernest Renan et Hippolyte Taine parmi tant d'autres croyaient dans le positivisme. Comte est le fondateur du positivisme, et il est considéré par la communauté littéraire comme l'un des précurseurs de la sociologie actuelle. Il est l'auteur de la loi des trois états qui présente le concept que l'esprit humain passe successivement par 'l'âge théologique', 'l'âge métaphysique' pour terminer par 'l'âge positif', dans lequel l'unique vérité n'est accessible que par les sciences. La Révolution française de 1848 qui s'est déroulée à Paris, a été pour Auguste Comte l'à-propos idéal pour faire connaître le positivisme au peuple français. Il fonda la 'Société positiviste', qui a pour devise l'Ordre et le Progrès. Auguste Comte pensait que la société industrielle était l'unique aboutissement du progrès de l'humanité pour une société juste avec une morale sociale. Cette peur qu'a tenté d'expliquer à sa manière Comte, ne relève-t-elle pas d'une certaine ignorance?

Je pense, sans pour autant parler de progrès avec une valeur nécessairement positive, que chaque époque apporte ses changements, ses nouveautés, ses modifications, d'où ma question : le fait de ne pas comprendre le progrès technique n'est-il donc pas plutôt propre à une nostalgie passéiste, à des générations qui ne veulent ou ne peuvent pas comprendre leur temps plus qu'à une incompréhension de l'usage du progrès ? L'homme, pour les philosophes Kant et Aristote, ainsi que pour l'écrivain français Robert Merle, est un animal doué de raison⁹¹, de ce fait, cette raison que nous possédons ne doit-elle pas nous permettre de surpasser cette peur du progrès technique que nous ne semblons pas maîtriser?

C'est effectivement sur la maîtrise et le rôle que nous donnons au progrès que se pose la question de son usage. Dans son ouvrage intitulé *Jules Verne – Le rêve du progrès*⁹², Jean-Paul Dekiss, scénariste, producteur et administrateur du Centre de documentation Jules-Verne à Amiens donne plutôt ce que devrait être pour lui le progrès : « [...] la découverte de la terre, la reconnaissance des autres peuples, le rôle de la science, l'instruction pour tous, l'éducation

⁹¹. Aristote, *Rhétorique*. Paris : Flammarion, Collection Garnier Flammarion, 2007, 570 p.

⁹². Jean-Paul. *Jules Verne – Le rêve du progrès*. Evreux : Découvertes Gallimard Littérature. 1991, 176 p.

morale des enfants sont les valeurs de la république en marche »⁹³. Etymologiquement, « progrès » signifie : marche en avant, qu'elle que soit la valeur du terme vers lequel on avance [...], mais de nos jours on ne parle guère de progrès que vers un but tenu pour meilleur⁹⁴. Cette affirmation de Paul Foulquié, tirée de son ouvrage : *La pensée et l'action*⁹⁵, illustre la difficulté de l'homme contemporain à voir une autre valeur dans la vie que la rentabilité et la valeur financière des éléments qui l'entourent :

« Pour la masse de nos contemporains, qui assistent à la rapide domestication des forces de la nature pour un meilleur rendement du travail et une large satisfaction des besoins de l'homme, le progrès est essentiellement d'ordre matériel. Le moraliste ne peut pas accepter cette simplification : il distingue la fin et les moyens »⁹⁶.

C'est effectivement à un assujettissement et à une subordination de la nature à laquelle nous assistons depuis que l'homme a appris à « se moderniser » ou plutôt à améliorer son propre confort tout en détruisant la part de nature nécessaire à cette fin. Dans le roman d'Alejo Carpentier, *Los pasos perdidos*, sur lequel j'ai travaillé dans mes mémoires de Master 1 et Master 2, la situation est différente puisque il s'agit, là de l'histoire d'un homme « moderne » qui, au contact de la nature, va se transformer mentalement et progresser à sa façon. Ce portrait qu'offre Carpentier est, totalement, aux antipodes de celui proposé par Frédéric Schramme dans la citation de l'article suivant:

« [...] un homme qui a su régresser avec son temps pour devenir le prototype de l'homme moderne indifférent et inconséquent, archétype de la civilisation du Progrès. Joseph Conrad, *Le voyageur au bout de l'être* »⁹⁷.

Dans cet article l'auteur incorpore à l'homme et à la civilisation moderne, une image négative du progrès, mais cette vision est-elle seulement subjective ? Roger Bordier, que nous venons de citer plus haut, offre, avec de l'ironie et de l'humour noir, une conception cuisante de notre époque qui mérite vraiment que l'on s'y attarde. Selon son argumentation, notre monde est commercial, en crise, où la famille se décompose, et où les hommes sont déprimés⁹⁸. Tout au long de son ouvrage il présente les situations qui ont fait de notre monde ce qu'il est, et pose les questions auxquelles beaucoup voudraient les réponses : « Où allons-

⁹³. Ibid. dernière de couverture

⁹⁴. Paul Foulquié. *La pensée et l'action*. Paris : Editions de l'Ecole, n°360, 1968, p. 408

⁹⁵. Ibid. p. 409

⁹⁶. Alejo Carpentier, *Los Pasos Perdidos*, México, Editorial Ediapsa, 1953, 336 p.

⁹⁷. Ibid. p. 20

⁹⁸. Ibid. p. 9

nous ? Qu'allons-nous faire ? L'homme régnera-t-il, avant de s'éteindre lui même, sur un désert d'où auront disparu les animaux ? De quelle peur s'agit-il ? ». Il tente d'apporter des éléments de réponse et propose une définition du progrès :

« [...] Le progrès est lui même un paradoxe, il exige donc une remise en cause, et cependant il est bon de vivre en lui. C'est un droit. Alors, il semble bien qu'on fasse tout pour en profiter, au moins matériellement, et tout aussi pour le dénigrer. Des savants observent, d'un œil soupçonneux, son « développement » et dénoncent ses « risques », ses « conséquences »⁹⁹.

Comme il le démontre, nous nous servons tous de ce concept parce qu'il nous arrange mais sans lui nous serions perdus : « si nous sommes amenés à nous plaindre du progrès, c'est aussi qu'il nous sert. La maîtresse de maison peut se plaindre des domestiques, mais elle a la chance d'en avoir. Le progrès est notre domestique »¹⁰⁰. Le danger à éviter est, évidemment, de devenir esclave du progrès, mais n'est-ce pas dans cette pente rude que nos sociétés industrialisées descendent à grands pas ? Pour revenir à cette peur dont nous avons parlé et que cite Bordier, ce dernier utilise le substantif masculin de « malaise » lorsqu'il décrit un des éléments de réponse face au rejet du progrès. Son argument est que lorsque nous nous abstenons de prendre part au concept d'évolution c'est parce que nous croyons détruire¹⁰¹ une part du passé, de notre passé, pour assimiler des techniques nouvelles. A présent que nous avons établi que le progrès technique et scientifique ne consiste pas en une simple ignorance mais en un soutien à nos propres connaissances, vient ensuite notre capacité à comprendre son fonctionnement. Après une lecture approfondie de plusieurs critiques, et après avoir expliqué les différentes hypothèses des précédents philosophes et auteurs, j'en dégage une première affirmation : le progrès représente pour une part, comme son nom l'indique, une amélioration, de partie technique des sciences. Dans ce dernier domaine, le concept de progrès résulte très difficile à exprimer. Pourquoi cela ? Parce qu'au fil des siècles, des découvertes, des recherches scientifiques, et des chercheurs engagés dans diverses investigations de toute nature, reste le questionnement suivant : qu'est-ce qui va être mis à jour et découvert ? Dans quel but ? Pour prouver quoi ?

Le précédent questionnement, bien que légitime aux yeux des chercheurs, enlise dans l'incertitude et la peur de nombreux experts. Pour autant cette crainte du progrès s'est avérée

⁹⁹. Ibid. p. 12

¹⁰⁰. op. Cit. p. 12

¹⁰¹. Ibid. p. 21

être pire que l'évolution ou l'utilisation du progrès lui-même à des époques passées: la peur. En effet, cette peur de l'inconnue a amené des peuples entiers à des guerres meurtrières et à la création de sectes pour s'éloigner des religions progressistes, la peur du progrès de la médecine a amené à des morts inutiles, etc. Est-ce arbitraire ? Il convient, afin de garder un raisonnement scientifique, de garder en mémoire que le progrès, en tout et pour tout, n'est pas responsable de tous les maux de la terre, et que nous ne devons pas vivre avec une peur constante de ce que pourrait faire le progrès, puisque l'homme en est à la base de sa création car il s'est lui-même donné la mission de se surpasser, et le progrès en est le moyen qu'il s'est inventé à cette fin. Cette réflexion nous sert pour appréhender de façon lucide cette peur actuelle, de l'époque contemporaine, dénoncée par des organisations, des hommes politiques, des ecclésiastiques et nombreux d'entre nous, sur une avancée trop rapide ou trop poussée des techno-sciences et sur le nécessaire contrôle que l'homme contemporain doit avoir sur cette dernière évolution, qui met en péril notre jouissance de savoir et vouloir tout contrôler : le progrès technique.

La logique et divers postulats scientifiques voudraient que nous éliminions ce que j'appellerais une technophobie contemporaine. Le terme de 'technophobie' vient du travail de Gilbert Simondon, un philosophe français du XX^e siècle dont l'œuvre traite en partie du problème de la technique, ou de ces formes d'aliénation¹⁰², dont le travail a été présenté à la conférence sur le thème de la technoscience. Lors de la conférence¹⁰³ organisée par Gilbert Hottois, professeur à l'Université Libre de Bruxelles et co-directeur du « Centre de Recherches Interdisciplinaires en Bioéthique » (CRIB) de l'Université de Bruxelles, plusieurs noms et doctrines de divers penseurs de la science et de la technique contemporaine tels que Heidegger, Habermas, Ducassé, Ellul, Jonas, Laffitte, Marcuse et Simondon ont été présentés afin d'offrir des éclaircissements sur ce que nous avons appelé plus haut, la peur du progrès.

« La question de l'autonomie de la technique se pose à des degrés divers et selon des perspectives variées. Une vision plus personnelle de notre civilisation technoscientifique et pluriculturelle, à la charnière de la modernité et de la postmodernité sera également développée par l'auteur. »¹⁰⁴.

¹⁰². Jean-Hugues Barthélémy, *Penser la connaissance et la technique après Simondon*, Paris, L'Harmattan. 2005, 304 p.

¹⁰³. HOTTOIS, Gilbert (2000). « La technoscience: entre technophobie et technophilie », conférence filmée et prononcée en France, Collections : La société informatique : vers la société de communication et vers la société de surveillance, UTLS, 19 Janvier 2000.

¹⁰⁴. http://www.canal-u.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/la_technoscience_entre_technophobie_et_technophilie.898

Quelle est la valeur de la technophobie contemporaine pour des chercheurs imminents tels Simondon? Selon Gilbert Hottois, Simondon rend compte de la technophobie et de l'antitechnicisme en termes de culture déficiente et anachronique, qui ne sont pas sans analogie avec le diagnostic posé par C.P. Snow dans sa conférence sur les "deux cultures" (littéraire et scientifique) en 1959¹⁰⁵. Ce sentiment de crainte sur lequel nous nous penchons dénonce une appréhension des philosophes, et ce depuis l'époque des Lumières au XVIII^e siècle, de tomber dans une société de chaos, dans l'obscurantisme: « cette attitude visant à s'opposer à la diffusion, notamment dans les classes populaires, des Lumières, des connaissances scientifiques, de l'instruction, du progrès »¹⁰⁶. Le concept de progrès a donc été imaginé par les hommes comme une alternative à la régression et un outil supposé idéal pour éviter cette situation. Mon domaine de recherche étant la littérature et la civilisation latino-américaine, j'entends le dit-concept sous sa force d'évolution de l'humanité, disons au sens strict du terme, le mot progrès impliquerait un perfectionnement des sociétés humaines. La technique quant à elle, du grec *technè*, concerne l'art et le métier ainsi que les procédés de travail ou de production qui supposent un savoir-faire¹⁰⁷, ainsi selon Gilbert Simondon, cité par Gilbert Hottois lors de la conférence sur la technoscience, « l'incapacité de la culture dominante à intégrer la technoscience contemporaine engendre une série d'effets pernicieux : résistances, dysfonctionnements, sentiments d'aliénation et d'angoisse, dont la technophobie constitue une expression »¹⁰⁸.

Les tentatives de définition du progrès et leurs recherches de raison d'être et d'exister ne manquent pas ; c'est également une problématique qui est toujours d'actualité et qui a occupé, pas plus tard qu'en 2011, un débat ouvert lors du « Vriheids Festival des Libertés » ayant pour titre « La défaite du progrès ». Le débat a été animé par Pascal Chabot, philosophe et enseignant à l'IHECS, auteur de « La philosophie de Simondon »¹⁰⁹, « Après le progrès »¹¹⁰ et « Les sept stades de la philosophie »¹¹¹ et Michel Puech, philosophe et enseignant à

¹⁰⁵. C.P. Snow, *The two cultures and a second look*, London: Cambridge University Press, 1969, 107 p.

¹⁰⁶. <http://www.cnrtl.fr/definition/obscurantisme>

¹⁰⁷. <http://www.devoir-de-philosophie.com/dissertation-technique-chez-aristote-83497.html>

¹⁰⁸. HOTTOIS, Gilbert (2000). « La technoscience: entre technophobie et technophilie », conférence filmée et prononcée en France, Collections : La société informatique : vers la société de communication et vers la société de surveillance, UTLS, 19 Janvier 2000.

¹⁰⁹. Pascal Chabot, *La philosophie de Simondon*, Paris : Collection Pour demain. 2003, 157 p.

¹¹⁰. Pascal Chabot, *Après le progrès*, Presses Universitaires de France - PUF (15 octobre 2008) Paris : Collection : Travaux pratiques. 2008, 128 p.

¹¹¹. Pascal Chabot, *Les sept stades de la philosophie*, Presses Universitaires de France - PUF (23 février 2011)

l'université de Paris-Sorbonne, auteur entre autres ouvrages de « La philosophie en clair » et « Philosophie de la technologie contemporaine, philosophie de la sagesse contemporaine ». Lors du débat, les problématiques soulevées ont été les suivantes : les technosciences ont permis de maîtriser la nature et de satisfaire nombre de besoins humains, mais les croyants au progrès ont dû déchanter de l'utopie technique au vu de ses conséquences imprévues ou promesses non tenues. Faut-il pour autant condamner le progrès et la technique ? Revenir à la nature et oublier que nous devons notre humanité à des artefacts ? Ne peut-on dépasser l'opposition entre technophilie et technophobie, rendre nature et progrès compatibles ? Le progrès n'est-il que scientifique et technique ? N'est-il pas tributaire du sens que nous lui attribuons et du projet dans lequel il s'inscrit ? Ni la technique, ni le progrès ne se réduisent à l'utilitaire. Qu'en est-il des progrès subtils, gratuits, frugaux ?

La question posée du progrès demeure encore sans réponse concrète. Qu'il soit considéré de nos jours au XXI^e siècle comme un objet d'inquiétude certes, je l'admets, mais qu'il en devienne une phobie propre depuis le XX^e siècle où il a été décidé qu'il fallait, après deux siècles des Lumières, qu'il en devienne le responsable des maux des humains, en tant que chercheur, je ne le soutiens pas ; selon mes recherches de Master 2 et les nombreuses lectures que j'ai effectuées pour cette thèse, cette crainte n'est justifiée et rendue légitime que par ceux qui se refusent à utiliser les technologies, appelées 'modernes' par les sociétés occidentales, de par leur soi-disant pouvoir aliénant sur l'homme. Je pense qu'il est prudent de ne pas tomber dans une mentalité qui ne ferait que célébrer le progrès et la technologie sans s'en demander les conséquences et leurs implications éthiques et déontologiques, mais il en devient pareillement innocent de vouloir condamner toutes ces actions auprès du commun des mortels.

Ces inquiétudes, sur la notion de progrès, semblent avoir pour unique rôle, à mon avis, que celui de pallier le manque de confiance des hommes dans leur capacité à être leurs propres garde-fous. En psychologie, ce contrepois d'un optimisme inébranlable au progrès et à la technique, s'appelle l'éthique de la peur ou le recours aux craintes primaires. Cette doctrine a reçu le nom « l'heuristique de la peur »¹¹². Cette appellation donnée par la communauté des philosophes et psychologues a pour origine l'ouvrage le plus connu de Hans

Collection : Perspectives critiques. 2011, 144p.

¹¹². <http://www.contrepointphilosophique.ch/Philosophie/Sommaire/HeuristiqueDeLaPeur.html>

Jonas, publié en 1979. Hans Jonas était un historien du gnosticisme et un philosophe allemand, son ouvrage « Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique »¹¹³ a eu comme un effet d'électrochoc pour moi. Bien que difficile à lire, car appartenant à un type d'ouvrage de philosophie théorique, il parvient à transmettre un souci moral pour les futures générations d'êtres humains, la vulnérabilité de la nature face à la science, les inconvénients de la technologie, le devoir des gouvernements à prendre des décisions systématiques face aux dangers du perfectionnement des machines, etc. Comme le souligne Bernard Sève, dans la revue *Esprit*, Jonas donne beaucoup à penser « sur plusieurs objets théoriques aujourd'hui au centre du débat public (le fondement de l'éthique, le rapport entre technologie et éthique, la maîtrise par l'humanité de sa propre puissance, la fragilité des équilibres naturels, la bioéthique), et même sur certains objets inattendus comme la rationalité de la peur »¹¹⁴.

Pour Jonas, l'homme est devenu lui-même l'objet de sa propre technologie et il se doit de protéger la nature car le progrès technique n'est qu'un consommateur d'énergie. Bien que Jonas ait adopté une approche écologiste avec une vision assez apocalyptique du monde pour écrire son ouvrage, cela n'enlève en rien son raisonnement scientifique. C'est sur ce raisonnement que Serge-Christian Mboudou a écrit « L'heuristique de la peur chez Hans Jonas : Pour une éthique de la responsabilité à l'âge de la technoscience »¹¹⁵. Comme il en résulte, c'est après sa lecture de Jonas et du philosophe belge contemporain Gilbert Hottois, que j'ai précédemment cité, que Mr. Mboudou a entrepris l'écriture de son ouvrage. Son approche se révèle fort intéressante ; il apparaît distinctement que sa vision du progrès et de la technologie se voit reléguée aux antipodes de celles des philosophes tels que Francis Bacon¹¹⁶ ou René Descartes, mais elle se rapproche de celle de Hans Jonas, dont il fait l'apologie, et du positivisme d'Auguste Comte. Voyons sa comparaison des doctrines des dits philosophes.

« [...] on assiste à une véritable révolution des mentalités, notamment à travers le nouveau regard qu'on jette sur la science. Elle n'est plus simplement contemplative, mais agressive vis-à-vis de la nature. Comme le remarque si bien Hans Jonas, « La méthode analytique qui s'impose au XVII^e siècle n'a plus une attitude contemplative, mais agressive à l'égard de son objet. »¹ Le paroxysme de cette attitude agressive sera

¹¹³. Hans Jonas, *Le Principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris: Flammarion (4 janvier 1999) Collection : Champs Flammarion Sciences, 1979, 450 p.

¹¹⁴. Bernard Sève, *Hans Jonas et l'éthique de responsabilité*, revue *Esprit*, oct. 1990, p. 72-88.

¹¹⁵. Serge-Christian Mboudou, *L'heuristique de la peur chez Hans Jonas : Pour une éthique de la responsabilité à l'âge de la technoscience*, Paris : L'Harmattan (30 juin 2010). 2010, 182 p.

¹¹⁶. <http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/articles.php?lng=fr&pg=20480>

atteint au XIXe siècle à travers le positivisme d'Auguste Comte, et le scientisme de Marcelin Berthelot et d'Ernest Renan. Aujourd'hui, aucun secteur de la vie sociale n'échappe au pouvoir et à l'emprise de la technologie »¹¹⁷.

Ces interrogations et ces oppositions d'idées entre philosophes, historiens, critiques et chercheurs sur la place du progrès et de la croissance ont trouvées leurs échos au colloque de l'Institut Diderot de Dominique Lecourt. Ce dernier s'est focalisé sur l'avenir du progrès en 2011 au Palais du Luxembourg à Paris, actuel siège du Sénat français. Quatre tables rondes étaient proposées aux participants de cette journée autour de « l'Histoire de l'idée de progrès, du progrès technique, des praticiens du progrès et de la croissance »¹¹⁸. Ce problème fondamental que nous avons énoncé en ces quelques pages, insiste sur cette valeur de la technophobie. Arrêtons-nous un moment : lorsque je dis 'progrès' est-ce que je pense promptement à ses éventuels méfaits ? Non. Est-ce que je me questionne sur un sentiment de peur absolue qui est susceptible de me faire réaliser que je n'ai aucun contrôle sur la marche du progrès ? Non plus. Comme le questionne l'invitation au précédent colloque, "L'idée de progrès est-elle une étoile morte comme certains aujourd'hui l'affirment ? Une illusion nocive menant à la dévastation de la planète, comme d'autres le proclament ? Ne représente-t-elle pas une exigence humaine irréductible dont il y aurait cependant lieu de redéfinir et réévaluer le sens ?"¹¹⁹. Ayant moi même lu Hans Jonas, j'en arrive aux conclusions suivantes que Serge Holvloet a lui aussi décrites : pour Hans Jonas la seule échappatoire au problème posé est « qu'il nous faut rompre avec le capitalisme, qui ne serait que poursuivre de l'hédonisme »¹²⁰ et ensuite que l'utopie n'existe pas car elle n'est pas applicable à tous : « l'utopie marxiste est à rejeter, car elle amène à une poursuite de l'abondance par la technique. L'utopie est pour Jonas un idéal faux, car elle ne peut concerner l'humanité entière »¹²¹.

Une remise en cause du concept de progrès et sa démystification est cependant nécessaire pour le bon entendement de cette thèse. Un des investigateurs du dogme du progrès est le philosophe et éditeur français Dominique Lecourt. Ce professeur émérite à l'Université Paris Diderot-Paris 7, appartient à la tradition de l'épistémologie française, qui regarde le domaine de la philosophie des sciences et la théorie de la connaissance, qui étudie la nature,

¹¹⁷. Serge-Christian Mboudou, *L'heuristique de la peur chez Hans Jonas : Pour une éthique de la responsabilité à l'âge de la technoscience*, Paris : L'Harmattan (30 juin 2010). 2010, p. 5-6.

¹¹⁸. <http://amaurybessard.com/2011/01/16/diderot-et-lavenir-du-progres/>

¹¹⁹. Ibid.

¹²⁰. <http://www.cjg.be/PDF/JONAS.pdf>

¹²¹. Ibid.

les origines, et entre autre les limites de la connaissance humaine. Lorsqu'il remet en cause le progrès c'est l'identique souci qui a poussé les Lumières à être ces grands inventeurs de leur époque : « Hier l'avenir nous inquiétait parce que nous étions impuissants. Il nous effraie aujourd'hui par les conséquences de nos actes [...] ». ¹²² Il fonde son raisonnement sur une révision du précepte diabolisé du progrès. Dans ma lecture de « L'Avenir du progrès » ¹²³, l'ouvrage écrit par Lecourt et auquel je fais référence, l'auteur en reconsidère la nature, il semble confiant en la recherche des bienfaits du progrès, il lui paraît un élément indispensable pour une amélioration du bien être social des citoyens. Comme le dit son éditeur, il nous rappelle « qu'il n'est pas d'aventure humaine sans part de risque et que rien n'expose davantage à l'insécurité que le désir éperdu de sécurité » ¹²⁴. Bien que réfléchi et soutenant quelques aspects du progrès, Lecourt n'est pas un adepte inconditionné de ce dernier. Dans la seconde partie de son ouvrage, il dénonce ce qu'il nomme les 'dégâts du progrès' et ses arguments rejoignent les questionnements de bon nombre d'autres philosophes ; il prendra position sur des thèmes où le progrès est à l'œuvre tels que l'écologie, l'éthique, le nucléaire, la sécurité, la politique, etc. Ce que je relève comme enseignement et piste pour notre étude, est son appel à la raison, à une gestion citoyenne et personnelle des usages du progrès. C'est la leçon qu'il faut retenir de son travail. Dominique Lecourt avait écrit, en 1996, un article pour le journal *Le Monde*, dont une citation me semble la plus appropriée pour continuer à comprendre son point de vue. Son article intitulé, 'La décadence d'un concept moderne' ¹²⁵, est un appel aux consciences des hommes et à une leçon philosophique de liberté :

« On s'inquiète de ce que l'extension de la puissance de l'informatique, enrôlée par ces mêmes sciences au service de procédures d'enquête de plus en plus fines, ne porte gravement atteinte à la liberté des citoyens. On déplore que la prolifération des images issues de l'industrie télévisuelle et cinématographique se fasse au bénéfice d'un conformisme sans cesse plus tyrannique. Faut-il cependant s'en trouver saisi de vertige ? Ne serait-ce pas au contraire un grand progrès pour la pensée occidentale que de se libérer de l'idée de Progrès ? Prenons enfin acte de ce que les valeurs politiques et morales ne peuvent plus se soutenir d'une référence à la Science. Voilà qui nous engagera à rouvrir les questions les plus vives dont la philosophie des Lumières, portait l'écho : Qu'est-ce que la politique en son concept ? Et l'éthique ? Comment donc les fondements des systèmes normatifs s'élaborent-ils, quels ressorts anthropologiques font-ils jouer pour susciter l'adhésion des sujets et des citoyens ? Retenons de la pensée scientifique ce qui en fait sans doute le plus grand prix : l'ardeur qu'elle met à ne jamais s'incliner devant ce qui se présente à elle comme le réel, sa détermination à en solliciter

¹²². Dominique Lecourt, *L'Avenir du progrès : Entretien avec Philippe Petit*, Paris : Textuel (avril 1997) Collection : Conversations pour demain. 1997, 120 p.

¹²³. Ibid.

¹²⁴. <http://www.chapitre.com/CHAPITRE/fr/BOOK/lecourt-dominique/1-avenir-du-progres,1589204.aspx>

¹²⁵. http://www.litt-and-co.org/citations_SH/1-q_SH/lecourt_le%20progres.htm

les virtualités pour les réaliser en les soumettant à l'épreuve de l'expérience [...]. Un tel progrès n'enveloppe-t-il pas une leçon philosophique de liberté ? »

Cette ardeur de la science à vouloir tout expliquer pour ne pas tomber dans le doute, c'est ce que nous avons expliqué plus haut par la doctrine de l'heuristique de la peur et que le Dr. Traoré Grégoire, enseignant-chercheur à l'Université de Bouake en Côte d'Ivoire au département de philosophie, appelle la source de la dynamique de la science et de la technique¹²⁶. La lecture de l'auteur et professeur émérite en philosophie Hans Achterhuis, permet au Dr. Traoré Grégoire d'arriver à la conclusion que la peur est celle qui pousse la technique à l'efficacité pratique, « c'est-à-dire à une meilleure rationalisation des procédés scientifiques et techniques en vue d'une maîtrise des grandes peurs qui étouffent l'humanité »¹²⁷. C'est sur ce rapport à la peur du progrès que Jean Louis Servan-Schreiber demande que nous nous interroguions dans son ouvrage « Trop vite! »¹²⁸ : « Nous continuons à donner la priorité aux développements scientifiques, dont la poursuite est notre quête grisante. Mais l'intégration de ces découvertes par notre conscience, notre éthique et nos comportements reste à la traîne ». Gilbert Hottois pour sa part, voit une contradiction dans la volonté qu'ont les scientifiques à voir, d'une part, la nature comme mystifiée, et de l'autre l'humanité qui, comme il le souligne, a aussi été créée par la nature. Ces progrès que la science a mis en œuvre au cours des siècles ont-ils directement heurté nos modes de vie ? Ont-ils mis en péril l'existence des hommes ? Cette morale que tente de nous imposer certains critiques du progrès me semble disproportionnée ; notre éthique et sens du devoir, de ce qui est positif pour tout un chacun, ne devraient-ils pas être suffisants pour nous permettre de mener à bien notre vie sans tomber dans les aspects négatifs de l'évolution et la modernisation des machines et des techniques scientifiques? Je pense que c'est un point où me rejoins Gilbert Hottois que nous avons précédemment présenté.

« Des interdits trop systématiques et massifs, comme ceux suggérés par l'heuristique de la peur qui innerve l'éthique de la responsabilité jonassienne, risquent d'étouffer la liberté, la nature projective, créatrice de l'humanité, sous prétexte de sauver son essence, c'est-à-dire précisément la liberté finalisatrice. Il ya contradiction à vouloir préserver intégralement l'humanité telle qu'elle a été produite par la nature, alors que cette humanité a été aussi d'emblée..., histoire, et donc auto-production, intervention active... contre nature parce que développement de la liberté, quand bien même celle-ci trouverait, dans la nature des préfigurations »¹²⁹.

¹²⁶. <http://www.contrepointphilosophique.ch/Philosophie/Sommaire/HeuristiqueDeLaPeur.html>

¹²⁷. Ibid.

¹²⁸. Jean Louis Servan-Schreiber, *Trop vite!* Paris : Albin Michel. 2010, p. 24

¹²⁹. http://pedagogie.ac-toulouse.fr/philosophie/forma/jonas_principe_responsabilite1.html

L'incompréhension du fonctionnement du progrès est ce que le Dr. Traoré Grégoire appelle le blocage. Cette peur sans nom qui, selon lui, « peut être à l'origine d'un blocage à toute action parce qu'elle nous empêche de nous organiser pour affronter un danger qui nous menace. Ainsi, au lieu de nous donner les moyens pour le combattre, elle nous pousse à la fuite, à l'inaction, à des actions désordonnées et désorganisées »¹³⁰.

¹³⁰. <http://www.contrepointphilosophique.ch/Philosophie/Sommaire/HeuristiqueDeLaPeur.html>

- Etude de cas – La génétique, le futur du progrès ?

Le concept de progrès que nous avons commencé à expliquer auparavant, aurait trouvé dans l'ultime outil scientifique, nommé la génétique, une de ses fonctions dans un futur transformé en présent. Cette thèse étant de nature littéraire, nous n'allons pas pousser notre recherche à des confins de notre propre entendement mais elle se doit de comporter cette partie d'explication puisque la présente thèse littéraire fait également coordonner d'autres disciplines telles que la philosophie, la sociologie, l'économie, la géographie ou l'histoire. À présent, ce progrès scientifique dont nous parlons, s'est vu doté au fil des années et des siècles de multiples valeurs ; sa mission, je le rappelle, a été inventée par les hommes pour nous aider à améliorer nos conditions de vie et nous enlever les contraintes qui y sont rattachées. C'est donc en principe, un outil sensé agir pour le bien de l'humanité. Les scientifiques du XX^e siècle ont travaillé ardemment à son apogée : celle de vaincre les maladies et de modifier les gènes et d'en comprendre leurs développements pour comprendre le corps humain. En biologie, la génétique est une branche qui s'intéresse à l'hérédité et à la descendance de l'être humain. Pour combattre les maladies auxquelles la science traditionnelle ne trouve pas de remède, les scientifiques ont fait progresser leurs savoirs et en sont arrivés à utiliser leurs connaissances en science et en médecine les plus poussées pour atteindre le dernier stade connue du progrès scientifique : la génétique.

Cependant, comme pour toute invention ou innovation, il y a des risques à prendre en compte, sur ces progrès de la science en matière de génétique, une responsabilité incombe aux dirigeants de nos sociétés, c'est une position qui a pour nom la bioéthique ; c'est ce en quoi l'auteur Laurent Pinsolle met en garde : « La bioéthique sera une des questions majeures du XXI^e siècle. Il reviendra aux gouvernants de tracer la ligne entre les avancées scientifiques qui font progresser l'humanité et celles qui peuvent la faire reculer. Il serait ridicule de croire que la science n'apporte que le bien ou le mal »¹³¹. Les progrès scientifiques en génétiques ont, depuis leur création, engendré des débats et ont divisé les hommes, la presse et l'opinion publique. Cette technologie du futur, à présent d'actualité, est effectivement à prendre au sérieux, car ses enjeux nous dépassent, bien que nous ayons réussi à en découvrir les premiers secrets. « A l'heure où les actualités traitent presque quotidiennement des progrès de la

¹³¹. <http://gaulliste-villepiniste.hautetfort.com/archive/2008/05/16/la-difficile-question-des-progres-de-la-genetique.html>

génétique, seuls 13% des citoyens s'estiment suffisamment au courant des biotechnologies »¹³² clamait le quatrième Eurobaromètre sur les Européens et les Biotechnologies, publié en avril 2000. Le clonage humain est évidemment au cœur du débat du progrès génique et dans les pensées du commun des mortels. Après tout, peut-on s'assurer que les scientifiques les plus éminents ne débordent pas un jour, pour une raison ou pour une autre, sur la ligne entre soigner et créer la vie et ce dont nous avons tous l'habitude d'entendre « jouer à être Dieu » ? C'est un des points présentés par l'UNESCO, lors de la Conférence à Durban¹³³. Cependant, la question reste entière, inutile d'être croyant pour ne pas voir ici le danger encouru. Cette bioéthique est à garder en mémoire : le clonage un progrès ou un danger pour l'humanité ? Dans son ensemble, il apporte beaucoup à la connaissance de la médecine ; permet de soigner des maladies pensées jusqu'à son invention comme incurables, cependant son risque le plus évident est la multiplication des enjeux moraux, éthiques et financiers. L'appât du gain est une des dérives propres à la nature humaine et dont personne ne peut entrevoir clairement les êtres contaminés. Le risque de perdre ce contrôle sur le progrès génétique se fait sentir plus oppressant puisqu'il n'existe pas une législation internationale sur le sujet donnant ainsi lieu à des possibles abus de la science. Le comportement à adopter face à cet outil, est de s'interroger sur ses conséquences¹³⁴, et surtout, d'en déterminer au préalable ses interdictions. C'est sur cette question que s'est posé l'auteur Gildas Richard, étudions son argumentation.

« Les progrès de la génétique donnent lieu à un approfondissement de la connaissance du corps, et, avec l'aide des moyens techniques, à l'augmentation de notre capacité d'agir sur lui. De nouvelles possibilités d'action apparaissent ; il y a des choses que l'on est désormais capable de faire ; le champ du possible s'est considérablement étendu. Mais comme l'éthique est, par définition, une question d'attitude par rapport au domaine du possible, l'extension de ce domaine ne change rien au problème de fond ; cette extension ne peut faire surgir à proprement parler aucun problème nouveau. Il s'agit toujours de la même question : ce que nous sommes capables de faire, devons-nous le faire ? Est-ce compatible avec les exigences fondamentales du respect de la dignité de la personne humaine ? Plus précisément : comme ces exigences, ainsi qu'on l'a vu, ne peuvent pas changer et priment sur toute autre considération, la question n'est jamais de savoir SI elles doivent s'appliquer aux nouvelles possibilités d'action, mais seulement de savoir comment elles doivent le faire »¹³⁵.

¹³². <http://ec.europa.eu/research/life-sciences/egls/pdf/geneticfr.pdf>

¹³³. <http://www.unesco.org/bpi/fre/unescopresse/2001/01-90f.shtml>

¹³⁴. Pierre Douzou, *Les Biotechnologies*, Paris : Presses Universitaires de France - PUF; Édition : 4e (15 août 2001) Collection : Que sais-je ?. 2001, 128 p.

¹³⁵. http://philo.pourtous.free.fr/Cours%20et%20conferences/ethique_et_genetique.htm

Comme le stipule le site du gouvernement français en matière scientifique, « La loi autorise les scientifiques à réaliser des recherches sur les embryons et les cellules souches d'animaux [...] ou cultiver des cellules souches embryonnaires sur les animaux »¹³⁶ mais pas sur les êtres humains. La législation française est d'ailleurs très stricte sur le clonage, et elle le formule dans l'article 16-4 du Code civil français interdisant le clonage humain, le clonage thérapeutique lui, plébiscité par certains médecins comme le professeur de médecine Bernard Debré en 2006,¹³⁷ est régit à certaines conditions. La loi est formelle : « Nul ne peut porter atteinte à l'intégrité de l'espèce humaine »¹³⁸. Est-ce donc ce frein au progrès dont rêvent certains philosophes ? Les pratiques de clonage humain, quant à elles, sont punissables de peines allant de trente ans à la réclusion criminelle à perpétuité.

Continuons notre recherche sur les ondes cette fois-ci. Dans l'émission en ligne de la station de radio France Culture, dans le programme 'Révolutions médicales', le Professeur René Frydman s'entretient, pendant une heure chaque semaine, avec un grand médecin, un chercheur reconnu, un acteur de la santé sur les nouveautés, présentes ou à venir dans leurs domaines d'excellence. Que ce soit des questions, interrogations, doutes, la notion de progrès médicale est constamment revisitée et réactualisée pour les auditeurs. Dans l'émission du 28 Août 2012, le Professeur Arnold Munnich, qui est pédiatre, généticien et chercheur à l'hôpital Necker à Paris, est l'invité du professeur Frydman. « Toutes les maladies sont-elles génétiques, les tests génétiques doivent-ils être systématisés ? L'environnement peut-il changer le code génétique, un "media part", génétique est- il l'avenir pour chacun de nos enfants »¹³⁹. Voilà quelques –unes des questions posées.

Lorsqu'il lui pose la question du « mauvais destin » de la génétique, Frydman demande implicitement au professeur Munnich s'il croit en une mauvaise utilisation des gènes par la science. L'échange scientifique et psychologique auquel se livrent ces deux hommes est d'un intérêt certain pour cet aparté de notre travail de thèse ; le gène du criminel, de l'intelligence, de la beauté et bien d'autres exemples viendront enrichir leur

¹³⁶. <http://www.science.gouv.fr/fr/dossiers/bdd/res/2150/la-genetique/>

¹³⁷. http://www.lexpress.fr/actualite/sciences/decouverte/progres-ou-danger_483260.html

¹³⁸.

<http://www.legifrance.gouv.fr/affichCode.do?idArticle=LEGIARTI000006687452&idSectionTA=LEGISCTA000006171138&cidTexte=LEGITEXT000006072665&dateTexte=20081210>

¹³⁹. <http://www.franceculture.fr/emission-revolutions-medicales-les-avancees-de-la-genetique-2012-08-28>

‘conversation’¹⁴⁰. Dans le cadre des échanges sur les dangers et les avantages du progrès, s’inscrit celui du généticien Alex Kahn. Interviewé sur France 5 en 2004, il a participé à un débat télévisé sur l’importance du génie génétique et de sa maîtrise. Il défend le progrès scientifique mais aussi la dignité humaine. Axel Kahn est un médecin, biologiste, généticien très écouté et mondialement reconnu. Il est le directeur de recherche à l’INSERM et ancien directeur de l’Institut Cochin ; il a été également le président de l’université Paris Descartes pendant 4 ans. Renommé ses travaux sur la thérapie génique, il voit dans le décodage des gènes ce qu’il appelle « un outil de connaissance extraordinaire »¹⁴¹, pour Kahn, « c’est à la base de tous les progrès de la génétique moderne et du génie génétique »¹⁴². Un an auparavant, dans un article du journal Le Monde, daté du 28 août 2003, il présentait déjà ses idées avec Edgar Morin sur une conférence sur « Les enjeux éthiques de la génétique, ou la "généthique" » :

« Le développement des recherches en génétique humaine offre bien entendu des outils d’une redoutable efficacité pour poursuivre par d’autres moyens les vieux desseins eugéniques. Au-delà du diagnostic prénatal de maladies génétiques gravissimes, la tentation se fait jour de soumettre plus généralement les embryons humains à un tri sur la base de caractéristiques moins pathologiques, voire totalement physiologiques tel que le sexe. Ce qui est en cause ici, c’est l’essentielle irréductibilité des caractéristiques de chaque individu à la volonté normative de tiers, fussent les parents. La prédétermination par ceux-ci du sexe et de l’aspect d’un enfant à naître serait naturellement portée à son maximum par l’utilisation du clonage humain à visée reproductive »¹⁴³.

C’est de l’usage de cet outil qu’est la génétique que l’homme fera toute la différence en question de progrès scientifique. Désormais, après avoir étudié ce cas à part qui méritait un éclaircissement pour la suite de notre recherche, nous allons à présent, après cette introduction au progrès, passer à son développement ; nous nous intéresserons tout d’abord à la notion de prouesses puis à celle de la vitesse du dit progrès.

¹⁴⁰. <http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4491717>

¹⁴¹. <http://www.curiosphere.tv/video-documentaire/30-artetculture/104115-reportage-axel-kahn-les-progres-de-la-genetique>

¹⁴². Ibid.

¹⁴³. http://www.lemonde.fr/savoirs-et-connaissances/article/2003/08/28/axel-kahn-et-edgar-morin-les-enjeux-ethiques-de-la-genetique-ou-la-genethique_331909_3328.html

* 1) Les notions d'avancées et de prouesses

J'ai décidé de nommer ainsi cette sous partie après plusieurs lectures et notamment après celle de l'essai du professeur Hugo Cancino rattaché à l'Université Danoise d'Aalborg, intitulée « *Indianismo, Modernidad y Globalización* »¹⁴⁴. Ses recherches se centrent sur les intellectuels latino-américains, la modernité et la tradition, la mondialisation et tout ce qui a trait aux processus de pensée de l'Amérique latine. Tout comme le concept de progrès que nous venons de présenter, les notions de prouesses, de capacités et d'avancées, se présentent d'emblée lorsque l'on tente d'en mesurer l'impact. L'essai écrit par Hugo Cancino, nous introduit à un questionnement de ces avancées du progrès, mais non plus dans une vision d'heuristique de la peur que nous avons abordée, mais dans une dialectique de développement des populations face au progrès.

« Los procesos de globalización que se aceleraron a principios de la década de los 90 con la extensión de la Internet a vastas regiones del planeta y la disolución del bloque soviético, crearon un nuevo escenario internacional pautado por la hegemonía norteamericana. En este nuevo orden mundial, el modelo de la economía de mercado, los procesos de modernización acelerados, la reproducción ampliada de una cultura global homogeneizante y de la lengua inglesa como la “lengua” se constituyeron en los ejes de articulación del discurso de la Globalización. En este contexto emergieron los movimientos étnicos-nacionalistas y religioso-fundamentalistas como protesta y respuesta a los procesos de modernización y de globalización»¹⁴⁵.

Cette scène mondiale que vient de décrire Cancino, où l'Amérique du nord joue un rôle déterminant dans le développement des rythmes du progrès, c'est là où la modernité et les économies de marché vont se voir mêlées par la place qu'occupe Internet et les prouesses de la technologie. Pour Cancino, ce mouvement a commencé dans les années 90, mais dès le XIX^e siècle, des changements se font sentir pour l'homme avec la révolution industrielle. La prouesse du progrès en premier lieu, est de donner à penser qu'il nous est nécessaire et vital : il y a de plus en plus de machines dans notre quotidien, des machines qui vont de plus en plus vite, une technologie qui est dite sans faille ou avec des mises à jour constantes ; des politiques sont adoptées pour rendre la vie plus intéressante, etc. Mais devons-nous, comme pour le progrès, émettre des doutes quant à un possible assujettissement inconscient de l'homme ? « [...] si nous sommes amenés à nous plaindre du progrès, c'est aussi qu'il nous

¹⁴⁴. Hugo Cancino Troncoso, *Indianismo, modernidad y globalización*, Colección Sociedad y Discurso, 2005, DOI Revista, Año 4, N° 8. 2005, 13 p.

¹⁴⁵. Ibid. p. 1

sert. La maîtresse de maison peut se plaindre des domestiques, mais elle a la chance d'en avoir. Le progrès est notre domestique »¹⁴⁶. Roger Bordier ne croyait pas si les progrès scientifiques et techniques donnent, certes, le vertige, tant ils sont impressionnants, mais ils en restent cependant un avantage pour soit profiter de notre vie, soit pour effectuer plus de tâches. Combien d'entre-nous ne voudraient pas avoir plus de temps ou plus de vacances ou moins de tâches ménagères à effectuer ? « Soyons justes : on a trop de raisons de se plaindre, dans nos sociétés mal équilibrées, du manque de coordination, pour ne pas apprécier cette harmonie des rouages »¹⁴⁷. Lorsque j'utilise l'expression de 'prouesses', à quoi fais-je exactement référence au juste?

Distinguons, tout d'abord, les degrés de prouesses, c'est-à-dire les niveaux qualifiables en termes de progrès et de modernité pour ce XX^e siècle, concernant autant les sociétés latino-américaines que les autres:

- Les prouesses techniques et technologiques
- Les prouesses scientifiques et les performances médicales
- Les prouesses architecturales et artistiques
- Les prouesses sociales en termes de droits et de libertés

Nous laisserons cependant les prouesses culinaires, sportives, militaires et autres de côté, car elles n'apportent pas d'intérêt direct avec notre étude et nous amèneraient à des digressions certaines.

Premièrement quand réalise-t-on des prouesses ? Pour répondre à un certain nombre de besoins, essentiels ou non à la société, et pour accomplir des tâches qui, jusqu'alors, n'avaient pas trouvées de solutions. Ces prouesses réalisées durant le XX^e siècle ont donc été réalisées pour qu'il y ait une amélioration de nos conditions de vie. Cependant comme le suggérait Roger Geaniton, « Ce qui est bon dans un type de société ne l'est pas obligatoirement dans une autre »¹⁴⁸. Une vision simpliste reviendrait à dire que les prouesses réalisées dans les domaines que nous avons cités, sont applicables dans n'importe quelle

¹⁴⁶. Roger Bordier, *Le progrès : pour qui?* Belgique : Casterman/Poche, (Collection Mutations. Orientations). 1973, p. 32

¹⁴⁷. Ibid. p. 22

¹⁴⁸. Roger Geaniton, *Les anthropologues face au monde moderne l'individu face dans la société*, Paris: Publibook. 2007, 115 p.

société, peu importe son origine ; ce n'est évidemment pas le cas : la situation géographique, historique, économique, culturelle d'une société telle que la société de l'Amérique du nord, n'est en rien comparable avec celle de la Russie ou de la Chine ou du Venezuela ou du Mexique ou encore de la France. Ces performances, notamment les prouesses technologiques, n'auront pas le même impact selon où elles seront mises en place.

« En schématisant, on en vient à distinguer fatalement deux types élémentaires : l'homme muni : ce consommateur des pays développés, et l'homme démunis, ce fantôme errant des pays sous développés, ou comme l'ont dit pudiquement désormais : « en voie de développement ». Bien entendu, rien n'est aussi formel ; nous avons encore ici des fantômes, et certains habitants de là-bas se portent d'autant mieux que la plupart de leurs concitoyens se portent mal. Les situations ne sont pas d'autre part identiques sur ces continents mal aimés, et il y a des degrés dans le développement, comme il y a des différences dans la misère et les divers rapports économique-sociaux, spirituels etc., entre les êtres. [...] Il (le nombre) contient une notion très encourageante : il n'y a aucune raison en effet pour que, grâce au progrès, les démunis n'aillent pas petit à petit rejoindre les autres, jusqu'au jour béni où il n'y aura plus sur toute la terre qu'une seule race : celle des *gens pourvus* »¹⁴⁹.

L'ironie dont fait preuve Bordier, bien que très schématique, n'est pas sans fondements. Les avancées scientifiques, sociales, médicales et autres sont en œuvre dans un seul but il me semble: effacer les différences qui existent entre les sociétés riches et celles qui ne le sont pas afin d'obtenir une uniformisation du monde, ce qui comporte des risques il est certain. « Dans cette époque où la vitesse et l'accélération sont devenues le tempo du monde, l'urgence en découle naturellement. Elle façonne aussi nos comportements intimes, nos désirs [...] »¹⁵⁰. C'est de ce façonnement, par les prouesses du progrès, dont parle Jean Louis Servan-Schreiber auquel je veux faire référence.

Le XX^e siècle a vu des changements qui ont transformé le monde partout sur la planète, toutes les sociétés confondues: les guerres mondiales, la conquête de l'espace et l'engouement pour l'astronomie, la création de l'ONU, le développement de la médecine avec la découverte de l'ADN, l'amplification des moyens de transport et leur insertion dans notre quotidien, le droit de vote des femmes, la bioéthique, la construction et destruction du mur de Berlin, l'avènement de l'informatique, le virus du SIDA, la signature de traités internationaux, etc. Toutes ces découvertes, avancées, surprenants étapes et événements, ont eu des enjeux

¹⁴⁹. Roger Bordier, *Le progrès : pour qui?* Belgique : Casterman/Poche, (Collection Mutations. Orientations). 1973, p. 30

¹⁵⁰. Jean Louis Servan-Schreiber, *Trop vite!* Paris : Albin Michel. 2010, p. 130

majeurs sur l'économie et la vie des êtres humains et ont prouvés être des grands changements dans leurs propres domaines. Cette modernisation du monde avec ses succès, ses risques et ses défauts s'est faite par l'intermédiaire de la technologie, de collaborations et du savoir humain, mais pensons également aux dégâts causés par ces avancées :

« Le nucléaire, les manipulations génétiques, la pollution, le chômage alimentent les grandes angoisses d'aujourd'hui et de demain. Mais aussi ce sentiment confus de flottement dans un monde déstabilisé. L'effet de serre, dû à l'augmentation de gaz carbonique dans l'atmosphère, est la crainte la plus fondée. Et comment ignorer les fissures de la couche d'ozone censée nous protéger des rayons ultraviolets, les pluies acides qui dévastent les forêts de l'Est ? »¹⁵¹.

Certes l'apparition du multimédia, du premier homme sur la lune (Neil Armstrong), du progrès social, l'augmentation de l'espérance de vie ont considérablement affecté nos vies mais ces prouesses doivent-elles servir de palliatif contre les guerres actuelles, les différences économiques qui se creusent d'avantage entre les pays des différentes sociétés ? Dans son article intitulé « Mondialisation, inégalité des revenus et tendances de la politique sociale »¹⁵², Jomo K.S. professeur au Département d'économie appliquée de l'Université de Malaya en Malaisie, dans un discours qu'il a prononcé à la conférence de l'UNRISD, Mains visibles: « Assumer la responsabilité du développement social » le 29 juin 2000 à Genève, explique, en citant une étude de Branko Milanovic de la Banque mondiale, le creuset plus que flagrant du monde à la fin du XX^e siècle. Il fait part de ces inégalités à l'intérieur des pays mais, et c'est là que cela devient primordial, entre eux : « Le revenu moyen des 5 pour cent les plus riches de la population mondiale, qui était 78 fois plus important que celui des 5 pour cent les plus pauvres en 1988, s'était multiplié par 114 en 1993 »¹⁵³.

« L'usage d'un instrument savant n'a pas fait de toi un technicien sec. Il me semble qu'ils confondent but et moyen ceux qui s'effraient par trop de nos progrès techniques. Quiconque lutte dans l'unique espoir de biens matériels, en effet, ne récolte rien qui vaille de vivre. Mais la machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but : c'est un outil. Un outil comme la charrue »¹⁵⁴.

¹⁵¹. D. Bermond, *Scénario pour l'an 2100*, L'Histoire, n° 138, Collection Hatier Cycle 3, 1990.

¹⁵².

[http://www.unrisd.org/unrisd/website/document.nsf/d2a23ad2d50cb2a280256eb300385855/19ef7c96db43d201c1256be400331c28/\\$FILE/22f.pdf](http://www.unrisd.org/unrisd/website/document.nsf/d2a23ad2d50cb2a280256eb300385855/19ef7c96db43d201c1256be400331c28/$FILE/22f.pdf)

¹⁵³. Ibid. p. 5

¹⁵⁴. Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des Hommes*, Paris : Gallimard (1 mai 1973) Collection : Folio, chapitre 3, « L'avion ». 1973, 181 p.

Le maxime « on n'arrête pas le progrès » prend ici toute sa signification. Cet outil dont j'ai parlé auparavant et que Saint-Exupéry nomme lorsqu'il parle de l'avancée du progrès, n'a rien de maléfique. Réfléchissons, les risques, plus haut évoqués, liés au progrès, sont-ils plus sérieux pour notre avenir que les bénéfiques que l'homme peut en retirer ? Non pas dans un but mercantile mais dans un but positif pour les conditions de vie de tous. Ne tombons pas dans un trou plein de naïveté mais soyons censés. En tant que chercheur je ne suis pas là pour prêcher les bienfaits du progrès mais pour en comprendre, expliquer, méditer et sortir des pistes de conclusions qui pourront, à leur tour, faire avancer la recherche dans ce domaine ; cependant en analysant la remarque précédente de l'auteur et en comparant son point de vue avec celui d'auteurs tels que Lipovetsky ou Bordier, je ne peux éviter de penser, après cette citation de Saint-Exupéry, à l'ouvrage de Pierre Thuillier et à son raisonnement.

Paradoxalement, beaucoup de réflexions qui se voulaient critiques finissaient par renforcer le culte du progrès technique. Car leurs auteurs, craignant de passer pour des obscurantistes, évitaient de pousser trop loin leurs analyses. Prudemment, pratiquant la « langue de bois » si chère aux élites du XXe siècle, ils concédaient que la technique, en soi, n'était ni bonne ni mauvaise. La volte-face s'opérait facilement: après avoir signalé les dangers d'une mécanisation abusive, ils expliquaient que la Technique n'était pas une force autonome. Celui qui commandait, celui qui faisait les choix, c'était l'homme. Il fallait donc, très logiquement, s'abstenir de remettre en cause la technique elle-même ; le seul problème, humainement et socialement, concernait les utilisations auxquelles elle se prêtait »¹⁵⁵.

Lors d'une conférence faite à l'Université Laval en avril 1998, par Serge Latouche, professeur à l'Université de Paris XI, ce dernier cita dans son travail (plus tard publié comme essai ayant pour nom « La société moderne face au défi technologique : la mégamachine et le destin »¹⁵⁶) le physicien britannique Denis Gabor qui dit que « Tout ce qui peut être découvert le sera »¹⁵⁷. Qui sommes-nous donc pour penser pouvoir comprendre ou dompter le progrès ? N'est-il pas le fer de lance de la modernité dans laquelle les sociétés humaines vivent ?

D'après mes lectures de chercheurs tels que Shmuel E., Dr. Raúl A. Rodriguez, Wittrock et Björn, les avancées du progrès font partie de la marche en avant des hommes dans le temps. Chaque époque a vu son lot d'avancées et d'inventions, chaque scientifique a

¹⁵⁵. Pierre Thuillier, *La grande implosion. Rapport sur l'effondrement de l'Occident 1999-2002*, Paris, Fayard, 1995, p. 267.

¹⁵⁶. Serge Latouche, *La société moderne face au défi technologique : la mégamachine et le destin*, Études internationales, vol. 29, n° 3. 1998, p. 669-681.

¹⁵⁷. Ibid. p. 676.

apporté « sa pierre à l'édifice » de la science, chaque inventeur a contribué de par ses inventions à son secteur, chaque politique et loi ont influencé la vie des citoyens ; ces prouesses ou ces rônes du progrès motivent inconsciemment ce que j'appellerais une constitution graduelle du progrès. Les changements précédemment cités ont chacun agit sur la mondialisation. C'est sur ce raisonnement que s'est fondée l'introduction du séminaire « La modernidad: consecuencias y paradojas »¹⁵⁸, du centre d'études avancées de l'Université nationale de Córdoba :

« Desde la segunda mitad del siglo XX asistimos a una producción teórica emergente en países no-europeos que despliegan autorreflexivamente la lectura de las nociones de progreso y modernidad a partir de las contradicciones sociales y culturales que se hacen cada vez más evidentes en sus propias regiones y en un mundo globalizado. Estos análisis: históricos, políticos, sociológicos y culturales, motivan un nuevo trasfondo para la reconceptualización de la modernidad en el contexto del capitalismo tardío de la era de la globalización. Los problemas que se suscitan, en estos contextos, implican a las concepciones de civilización, modernidad y modernización, progreso, secularización, democracia y política. En este seminario pretendemos acercarnos a esta complejo de problemas a partir de tres cuestiones: el pensamiento de la crisis; la cuestión del paradigma universal de la modernidad; el colonialismo y sus consecuencias para el pensar teórico moderno »¹⁵⁹.

C'est sur le concept d'égalitarisme que se fonde la démarche du progrès et à fortiori de ses avancées. De ma lecture de l'œuvre des ouvrages d'Alexis de Tocqueville, je dirais que la société moderne se caractérise, pour cet auteur, par une quête passionnée et grisante de l'égalité. Ce pied d'égalité, face à la marche du progrès, engendre donc une attitude similaire des sociétés humaines et favorise son amarrage. Raymond Boudon, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques s'exprima sur cette problématique lors d'une séance interacadémique en 2005. Lors de la séance à Académie des Sciences Morales et Politiques du 13 juin 2005, il fait part de sa lecture de l'ouvrage de Tocqueville, « De la Démocratie en Amérique »¹⁶⁰, qui rejoint l'idée d'égalitarisme expliquée quelques lignes auparavant.

« La thèse principale de la seconde Démocratie est que les sociétés « démocratiques » se caractérisent par une « passion générale et dominante », celle de l'égalité. Tocqueville veut dire par là que l'égalité est une valeur dominante des sociétés modernes. Mais il ne pouvait employer le mot « valeur » en un sens qui nous est devenu familier, puisque ce sens ne s'est établi que bien après lui, sous l'influence de Nietzsche »¹⁶¹.

¹⁵⁸. <http://www.cea.unc.edu.ar/actividades/ProgramaModernidadCEA.pdf>

¹⁵⁹. Ibid. p. 1

¹⁶⁰. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique - Première partie Tome I*, Paris : GF Flammarion. 1981, 438 p.

¹⁶¹. http://www.asmp.fr/travaux/exceptionnelles/tocqueville_boudon.pdf

L'évolution des sociétés, notamment des sociétés latino-américaines qui nous concernent pour cette recherche, conduit inéluctablement à leur transformation. Que le lecteur n'y voit pas de nostalgie mais un simple fait. La hiérarchisation des dites sociétés s'est effectuée à travers les époques, mais également à travers un pouvoir économique, agricole, et technique. Les processus d'émancipation du Venezuela ont duré une dizaine d'année, entre 1810 et 1823, et nous pouvons les considérer comme une avancée du progrès politique. Cette stigmatisation des sociétés latino-américaines considérées comme pauvres, n'est pas sans fondement. La colonisation par l'empire espagnol et les difficultés bien connues des pays d'Amérique du sud à rester compétitifs avec le reste des sociétés européennes ou américaines, tout en faisant fonctionner l'économie de chaque pays, avec leur dette, sont des facteurs identifiables et mesurables. D'où la problématique de cette thèse. Ne voyons pas une fatalité latente dans cette affaire. Les ouvrages de Tocqueville ne dénotent pas d'un fatalisme évident mais d'une égalité qui peine à s'installer dans ces sociétés. Où sont donc les prouesses nécessaires pour atteindre ce progrès ? Ce progrès, ces sociétés en veulent-elles ? Correspond-il à leurs besoins ? C'est un sentiment d'illusion qui, je l'avoue, occupait mon idée de recherche au départ de ce travail, puis, après les lectures d'auteurs latino-américains et de philosophes de différents bords, j'ai compris comme Tocqueville que la culture seule, permet de ne pas tomber dans les travers de ce que mon professeur tuteur, M. Lavou appelait : le misérabilisme.

Les cultures de ces différentes sociétés sont propres à chaque pays, le facteur du progrès et ses avancées les touchent donc à divers degrés, et ce, de manière non égalitaire. De plus, la situation géographique, culturelle, historique, politique et financière de chaque société ne permet pas un équilibre suffisant pour y voir une uniformité. En outre, l'égalitarisme que nous avons développé, Raymond Boudon y voit des effets contrastés : « Cet effet de l'égalité engendre à son tour des effets contrastés. En raison de l'importance de la démarche critique dans le progrès de la connaissance scientifique, favorisant l'esprit critique, l'égalité favorise le développement des sciences »¹⁶². Voici donc un des effets positifs au progrès que nous découvrons ; selon Boudon et Tocqueville, c'est une des prouesses du progrès qui permet de favoriser l'esprit critique.

¹⁶². Ibid. p. 3

En réfléchissant à cette notion d'avancée du progrès, une remarque me vient à l'esprit, celle de l'auto-classement, trop habituel et ségrégatif, des hommes issus des sociétés dites 'développées', qui nous est sans cesse exposé, dans le but de montrer une claire division avec les sociétés latino-américaines, considérées comme 'pauvres'. Les sociétés occidentales sont-elles plus modernes, plus progressistes et plus avancées dans tous les secteurs ? Non. Pourquoi donc cette soif de supériorité ? La réponse unanime que j'en ai tirée de plusieurs auteurs, est la même que celle que m'en ont donnés des professeurs et des amis chercheurs ; elle se présente sous les angles suivants : le pouvoir, l'argent et l'envie de domination d'une culture sur une autre afin d'en établir sa légitimité. Lors de la lecture d'un annexe, provenant de « La Facultad de Derecho y Ciencias Sociales parte de la Universidad Nacional del Comahue » en Argentine, daté de mars 2012, je me suis arrêté sur l'explication suivante qui ne manque pas d'intérêt pour notre travail et qui donne des pistes d'explication pour notre remarque:

« Suele identificarse a la Modernidad con OCCIDENTE. En principio, debemos observar que el Medioevo (entendido como época y cultura, como la realización histórica de la Cristiandad -como confusión entre fe y cultura) también fue occidental y europeo. Con el concepto cultura occidental suele hacerse referencia a la unión entre dos tradiciones o herencias: la judeocristiana y la grecorromana. Sin embargo, hablar de Occidente vinculado con la Modernidad, es hablar de algunas características muy propias de la civilización occidental moderna, diferentes tanto del Medioevo como de las herencias judeocristiana y grecorromana. La expresión "cultura occidental ha sido, sin duda, caldo de cultivo para el etnocentrismo aunque (paradójicamente) la "cultura occidental" surge de la crítica de los etnocentrismos. La "cultura occidental moderna, civilizada e iluminada", ¿cómo iba a permitir, por ejemplo, sacrificios humanos rituales (expresión del etnocentrismo de los pueblos "bárbaros")? La noción "cultura (o civilización) occidental" tiene en sus entrañas una paradoja: esta noción implica el pluralismo, el relativismo cultural. De allí que podría afirmarse que el sello distintivo de Occidente es la contradicción entre el discurso y los hechos, la contradicción entre la teoría (el pluralismo) y la práctica social (el etnocentrismo en los hechos) »¹⁶³.

Les sociétés occidentales prennent leurs sources dans les traditions des religions judéo-chrétiennes et gréco-romaines, leurs origines s'apparentent également avec un désir de distinction avec les mentalités du Moyen-Âge ; considérée comme une époque de barbarie et d'obscurantisme, elle s'établit comme le passé de la modernité, des sociétés actuelles dites modernes, riches et développées. La civilisation occidentale des sociétés dites modernes, voit donc toujours dans les sociétés latino-américaines, une pauvreté et un aspect rudimentaire de ses modes de vie, des éléments clés qui paraissent nécessaires pour la considérer comme son

¹⁶³. <http://fadeweb.uncoma.edu.ar/alumnos/alfa/ANEXO-2012.pdf>

égale. Les concepts de progrès, d'époque des Lumières et de raison, paraissent aux yeux des sociétés autoproclamées modernes, ne pas avoir été suffisamment ancrés dans les autres sociétés, pour les prendre au sérieux. Pourquoi sinon ce refus de penser que ces sociétés là jouissent d'un progrès identique ou d'avancées techniques similaires ? Cette réalité discriminatoire palpable dans les médias, dans les ouvrages de critiques, dans les mentalités du XXI^e siècle et partout ailleurs, sont autant d'éléments qui reflètent une utopie d'une unique société ayant atteint le sommet du progrès et l'apogée de ses avancées. Ce rêve chimérique n'est-il pas la somme d'un lavage de cerveau lancé par les propres dirigeants de ces dites sociétés modernes aux fins de converser une maîtrise totale et absolue sur les mentalités des hommes ? Je pense que c'est effectivement une piste à ne pas négliger cela va s'en dire. En effet, il y a une différence notable entre avoir une idéologie et un discours voulant justifier des idées et une prise de position que pourraient avoir les sociétés 'modernes' et une utopie manipulatrice et *manipulante*, annulant des faits. Je ne fais pas une critique sévère de la modernité dans le but d'en démontrer son inutilité, mais pour en comprendre et en sortir les exigences et les règles, pour en refléter les possibles similitudes dans les sociétés latino-américaines.

« Si la Modernidad posee tres pilares, a saber: el capitalismo, el iluminismo y el disciplinamiento, los tres grandes críticos de la Modernidad (aunque entusiastas defensores de lo genuino de la misma) son: Karl Marx, que critica al capitalismo; Sigmund Freud, que da mayor peso a lo inconsciente (lo oscuro, frente a lo luminoso) y por tanto crítica al iluminismo; y F. Nietzsche, que crítica los valores morales del disciplinamiento? »¹⁶⁴.

Ces personnalités et philosophes mondialement connus, ont chacun critiqué la modernité et ce que nous appelons progrès, mais les prouesses du dit progrès n'ont-elles pas contribuées à une évolution de nos sociétés ? Organisation, amélioration, rendement et rapidité ne sont pas des erreurs du progrès, ils en sont ses bénéfiques. Présentement, après avoir recherché et étudié les définitions et visions du progrès, en avoir présenté ses rênes (les avancées techniques et les prouesses technologiques et scientifiques), nous allons concentrer notre attention sur la seconde notion rattachée au progrès : celle de la vitesse.

* 2) La notion de vitesse

¹⁶⁴. Ibid. p. 6

Premièrement, le progrès se mesure-t-il physiquement parlant, si oui la vitesse est-elle sa mesure ? Les innovations et les avancées du progrès, quelles qu'elles soient, sont-elles considérées comme impartiales pour nous permettre de juger l'impact qu'elles en ont sur ce dernier ? De nombreux chercheurs, médias, auteurs et philosophes parlent de la notion de vitesse mais, bien qu'ayant une base scientifique et technique, sa compréhension est tout d'abord psychologique ; l'homme a décidé de valoriser le temps pour son quotidien. La vitesse est devenue un outil lié au temps. Elle nous permet de juger, compter, situer et d'indiquer des mesures. Cet ingénieux support technique, la vitesse, a des conséquences psychologiques sur chacun d'entre nous, il nous conditionne. Je veux croire que nous décidions de chacun de nos choix, que nous sommes libres de penser quoi que ce soit, mais ne soyons pas naïfs, il y a toujours une part d'inconscient collectif dans nos faits et gestes. La société a un pouvoir moral sur les hommes, et elle dicte et agit ; que nous voulions l'admettre ou pas, à un certain degré bien évidemment, nos comportements. Ce n'est un secret pour personne, la société plébiscite la vitesse, elle nous l'impose. L'époque contemporaine dans laquelle nous vivons est une ère où tout 'doit' aller vite, plus vite et toujours plus vite. Le but ? La marche du progrès, cette quête dont nous avons présenté les motifs plus haut, grise les pensées des hommes et les obsèdent au point de voir seulement dans le futur, qu'une ère meilleure, et à vouloir éviter coûte que coûte le retour vers le passé, source prétendue d'obscurantisme total.

Des nuances sont cependant à apporter, dans certaines sociétés humaines, la notion de vitesse n'est pas vue de façon positive, dans la culture asiatique. Il faut laisser le temps au temps. La maîtrise de soi, des arts martiaux, l'apprentissage de techniques ancestrales et de rites, demandent un temps de réflexion et un comportement différent face à la vitesse. Or, dans la société Occidentale, on mesure la productivité, la qualité, la perfection de tout et n'importe quoi, par la vitesse : « vite et bien » comme dit la maxime. La vitesse encourage la compétitivité, la persévérance, le dépassement de soi, pourquoi les philosophes y voient-ils un aspect négatif ? En terme de progrès, la vitesse permet un développement des savoirs rapide, efficace et pour le plus grand nombre. « Nos rythmes de vie en accélération, nos relations autres plus éphémères, notre rapport à nous-mêmes trop en surface sont affectés par ce virus

moderne, la pandémie du court-termisme »¹⁶⁵. Voilà l'effet secondaire redouté des critiques de la vitesse.

Jean Louis Servan-Schreiber est un journaliste, essayiste, directeur de *Psychologies Magazine*, fondateur de *l'Expansion*, chroniqueur du magazine *Clés*, et auteur de dix ouvrages dont le plus récent, « Trop vite! »¹⁶⁶, sorti en 2010, et auquel je ferais référence. Dans cet ouvrage, l'auteur fait part de ses convictions, qui rejoignent notre sujet d'étude. Ce court-termisme et ce diktat de la vitesse du progrès dont je parle dans ce chapitre, est ce qui a motivé l'écriture de Mr. Servan-Schreiber. La réflexion sur cette vitesse a-t-elle une solution miracle ? Lorsque l'auteur écrit : « En une poignée de générations, la vitesse a bouleversé l'existence de chacun de nous ainsi que la physionomie de la planète. Elle l'a fait si rapidement que nous tardons encore à en mesurer les conséquences »¹⁶⁷, il ne croit pas si bien dire, et il fait d'ailleurs référence aux hommes avec le nom de « tachysanthropes » c'est-à-dire les habitants d'un monde où la vitesse est devenue norme. La recherche des sociétés humaines, y compris les latino-américaines, s'est faite autour de plusieurs éléments, mais un des paramètres communs en est inévitablement l'accélération, celle d'un monde « où domine la tachynomie »¹⁶⁸. C'est un des effets du court-termisme que condamne l'auteur. Cependant, bien que les effets du progrès se font sentir, la notion de vitesse reste difficile à cerner. C'est à ce constat auquel arrive Servan-Schreiber et dont il en constate les effets avec une appréhension certaine:

« Le progrès nous a joué un drôle de tour ! Apparemment, il a tout fait pour nous libérer du temps, nous permettre de l'utiliser au mieux, et pourtant nous continuons à vivre à l'étroit... Nous sommes plus instruits, plus informés, mieux équipés en instruments d'analyse, de calcul, de simulation. Nous avons tout pour mieux savoir comprendre et prévoir. Par quelle étrange malédiction sommes-nous pourtant, collectivement et individuellement, devenus myopes ? »¹⁶⁹.

Les conséquences du court-termisme sont également dénoncées par d'autres auteurs tels que Henri Lachmann,¹⁷⁰ le vice-président de l'Institut Montaigne, le philosophe Bernard

¹⁶⁵. Jean Louis Servan-Schreiber, *Trop vite!* Paris : Albin Michel. 2010, p. 15

¹⁶⁶. Ibid.

¹⁶⁷. Ibid. p. 18

¹⁶⁸. Ibid. p. 19

¹⁶⁹. Ibid. p. 13

¹⁷⁰. <http://www.curiosphere.tv/video-documentaire/22-economie-geopolitique/110707-reportage-henri-lachmann-sortir-du-court-termisme>

Stiegler¹⁷¹, les auteurs David Thesmar et Augustin Landier¹⁷², l'observateur en économie Alain de Vulpian¹⁷³ ou encore Jean-Hervé Lorenzi¹⁷⁴ le président du Cercle des économistes. Le haut dirigeant, Jean-Louis Beffa, disait, lui aussi, ressentir cette vitesse du progrès dans un sens d'une immédiateté inefficace : « L'un des effets les plus visibles de cette politique de l'immédiateté est la multiplication des textes de loi [...]. Il est temps de mettre un terme à cette "inflation législative" qui alourdit le fonctionnement de l'État et paralyse l'action publique »¹⁷⁵. Dans son étude des activités humaines et sociales, JLSS (Jean Louis Servan-Schreiber) au long des huit chapitres qui composent l'ouvrage, fait part de points de vue plus que perspicaces sur le concept de progrès et la dimension dans laquelle l'humanité est entrée avec cette notion de vitesse. Comme il le souligne fort à propos : « Jamais dans l'histoire nous n'avons disposé d'autant de temps, car nous venons, en un siècle, de presque doubler notre durée de vie et diminuer de moitié notre temps de travail. N'est-ce pas là le plus magnifique cadeau de l'ère moderne? »¹⁷⁶.

Le débat ne manque pas d'arguments mais, cette accélération des modes de vie des hommes de toutes les sociétés humaines confondues, n'est-il pas possible d'y mettre un frein ? Après tout, bien qu'il soit certes, ingénu de croire que l'on peut arrêter le progrès, ces philosophes, auteurs, hommes politiques croient en un possible remaniement des conduites humaines. A l'égal de JLSS je constate après la lecture de l'ouvrage de Sylvie Lelievre-Botton, ayant pour titre « L'essor technologique et l'idée de progrès »¹⁷⁷, que les mutations technologiques qui ont modelés les sociétés peuvent, cependant, si elles le souhaitent, tenter de renverser la tendance du court-termisme, causé par la soif de vitesse. Le problème de cette notion de vitesse, sur laquelle je souhaite insister, est qu'elle fait partie de notre inconscient : « Du fait de la souplesse de l'argent, à la fois instrument et moteur des sociétés modernes, le court-termisme a imprégné la mentalité de chacun »¹⁷⁸. Un des risques majeurs d'un rythme trop accéléré est le raccourcissement inquiétant de notre horizon de réflexion, lorsque la journaliste du magazine L'Express, Claire Chartier, dans son article intitulé « Pourquoi allons-nous trop vite ? » a interviewé JLSS en 2010. Elle lui a posé la question en quoi mesure-t-il l'effet négatif de cette vitesse, présente dans les sociétés humaines. Voici sa réponse qui doit nous faire réfléchir :

¹⁷¹. http://www.contreinfo.info/article.php3?id_article=3142

¹⁷². <http://ideas.repec.org/p/hal/cesptp/halshs-00118638.html>

¹⁷³. <http://www.lenouveleconomiste.fr/alain-de-vulpian-les-pouvoirs-ne-savent-plus-gouverner-10849/>

¹⁷⁴. <http://www.acteurspublics.com/2012/07/20/halte-au-court-termisme>

¹⁷⁵. Ibid.

¹⁷⁶. Jean Louis Servan-Schreiber, *Trop vite!* Paris : Albin Michel. 2010, p. 19

¹⁷⁷. Sylvie Lelievre-Botton, *L'essor technologique et l'idée de progrès*, Paris : Ellipses, Collection Culture Et Histoire. 1998, 126 p.

¹⁷⁸. Jean Louis Servan-Schreiber, *Trop vite!* Paris : Albin Michel. 2010, p. 67

« Prenez la politique. Nous sommes passés à l'âge de la démocratie d'opinion, qui place le chef de l'Etat dans un rapport singulier et direct avec l'opinion. Aujourd'hui, la préoccupation quotidienne du gouvernement est de savoir ce qui est dit dans les médias et reflété par les sondages. De ce fait, les impulsions émanant du couple médias-sondages en viennent à primer sur le travail des corps intermédiaires, des partis, des institutions classiques. Cette confrontation permanente avec les électeurs est dangereuse, car elle pousse l'action politique vers la réaction immédiate au détriment de la réflexion à long terme »¹⁷⁹.

Les critiques et auteurs divers que j'ai consultés pour ce travail s'accordent à dire dans une grande majorité que les sociétés humaines consacrent une somme importante de leur temps à générer leur puissance d'action dans tous les domaines et à accélérer, donc à utiliser l'outil du progrès, la vitesse, mais ce, sans réfléchir aux conséquences de cet usage. Nous l'avons souligné auparavant, lutter contre le progrès et la vitesse résultent l'une des tâches impossibles, mais une neutralité existe-t-elle face à cela ?

« Cette neutralité a de quoi séduire, en effet. Mais depuis deux cents ans, l'accélération due à l'industrialisation, à la mondialisation, qui a considérablement élargi nos secteurs d'activité, et la généralisation de l'électronique dans les communications, a atteint une sorte de paroxysme dont nous ne mesurons pas suffisamment les conséquences. Les sociétés occidentales sont devenues des bolides dont la portée des phares diminue en proportion de l'accélération. Quel passager ne demanderait pas à descendre d'un tel engin ? »¹⁸⁰

Simondon disait que « l'outil devient parfois un prolongement inconscient de notre propre corps. La technique est intégrée en nous de manière quasi inconsciente. Le geste technique est devenu en nous une habitude, pour ne pas dire une seconde nature »¹⁸¹, cette notion de vitesse est-elle également un prolongement d'un progrès trop rapide pour l'homme ? La métaphore dessinée par JLSS (Jean-Louis Servan Schreiber), dans la citation précédente sur la neutralité, donne à se questionner sur l'immédiateté de réaliser si le progrès, si cher à nos yeux, n'a pas un effet contraire à sa mission. Le recul, dans toute recherche, est important, utile et nécessaire ; dans celle-ci, la question de responsabilité, dont nous avons au préalable présenté les conditions, incombe. Je fais référence aux sociétés latino-américaines.

Ces paradoxes de la modernité qu'a présentés JLSS trouvent-ils leurs échos dans ces sociétés-là ? Hugo Chávez, président de la République bolivarienne du Venezuela de 1999 à

¹⁷⁹. http://www.lexpress.fr/actualite/societe/pourquoi-nous-allons-trop-vite_889698.html

¹⁸⁰. Ibid.

¹⁸¹. http://www.pearson.fr/resources/titles/27440100122920/extras/7272_chap04_CultureG.pdf

2013, est un personnage politique militant, actif au pouvoir et aux décisions jugées par la scène internationale comme péjoratives dans leur ensemble ; bien que souvent contesté par la population et les médias, et avec un passé politique volumineux, il est cependant opportun de constater que le Venezuela a connu la marche du progrès dans des domaines de natures diverses tels que : économique, sociale, culturelle et écologique. Lors de la conférence « Venezuela : pour une politique européenne indépendante »¹⁸², donnée en 2008 à Paris, plusieurs personnalités ont présenté leur point de vue sur la question des défis du Venezuela. Maurice Lemoine, le rédacteur en chef du *Monde diplomatique*, Temir Porras le directeur de cabinet du ministre vénézuélien des affaires étrangères Nicolas Maduro, Alexander Main, analyste de politique latino-américaine et Raúl Morodo, ancien ambassadeur d'Espagne au Venezuela parmi d'autres invités conviés pour étudier la situation du pays. L'autoritarisme et le populisme contestés à Chávez, n'en témoignent cependant pas ses efforts d'une politique socialiste ayant pour cible le peuple Vénézuélien. C'est ce qu'il nomme la Révolution bolivarienne¹⁸³. La lenteur de ses actions ou ses erreurs n'ont pas séduit la presse du Venezuela ou les dirigeants de la scène internationale. Il est souvent perçu comme un dictateur. Malgré tout, depuis son arrivée au pouvoir, l'économie du pays s'est vue en hausse, la création de nouvelles lois pour protéger le citoyen ont vu le jour et le taux de chômage a baissé. Une des études qui le démontre est la suivante. Elle fait lieu de présentation de l'évolution du pays sous la direction de Chávez.

« The Center for Economic and Policy Research has updated its overview of the Venezuelan economy, "The Venezuelan Economy in the Chávez Years," including the latest available data for growth, employment, poverty, budget information, and other data. The paper notes continued progress in economic growth, poverty reduction, employment, and health and education indicators. The paper also underscores a key point made when the original was released in July 2007: the Venezuelan economy does not fit the mold of an "oil boom headed for a bust," as frequently described by observers and analysts »¹⁸⁴.

Que ce soient les signes d'un progrès considéré comme pernicieux ou les définitions de ses deux notions que nous avons mis en exergue, une autre question demeure : peut-on s'affranchir d'un tel phénomène ? La vitesse générale ne peut ralentir seulement par notre bon vouloir, cette responsabilité qui est notre, y a-t-on une quelconque influence ? Il est d'un avis commun de psychologues que pour bien gérer le temps, il 'suffit' de s'organiser. « Une fois

¹⁸². <http://www.medelu.org/Venezuela-pour-une-politique>

¹⁸³. http://www.economist.com/node/10498532?story_id=10498532

¹⁸⁴. http://www.cepr.net/documents/publications/venezuela_update_2008_02.pdf

que l'on s'est imprégné de cette évidence, on se rend compte qu'il ne s'agit pas de gagner du temps, mais de mieux l'aménager »¹⁸⁵. Cependant un optimisme assuré et une prise de conscience collective peuvent-ils faire le poids contre le géant qu'est la vitesse du progrès des sociétés ? Des sociologues et des auteurs tels que Francis Bacon, Raymond Aaron, Danilo Martuccelli, ou Anthony Giddens se sont affrontés à ce thème relatif à la modernité. Bacon, dans son ouvrage, « *The Instauration magna: Historia naturalis et experimentalis : Historia ventorum and Historia vitæ & mortis, Part 3* »¹⁸⁶ fut un des précurseurs à parler de la modernité et fut l'un des pionniers à imaginer un futur où la science serait un des éléments fondamentaux de la base de nos sociétés.

Aaron pour sa part, met en doute la capacité de l'homme et du monde en général, à maintenir un équilibre entre les sociétés¹⁸⁷. La modernisation du monde et l'apogée du progrès du XX^e siècle sont pour lui des éléments suffisamment révélateurs ; pour ce qui est de Danilo Martuccelli, comme Aaron, il tente de rendre compte des effets de la modernité, mais à partir de questions qui prennent leur naissance dans la succession chronologique des avancées du progrès. « Les sociologies de la modernité cherchent à rendre compte de l'expérience directe de l'homme à travers trois grandes figures de désajustements : la différenciation sociale (Durkheim, Parsons, Bourdieu, Luhmann), la rationalisation (Weber, Elias, Marcuse, Foucault, Habermas) et la condition moderne (Simmel, l'école de Chicago, Goffman, Touraine, Giddens) »¹⁸⁸.

Lors d'une interview de Bernard Decomps, alors directeur de l'ENS-Cachan de 1994 à l'an 2000, dans le cadre de la notion de technologie, a fait montre d'un raisonnement tout à fait captivant, depuis notre perspective de recherche quant à la notion de vitesse :

« La technologie résiste au concept de progrès tel qu'on le définit dans les sciences de la nature. Dans le champ de la connaissance scientifique, on introduit généralement le concept de progrès dans l'emboîtement progressif de lois de la nature à portée de plus en plus générale pour « mieux » rendre compte des observations. La relativité restreinte, dont les effets ne se manifestent que lorsque des mobiles se déplacent les uns par

¹⁸⁵. http://www.lexpress.fr/actualite/societe/pourquoi-nous-allons-trop-vite_889698.html

¹⁸⁶. Francis Bacon, *The Instauration magna: Historia naturalis et experimentalis : Historia ventorum and Historia vitæ & mortis, Part 3*, Oxford University Press, USA, Feb 9, 2008, 502 p.

¹⁸⁷. Raymond Aron. *Les désillusions du progrès : essai sur la dialectique de la modernité*, Paris: Calmann-Lévy. 1969, p. 340

¹⁸⁸. Avant-propos de l'éditeur de Danilo Martuccelli, *Sociologie de la modernité : l'itinéraire du XXe siècle*, Paris : Gallimard (14 septembre 1999), Collection : Folio Essais. 1999, 709 p.

rapport aux autres à des vitesses qui approchent de celle de la lumière, ne se distingue pas de la mécanique rationnelle à vitesse lente ; on peut dire que la mécanique rationnelle s'emboîte dans la relativité restreinte, cette dernière constituant un progrès. Il n'est pas difficile de citer des progrès en mathématiques, par exemple en théorie des nombres, des entiers naturels aux nombres décimaux, puis aux rationnels, puis aux nombres réels, etc. On sent bien que ce mouvement d'intégration progressive d'objets de plus en plus complexes ne va aboutir qu'à nous faire toucher du doigt des moutons à cinq pattes, ceux que fuit à juste titre tout bon technologue. Une voie très périlleuse s'est ouverte quand on s'est aventuré dans une relation entre progrès et usage progressiste. Quand la technique donne une contribution aux instruments de vie, d'équité, de diffusion de la connaissance, il y aurait progrès ; en revanche, quand elle encourage les destructions, la mort, la condamnation des plus faibles, il y aurait régression. La difficulté réside dans le fait que les deux types d'usage sont constamment mêlés »¹⁸⁹.

Il en reviendrait donc à dire que, selon Decomps, la notion de vitesse est liée à l'usage exclusif que l'homme en fait et non en sa soi-disant qualité destructrice. Ce caractère relatif du progrès et sa relation avec la technique, dont l'auteur nous parle, révèle qu'on ne peut distinguer leurs implications, de manière abrupte. Que ce soit en économie, en sociologie, en philosophie ou en histoire, la valeur de vitesse a son importance. Au niveau du développement d'un pays, d'une nation, d'une société, la rapidité de décision, de construction, d'écoute, d'application auront leurs conséquences sur ses habitants. Le progrès est un des enjeux centraux du développement des sociétés humaines, dans la mesure où il agit sur les préceptes de liberté, réflexion, neutralité ou comportement avec la nature. Si nous nous plaçons dans une dynamique qui veut que nous considérons que le progrès améliore la condition humaine, la construction de villes, la constante mise à jour des appareils techniques, technologiques et scientifiques, il serait le but mais qu'en est-il de notre positionnement face à l'environnement ? Cette position affecte les chercheurs de notre époque, les sociologues et les personnalités de la classe politique soucieuses de la préservation des ressources de la planète. La notion de vitesse dans ce cas là n'est-elle pas une entrave à cette positionnement ?

Lors la conférence américaine TED (Technology, Entertainment, Design), qui rassemble des chercheurs de tous secteurs, pour partager leurs idées avec le monde, tels qu'en économie, science, design, culture, technologie, etc. Le but d'une telle conférence internationale étant de faire partager des idées à la communauté et au grand public, ainsi que de faire part des nouvelles initiatives dans chacun des domaines, et ce, mises en place un peu partout dans le monde. La « TEDxParis »¹⁹⁰ s'inscrit dans ce cercle de conférences. Durant la

¹⁸⁹. http://www2.cndp.fr/magphilo/philo03/dos_entr_2.htm

¹⁹⁰. <http://tedxparis.com/about/>

conférence de Janvier 2011, JLSS a été l'un de ces invités et son intervention intitulée « Les quatre paradoxes de la vitesse »¹⁹¹, fait comme son nom l'indique, autorité dans ce chapitre de la notion de vitesse que nous sommes en train de traiter. « La vitesse, c'est une courte parenthèse dans l'histoire des humains. Elle était la même pour Ramsès II, Jules César, Napoléon : la même. Puis tout d'un coup, il y a eu les chemins de fer, on a poussé des pointes jusqu'à 40/h, et puis c'est devenu une folie »¹⁹². Cette frénésie de la vitesse est en effet l'un des éléments que l'on peut rattacher à bon nombre de sociétés. Cette accélération du temps est bien l'une des principales caractéristiques du XX^e siècle.

Les avancées techniques, sociales, scientifiques dont nous avons parlé auparavant font preuve de ce trait propre aux sociétés. La lenteur, au contraire, est l'un des cauchemars qu'il nous est conseillé d'éviter. N'est-il pas semblable à tout humain de préparer plus vite le repas, de diner plus vite pour ne pas rater le début du film, de partir plus vite en vacances, de parler plus vite au téléphone, de faire ses courses plus vite, etc. ? Entre le premier chemin de fer, inventé par l'anglais Stephenson, qui a transporté des voyageurs le 27 Septembre 1825¹⁹³, et le crash du Concorde, le 25 juillet 2000 à Gonesse, « l'ère de la vitesse » clame JLSS « aura duré 175 ans »¹⁹⁴. Arrêtons-nous cependant un moment sur le Concorde. Jadis, considéré comme l'unique symbole de sûreté, de vitesse et d'orgueil national français, dans les airs, il faillit dans sa mission. « C'est 'LA' machine technologique par excellence du XX^e siècle »¹⁹⁵, confiait Marc Picol, mécanicien du Concorde et spécialiste au musée de l'air et de l'espace du Bourget à l'époque. La fièvre de vitesse des hommes avait cependant trouvée, ce jour là, une limite à son rythme effréné. Que s'est-il passé ? « On a abandonné l'espoir d'aller plus vite »¹⁹⁶ remarque JLSS. Les avions, certes, continuent leur poussé ; les voitures, de par l'économie d'énergie, les embouteillages, la législation et d'autres thèmes relatif aux routes, ne vont pas plus vite, que reste-t-il ? Les trains, nous dit JLSS, ils restent l'alternative pour que la notion de vitesse continue sa lancée.

Le premier paradoxe énoncé par JLSS est celui de la diminution de la vitesse. Ce plafonnement, auquel le XX^e siècle est arrivé en termes de vitesse, s'en est fait ressentir dans

¹⁹¹. <http://www.youtube.com/watch?v=QavoKsuQXaQ>

¹⁹². Ibid. discours rapporté

¹⁹³. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/chemins-de-fer/>

¹⁹⁴. <http://www.youtube.com/watch?v=QavoKsuQXaQ>

¹⁹⁵. <http://www.youtube.com/watch?v=3y5ILFUp7c>

¹⁹⁶. <http://www.youtube.com/watch?v=QavoKsuQXaQ>

le ralentissement de la croissance mondiale en économie, l'augmentation du chômage, le mécontentement des hommes et une critique sévère sur la société moderne. C'est ce que Roger Bordier appelle l'épuisement du bonheur :

« Notre âge est celui de la fièvre et de la vitesse. Personne ne semble plus trouver le temps du doux loisir. L'homme s'épuise à la recherche du bonheur qui se dérobe... Alors, les misères se multiplient. Les asiles se remplissent de malades aux nerfs mis à nu. Les hôpitaux regorgent d'automobilistes trop pressés. L'infarctus fauche chaque jour des milliers d'êtres encore jeunes mais surmenés. Où allons-nous ? »¹⁹⁷.

Certes, il y a des innovations constantes et des actualisations ou mises à jour, mais elles ne font ni avancer plus vite notre manière de vivre ni apportent une nouvelle source de bonheur. C'est un constat qu'avait également formulé, certes d'une manière différente, mais dans une conclusion identique, le sociologue allemand Hartmut Rosa. Ce philosophe, professeur à l'université Friedrich-Schiller de Iéna en Allemagne parle, dans son ouvrage, « Accélération : Une critique sociale du temps »¹⁹⁸, d'un processus d'individualisation oubliée par cette accélération de la société par la vitesse. Pour l'auteur, c'est l'une des causes qui peut nous permettre de mieux saisir la dynamique de modernité dans laquelle les sociétés se sont développées. Sa théorie se base sur l'accélération des sociétés qui, pour l'auteur, est susceptible d'expliquer la menace du progrès social. Il confiait au journal *Le Monde*, en août 2010, son point de vue sur l'allure de la vie des hommes :

« Aujourd'hui, le temps a anéanti l'espace. Avec l'accélération des transports, la consommation, la communication, je veux dire "l'accélération technique", la planète semble se rétrécir tant sur le plan spatial que matériel. [...] En ce sens, l'accélération technique s'accompagne très concrètement d'un anéantissement de l'espace en même temps que d'une accélération du rythme de vie »¹⁹⁹.

Le second paradoxe consiste à dire que malgré les efforts des hommes, ils ne peuvent rien contre la vitesse du progrès qu'ils ont eux-mêmes créée. Nous avons atteint le stade ultime de la vitesse pour beaucoup de sociologues : la circulation de l'information par l'informatique, la télévision, la presse, la radio, la subordination du système monétaire pour

¹⁹⁷. Roger Bordier, *Le progrès : pour qui?* Belgique : Casterman/Poche, (Collection Mutations. Orientations). 1973, p. 10

¹⁹⁸. Hartmut Rosa, *Accélération : Une critique sociale du temps*, Editions La Découverte (1 avril 2010), Collection : Théorie critique. 2010, 474 p.

¹⁹⁹. http://www.lemonde.fr/societe/article_interactif/2010/08/29/le-monde-magazine-au-secours-tout-va-trop-vite_1403234_3224.html

nos besoins et enfin, ce que JLSS dénonce, notre communication visuelle des uns avec les autres.

Vient ensuite comme troisième paradoxe, celui qui découle du second : l'immobilité. Lorsque nous sommes devant une catastrophe ou un problème sans solution, l'immobilité reste l'unique position à laquelle les hommes ont recours. Ces expressions ne nous sont-elles pas familières : « Laisser le temps au temps », « Il faut que jeunesse se fasse », « Il faut attendre que ça passe », « Attendons, on verra bien », « Rien ne sert de courir, il faut partir à point », « La patience vient à bout de tout », « Qui trop se hâte reste en chemin », « Il faut donner du temps au temps », « Se munir de patience », « La patience est une vertu » etc. Elles dénotent toutes d'un besoin créé par les hommes pour tenter de répondre à leur incapacité d'aller aussi vite que la vitesse du progrès ou d'actions qu'ils entreprennent et pour lesquelles ils se sentent « à la traîne ». Dans une interview, Hartmut Rosa parle au journal « *Le Monde* », d'un sentiment de culpabilité, j'ajouterais un sentiment refoulé que les hommes refusent d'admettre : une sensation désagréable d'échec face à la vitesse. L'accélération même de la vie se traduit par un besoin constant d'accroissement des capacités humaines à combattre, à être en compétition avec la vitesse.

« Ces jours-ci, les gens rentrent de congés et déjà tous, vous comme moi, se demandent comment ils vont réussir à venir à bout de leur liste de choses "à faire". La boîte mail est pleine, des factures nouvelles se présentent, les enfants réclament les dernières fournitures scolaires, il faudrait s'inscrire à ce cursus professionnel, ce cours de langue qui me donnerait un avantage professionnel, je dois m'occuper de mon plan de retraite, d'une assurance santé offrant des garanties optimales, je suis insatisfait de mon opérateur téléphonique, et cet été j'ai constaté que je négligeais mon corps, ne faisais pas assez d'exercice, risquais de perdre ma jeunesse d'allure, si concurrentielle. Nous éprouvons un réel sentiment de culpabilité à la fin de la journée, ressentant confusément que nous devrions trouver du temps pour réorganiser tout cela. Mais nous ne l'avons pas. Car les ressources temporelles se réduisent inexorablement »²⁰⁰.

Dans ma recherche, j'ai focalisé ma lecture pour l'argumentation de ce chapitre, sur un dossier thématique issu du magazine « *La Vie* » de septembre 2010. « Il est désormais urgent de ralentir » s'exclame le magazine, avec le titre donné au dossier ; mais lorsque j'ai lu avec d'avantage d'attention le dossier, plusieurs arguments m'ont paru forts à propos et plus particulièrement l'article où Serge Olivier, un informaticien français, disait qu'il fallait savoir

²⁰⁰. http://www.lemonde.fr/societe/article_interactif/2010/08/29/le-monde-magazine-au-secours-tout-va-trop-vite_1403234_3224.html

apprendre à « se déconnecter de la technologie ». Est-ce le signal officiel de dire « j'abandonne le combat contre la vitesse » dont nous venons de parler, ou est-ce plutôt une prise de conscience spontanée ? Le magazine argumente que dans le monde du travail « de plus en plus de salariés sont distraits par des détails souvent insignifiants qui hachent leur journée et renforcent leur impression de vitesse et d'urgence »²⁰¹. Le lecteur ne sera pas point surpris que je mette en appui sur ces dires, les nombreux reportages dans la presse comme à la télévision où il est montré de nombreux suicides au travail dus à la pression sociale, le peu d'heures de repos et au stress tant exposé par les médias et dont nous sommes tous conscients. Cette volonté de ralentir la vitesse face au paradoxe d'immobilité dont JLSS faisait échos, n'est cependant pas la dernière étape à laquelle l'homme peut faire face. Passons au quatrième et dernier paradoxe.

Le dernier stade de la vitesse du progrès où nous nous trouvons est la suivante : la condamnation de cette dernière. Puisque l'humanité se trouve incapable de stopper la vitesse, de trouver une alternative viable à ses effets, l'homme l'a relayée au banc des coupables. « La vitesse nous faisait rêver, désormais c'est elle l'accusée »²⁰², remarque JLSS. Nous sommes confrontés à ce progrès, dans notre quotidien, notre métier, avec notre famille, nos relations avec notre entourage : il faut répondre vite, agir vite et ne pas perdre de temps, car il nous est précieux. Pascale d'Erm, dans son ouvrage « Vivre plus lentement : Un nouvel art de vivre »²⁰³, fait part de ses conclusions sur ce sujet. Cette journaliste/auteur et réalisatrice s'est spécialisée depuis dix ans dans des sujets d'environnement. Elle est connue pour avoir assisté Yann-Arthus Bertrand, le photographe, journaliste et reporter mondialement connu. « Vivre lentement est une utopie majeure et un immense fantasme social dans nos sociétés obsédées par la vitesse. Comment ralentir sans s'isoler ? Peut-on ralentir en ville ? Quel a été le déclic de ceux qui ont franchi le pas ? »²⁰⁴.

Au travers de plusieurs expériences, cinq pour être précis, elle présente des témoignages de personnes ayant trouvé « leur rythme ». En définitive, la lenteur dont prêche ces différents auteurs, journalistes, chercheurs, sociologues et philosophes, ou le ralentissement d'une vitesse trop rapide à notre goût est peut-être notre porte de salut. Qui

²⁰¹. Ibid.

²⁰². <http://www.youtube.com/watch?v=QavoKsuQXaQ>

²⁰³. Pascale d'Erm, *Vivre plus lentement : Un nouvel art de vivre*, Paris : Les Editions Eugen Ulmer (8 avril 2010) Collection : Les nouvelles utopies. 2010, 140 p.

²⁰⁴. Ibid. Avant-propos

sait ? Cette compression du temps présent, mise au service des technologies et de la science, a peut-être trouvée un adversaire au progrès : la responsabilité de la conscience humaine face à ses comportements. La connaissance du monde n'est, certes, qu'à portée de main ou de clic, comme le soulignent de nombreux critiques de la société appelée 'moderne' mais est-ce cela qui nous rend plus heureux ou plus efficaces? Je ne veux pas faire de démagogie ou de digression mais réfléchissons une minute : l'homme le plus riche du monde n'est pas forcément le plus heureux, l'homme le plus intelligent ne l'est pas non plus. Là encore il faut peser minutieusement nos mots : en quoi mesure-t-on le degré d'excellence ultime ? Est-ce par la vitesse de réaction d'un cerveau humain ? Pensons que les décisions les plus rapides ne sont pas, et l'histoire nous l'a prouvée à maintes occasions, notamment lors des guerres mondiales, les meilleures, c'est le contraire. La réflexion aide à prendre des décisions de tout type tandis que la vitesse peut nous faire prendre des décisions impossibles à corriger.

- B) L'idée de progrès en Amérique latine et au Venezuela en particulier.

Le progrès, qu'il soit technique, scientifique, culturel, social ou écologique, en ce qui concerne ce qui est communément appelé une société moderne, semble apparaître aux yeux de l'homme comme un fait incontestable ; tout comme le fait de considérer un ensemble de différentes sociétés, de cultures diverses et d'origines distinctes comme un bloc. Nous ne débâtons pas ici du fait de l'existence d'une seule ou de plusieurs sociétés modernes et développées, mais de ce qui touche les sociétés latino-américaines du XX^e siècle. Pour mon étude, d'après les différents points traités jusque là et les hypothèses présentées, il en existe plusieurs. Quel est leur position face à la marche du progrès ? Est-ce une part du développement de la civilisation ou une barbarie sans fin ? De nombreux articles, ouvrages, journaux et manuels scolaires font front commun, lorsqu'ils établissent le constat que l'Europe et les Etats-Unis sont les puissances économiques du monde. La Chine, l'Inde et le Brésil sont vus comme des pays émergents avec un futur potentiel de développement et d'accroissement certains. Ces données sont vues telles que des symboles, des connaissances immuables et quasi-incontestées ou incontestables. Qu'en est-il de l'Amérique latine ?

Nous l'avons vu dans ce second grand chapitre, le progrès fait partie intégrante des sociétés 'modernes', dites développées, riches et tous les adjectifs que nous voulons lui attribuer. Ma recherche, cependant, se tourne face aux sociétés Latino-américaines et sur le Venezuela plus particulièrement. Dans notre première grande partie, sur les origines de la société, nous avons montré ces origines, l'importance de l'indépendance des pays d'Amérique face à ces autres sociétés, mais également les concepts de conflits de la modernité. Nous passons à présent à ce second point de notre deuxième partie, pour arriver à l'étude du dit progrès en Amérique latine.

«Durante los años 1811 y 1864 la clase dominante venezolana diseñó su Proyecto Nacional. Cincuenta y tres largos años, dedicados a la discusión sobre el modelo de Estado a establecer y los objetivos a alcanzar. La Constitución de 1864 será el resultado de dicho proceso. Esta habrá de convertirse en el marco jurídico-político del Proyecto Nacional a través del cual, la clase dominante, impondrá su dominio al resto de la sociedad. Se iniciaba una nueva fase del proceso sociohistórico venezolano, inscrita en el marco de la modernidad occidental capitalista, caracterizada por la asunción de los principios y prácticas de dicha modernidad de manera ortodoxa. Convirtiéndonos en simples imitadores de los mismos, suplantando, de tal manera, los patrones existentes de

nuestra herencia cultural. A partir de entonces, se inició el atrofiamiento de la formación social venezolana, dejamos de ser lo que éramos para querer ser lo que no somos »²⁰⁵.

Dans un discours politiquement engagé, le professeur et l'ancien ambassadeur de la République Bolivarienne du Venezuela au Costa Rica, Nelson Ramón Pineda Prada, fit part d'un sentiment de supplantation d'identité d'une nation, dans son article intitulé « Venezuela : modernidad y progreso »²⁰⁶. L'Amérique latine doit-elle se conformer au reste du monde ou doit-elle copier le modèle de la société d'Amérique du nord et se conformer pour « entrer au club » des sociétés développées ? Ce point que soulève l'ancien ambassadeur ne manque pas de vérités ; cependant, c'est un fait : lorsqu'un phénomène fonctionne, le reste de la planète l'imité dans le but d'obtenir le même succès. Mais de quel succès parle-t-on au juste ? Nous venons de 'disséquer' le progrès et ma conclusion n'est pas à l'heure des félicitations, alors qu'est-ce qui fait qu'en Amérique latine, et plus particulièrement au Venezuela, la classe dominante a désiré entrer dans l'ère d'une modernité où les pratiques ne rendent pas plus heureux les citoyens ?

L'Amérique latine a longtemps été considérée, et ce en raison de la diversité des cultures, des populations, des langues et des modes de vie, comme une région de grandes homogénéités. Les coups d'états, dictatures successives, mouvements d'indépendances et l'évolution du panorama intellectuel ont modelé le visage d'un continent. Nous ne faisons pas un cours théorique de l'Amérique latine, néanmoins, les origines, présentées dans notre première grande partie, doivent toutefois trouver leurs échos dans ce chapitre : le progrès étant l'une des étapes qui a façonné une partie de l'histoire de ces pays et qui, inévitablement, les a conduit au stade des sociétés du XX^e siècle que nous étudions à présent. Le progrès a commencé son expansion en Amérique latine lorsque l'homme a posé son pied, littéralement parlant, en 1492. Au fil des années, des inventions firent leur apparition pour améliorer la condition des hommes : l'aiguille aimantée de Chine qui plus tarde donnera naissance à la boussole que nous connaissons aujourd'hui, l'évolution des techniques de cartographie, l'ère nouvelle de la géographie des océans ou les connaissances en navigation, etc. Cependant, la « marche du progrès » entreprise par les empires de l'époque tels que l'Espagne et le Portugal pour l'exploration et la domination des nouvelles terres, ne s'est pas faite sans mal. Nous

²⁰⁵. <http://www.aporrea.org/actualidad/a141079.html>

²⁰⁶. Ibid.

pouvons distinguer quatre étapes de la conquête de l'Amérique qui correspondent à des avancées du progrès à l'aide de diverses inventions :

- 1492-1519 = ce sont les années de progrès en termes de découvertes maritimes, scientifiques, géographiques et humaines (le peuple Indien). L'arrivée d'Hernan Cortés au Mexique en 1519 clôt cette première étape.
- 1519-1532 = cette phase est marquée par la conquête de l'Amérique centrale, l'empire des Aztèques et l'offensive de Pizarro au Pérou. C'est une période considérée comme l'ère du progrès de la colonisation et de l'armement : ici sa valeur est pleinement négative puisque s'il a été créé pour aider les hommes, le progrès ne devrait pas servir à asservir d'autres hommes.
- 1532-1556 = la conquête militaire poursuit sa lancée et la pénétration espagnole sur le continent se poursuit : Chili, Colombie, Argentine, etc.
- 1556-1575 = l'Empire espagnol se structure et s'organise à présent que les grandes conquêtes territoriales ont été effectuées ; nonobstant, comme le cite le professeur de civilisation latino-américaine coloniale de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, Bernard Lavallé, sa « force d'expansion a nettement décliné. Il butte sur ses marges contre la résistance indienne [...] ou contre la dureté des conditions ambiantes (versant amazonien des Andes) »²⁰⁷.

Maintenant que nous venons de présenter ces étapes de la découverte et de la conquête de l'Amérique, pensons à l'administration de cet empire. Le progrès humain visible à cette époque est l'organisation institutionnelle mise en place. Les notions de prouesses et vitesses abordées en début de chapitre voient ici leurs résonnances. Les « encomiendas, reales audiencias, corregidores, fonctionnaires coloniaux, la création d'impôts » font office de signes de représentation du pouvoir espagnol, en Amérique. Que nous voulions considérer ces institutions comme des signes du progrès ou pas n'est pas à débattre. Une recherche se doit d'être dans la mesure du possible objective. Toutefois, il faut considérer que sur la liste des nouveaux projets imposés aux Amériques, le travail obligatoire des populations, les abus et

²⁰⁷. Bernard Lavallé, *L'Amérique Espagnole de Colomb à Bolivar*, Paris: Belin sup. 2004, p.28

l'esclavage ne font certainement pas parti de l'idée de progrès du XX^e siècle, et ce, pour n'importe quelle société humaine. Nous nous abstenons de digresser sur l'épisode tragique et historique de l'asservissement des populations indigènes, créoles et noires, car cette servitude n'est en rien un signe de progrès : le massacre d'innocents ne représentant pas la moindre source de fierté, d'avancée ou de source de bonheur pour la société. Le développement de l'économie agricole et minière est quant à lui, un signe annonceur d'idées innovantes et un signe de progrès technique, aujourd'hui modernisé et actualisé.

Une des dynamiques du progrès qui demeure au XX^e siècle, et qui a pris ses origines dans la découverte de l'Amérique, est celle du métissage.

* Le métissage culturel, premièrement -

Malgré les horreurs de la conquête, il aura été une étape décisive dans la construction des mentalités des populations d'Amérique latine actuelles. Il soulève malgré tout un débat idéologique qu'on ne peut ne pas présenter :

- Ses défenseurs jugent de sa valeur positive, puisqu'il permet une plus grande tolérance des différentes cultures des hommes, une ouverture d'esprit et un partage certain des connaissances.
- Ses détracteurs, pour leur part, voient une subordination d'une culture sur une autre.

* Le métissage biologique/ethnique, en second lieu -

Ses débuts auront été sanglants et amenés par la force : viols, esclavage, traite, etc. Il aura également été source de honte, de persécution sociale et d'exclusion. Jusque-là aucun signe positif d'un réel progrès (si là encore nous voulons garder la partie positive de sa définition). François Laplantine et Alexis Nouss avaient publié un essai intitulé « Le métissage, un exposé pour comprendre - un essai pour réfléchir »²⁰⁸, et la définition qu'ils en proposent dans leur avant-propos me paraît forte intéressante sur ce point que nous traitons.

²⁰⁸. <http://classes.bnf.fr/classes/pages/actes/8/laplantine.pdf>

« Dans métissage, il y a, en toute fantaisie étymologique – mais le métissage est joyeux lorsqu’il est valorisé –, tissage, le travail du temps et du multiple. Si le terme, qui vient du latin *mixtus* signifiant « mélangé », apparaît pour la première fois en espagnol et en portugais dans le contexte de la colonisation (ainsi que les mots « mulâtre », « créole », « sang mêlé »), la notion se forme dans le champ de la biologie pour désigner les croisements génétiques et la production de phénotypes, c’est-à-dire de phénomènes physiques et chromatiques (couleur de peau) qui serviront de supports à la stigmatisation et à l’exclusion »²⁰⁹.

Bien avant le XVIII^e siècle et l’époque des réformes, le problème de l’identité était déjà posé en Amérique ; l’Amérique latine, de par la diversité de sa population, la quantité de pays qui la composent, les chocs culturels, ethniques, religieux, politiques et historiques qu’elle suppose, a bien du mal à comprendre sa composition, avant même celle du concept de progrès. Cette disparité et ce manque d’équilibre qui la représentent, sont-ils des entraves à la marche du progrès ? Ce stade de progrès ne l’a-t-elle pas déjà atteint à d’autres niveaux ? Si ce n’est pas le cas, a-t-elle besoin de se comparer aux autres sociétés ? Lorsque l’ancien ambassadeur de la République Bolivarienne du Venezuela au Costa Rica, Nelson Ramón Pineda Prada se pose la question sur l’identité du Venezuela, il ne voit pas en la classe dominante, le progrès de la nation :

« Como puede verse, en su afán por el control absoluto de la sociedad venezolana, la clase dominante no solo ha manipulado nuestro pasado histórico sino que, a lo largo del período que va entre 1864 y 1999, le “vendió” la idea, le hizo creer al pueblo venezolano que su proyecto de clase era el proyecto de toda la nación, hizo creer que la Nación era igual al Estado Liberal, se presentó como una clase novedosa, progresista y desarrollista; pretendió eximirse de su responsabilidad en el establecimiento de una sociedad discriminadora y explotadora »²¹⁰.

La professeur Polymnia Zagefka, de l’Institut des Hautes Etudes de l’Amérique latine (IHEAL) au Centre de Recherches Sociologiques et Historiques sur l’éducation « ENS Fontenay-St Cloud » avait développé dans son essai « Indios, Ibériques, Mestizos, Mulatos en Amérique espagnole : un point historique sur la construction sociale des catégories ethniques »²¹¹, un concept fort intéressant sur ce point du progrès de métissage en Amérique latine. Le processus auquel elle fait référence renvoi historiquement, dans le cas du Venezuela, à la proclamation de son indépendance, en juillet 1811. La recomposition de la société latino-américaine ne s’est pas faite en un jour ; le métissage, selon de nombreux professeurs et

²⁰⁹. Ibid p. 3

²¹⁰. <http://www.aporrea.org/actualidad/a141079.html>

²¹¹. http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/11/00/11/PDF/Metissage_Zagefka.pdf

historiens, a joué un rôle déterminant dans la création des classes sociales actuelles et a permis l'ascension sociale et financière des groupes tels que les métis et mulâtres dans le processus d'indépendance, « dans la mesure où ils étaient sans doute deux qui avaient le plus à y gagner », commente le professeur Lavallé, dans son paragraphe de l'épopée Bolivarienne²¹².

« Le processus de métissage qui a eu lieu depuis de siècles en Amérique latine et en Amérique centrale mettant en contact, - souvent sous une forme très violente - des populations fortement différentes, est aujourd'hui reconnu certes comme un fait historique fondateur des États-Nations et parfois comme un souvenir troublant de l'histoire nationale. Mais il est moins reconnu comme un processus actuel qui se déploie sous nos yeux, qui se fabrique en adoptant de nouveaux contours, en somme, qui participe de la recomposition sociale et politique des sociétés contemporaines. Dans ce processus nous pouvons percevoir deux mouvements opposés: d'une part la volonté de désigner, de circonscrire, de classer les différentes populations, pour pouvoir déterminer les caractéristiques des hommes qui les composent, leurs statuts, leurs modes d'action, leurs représentations. D'autre part, le refus, voire la résistance, que manifestent les populations à se laisser enfermer dans des catégories, fussent elles utilisées par les acteurs eux-mêmes dans des circonstances variées et selon des logiques multiples »²¹³.

²¹². Bernard Lavallé, *L'Amérique Espagnole de Colomb à Bolivar*, Paris: Belin sup. 2004, p.292

²¹³. Ibid.

* 1) Civilisation et barbarie

De tous les évènements qui composent l'histoire du progrès humain ou la diffusion de la civilisation européenne, nul n'a été aussi important que la découverte de l'Amérique. Après tant d'injustices sociales, de combats politiques, de guerres sanglantes, de massacres au nom de la religion, le continent tente de trouver une issue entre la civilisation et les legs de ses différentes cultures et la barbarie qui, malheureusement, fait partie intégrante de son histoire. Les conquistadors qui se sont emparé des pays de l'Amérique au XV^e siècle ont reproduit la barbarie du Moyen-Âge. Les sociétés humaines ne peuvent atteindre un grade élevé de « sociétés civilisées » que si elles progressent sur le plan social. Les vertus morales, sociales et politiques n'avancent pas selon chaque individu mais lorsque la nation tout entière a parfaitement son *Modus operandi*. Depuis l'époque de sa découverte, il s'est véritablement installé un système d'absorption des richesses, quelles qu'elles soient, en Amérique. Depuis le gouvernement de sa métropole, en passant par ses terres, ses populations réduites en esclavage et à des conditions de vie inhumaines, tout était soumis par la force pour que les conquérants puissent s'emparer des moindres richesses accessibles ; cela va sans dire que le bien-être et le progrès social ont été complètement oubliés. Dès lors, les outils nécessaires à toute société développée, tels que l'éducation, l'administration de la justice, le commerce juste et un gouvernement équitable pour tous, n'ont pas été mis à profit afin de construire une société civilisée. Comme le dit Julio Salas dans son ouvrage "Civilización Y Barbarie: Estudios Sociológicos Americanos", « Civilizar es cauterizar las úlceras nacionales y abolir las malas costumbres políticas, económicas y sociales, única manera de formar ciudadanos útiles o de capacitar a los nacionales para que triunfen en la lucha por la existencia »²¹⁴. L'instruction des citoyens est une des conditions primordiales pour que s'installe correctement une justice et une évolution sociale, valeurs qui, rappelons-le, sont une des bases de l'humanité. Les richesses provenant des divers secteurs tels que l'agriculture, le commerce, l'extraction des matières premières, les industries, etc., ne peuvent être le ciment des sociétés ; elles viennent s'ajouter aux bases déjà construites. En Amérique ce fut le contraire ; les guerres ont mis en place des castes, une religion, des privilèges et une barbarie qui n'ont pas permis à l'éducation d'avoir sa place. L'analphabétisme et l'ignorance de leurs droits ont conduit les populations

²¹⁴ . Julio César Salas, *Civilización Y Barbarie: Estudios Sociológicos Americanos*. Barcelona: Talleres Gráficos Lux. 1919, 189 p.

d'Amérique à être gouvernées par des tyrans, dans la quasi-totalité des pays composant le continent.

Ce besoin de civilisation des peuples est en relation avec la quantité de libertés dont ils jouissent. On mesure la qualité d'une société à partir des droits et devoirs qu'elle donne à ses citoyens. En Amérique, toutes les sociétés qui étaient gouvernées par des dictateurs, qui donnaient des privilèges à un certain nombre de personnes, selon leur classe sociale, et qui accumulaient de l'argent pour leur propre développement, ne pouvaient pas être appelées des sociétés libres, sociales, éduquées ou civilisées. C'étaient des sociétés barbares et sauvages. Malgré son insertion dans la dynamique économique mondiale et sa proximité face à la superpuissance que représentent les États-Unis, l'Amérique latine possède son propre rythme et son lourd passé. Les cycles historiques qui l'ont façonnée ont donné lieu à deux étapes :

- Son entrée dans l'ère moderne (1870-1914)
- Ses transformations politiques et économiques (1980-1990)

L'instabilité a toujours fait partie de sa dynamique en tant que continent. La domination des caudillos a grandement affecté son potentiel pour devenir une société calme et socialement juste. C'est ce que démontre le tableau politique de l'Amérique latine en 1870 sous l'emprise des Caudillos ²¹⁵:

Pays	Chefs de l'Etat	Mode d'accession au pouvoir	Caractérisation de la période
Argentine	Domingo Sarmiento (1868-1874)	Élection	1870-1880: processus chaotique d'unification nationale
Bolivie	Mariano Melgarejo (1864-1870)	Coup d'État	1879-1883: guerre du Pacifique, défaite et caudillisme jusqu'en 1884
Brésil	Pierre II (1831-1871)	Abdication de son père, Pierre I	Déclin de l'Empire puis fondation de la République en 1889
Chili	José Joaquín Pérez (1861-1871)	Élection	1871: République libérale 1879-1883: guerre du Pacifique

²¹⁵ Olivier Dabène, *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, Paris : Armand Colin. Collection Cursus. 2010, p.4

Colombie	Mandat présidentiel réduit à 2 ans et 15 présidents libéraux entre 1864 et 1886	Élection et intervention de la "garde colombienne"	Guerre civile et instabilité
Costa Rica	Tomás Guardia (1870-1882)	Coup d'État	Retour à l'ordre démocratique en 1882
Équateur	Gabriel García Moreno (1861-1875)	Désignation par l'Assemblée constituante	Dictature catholique, Guerre civile en 1895
Guatemala	Miguel García Granados (1871-1873)	Coup d'État (révolution libérale)	Caudillisme (1873-1885: Justo Rufino Barrios)
Mexique	Benito Juárez (1861-1872)	Démission du président Comonfort, réélection en 1867	Caudillisme (1876-1910: Porfirio Díaz)
Paraguay	Francisco Solano López (1862-1870)	Désignation par le président (son père)	Guerre de la Triple Alliance (1864-1870), caudillos jusqu'en 1898
Pérou	José Balta (1868-1872)	Élection	1879-1883: guerre du Pacifique, défaite et caudillisme
Uruguay	Lorenzo Bartlle (1868-1872)	Désignation par l'Assemblée générale	1870-1972: guerre civile 1876-1890: dictature militaire
Venezuela	Antonio Guzman Blanco (1870-1888)	Coup d'État	Caudillos des Andes jusqu'en 1945

Ce déséquilibre politique constant dont ont souffert le continent et le Venezuela ont donné lieu à de multiples périodes autoritaristes, ce qui a donc empêché l'installation d'un modèle d'une société civilisée. Au milieu du XIX^e siècle, bien que l'ensemble des pays de l'Amérique latine aient accédé à l'indépendance, l'instabilité sociale, économique et politique a perduré. Comme le souligne Olivier Dabène dans un autre de ses ouvrages, *Atlas de l'Amérique latine*, « Dans certains pays, la diversité ethnique très marquée est un facteur aggravant. Aucun des nouveaux pays ne dispose d'une culture nationale bien définie, ce qui constitue un obstacle à la construction des Etats-nations, jusque-là inexistantes »²¹⁶. Les pays barbares sont ceux que l'on peut qualifier de la sorte, car leur gouvernements ne les soutiennent pas et n'exercent pas auprès d'eux leurs rôles de gouvernants. Ces pays ont été détruits par plusieurs coups d'états, des guerres civiles, etc., et n'ont pas eu comme facteur de réunification une cohésion sociale mais bel et bien une force militaire.

²¹⁶ Olivier Dabène, *Atlas de l'Amérique latine : Les révolutions en cours*, Paris : Autrement. Collection Atlas/Monde. 2010, p. 10

La modernisation économique a dû être impulsée par les économies montantes européennes et nord-américaines, le continent souffrant alors d'une instabilité politique et économique absolument forte. Les investissements étrangers ont donc joué un rôle majeur dans la stabilité que les pays du continent ont eu lors du XX^e siècle. Le côté barbare du continent, qui s'est vu reflété dans bien des secteurs, vient du caudillo. Qu'est-ce que c'est ?

- C'est ce rapport à la terre : ce désir d'exploiter les richesses du sol et de s'approprier de grands domaines dans le continent.
- C'est également cette apparition d'une société rurale avec ses relations déséquilibrées entre les paysans et les propriétaires terriens, tels que Doña Bárbara,
- Nous pouvons aussi y inclure ces élites de la société qui profitaient de la confusion politique et sociale de leurs pays pour s'enrichir d'avantage.

C'est dans cette anarchie, cette jungle barbare, ce chaos, qu'a tenté de s'installer la modernité. Les multiples confédérations, les crises politiques et les incessantes guerres civiles empêchèrent un processus de construction d'une société égalitaire. Cependant, le commerce s'est vu développé au milieu du XIX^e siècle : les plantations bananières, l'agriculture, le sucre, le café ou le blé ont permis la naissance d'une économie et d'un boom économique sans précédent. A présent, quels sont les indicateurs de prospérité économique, politique et sociale que nous devons considérer pour dire si le développement du continent s'est fait dans la voie de la civilisation ou de la barbarie ? Prenons-nous en compte l'investissement des capitaux étrangers ? La croissance du produit intérieur brut (PIB) ? Ou encore les progrès du capitalisme, de l'industrialisation des modes de travail ? A vrai dire, il faut tout considérer. Après avoir consulté de multiples ouvrages, je vais établir une liste des facteurs, positifs, ayant emmené l'Amérique latine du XIX^e siècle à celle du XX^e.

- L'exploitation des matières premières
- L'exportation des richesses minières
- La culture du café et sa vente dans le monde
- La construction du chemin de fer
- L'élevage et la culture des céréales
- Le développement des industries
- L'industrie chimique

- Les capitaux étrangers
- La forte demande d'engrais
- Le développement du textile
- L'accroissement des populations
- Le développement des sociétés sur le modèle Européen et Américain du nord
- Les mouvements étudiants et littéraires
- L'immigration massive au Brésil
- Le recul des frontières
- L'accroissement des capitales et l'apparition de couches sociales moyennes notamment en Uruguay
- La révolution Mexicaine

Aussi étrange et perturbant que cela paraisse, il semble que, pour beaucoup d'experts, la Première Guerre Mondiale de 1914—1918 ait eu des retombées « positives » sur l'économie en Amérique latine. Je m'explique : la demande de matières premières et le développement des capacités de production de chaque pays a permis que s'installe une prospérité jusque là méconnue de 1914 à 1930. La guerre a bien sur eu des conséquences désastreuses pour beaucoup de pays, mais les investissements sur le marché mondial ont permis un certain développement des marchés. Le crash de 1929 marquera ensuite une rupture et déstabilisera cette prospérité. C'est à partir de cette barbarie et de ce chaos politique que Gallegos écrira son roman, il les utilisera comme trame de fond pour raconter son histoire :

« En 1929, le Vénézuélien Rómulo Gallegos (1882-1969), qui fut d'ailleurs président de la République en 1948, donna à l'Amérique latine un des romans les plus célèbres : *Doña Bárbara*. L'histoire politique chaotique du Venezuela inclina Gallegos à dépeindre un affrontement entre civilisation et barbarie, dans le cadre d'un ordre social finalement conservateur et paternaliste »²¹⁷.

²¹⁷ Olivier Dabène, *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, Paris : Armand Colin. Collection Coursus. 2010, p. 43

* 2) Les étapes du développement au Venezuela

Connu sous le nom de « Tierra de Gracia », le Venezuela est un pays, à l'égal de la grande majorité des pays d'Amérique latine, à l'histoire mouvementée. Les causes sont nombreuses et semblables à cette partie du continent d'Amérique : un long passé colonial, la présence de plusieurs tribus indiennes, la période des indépendances qui s'est faite dans la violence, ainsi que la succession de dictateurs ou l'abus de propriétaires terriens. Plusieurs événements auront marqué son histoire comme le signale Arturo Sosa A. dans son essai « Modernización y democracia: una lectura del siglo XX venezolano »²¹⁸, notamment la nationalisation du pétrole au Venezuela en 1974²¹⁹, la quantité saisissante des coups d'états, ou encore le Pacte de « Punto Fijo »²²⁰ pour assurer la démocratisation du pays en 1958. Tout comme je l'ai fait jusqu'à présent dans ce travail, je vais donner une nouvelle définition de la modernité, proposée cette fois-ci par l'auteur Arturo Sosa A, afin de toujours ouvrir des pistes quant à sa compréhension.

« Por modernidad se entiende ese esfuerzo sistemático de ¿Superar el atraso? de las sociedades rurales mediante, el desarrollo de las fuerzas productivas hacia la industrialización, concebida como un modo de producción más eficaz para proveer las bases materiales de la sociedad. Significa, también, el uso de nuevas formas de tecnología en todos los ámbitos de la vida social, el desarrollo de las comunicaciones, la expansión de los servicios públicos, cambios radicales en las formas de ocupación y trabajo. Está asociada a la introducción de la razón y el comportamiento racional como máxima instancia del auténtico comportamiento humano y, evidentemente, a la ampliación y expansión de la educación en todos los niveles y a todas las capas de la población. La modernidad exige, también, el surgimiento de múltiples y pluralistas formas de asociación social con participación masiva»²²¹.

Pour l'auteur, la définition de modernité englobe donc l'usage de 'nouvelles technologies', de 'dépassement du retard' et de 'développement des forces productives pour une industrialisation sensée être plus efficace pour les bases de la société'. Comme nous avons pu le constater jusqu'à présent, ce sont des qualités signifiantes sur lesquelles ce sont mis d'accord beaucoup d'autres auteurs, mais également de sociologues ou philosophes. Cette complexité du concept de modernité, s'est installée au Venezuela en plusieurs phases que

²¹⁸. http://www.ucab.edu.ve/tl_files/Catedradehonor/modernizacion.pdf

²¹⁹.

http://www.pdvs.com/index.php?tpl=interface.sp/design/readmenuhist.tpl.html&newsid_obj_id=104&newsid_temas=13

²²⁰. <http://www.senat.fr/rap/101-344/101-3445.html#fn6>

²²¹. http://www.ucab.edu.ve/tl_files/Catedradehonor/modernizacion.pdf

nous allons à présent étudier. Commençons avec l'historien Germán Carrera Damas, de l'« Escuela de Historia. Facultad de Humanidades y Educación de la Universidad de los Andes ». Il avait publié en mai 2006 un essai intitulé « Venezuela: petróleo, modernidad y democracia »²²². Son travail consistait à établir, alors, la relation directe entre le pétrole et le dit concept de modernité et des effets secondaires que cette relation a entraîné : l'utilisation des matériaux, l'effet sur la société, la culture, la compétitivité sur la scène internationale, etc. Le poids politique à cette époque a été d'une grande importance.

Une des périodes marquantes fut celle de la dictature de Juan Vicente Gómez, en 1908. Elle dura jusqu'en 1935²²³. Cependant, la découverte de gisements pétroliers dans le golfe de Maracaibo, alors qu'il était au pouvoir, entraîna un essor économique certain pour le pays. C'est ce que corrobore Germán Carrera Damas dans son essai: « La correlación entre petróleo y modernidad está condicionada por un grado básico de capacidad político-administrativa, como sucedió en la Venezuela de las décadas 1910-1930, por obra de algunos de los ministros de la dictadura »²²⁴. Nous pouvons dire du Venezuela qu'avec la découverte, l'utilisation et la commercialisation du pétrole, il est entré dans l'ère capitaliste, si chère aux sociétés occidentales, à partir de cette époque-là. Le développement de la société va alors devenir une priorité de ses différents dirigeants dans les années qui suivront. Les capacités de la technologie seront ainsi mises en œuvre pour organiser la société. Lorsqu'il établit son étude comparative, « Colombia y Venezuela Siglo XX: Entre la Modernidad Democrática y la Modernización Reaccionaria Elementos Críticos para una Historia Comparada »²²⁵, l'historien Colombien, sociologue et Docteur en Histoire, Javier Guerrero Barón, parle d'ailleurs de cette époque de transition que les deux pays ont traversé pour atteindre cette modernité :

« Lo común es que ambos países transitan por el autoritarismo y desarrollan una etapa de transición hacia la modernidad democrática a partir de los años treinta, mediante una experiencia reformista que desemboca en una crisis institucional resuelta mediante golpe militar y una posterior transición a la democracia, ésta última de manera simultánea, a partir de un pacto institucional de las principales fuerzas políticas, sobre el cual se construye la democracia contemporánea »²²⁶.

²²². <http://www.c3ig.com/webFRBAgosto2006/Confytrabj/vpmdgcarr.pdf>

²²³. <http://www.country-data.com/cgi-bin/query/r-14516.html>

²²⁴. <http://www.c3ig.com/webFRBAgosto2006/Confytrabj/vpmdgcarr.pdf> p. 2

²²⁵. <http://www.scribd.com/doc/46675120/-data-H-Critica-16-02-H-Critica-16>

²²⁶. Ibid. p. 2

Le contrat social, la révolution française, les philosophes positivistes ainsi que les courants et utopies du socialisme, ont traversé les frontières et sont arrivés au Venezuela à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e ; ils ont commencé à façonner le pays, tandis que comme le suggère Guerrero Barón, les réactions d'un clergé strict, inspirées de tendances monarchiques européennes, ont également fait leur chemin dans la société vénézuélienne : « Mientras, reacciones clericales y restauracionistas inspiradas en tendencias monárquicas europeas se reflejaban en partidos conservadores, muchos de ellos con tendencias hispanistas y, en su casi totalidad, católicos »²²⁷. Comme le soutenait l'historien Germán Carrera Damas, le pétrole a joué un rôle majeur dans les premiers pas du Venezuela dans l'ère de la modernité, mais également le poids de la démocratie ; des facteurs historiques tels que la Seconde Guerre Mondiale et la participation des Etats-Unis vont de ce fait, accélérer sa participation.

« La etapa “Petróleo y democracia” representa el escenario en el cual confluyeron, a mediados del siglo XX, los avances hacia la modernidad logrados por la sociedad venezolana, en seguimiento de la estrategia general adoptada en la etapa precedente, con las circunstancias políticas internacionales generadas en función de la Segunda guerra mundial, y en especial de las derivadas de la participación en ella de los Estados Unidos de América. Esta conjunción de factores auspició el inicio de la instauración de la república liberal democrática, cuya peripecia vivimos hoy »²²⁸.

Le champ intellectuel du Venezuela au XX^e siècle, va s'enrichir avec l'apport du courant du « positivisme » des philosophes et de ses écrivains. Ce courant tient ses origines de la fin du XIX^e siècle, comme le stipule la thèse de Julio Yopez « Origines et diffusion du positivisme intellectuel et politique au Venezuela: 1866-1890 »²²⁹. Ces changements dans le panorama intellectuel du pays, accouplés à l'unification politique mise en place au lendemain de la création de la « Revolución Libertadora » en 1902, ainsi qu'à une intense exploitation pétrolière sous Juan Vicente Gómez, amenèrent les premières pierres à l'édifice du projet modernisateur du Venezuela. Cependant, son triomphe ne fut pas total, bien au contraire. Tentons d'établir une liste des causes de l'époque :

- Premièrement, une grande partie de la population était analphabète,

²²⁷, op. Cit. p. 2

²²⁸, <http://www.c3ig.com/webFRBAgosto2006/Confytrabj/vpmdgcarr.pdf>

²²⁹. Julio Yopez, Thèse : Histoire, *Origines et diffusion du positivisme intellectuel et politique au Venezuela: 1866-1890*, Université de Paris 1. 1984, 870 p.

- Ensuite, sous le poids des dettes accumulées par le pays au fil des ans, le développement a eu du mal à démarrer, et ce malgré le commerce des matières premières,
- Après, le manque de capitaux privés et public pour le secteur de la science et des hautes technologies.

Ces points démontrent la position dans laquelle se trouvait le pays au début du siècle dernier, et seuls les capitaux étrangers dédiés à l'achat du fer et du pétrole, ainsi qu'à leur extraction ont permis, dans un premier temps, de permettre au pays de sortir d'un marasme économique sérieux. Ce recours aux matières premières aura été l'élément déclencheur pour l'entrée dans la modernité, idée sur laquelle Arturo Sosa A. me rejoint :

« Un país apenas iniciando su unificación política, con escasas comunicaciones internas, territorialmente inmenso y de escasa densidad de población. Un país con un Estado dependiente de los impuestos de unos pocos productos agropecuarios, lleno de deudas, con la inmensa mayoría de la población analfabeta y afectada por nefastas enfermedades endémicas (paludismo, tuberculosis). Un país sin capacidad tecnológica ni capitales (privados o públicos) suficientes para impulsar algún desarrollo industrial, estaba en condiciones muy desfavorables para negociar las condiciones de una industria de gran intensidad de capital y requisitos tecnológicos sofisticados como la petrolera. El Estado venezolano obtuvo lo que un sagaz propietario de tierras podía lograr en ese momento »²³⁰.

Une grande étape sera franchie en 1925 : celle qui atteste que le pétrole devient la matière première phare du pays, devant le café. Le processus de modernisation du pays continue donc sa route ; toutefois la même année est signée la Constitution du Venezuela, en faveur du président Vicente Juan Gómez, mais elle sera sanctionnée par le Congrès des États-Unis du Venezuela à Caracas le 24 Juin 1925²³¹. De 1945 à 1948 éclatent des coups d'État et le président Medina est renversé²³², Rómulo Betancourt est alors nommé président du gouvernement révolutionnaire. Ce qui aura été nommé par la presse « l'élite moderne modernisatrice » se donnera pour mission d'accélérer le processus de modernité, mais sans une démocratie et des droits pour tous les citoyens, le Venezuela ne parvient pas à sortir de ses problèmes.

²³⁰. http://www.ucab.edu.ve/tl_files/Catedradehonor/modernizacion.pdf p. 4

²³¹. http://es.wikipedia.org/wiki/Historia_del_constitucionalismo_venezolano

²³². http://www.auyantepui.com/historia/posiciones.html#romulo_1

À partir de 1958, après plusieurs coups d'États et de gouvernements successifs, une nouvelle tentative de négociation politique voit le jour, c'est la création du « Pacte de Punto Fijo ». « Se supera el sectarismo como característica predominante del comportamiento de las parcialidades políticas, incluyendo los partidos. Se pasa del uso de los golpes de Estado al voto universal como instrumento de cambio político »²³³. Bien qu'ayant permis 30 ans de démocratie dans le pays, grâce au système de l'alternance politique, le Pacte aura également donné naissance à la corruption et à la chute des revenus du pétrole²³⁴. De 1976 à 1999, le monde subit des changements majeurs : la chute du mur de Berlin, la fin de la bipolarisation entre Socialisme et Capitalisme, la révolution technologique, etc. L'économiste, candidat à Docteur en Politique et Commerce Pétrolier International de l'Université Centrale du Venezuela, Andrés Ramón Giussepe Avalo, développe tout au long de son ouvrage intitulé « Petrodiplomacia y Economía en Venezuela: Un análisis retrospectivo y prospectivo de las relaciones comercio-petroleras venezolanas »²³⁵, les différentes étapes et l'influence que le pétrole a eu dans l'histoire du pays. Il insiste sur le fait que la croissance économique nationale a pu s'effectuer sans endettement, fournissant aux puissances mondiales, cet « or noir »²³⁶.

Ces étapes que le Venezuela a traversées pour arriver à la période moderne, n'ont cependant pas été admirées par tous : des artistes Vénézuéliens tels que Simón Rodríguez, l'historien Colombien, sociologue et Docteur en Histoire, Javier Guerrero Barón, ou le photographe Alexander Apóstol. Ils ont chacun manifesté leurs opinions sur le phénomène. Lors d'une interview avec la journaliste Marjorie Delgado pour le journal « El Nacional » le 15 de septembre 2008, Alexander Apóstol a profondément manifesté son aversion pour le concept de comprendre le Venezuela comme faisant partie intégrante de la modernité, avec ses arguments. « La modernidad en Venezuela fue un asunto de chequera »²³⁷. La journaliste présente Apóstol comme un homme déçu des progrès. Il est vrai qu'il va jusqu'à nommer le pays comme la ruine de la modernité, mais il semble comme l'interview le montre, désabusé

²³³. http://www.ucab.edu.ve/tl_files/Catedradehonor/modernizacion.pdf p. 10

²³⁴. <http://nuevomundo.revues.org/628>

²³⁵. Andrés Ramón Giussepe Avalo, *Petrodiplomacia y Economía en Venezuela: Un análisis retrospectivo y prospectivo de las relaciones comercio-petroleras venezolanas*, Editorial Académica Española. 2011, 332 p.

²³⁶.

[http://www.eumed.net/libros/2011b/959/FASE%20POSTNACIONALIZACION%20PETROLERA%20\(1976-1999\).html](http://www.eumed.net/libros/2011b/959/FASE%20POSTNACIONALIZACION%20PETROLERA%20(1976-1999).html)

²³⁷. <http://venezuelareal.zoomblog.com/archivo/2008/09/15/alexander-Apostol-La-modernidad-en-Ven.html>

des étapes franchies par le pays. Néanmoins, je pense que le point de vue de ce photographe est surtout lucide et clair et il représente la pensée d'une partie des intellectuels de pays: « Apóstol considera que la modernidad fue una cuestión de vibración de ilusiones con chequera, una fisicromía de billetes, un brochazo de renta petrolera. Para el artista, uno de los venezolanos que flota en el mercado del arte internacional, Venezuela es un país de alquiler »²³⁸. Selon le photographe, une majorité de contemporains comme lui et Rodriguez ont adopté une attitude d'investigation et de questionnement envers le pays et le concept de la modernité ; la vente du pétrole a certainement été, comme ils l'admettent, une bénédiction dans ses débuts, mais elle n'a pas totalement donné la place de société moderne au Venezuela car le pays n'était pas prêt. « Decidimos ser modernos de un día para otro. Decidimos hacer cientos de construcciones para parecer modernos, pero no había un trabajo de internalización de ese proceso »:

« Todos sabemos que fue un proyecto inconcluso y fallido que no tuvo al final mayor sentido. Muchos tienen nostalgia de eso. A mí me llama la atención que al Hotel Humboldt, que es uno de los símbolos de la ciudad, se hagan visitas guiadas que acentúan que es una ruina, cuando es un edificio de cincuenta años, no es el Partenón »²³⁹.

Professeur de l'Université de Zulia au Venezuela, Javier Martín Meneses Linares avait publié en 2010, un article dans la revue « Omnia »²⁴⁰, intitulé « Modernidad y escritura en la Venezuela de finales del siglo XIX y comienzos del XX. Caso: Teresa De la Parra »²⁴¹ qui traitait essentiellement du sujet des femmes comme protagonistes dans des romans écrits par des femmes, dans la littérature du XX^e siècle. Cependant, dans son travail d'investigation, une définition a détenu mon attention lorsqu'il parle de la modernité : « La modernidad es ante todo la invención del individuo, un modo de vida y de organización social. Ese individuo específico, presente de manera empírica en toda sociedad, va a convertirse también en agente normativo de las instituciones y de los valores que la sustentan »²⁴². Selon Meneses Linares, l'individu vient à former partir de la 'masse' lorsqu'il vient assimiler le concept de modernité dans la société. L'homme a inventé cette modernité, elle a ensuite pris le devant et s'est vue déplacée dans les arts, l'architecture, la mode, la littérature, la philosophie, l'histoire, etc. Le

²³⁸. Ibid.

²³⁹. Ibid.

²⁴⁰. Omnia Año 16, No. 2, 2010, pp. 79-92

²⁴¹. <http://revistas.luz.edu.ve/index.php/omnia/article/viewFile/5552/5353>

²⁴². Ibid. p. 89

concept fait à présent parti de l'homme, lui-même s'autoproclame moderne lorsqu'il pense avoir atteint un niveau de technologie suffisamment élevé. C'est une invention de l'homme. Malgré cela, Meneses Linares tend à laisser penser que l'homme n'a plus le contrôle de cette modernité, elle l'a dépassé, désormais il est introduit comme pièce du 'puzzle'. C'est une thèse qu'il ne faut pas prendre à la légère à en lire l'ouvrage de 1988 de Marshall Berman : « Ser modernos es encontrarnos en un entorno que nos promete aventuras, poder, alegría, crecimiento, transformación de nosotros y del mundo y que, al mismo tiempo, amenaza con destruir todo lo que tenemos, todo lo que sabemos, todo lo que somos »²⁴³.

Pour des auteurs et professeurs tels que Berman ou Meneses Linares ou d'autres détracteurs de la modernité, elle est devenue ce feu avec lequel l'homme risque de se brûler ; tandis que pour l'auteur, sociologue et professeur de la UCAB : Mikel de Viana, elle n'est pas arrivée à ce stade, il perçoit dans la société du Venezuela une résistance au changement.

« No es una "sociedad moderna" en el sentido convencional de la expresión, y tampoco una "sociedad dual" en la que claramente se opondrían un polo moderno a otro premoderno, sino otra preñada de tensiones y discontinuidades que ofrece una apariencia moderna por la implantación de los productos de la modernidad [...] »²⁴⁴.

Le développement d'une société Latino-américaine comme celle du Venezuela, au XX^e siècle, s'est faite autour de changements sociaux, historiques, géopolitiques mais surtout financiers. D'après ma lecture de l'article de Mikel de Viana, mais également de nombreux autres auteurs et philosophes, les conditions d'une société moderne seraient les suivantes :

- Une administration économique fondée sur l'utilisation et la commercialisation des matières premières avec un respect environnemental.
- La volonté de transformer la nature avec l'aide de la technologie et de la science.
- Une éthique rationnelle commune à tous les hommes.
- Un système de règles pour permettre une cohésion sociale et éviter le chaos.
- Des institutions créées par les hommes qui elles mêmes créent d'autres institutions dont l'objectif est une meilleure condition de vie pour tous.

²⁴³. Marshall Berman, *Todo lo sólido Se desvanece en el Aire. La experiencia de la Modernidad*. Buenos Aires: Siglo XXI. 2001, p. 1

²⁴⁴. Mikel de Viana, Revista SIC, *La Sociedad venezolana y su resistencia al cambio*, N° 600. Diciembre 1997, p. 568

Ces conditions ne trouvent cependant pas toutes leur place au Venezuela. Beaucoup de journalistes, artistes et auteurs se plaignent du fait que la société civile ne représente pas cet état de modernité tant utopique à leurs yeux. « L'apparence d'une société moderne », « des abords externes de modernité », ce sont des expressions que j'ai vu reflétées dans de nombreux ouvrages, articles et thèses puisque les contemporains vénézuéliens voient en Chávez et en la situation économique du pays, des éléments qui ne représentent pas des signes d'une société moderne.

« Hablamos del cambio preciso para que la sociedad venezolana definitivamente ingrese en la modernidad. La modernización parece un proceso exógeno respecto a nuestra cultura, al punto que la historia de la Venezuela Republicana bien podría verse bajo la óptica de los reiterados intentos de implantación de la modernidad desde las élites sociales y, en el presente siglo, desde el Estado »²⁴⁵.

Lorsque je fis référence, en début de chapitre, à l'essai « Venezuela: petróleo, modernidad y democracia »²⁴⁶, de l'historien Germán Carrera Damas, je soutenais son point de vue d'un lien de cause à effet, entre le pétrole et le concept de modernité ; à présent, je voudrais que nous nous intéressions à l'expression suivante qu'il a employé : « [...] el desarrollo de la aptitud tecnológica de la sociedad, resultante de la conjunción de la organización social, la capacidad técnica y el conocimiento »²⁴⁷. La révolution industrielle qui est née au XIX^e siècle, et à laquelle fait référence l'historien, a certainement changé les modes de vie des hommes des sociétés développées. Le Venezuela n'étant pas encore entré jadis dans cette ère, a comme le souligne Carrera Damas, dû faire preuve d'adaptation et développer une attitude ouverte aux changements qui impliquait la modernisation de la société. Les circonstances politiques, l'extraction et la vente du pétrole, l'alternance à la tête de l'État, le développement de l'économie et la population ainsi que le 'taux d'alphabétisation en croissance constante'²⁴⁸, ont permis, malgré tout, un accroissement du pays à plusieurs niveaux.

Ce sont ces transformations et ces mutations du Venezuela auxquelles fait allusion Nikita Harwich Vallenilla du CIHALC (Centro de Investigaciones Históricas sobre América Latina y el Caribe). Docteur à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, au département

²⁴⁵. op. Cit. p. 1

²⁴⁶. <http://www.c3ig.com/webFRBAgosto2006/Confytrabj/vpmdgcarr.pdf>

²⁴⁷. Ibid. p. 2

²⁴⁸. <http://www.indexmundi.com/g/g.aspx?c=ve&v=39&l=fr>

de Langues Etrangères Appliquées (LEA), il a écrit en 1990 un essai intitulé : « El positivismo venezolano y la modernidad »²⁴⁹. Il définit la modernité dans les termes suivants :

« Se puede definir a la modernidad -en términos políticos- a través del conjunto de mutaciones que, a partir de la segunda mitad del siglo XVIII europeo, convierten al individuo, como lo expresa Louis Dumont, en el sujeto normativo de las instituciones: una concepción individualista del hombre y una concepción contractual de la sociedad »²⁵⁰.

Les principes de liberté, démocratie, droits et devoirs, tels que le droit de vote qu'il cite plus loin, font partie intégrante de cette modernité. Au Venezuela, pour son développement, elle prend la forme du 'positivisme' d'Auguste Comte, dont nous avons parlé auparavant. C'est sous la forme d'un processus d'émancipation que le pays entre dans la modernité et l'admet. Nonobstant, ce courant de pensée philosophique hérité du XIX^e siècle n'a pas manqué d'animer une critique sévère de la part d'auteurs tels que l'historien et écrivain vénézuélien Elías Pino Iturrieta dans son ouvrage « Positivismo y Gomecismo »²⁵¹ ou encore Augusto Mijares l'historien, écrivain, avocat et journaliste dans son essai sur l'Amérique latine : « La Interpretación pesimista de la sociología hispano-americana »²⁵². Le Docteur en LEA, Nikita Harwich Vallenilla, soutient que ce positivisme au Venezuela a été reçu avec négativité et cynisme comme le faisait Mariano Picón Salas ; il en tire donc la conclusion suivante : « en otras palabras, analizar el positivismo venezolano es analizar una aproximación hacia la antimodernidad »²⁵³. Mariano Picón Salas était un historien, écrivain, professeur, diplomate et homme politique vénézuélien haut placé. Ayant fuit le régime de Juan Vicente Gómez, auquel nous avons fait référence auparavant lorsqu'il a imposé sa dictature durant plusieurs années, Mariano Picón Salas a écrit une quantité d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique latine. Du positivisme comme étape de développement, il n'y voit qu'un mirage conceptuel: « se puede hablar del positivismo venezolano solo en la medida en que las escuelas filosóficas europeas cambian un poco de gusto como los vinos, al cruzar el Atlántico »²⁵⁴.

²⁴⁹. <http://dspace.uah.es/dspace/handle/10017/5769>

²⁵⁰. Ibid. p. 1

²⁵¹. Elías Pino Iturrieta, *Positivismo y Gomecismo*, Facultad de Humanidades y Educación, Instituto de Estudios Hispanoamericanos, Universidad Central de Venezuela. 1978, 153 p.

²⁵². Augusto Mijares, *La Interpretación pesimista de la sociología hispano-americana*, Coop. de Artes Gráficas. 1938, 83 p.

²⁵³. <http://dspace.uah.es/dspace/handle/10017/5769>

²⁵⁴. Mariano Picón Salas, *Venezuela: Algunas Gentes y Libros*, Caracas: Fundación Eugenio Mendoza. 1962, p. 13

Cet état de société moderne plébiscité au Venezuela du XX^e siècle n'a réellement trouvé son point de départ que lorsque s'est réalisé la refonte et modernisation du système agricole vénézuélien, et ce à la fin des années 30, après la mort de Juan Vicente Gómez en 1935, l'homme dont la dictature a presque duré 30 ans. Le professeur titulaire à l'Université Centrale du Venezuela (UVC), rattaché à la Faculté d'Agronomie, Germán Pacheco Troconis, expliquait en 2009, dans la revue « Revista Electrónica Latinoamericana de Estudios Sociales, Históricos y Culturales de la Ciencia y la Tecnología », le déroulement de l'agriculture.

« La modernización agrícola venezolana se realizó en el siglo pasado en un proceso de varias décadas, culminando entre 1936-1968. Empero sus raíces son de mayor data, los primeros esfuerzos sustantivos concurren en las primeras décadas del siglo XX. Para llevarla a cabo las Ciencias Agrícolas fueron concebidas como un instrumento para dominar la naturaleza e impulsar la modernización. Su desarrollo presupone un conjunto de recursos de infraestructura, financieros y humanos, con serias restricciones en el país a inicios del siglo pasado. Entre éstos el capital humano de formación científica y tecnológica para emprender la modernización agrícola, relevaba como estratégico. Dado el estadio incipiente de las Ciencias Agrícolas en Venezuela, la disponibilidad de personal técnico y científico era prácticamente inexistente. Su concurso fue obtenido mediante la contratación de científicos y expertos agrícolas extranjeros, por el Estado venezolano»²⁵⁵.

Le pays s'est développé grâce aux infrastructures financières, humaines et agricoles. La technologie a servi la modernisation du Venezuela, mais de sérieuses restrictions ont dû être mises en place comme le souligne Pacheco Troconis. Un argument que j'ai retrouvé dans son article, mais également dans d'autres lectures, concernant l'avènement de l'agriculture en Amérique latine, a été le suivant : « La experimentación y su divulgación tecnológica: un resultado de la perseverancia de los pioneros agrícolas »²⁵⁶. De 1947 à 1957 le pays a ouvert ses portes puisqu'il avait grand besoin d'une main d'œuvre à bas coût pour les secteurs de la construction et de l'agriculture et un taux important d'immigrants est venu au Venezuela: « de 48 agrónomos sólo 8 eran venezolanos representando el componente exterior un 83.3% »²⁵⁷. Je terminerais ce chapitre avec une citation du Docteur en LEA, Nikita Harwich Vallenilla : « la alternativa de pensar sociológicamente la modernidad como fenómeno, en el marco de la nueva coyuntura, producto de la dinámica evolutiva de una nación, en este caso de una nación llamada Venezuela »²⁵⁸.

²⁵⁵. <http://www.saber.ula.ve/bitstream/123456789/29097/1/articulo1.pdf>

²⁵⁶. Ibid. p. 20

²⁵⁷. op. Cit. p. 20

²⁵⁸. <http://dspace.uah.es/dspace/handle/10017/5769>

III

—

LA LITTÉRATURE VÉNÉZUÉLIENNE

—

III – LA LITTÉRATURE VÉNÉZUÉLIENNE –

Les origines de la littérature du Venezuela remontent à la période coloniale. Sa première manifestation connue au Venezuela est la littérature autochtone, c'est-à-dire créée par les indigènes, dont on présente aujourd'hui les récits dans les musées. La caractéristique des œuvres de cette époque réside dans le fait que les auteurs font référence au « Nouveau monde ». Les terres découvertes par les colons tels que Christophe Colomb, sont le point de départ de l'imagination des auteurs du Venezuela. Cependant, cette littérature, propre aux cultures indigènes qui s'est développée bien avant l'arrivée des conquistadors espagnols, a été conservée par la voie de la tradition orale. De ce fait, et malgré que des auteurs aient tenté de réécrire des œuvres avec les indigènes, pour en conserver des traces, la littérature du début du XIX^e siècle n'est pas très abondante. Comme nous l'avons expliqué auparavant, la préoccupation du siècle, autant des intellectuels que des politiques ou des scientifiques, étaient la quête pour le progrès, la propagation des idées d'indépendance et de liberté et développer les idées 'éclairées' des philosophes et inventeurs qui appartenaient au XVIII^e siècle.

Walter D. Mignolo est un sémioticien Argentin contemporain, Professeur à l'Université de Duke, Professeur chercheur à l'Université Andine Simón Bolívar à Quito en Équateur, a publié sur la sémiotique, la théorie littéraire, et a travaillé sur différents aspects du monde moderne et colonial. Il explore des concepts tels que le colonialisme, la géopolitique du savoir, la transmodernité, la pensée et la pluridisciplinarité. Sa pensée visionnaire l'amène à s'intéresser sur le déclin de la modernité occidentale. Il traite ce côté sombre et explore la nature et les limites de la pensée sociale moderne. Dans son approche littéraire et dans son œuvre *The Darker Side of Western Modernity*²⁵⁹, il décrit comment le colonialisme est apparu comme une nécessité pour la prise du pouvoir par les pays Européens qui ont colonisé l'Amérique latine. De là il explique comment se sont construits les idées de la civilisation occidentale, et comment et pourquoi, économiquement et historiquement parlant, l'Europe s'est imposée comme le centre du monde. Mignolo explique que la modernité occidentale, étant une matrice complexe, a été créée dans un seul but : celle d'établir l'étendue des pouvoirs des hommes occidentaux et de leurs institutions. Un élément très important, tant

²⁵⁹ . Walter Mignolo, *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options (Latin America Otherwise)*. Duke University Press Books. 2011, 458 p.

pour cette thèse que pour Mignolo lui-même, est la description qu'il donne pour le processus de décolonisation. Pour le Professeur chercheur, ce processus nécessite une déconnexion de la matrice coloniale du pouvoir, imposée alors par force aux populations, et une période de reconstruction pour « un nouvel avenir mondial dans lequel les êtres humains et le monde naturel ne sont plus exploités dans la quête incessante de l'accumulation des richesses »²⁶⁰.

Le panorama des auteurs du XX^e siècle s'étend bien au-delà de Mignolo et remonte au début du XX^e. La littérature du Venezuela va alors s'enrichir avec des écrivains tels que Julio Garmendia, Ana Teresa Torres, José Rafael Pocaterra, Enrique Bernardo Núñez, Teresa de la Parra ou José Balza et Arturo Uslar Pietri. Certains d'entre eux écriront avant l'arrivée de Rómulo Gallegos, d'autres feront parti de sa génération mais tous décriront et ont écrit l'histoire du Venezuela à cette époque. Leurs récits partent d'une écriture contre la modernité, ils tentent de la comprendre, ils ne la défendent pas mais leurs personnages luttent, souffrent et ont des vies misérables. Ces romans projettent une vision d'une société agraire, éloignée des grandes villes avec une certaine philosophie moralisatrice en conclusion. Le réalisme social et l'attitude positiviste des auteurs de cette littérature seront l'une des caractéristiques communes de leurs romans. La lutte entre la civilisation et la barbarie est un des thèmes récurrents, ainsi que l'interprétation des aspects controversés de la société : la place de la femme, les valeurs humaines, la pauvreté et l'indépendance. La littérature vénézuélienne est passée par différents stades : l'époque coloniale, le romantisme, le modernisme et le XX^e siècle.

Cette littérature doit être également rattachée au « costumbrismo »²⁶¹, ce courant artistique du XIX^e siècle qui poussait les peintres à représenter les scènes de la vie courante ainsi que des objets. Le courant s'est ensuite propagé et a séduit les écrivains de l'époque.

« Parmi les écrivains de la période coloniale, on retiendra Juan Castellanos, Fray Pedro de Aguado et Fray Pedro Simón, José de Oviedo y Baños. Au temps des luttes émancipatrices, Francisco de Miranda, Simón Rodríguez et Simón Bolívar contribuent à répandre la pensée révolutionnaire, cependant qu'Andrés Bello exerce une influence qui déborde largement les frontières de sa patrie. La génération de l'indépendance (1845) est représentée par des écrivains souvent préoccupés de politique ou de pédagogie : ainsi Fermín Toro, Rafael María Baralt, Juan Vicente González, Cecilio Acosta. L'époque romantique est marquée par les poètes José Antonio Maitín et Abigail Lozano, José

²⁶⁰ Ibid.

²⁶¹ . <http://lema.rae.es/drae/srv/search?key=costumbrismo>

Ramón Yepes et, surtout, Juan Antonio Pérez Bonalde, dont l'œuvre, aux accents élysées, annonce déjà le modernisme. L'amour de la terre natale anime le poète Francisco Lazo Martí, chantre des llanos, ainsi que de nombreux narrateurs qui s'inspirent des paysages, des coutumes ou de l'histoire du Venezuela (Arístides Rojas, Francisco de Salas Pérez, Nicanor Bolet Peraza, Tulio Febres Cordero, Gonzalo Picón Febres). Le roman s'ouvre à la critique sociale avec Eduardo Blanco (Zárate), Manuel Vicente Romero García et son roman naturaliste Peonía (1890), Miguel Eduardo Pardo (Tout un peuple) »²⁶².

La littérature vénézuélienne est née avec la République et son père fondateur est Andrés Bello. Né à Caracas au Venezuela, le 29 novembre 1781²⁶³, et décédé à Santiago du Chili, le 15 octobre 1865, il était un grand écrivain vénézuélien et l'un des humanistes les plus importants que connut l'Amérique du Sud²⁶⁴. Des auteurs tels que Rómulo Gallegos vont traiter dans leurs romans, de thèmes sur des questions sociales en mettant un accent particulier sur la vie des citoyens de l'époque. Son influence dans la littérature actuelle est inévitable ; la nouvelle génération d'auteurs continue de parler de révoltes, d'injustices et de mouvements sociaux. Voyons les différentes phases de cette littérature :

- La Période coloniale.
- Le Néoclassicisme.
- Le Romantisme.
- Le Positivismisme.
- Le Modernisme.

“Fue después de 1880 cuando se perfiló en Venezuela un movimiento literario de más ambiciosa inspiración. En el género narrativo, el descubrimiento del naturalismo inspiró a Tomás Michelena una novela: Débora (1884) y a Manuel Vicente Romero García, su obra Peonía (1890), Novela Latinoamericana primera tentativa de novela criolla integral. Otros autores dentro de la tendencia serían Gonzalo Picón Febres (El sargento Felipe, 1899), y Miguel Eduardo Pardo (Todo un pueblo). Con la obra portentosa de Rómulo Gallegos, donde se destaca la inmortal novela Doña Bárbara, culmina toda una etapa de la narrativa venezolana, aquella sometida a las influencias del nativismo, del costumbrismo, del realismo, del lirismo descriptivo que alcanza tonos épicos cuando contempla las luchas del hombre con la naturaleza”²⁶⁵.

Une autre figure emblématique est sans aucun doute Arturo Uslar Pietri, cet écrivain et intellectuel vénézuélien considéré comme l'un des écrivains les plus célèbres du XX^e siècle. Il

²⁶² . <http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Venezuela/177746>

²⁶³ . http://www.cervantesvirtual.com/bib/bib_autor/Andresbello/index.shtml

²⁶⁴ . http://fr.wikipedia.org/wiki/Andr%C3%A9s_Bello

²⁶⁵ . <http://www.rena.edu.ve/cuartaEtapa/literatura/NarraVenezolana.html>

a écrit de nombreux essais, de la poésie, des contes et nouvelles, du théâtre et des romans. Lorsqu'il voyagera en Europe, Pietri va connaître d'autres grandes peintures du monde littéraire, comme le cite Domingo Miliani de l'institut Cervantes.

“En Europa, Uslar Pietri tuvo oportunidad de afirmar como experiencia lo que en Caracas había sido vislumbre asimilada en páginas de libros y revistas donde se hablaba de nuevas modalidades culturales. El gusto por la pintura se acentúa. Lee con avidez a Breton, Eluard, Maurois, Mauriac, Giono, Michaux, Céline. Frecuenta las tertulias surrealistas de La Coupole. Se actualiza en las controversias generadas a partir del Segundo Manifiesto Surrealista y las ácidas disensiones provocadas entre Breton y sus seguidores, que advienen en detractores. No hace, pues, ni más ni menos, que otros hispanoamericanos con quienes entabla contacto inmediato: Miguel Ángel Asturias, Alejo Carpentier, Luis Cardoza y Aragón, Max Jiménez. Conoce intelectuales europeos que estaban en primera línea de las transformaciones literarias: Rafael Alberti, Robert Desnos, Max Darieux, Jean Cassou, Adolphe de Falgairrolles, George Pillement, Curzio Malaparte, Massimo Bontempelli y otros”²⁶⁶.

Membre de la délégation diplomatique du Venezuela à Paris, il rencontrera d'autres grands écrivains sud-américains et lorsqu'il rentrera dans son pays, il entreprendra, à partir de 1935, une carrière politique en publiant des essais sur l'utilisation des revenus du pétrole et sur l'éducation. Il fut député, sénateur, ministre et même candidat à la présidence de la République en 1963 [...] ²⁶⁷.

Intéressons nous à présent sur 4 des 5 phases de la littérature vénézuélienne. Nous laisserons la période coloniale puisque, comme nous l'avons souligné auparavant, la production n'a pas été très importante ou mal conservée.

Le néoclassicisme répond à la crise du XVIII^e siècle et au système colonial alors en place. La seconde moitié du siècle en Amérique latine se caractérise par l'émergence de mouvements anticoloniaux, ce qui lancera le processus des mouvements d'indépendance. Il s'agit donc d'une étape charnière et intermédiaire pour l'époque ; il y a l'importation du style baroque et la production littéraire qui s'accroît sous cette phase ainsi que sous celle du romantisme. Entre 1845 et 1890 comme le disent plusieurs critiques, nous pouvons délimiter la durée du néoclassicisme. Le néoclassicisme est un mouvement culturel ; l'art et la littérature sont ses représentations matérielles. Son origine provient des «excès» de l'art baroque et du rococo. 'Néoclassicisme' signifiait alors un retour à l'art gréco-romain. En Amérique latine il

²⁶⁶ . http://www.cervantesvirtual.com/bib/bib_autor/uslar/biografia.shtml#N_8

²⁶⁷ . https://fr.wikipedia.org/wiki/Arturo_Uslar_Pietri

aura une grande influence sur la culture et la politique des pays, notamment au Venezuela. Voici des caractéristiques communes à l'art, la peinture et la littérature :

- La razón es más importante que los sentimientos que no deben expresarse.
- Las obras literarias deben ser didácticas, es decir, deben enseñar algo.
- No les gusta la poesía porque expresa sentimientos.
- El teatro debe seguir las normas rígidas de las tres unidades: acción, tiempo y lugar.
- El género preferido es el ensayo; la fábula también se usaba bastante²⁶⁸.

“El término Neoclasicismo surgió en el siglo XVIII para denominar de forma peyorativa al movimiento estético que venía a reflejar en las artes, los principios intelectuales de la Ilustración que desde mediados del siglo XVIII, se venía produciendo en la filosofía y que consecuentemente se había transmitido a todos los ámbitos de la cultura. Sin embargo después de la caída de Napoleón los artistas no tardaron en cambiar sus ideas hacia el Romanticismo y el Neoclasicismo fue dejado”²⁶⁹.

Le Romantisme est un autre mouvement culturel, artistique et littéraire. Il trouvera sa place dès la fin du XVIII^e siècle jusqu' au milieu du XIX^e. Le Romantisme est une véritable révolution, pas seulement dans la littérature ou dans l'art, mais également en politique, ou au niveau des questions sociales. Ses principes fondamentaux sont les suivants: la liberté, l'individualisme et la naissance de la démocratie entre autres. La révolution industrielle (1760-1840), la montée de la bourgeoisie, la mécanisation, le prolétariat, le capitalisme industriel et le libéralisme économique ont complètement changé l'époque. Le concept de liberté viendra de la Révolution française de 1789. Un autre évènement marquant est la date de 1776. Elle correspond à la Déclaration de l'indépendance américaine. Le romantisme en littérature est un rejet des formes néoclassiques. Tandis que la littérature néoclassique représentait l'équilibre et l'ordre, le romantisme, quant à lui, se tourne autour d'une dynamique sur l'expression des sentiments et l'irrationalité. Les traits du romantisme sont :

- La conciencia del yo como entidad autónoma y, frente a la universalidad de la razón dieciochesca, dotada de capacidades variables e individuales como la fantasía y el sentimiento.
- La primacía del Genio creador de un Universo propio, el poeta como demiurgo.

²⁶⁸ . <http://romanticismoyneoclasicismo.blogspot.fr/>

²⁶⁹ . <http://betancourtalberny902.wordpress.com/2011/09/02/neoclasicismo-y-romanticismo-en-america-latina-en-el-siglo-xix/>

- Valoración de lo diferente frente a lo común lo que lleva una fuerte tendencia nacionalista.
- El liberalismo frente al despotismo ilustrado.
- La originalidad frente a la tradición clasicista y la adecuación a los cánones. Cada hombre debe mostrar lo que le hace único.
- La creatividad frente a la imitación de lo antiguo hacia los dioses de Atenas.
- La obra imperfecta, inacabada y abierta frente a la obra perfecta, concluida y cerrada²⁷⁰.

Le positivisme est ce courant de pensée qui valorise la certitude des faits par la science. Il est le produit d'un philosophe français mondialement connu : Auguste Comte. Il en est son fondateur et il est également l'auteur de la célèbre loi des trois états²⁷¹, selon laquelle l'esprit humain passe successivement par trois âges.

- L'âge théologique,
- L'âge métaphysique,
- L'âge positif.

« La loi des trois états n'est pas sans rappeler les stades de l'évolution de l'homme : enfance, adolescence et âge adulte. L'état positif est un état nécessaire, définitif et stable en ce sens, il est possible de voir une sorte de théologie dans la philosophie positiviste »²⁷². Ce positivisme tant vénéré par Comte donnera plus tard naissance au modernisme, mais arrêtons nous un instant. Le positivisme est, en premier lieu, une doctrine : une prévention contre la religion et une certaine méfiance vers l'inconnu qui n'a pas été authentifié par des explications scientifiques. Il a donné une classification des sciences, un ordre pointu pour chacune d'entre elles. Cet ordre de développement, en apparence incohérent, n'est pas dû au caprice de l'accident pour Auguste Comte :

« Il repose sur un ordre profond, il n'est que l'expression de la subordination logique des diverses parties du savoir humain. Nous touchons ici à la découverte capitale de Comte, celle de la hiérarchie des sciences. Chacune des sciences que nous venons d'énumérer est apparue à son heure, parce qu'elle suppose la précédente et qu'elle est la condition

²⁷⁰ . Ibid.

²⁷¹ . <http://reynier.com/Anthro/Politique/ComteB.html>

²⁷² . Ibid.

des suivantes. C'est ainsi que la chimie, indispensable à la biologie, s'appuie elle-même sur la physique. Cette hiérarchie, n'est enfin à son tour que l'expression de la dépendance naturelle des phénomènes; les phénomènes les plus simples et les plus généraux sont le fondement sur lequel viennent s'établir les plus généraux et les plus particuliers. Généralité décroissante et complexité croissante, tel est donc l'ordre qui détermine la classification des sciences aussi bien que celle des phénomènes. Rien de plus simple ni de plus général que les rapports de quantité, rien de plus complexe ni de plus individuel que les phénomènes sociaux »²⁷³.

Le positivisme en Amérique latine a été si important au XIX^e siècle que le Brésil a fait de cette doctrine, sa devise : « *Ordem e progresso* », en français : « *Ordre et progrès* ». Le ministère du pouvoir populaire pour la science, la technologie et l'innovation propose une liste d'auteurs en ce qui concerne le positivisme, le modernisme et la littérature vénézuélienne. Je souhaite la partager pour l'étude de ce chapitre.

“Con la obra portentosa de Rómulo Gallegos, donde se destaca la inmortal novela Doña Bárbara, culmina toda una etapa de la narrativa venezolana, aquella sometida a las influencias del nativismo, del costumbrismo, del realismo, del lirismo descriptivo que alcanza tonos épicos cuando contempla las luchas del hombre con la naturaleza. Es importante mencionar a Arturo Uslar Pietri (*Las lanzas Coloradas*, 1931), quien se afirmó como la mayor promesa narrativa novelesca; a Enrique Bernardo Núñez, a Julio Garmendia, a Antonio Arraiz, a Ramón Díaz Sánchez, a Guillermo Meneses, a Miguel Otero Silva. [...] Se impone citar a Pedro Berroeta, a Oscar Guaramato, a Antonio Márquez Salas, a Alfredo Armas Alfonzo, Manuel Trujillo, Orlando Araujo y a Adriano González León, la gran promesa del grupo Sardió y de la generación de 1960. También están presentes José Vicente Abreu, Laura Antillano, Francisco Massiani, Denzil Romero, Ednodio Quintero, Alberto Jiménez Ure, Gabriel Jiménez Emán, Armando José Sequera y Antonia Palacios, autora de la más importante obra narrativa de pluma femenina después de Teresa de la Parra”²⁷⁴.

Le modernisme, quant à lui, est la dernière phase par laquelle est passée la littérature vénézuélienne jusqu'au début du XX^e siècle. La notion de modernisme recouvre un ensemble de mouvements culturels et ce dans plusieurs domaines tels que l'art, de l'architecture, la musique ou la littérature. Le concept anglais de *modernism* correspond au concept français de modernité, même si l'on traduit le mot anglais quelquefois par modernisme.

“Es la generación literaria de 1985 la que inicia el movimiento del Modernismo en Venezuela, que llegó a contar con escritores tan destacados como Rufino Blanco Fombona y Pedro Emilio Coll en la poesía, y que contribuyó a dar un gran desarrollo a la prosa narrativa en autores como Romero García, Luis M. Urbaneja Achelpohl y Manuel Díaz Rodríguez. El Modernismo es un movimiento que se orienta principalmente hacia lo objetivo y lo plástico más que a lo puramente retórico; de allí su

²⁷³ . <http://www.cosmovisions.com/Positivisme.htm>

²⁷⁴ . <http://www.rena.edu.ve/cuartaEtapa/literatura/NarraVenezolana.html>

tono mesurado y ecuánime, sin exageraciones notables. Las revistas “El Cojo Ilustrado” y “Cosmópolis”, fueron las más importantes de la historia de la literatura venezolana, que mantienen vivo el fervor artístico en las nuevas generaciones de escritores venezolanos en torno a los días de fin de siglo”²⁷⁵.

Ce courant de pensée a été marqué par l'émergence de grandes utopies sociales, politiques, économiques ou culturelles. Au XVIII^e siècle, les philosophes et écrivains ont cru en une rationalisation et en une victoire sur l'ignorance de l'époque. Pour être ‘moderne’, l'homme devait croire en la science et en ses progrès. Le mouvement du modernisme coïncide également avec un développement rapide de certaines villes latino-américaines, ces dernières deviennent cosmopolites et vont se développer sur le modèle des villes américaines.

“La prosa narrativa modernista es considerada como prolongación y rectificación del Romanticismo: prolonga y desarrolla la libertad de éste; pero también se opone a la despreocupada entrega a la inspiración, al olvido del trabajo creador del artista, causas de la degeneración y crisis final del movimiento romántico. La novela modernista se caracteriza por reducir al máximo el elemento argumental, por ser expresión de los sentimientos e ideas de un protagonista en cuya conciencia, al manifestarse, se define su mundo, y por utilizar un lenguaje que, al privilegiar la función expresiva, se orienta hacia lo lírico. La novela existe como extensión de un personaje cuyo mundo brota y se materializa como “novela de personaje” porque queda definida por éste. La narrativa modernista es la culminación de la expresión del individualismo de fin de siglo a un grado máximo, cruzado de uno a otro extremo por una ola creciente de ideas, proyectos y realizaciones que hace al individuo, centro y razón de ser de todas las cosas, así en la filosofía como en la vida”²⁷⁶.

Les caractéristiques et thèmes du modernisme sont :

- Le culte de la beauté et à la femme,
- La liberté,
- Le syncrétisme religieux,
- La préoccupation de l'impérialisme américain,
- L'inspiration de la nature,
- Le rejet de la vulgarité et de la société bourgeoise
- La mélancolie.

Dans ce contexte de littérature vénézuélienne intervient également « la novela regional » ou « novela de la tierra », ou en français le roman régional. Il décrit les habitudes,

²⁷⁵ . <http://maesdulirovipachumei.blogspot.fr/2010/06/el-modernismo-en-venezuela.html>

²⁷⁶ . <http://mireyavasquez.blogspot.fr/2011/01/el-modernismo-en-venezuela.html>

l'environnement ainsi que les particularités linguistiques d'une région donnée et choisie par l'auteur. Dans *Doña Bárbara* ainsi que dans d'autres œuvres de ce genre, l'environnement, la nature et les espaces ont une place capitale ; ils permettent à l'auteur de créer un fond pour son histoire et d'y plonger le lecteur. Le paysage arrive même à être considéré comme un personnage dans le récit. Tout comme pour Alejo Carpentier, un écrivain cubain sur lequel j'ai travaillé pour mes deux mémoires, la nature pour Rómulo Gallegos devient un symbole. Dans son roman, il parle beaucoup de la région d'où sont originaire les personnages, il la décrit et l'utilise comme fond et lui donne de la force ; elle est ce témoin de la barbarie des personnages.

“Se dieron varias corrientes narrativas peculiares a la novela hispanoamericana. Una de las más importantes es la llamada novela regionalista o de la tierra, para cuya comprensión es necesario conocer la realidad del continente americano. Éste es inmenso y cuenta con numerosas zonas aún cuasi vírgenes, cuya naturaleza agreste y salvaje condiciona de forma radical la vida de las personas que las habitan. Se produce en esos lugares una constante lucha por la supervivencia entre las citadas fuerzas telúricas y el Hombre, que, en muchas ocasiones, perece víctima de ellas. Todo ello constituye la base de la novela regionalista, que se desarrolla hacia los años veinte del pasado siglo y que cuenta como representantes fundamentales con el colombiano José Eustasio Rivera, el uruguayo Horacio Quiroga, el argentino Ricardo Güiraldes y el venezolano Rómulo Gallegos”²⁷⁷.

Apparu au Venezuela, le roman régional (ou *regionalista*, ou *novela regional*) est en contraste avec la vision moderniste qui prédominait jusqu'alors. L'intégration raciale et le métissage jouent un rôle essentiel dans cette littérature. Ce sont des éléments facilement identifiables ; la littérature est alors projetée comme un modèle et au travers des romans et des auteurs vénézuéliens il en sort comme un désir très fort d'une définition d'identité. L'impact profond d'un ancien passé colonial et l'acquisition récente de son indépendance, donnent une image fragile au Venezuela du XX^e siècle. La figure du héros est, elle aussi, un autre des éléments de cette littérature. Dans ce genre, ce qui est mis en valeur sont les divers éléments propres à chaque personnage, chaque région, village et paysage. Les hommes ont le pouvoir, ils s'en servent pour leurs propres fins et la terre d'où ils viennent les rapprochent de leurs chers, elle les pousse à se questionner et à chercher des réponses. Le roman régional confère une place particulière au système patriarcal, il dicte le comportement des habitants, et agit comme une loi immuable. Pour José Rivera, Alejo Carpentier, Gabriel García Márquez, José Rafael Pocaterra, Teresa de la Parra ou Rómulo Gallegos et bien d'autres, la place de la nature

²⁷⁷ . <http://www.esliteratura.com/docs/la-novela-regionalista-hispanoamericana-14164.html>

est capitale: l'Amazonie, l'eau, les forêts, les plaines et montagnes sont sublimés par ces divers auteurs latino-américains. Les thèmes abordés sont les suivants :

- La révolution mexicaine,
- L'amour à la patrie américaine,
- la marginalisation des populations noires et indigènes,
- Le triomphe de la nature,
- Les défis de l'homme et sa barbarie,
- La nostalgie du passé,
- La figure du héros.

Trois romans sont emblématiques et représentatifs de cette littérature vénézuélienne du XX^e siècle :

- *La vorágine* (1924), de José Eustasio Rivera
- *Don Segundo Sombra* (1926), de Ricardo Güiraldes
- *Doña Bárbara* (1929), de Rómulo Gallegos

Durant les années de la « novela regional », de nombreux écrivains d'Amérique latine comme Vargas Llosa, Gabriel García Márquez, Alejo Carpentier ou Borges se sont intéressés à des thèmes nouveaux et le réalisme magique a été le fil conducteur et la méthode qu'ils ont adoptée pour raconter leurs histoires. Nombre d'entre eux ont voyagé en Europe et en France; c'est à ce moment là que cette littérature est apparue à la suite du surréalisme ; de nombreux artistes américains ont voyagé aux quatre coins d'Europe pour se joindre à ce mouvement, tout en essayant de trouver des aspects surnaturels pour créer une réalité nouvelle. À leur retour en Amérique latine, ils ont opté pour une nouvelle source d'inspiration pour leurs romans. En effet, la principale caractéristique est que l'Amérique Latine, dès cette époque, a commencé à s'utiliser elle-même comme toile de fond. Ces romans 'de la terre' utilisent souvent des éléments communs : des riches propriétaires terriens, des villages entiers vivant dans une misère et/ou des conditions de vie rudes, des héros déçus à la recherche de leur moment de gloire, la rencontre avec 'l'autre', etc. L'homme blanc, dans certaines œuvres, a le rôle de méchant et de tyran, tandis que les populations indiennes, métisses ou noires sont représentées comme les habitants de ces villages. La révolution mexicaine ou des guerres passées servent aux auteurs pour raconter leurs histoires. Le roman *Doña Bárbara* met en

scène beaucoup de ces éléments ; c'est ce qui rend ce dernier si intéressant pour cette étude et en fait un grand exemple de la littérature latino-américaine et vénézuélienne. Nous allons donc passer à présent à son étude.

- A) Doña Bárbara

Doña Bárbara est un roman de l'auteur vénézuélien Rómulo Gallegos, publié en 1929. Ce roman est un des ouvrages les plus connus en Amérique latine et un de ses thèmes centraux est l'affrontement de deux visions du monde: celle de Santos Luzardo contre celle de Doña Bárbara, l'équivalent du combat entre la civilisation et la barbarie, toutes les deux composant l'histoire de l'Amérique latine. Cependant, l'auteur Rómulo Gallegos laisse au lecteur le choix d'attribuer les rôles selon la compréhension que chacun aura eu du roman. Un autre élément distinctif du roman est son style d'écriture ; il a été écrit à la troisième personne du singulier et mélange une langue vernaculaire : l'espagnol, avec des régionalismes tout au long du récit, donnant lieu dès lors, à un conflit apparent entre deux mondes et ces deux visions d'Amérique dont nous avons parlé et que nous développerons plus loin. Considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature vénézuélienne et un classique de la littérature d'Amérique latine par bon nombre de critiques, auteurs et experts, le roman de Rómulo Gallegos emmène le lecteur dans les plaines du Venezuela où la pauvreté, l'injustice et l'instinct de survie dominant chaque personnage. Une première analyse du roman donne à lire les personnages de la manière suivante: tandis que Doña Bárbara représente une figure autoritaire, cruelle, dictatrice et corrompue, en d'autres termes, une femme abjecte, le personnage de Santos Luzardo, quant à lui, est perçu comme la figure héroïque, courageuse, aimante, forte et bienfaitrice : le parfait justicier. Nous verrons que cette vision manichéiste trouvera d'autres lectures mais c'est la première approche que nous livre l'auteur.

C'est un roman qui appartient aux genres du roman régionaliste et réaliste. La description d'une réalité dure et profonde, décrite par l'auteur, permet d'entrevoir l'intention de ce dernier : donner un roman qui sert comme toile de fond pour dénoncer les changements d'une société en crise : celle du Venezuela à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Les mouvements sociaux, la dureté du travail, le pouvoir aux mains de riches 'latifundistas y terratenientes', les inégalités et la corruption sont autant de thèmes qui touchent le pays tout entier et le continent ; ces mêmes thèmes qui permettent à Rómulo Gallegos de narrer une histoire qui ne fera que plaire aux lecteurs mais réveillera un sentiment de justice. Cette quête à but social démontre également une réalité vénézuélienne sauvage et rurale où l'auteur se donne une mission éducatrice et moralisatrice, conçue dans le but de sensibiliser la société du

Venezuela face à la barbarie. Le roman a fait l'œuvre de nombreuses études à caractère sociologique, historique ou psychologique ; autant l'histoire racontée par Gallegos que la description de ses personnages et des habitants peuplant les plaines vénézuéliennes, reflètent les transformations par lesquelles sont passées les différentes sociétés de l'Amérique latine pour arriver au stade qu'elles ont à présent. Ce savant mélange de combat / équilibre questionné entre société civilisée et barbarie rurale, est palpable tout au long de la lecture du roman.

Le paysage a également de l'importance dans le développement des conflits humains présentés dans le récit, puisqu'ils font œuvre de témoin pour le lecteur. Les drames et tragédies personnelles de chaque personnage, quant à eux, pimentent l'action voulue par Gallegos. Bien que les lieux mentionnés par l'auteur comme « Altamira, La Barquereña, Le Chusmita, etc. » ne soient que des inventions, ils permettent néanmoins de situer l'histoire entre le Venezuela et la frontière avec la Colombie, là où se situe la région de l'Arauca. L'inaccessibilité des lieux de manière réelle qu'a désirés Gallegos, est un des recours les plus connus en littérature ; c'est un des éléments du pacte de lecture ; en effet le lecteur doit pouvoir s'imaginer le récit et pouvoir créer mentalement une image géographique des lieux mais ne doit pas y avoir un accès complet.

Né à Caracas le 2 Août 1884, Rómulo Gallegos est considéré comme l'un des grands intellectuels du XX^e siècle de l'Amérique latine et l'un des plus prestigieux auteurs du Venezuela. Il a reçu de nombreux prix et récompenses littéraires, dont le prix Nobel International, créé en 1965 en son honneur. Dans son roman, *Doña Bárbara*, il raconte l'histoire d'un jeune homme, Santos Luzardo, qui vient d'une ville où le niveau culturel, économique, social et juridique a atteint un seuil de développement important. Ce personnage revient dans une ville de son passé mais il restera stupéfait de l'état primaire de la région : pauvreté, environnement hostile, sens du devoir et la moralité inexistantes et où la loi qui domine est celle du plus fort, de ce fait Doña Bárbara règne en maître. La symbolique a une place prépondérante chez Gallegos, les personnages agissent, comme nous le verrons plus loin, en véritables archétypes : Doña Bárbara est cette femme cruelle, dévastatrice, manipulatrice qui a été blessée dans le passé et qui se venge des hommes, tandis qu'elle s'est accaparée de plusieurs terres ; tandis que Santos Luzardo est présenté comme le héros qui vient rétablir l'ordre, réclamer des terres volées, aider la population et sauver la jeune Marisela, la fille cachée de Doña Bárbara.

Le lecteur averti saura voir qu'une présentation, trop simple, de ces personnages, donne lieu à d'autres interprétations : Santos Luzardo n'est pas uniquement cette figure du héros parfait, son attitude montre qu'il agit en 'colonisateur' voulant s'appropriier des terres, revendiquer un rôle de dominant/dominé avec Marisela, et n'a que des actions bienfaites lors de son duel avec Doña Bárbara. Cette dernière n'est pas non plus le diable en personne, cette réputation de dévoreuse d'hommes et de dictatrice n'a pris ses racines que par les souffrances qu'elle a endurées dans le passé.

Le roman de Gallegos inclue une liste de personnages principaux qui, bien que dans leur présentation, pourraient paraître simples, se révèlent avoir des vies au passé et aux histoires complexes. Chacun d'entre eux, par leur personnalité et leurs actions, représentent le Venezuela du XX^e siècle : les différentes classes, les métiers, les avis engagés sur les sujets tels que l'agriculture ou la guerre, etc. Santos Luzardo, aux côtés de Doña Bárbara, tient un des rôles principaux du récit de Gallegos ; il est ce jeune avocat qui représente le monde moderne, la loi, la justice et un symbole de virilité. C'est un personnage affublé de valeurs morales et psychologiques fortes qui tentent à le voir en un héros de littérature parfait. Il luttera à de nombreuses reprises de ne pas tomber dans les griffes de Doña Bárbara, pour en fin de compte la vaincre à la fin du roman. Cette conclusion donnée à l'histoire, signifie-t-elle pour autant la victoire de la civilisation sur la barbarie ? Est-ce une revendication du progrès sur les croyances populaires des villageois qui croyaient que Doña Bárbara était une sorcière puissante ?

Gallegos veut donner une image positive du Venezuela, un pays qui sort de cet obscurantisme, qui parvient à vaincre la barbarie ; il y a dans son récit une forme de soif de se moderniser. La description des gens incultes, des soldats et des habitants qui obéissent à Doña Bárbara, représente ce contrepied à la modernité vers lequel les personnages tels que Marisela et Santos Luzardo se dirigent, tout comme Carpentier, Asturias ou d'autres auteurs l'avaient également montré dans leurs romans. Les auteurs latino-américains, dans leur traitement de deux types de sociétés, finissent par donner vainqueur le monde où le progrès aide les personnages à s'améliorer et à devenir meilleurs. Le père de Marisela, Lorenzo Barquero, est le personnage qui correspond tout à fait à cette vision des auteurs. Il va perdre la tête et noiera son chagrin dans l'alcool ; il est l'une des nombreuses 'victimes' du charme de Doña Bárbara. Marisela, sa fille et celle de Doña Barbara, est une jeune fille grossière, simple,

naïve, dont le rire est en lambeaux lorsque Santos Luzardo la rencontre. Elle représente l'aspect inculte, primaire et abandonné du Venezuela. Ce n'est seulement qu'après sa rencontre avec Luzardo qu'elle va progresser et évoluer : son niveau d'éducation, sa tenue, sa manière de penser, son sens du devoir et de la morale, tout va prendre une autre signification pour elle.

Je pense que le succès du roman de Gallegos ne tient pas dans l'histoire proprement racontée mais dans le fait qu'elle peut être calquée à n'importe quel pays d'Amérique latine. Il y a une essence très rurale, qui est reconnaissable et identifiable pour les lecteurs spécialisés en littérature latino-américaine : ces paysages servants de toile de fond à des guerres, des conflits, des luttes familiales, des passés lourds de secrets, ces personnages forts qui reflètent les vies dures et compliquées des habitants du continent des deux siècles précédents au notre. On reconnaît facilement les aspects sauvages, primaires et ruraux qui sont clés dans ce type de littérature, au travers des lieux, personnages et traits de personnalité de ces derniers. Ce type de roman « novela regional » et « novela de la tierra » nous interpellent aujourd'hui si nous sommes des lecteurs européens, mais en Amérique latine, ces histoires, ces personnages existent encore dans les sociétés latino-américaines. Ce sont des structures sociales différentes mais elles sont teintées de modernité. Bien que Rómulo Gallegos suive une technique de déroulement de l'histoire très traditionnelle, avec des dialogues directs, une structure linéaire de l'action du récit et des chapitres ayant tous une épigraphe comme mode d'introduction, sa prose, en revanche, montre des traits d'un auteur qui a voyagé, qui a reçu les influences des sociétés modernes, qui écrit depuis une vision éclairée si je puis dire.

Mais qui était Doña Bárbara? Sa vie n'aurait-elle pas pris un tournant totalement différent si elle n'avait pas perdu l'amour de sa vie? Le personnage ne s'est réellement transformé qu'après avoir souffert des violences atroces. Dans la littérature Latino-américaine nombre sont les personnages féminins qui souffriront, mais celui de Doña Bárbara a cela de différent qu'elle va prendre le contrôle de sa vie et va devenir ce personnage froid, manipulateur, cette dévoreuse d'homme et le mal personnifié. Un des éléments qui lie beaucoup d'œuvres ensemble est celui du populisme. Ce mouvement que nous avons exploré dans notre premier grand chapitre, est très présent dans la littérature LA. Santos Luzardo est présenté comme ce bourgeois instruit qui revient sur les terres de son passé pour « sauver » son peuple. Ici le lecteur ne s'y méprendra pas, tous les dictateurs de l'histoire se présentaient de cette même manière. Santos devient cette sorte de messie au profil intellectuel qui s'est

formé à l'étranger et qui a justement pu étudier grâce aux ressources économique de sa famille. Le prolétariat est un des personnages secondaires de grande importance dans le roman de Gallegos. Il est représenté par les villageois et les travailleurs, qui sont soit à la somme de Doña Bárbara soit à celle de Santos Luzardo. Ce dernier tente d'utiliser la raison et la justice pour récupérer « ses » terres, et il semblerait que l'équilibre et une certaine stabilité sociale soient ce qu'il recherche. Ce sont là des trait d'une société civilisée et moderne. Ici je fais le partage entre les 2 types de sociétés qui coexistaient à l'époque du roman :

- D'un coté nous avons une société rurale, dominé car des riches propriétaires terriens, avides de richesse, de pouvoir, une sorte de « loi de la jungle » si vous voulez, et où seul le plus fort dominait sur le reste des citoyens.
- D'un autre, une société civilisée, érigée sur des lois, des concepts sociaux visant à équilibrer les différences entre les hommes et une volonté de justice.

Les méthodes qu'utilisera Santos Luzardo sont celles de la seconde société, cependant on s'aperçoit que pour atteindre l'équilibre et la stabilité de sa société idyllique, où il s'élève seul contre le pouvoir établi, il n'hésite pas à utiliser la force pour lutter contre Doña Bárbara qui possède abondamment de serviteurs. Cependant, pour ces derniers, bien qu'ils servent leur maitresse, ils n'ont pas à cette époque une condition de vie des plus joyeuses ; c'est pour cette raison qu'ils émigrent. C'est là un autre problème qui a frappé l'Amérique latine au siècle passé : ces déplacements massifs des paysans, villageois et travailleurs vers les centres urbains plus peuplés en raison des mauvaises conditions de vie dans les domaines des « latifundios ». L'écrivaine mexicaine, Laura Esquivel, dans son roman *Como agua para chocolate*, publié en 1989, faisait elle aussi une présentation chaotique de la condition de vie des villageois. La mauvaise organisation qui règne à Altamira est elle aussi très représentative de la situation établie dans la plupart des pays d'Amérique Latine à la fin du XIX^e et au cours du XX^e siècle. Le lien entre cette œuvre littéraire et la dynamique sociale de l'époque est ainsi un symbole d'authenticité avec laquelle Gallegos a dépeint son pays.

Como ya hemos mencionado, el intelectual latinoamericano de la primera mitad del siglo XX, al ser un producto urbano, estaba destinado a traer la modernidad y el desarrollo al sector rural con el objetivo de mejorar las condiciones socio-económicas de la población en general. Una muestra de lo anterior es el carácter altruista de Santos Luzardo. Doris Sommer advierte dicha percepción al establecer que "Santo's teacherly promises of improvement are his most effective seductions" (277). Santos, con su fuerza

innovadora, trata de transmitir a la población de Altamira su fe en la lógica del derecho y en la teoría académica e intelectual: “¡Ay, Santos Luzardo! Tú estás acabando de salir de la universidad y crees que eso de reclamar derechos es tan fácil como parece en los libros” (255). Este pasaje de la novela también revela una de las falencias de la utopía populista, puesto que se descubre la ineficacia y poca aplicabilidad de la teoría académica en contextos tan agrestes y apartados como el Arauca venezolano. Esto demuestra que los ideales populistas engendrados en el seno urbano necesitan ser adaptados para su aplicación en el contexto rural de la sociedad latinoamericana²⁷⁸.

278 .

http://www.academia.edu/1870265/El_ideal_populista_en_Dona_Barbara_y_su_degradacion_a_traves_del_mel_odrama_latinoamericano

1. Les personnages comme archétypes de la modernité

Doña Bárbara est, en premier lieu, le personnage principal du roman, ce dernier porte son nom et raconte son histoire. Je dirais que le début de son histoire la convertit dès le départ à entrer dans un certain 'moule' : celui de la jeune fille au destin brisé et qui dans le chagrin et la peine va trouver une alternative. L'histoire d'une jeune fille amoureuse qui, frustrée dans son amour, va se transformer et devenir une dictatrice en puissance et l'un des premiers éléments qui me permettent de voir le rattachement avec le concept de modernité. Le progrès, concept que nous avons également expliqué quelques chapitres auparavant, n'est-il pas cette série de transformations du monde et des hommes ? Cette femme va devenir une figure de la modernité car elle va progresser, donc elle va se moderniser. Elle incarne l'antithèse de ce qui est considéré le progrès positif du monde moderne : arbitraire, violente, haineuse et avide de pouvoir. Ces traits, propres à la barbarie sauvage, choquent cependant avec ses origines : Doña Bárbara a été élevée dans une famille humble ; elle a été blessée, certes, mais comment s'est-elle convertie en une figure monstrueuse qui terrifie la population de l'Arauca ? Gallegos utilise ce personnage contre un contrepied à tout ce qu'un personnage féminin à l'époque représentait.

L'histoire humaine est remplie de dictateurs hommes, mais en tant que femme, Doña Bárbara fait figure de pionnière, un titre peu honorifique il va sans dire. La modernité peut être ce développement de la société, de la technologie, des mentalités etc. mais elle peut prendre également la forme de l'asservissement de l'homme qui va se perdre en elle. Doña Bárbara représente ce côté tyrannique et esclavagiste de la modernité. Malgré les traits négatifs qui font d'elle ce personnage atypique, Doña Bárbara représente également, au-delà de la figure autoritaire de dictatrice, celle d'une mère. Dans des romans à structure simple et classique, la mère éprouve toujours de l'amour pour ses enfants, or, dans le roman de Gallegos, Doña Bárbara fait encore office de renouvellement du personnage principal féminin, elle a abandonné sa fille, ne la considère pas telle quelle et tentera même de lui faire du mal.

Le côté sauvage et barbare de Doña Bárbara peut s'expliquer en grande partie par sa jeunesse et les expériences traumatisantes qu'elle a subies. Elle a été victime d'un viol et ça l'a complètement brisée en tant qu'être humain. Elle cherche donc à se venger des hommes et à vouloir toujours plus de pouvoir. C'est un mécanisme de défense qu'elle a mis en place pour ne plus souffrir. Elle pratique également la sorcellerie ce qui lui confère, auprès de ses

servants et des villageois, un aspect mystérieux et mystique dont elle se sert pour impressionner et éloigner ceux qui voudraient mettre en doute son autorité. Elle est décrite comme « célèbre, terrible, une dévoreuse d'hommes, puissante, pratiquant la sorcellerie etc. » Ces éléments qui lui donnent cet aspect terrifiant, établissent également un fort contraste avec son passé : Asdrúbal était son premier amour, et bien qu'elle ait eu le cœur brisé, l'auteur laisse supposer qu'elle possède encore cette part d'humanité en elle.

Marisela, quant à elle, représente ce contrepoids avec la figure cruelle de sa mère. Son père, Lorenzo Baquero l'a abandonnée lorsqu'elle était jeune, il était alcoolique et de ce fait, elle n'a pas reçue d'éducation. Tandis que ses parents représentent la barbarie, la folie et la cruauté de ce monde, elle a ce rôle de symbole de pureté qui peut être sauvé. De ce fait Santos Luzardo prend la décision de l'éduquer et de l'aider afin qu'elle devienne une jeune fille présentable. Ce recours en littérature est assez fréquent : une figure masculine héroïque, venant de nulle part, prend en pitié et sous sa protection, une jeune fille frêle et innocente et tente par tous les moyens de la transformer. Marisela, comme personnage, va donc passer par plusieurs étapes : la première va être celle de passer du stade d'animal blessé, dépourvu d'éducation et de la morale à celui d'élève ; puis vient celle de la confiance en Santos et l'apprentissage des leçons qu'il va lui inculquer. Pour ce dernier l'éducation est une nécessité pour le bon déroulement d'une société civilisée.

Le père de Marisela, Lorenzo Baquero, est ce personnage déchu, brisé, alcoolique, qui représente la génération passée du Venezuela. Il se trouve au milieu de cette guère que livre Doña Bárbara aux hommes. Il est à la fois frustré, seul, misérable et en quête de rédemption. Il est la voix de la barbarie et est incapable de lutter contre sa femme, toutes ces raisons pour lesquelles il est devenu une de ses victimes.

Santos Luzardo est ce personnage au profil contrasté. Il apparaît comme un héros mais également comme un homme froid en quête de justice. Le conflit qui l'emmène à revenir sur les terres de son passé est le conflit qui opposait alors les familles des Luzardo et les Baquero, qui dominaient les terres du *Llano*. Jeune, il vivait avec sa famille et son frère mais son père tua son frère et s'est ensuite enfermé pour mourir à son tour. Sa mère et lui abandonneront leur maison pour aller vivre en ville. Ces déchirures marqueront à jamais la personnalité du personnage. La violence, la haine, la barbarie vont alors jouer un grand rôle dans la construction de sa personnalité. Sa transformation en un être rationnel et civilisé se fera des

années plus tard. Lorsqu'il va revenir sur les terres de son enfance, il va rechercher une seule chose : la loi. Il veut que justice soit faite et il veut que Doña Bárbara paye pour ses crimes. Il est motivé par cette quête et il semble que rien ne l'arrêtera à atteindre son but. La civilisation fonctionne de cette manière : rien ne peut arrêter son cours, elle est puissance et englobe chacun des êtres qui la composent. Santos est utilisé comme symbole par Gallegos : il est issu de cette jeune génération intellectuelle Vénézuélienne, qui souhaite remplacer l'ancienne, il est éduqué, il voit la justice comme unique solution à la barbarie et veut dénoncer la corruption et la domination des tyrans.

Au travers du roman de Doña Barbara, Romulo Gallegos reflète les clichés, l'histoire, les traditions vénézuéliennes et représente également à l'aide de ses personnages les valeurs de l'époque. Il va s'en dire qu'il donne ainsi les contre-valeurs de toute société dite moderne : comme la barbarie, la violence, la folie, le despotisme ou encore la corruption. Le roman explore la relation intense entre les héros de l'histoire mais il se centre sur le personnage terrifiant, intrigant et énigmatique de Doña Barbara. D'un point de vue analytique, Gallegos respecte les règles de la narration contemporaine du XXème siècle : il utilise les relations entre le paysage, les personnages, tout en montrant comment ces derniers peuvent succomber à leur autodestruction puisque aveuglés par l'ambition, la cupidité et la convoitise du pouvoir sur 'l'autre'. Doña Bárbara incarne, pour Santos Luzardo le mal, une femme corrompue, un dictateur, cependant en dépit de cela, l'auteur donne également à voir que Luzardo n'est pas aussi pur qu'il veut bien le laisser entendre. Gallegos travaille sur l'identité du pays grâce à ces personnages.

“Published for the first time in 1929, this novel is one of the foundational works both of the racial democracy myth and contemporary arrangements of national identity in Venezuela. The analysis here developed links the projective role of criollo elite's national designs to power coloniality's reconfiguration and consolidation in the 20th century Venezuela. Similarly, representational practices contained in the work are examined here, as well as civilizing technologies proposed there as a solution to the problem of the so-called «barbarism» in Venezuelan society and nature”²⁷⁹.

²⁷⁹ . <http://latinamericancaribbean.duke.edu/signature-programs/hemispheric-indigeneity-in-global-terms/proposed-activities/indigeneity-decoloniality-rt/pablo-quintero>

Pour son roman Gallegos met l'accent sur la complexité des relations entre les personnages et il opte donc pour une prose soignée. Le personnage de Doña Bárbara, apparaît comme une ombre obscure qui terrifie le peuple, de ce fait elle n'apparaît pas dans toutes les scènes et ses discours son précis, sa rhétorique est agile et rapide. Cependant, les discours de Luzardo sont emblématiques, puissants et longs. Il y a là un fort contraste entre les deux héros du roman. Le style Gallegos est efficace. Les descriptions des lieux elles sont longues et vivantes, comme si l'auteur voulait donner vie à la nature et lui donner le rôle de personnage. Le récit est donc rythmé d'un ton sobre mais avec des émotions, surtout pour les personnages féminins. Le narrateur est omniscient, Gallegos a recours à la troisième personne, mais il se contente uniquement à décrire l'action, ensuite les personnages prennent la parole et donnent vie aux scènes. L'histoire se déroule dans un Venezuela rural, mais les descriptions de la ville sont liées à celles d'espaces purs, d'une nature puissante et sauvage comme les savanes de l'Apure, la région d'Arauca, ainsi que différents points de la carte du Venezuela.

2. Le combat pour la modernité

Le Venezuela a connu beaucoup de changement au cours du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle. La révolution vénézuélienne a été l'une des nombreuses révolutions qui ont éclaté dans le Sud et en Amérique Centrale, ce qui a conduit à l'émergence de républiques indépendantes. Sous la domination espagnole, l'élite de la population qui était connue et appelée sous le terme de « hacendados », dominait le Venezuela. Parmi l'élite, ceux qui sont nés en Espagne étaient connus comme les « peninsulares » et ceux qui étaient originaires de l'Amérique comme les « criollos ». Politiquement parlant, l'Espagne a fait du Venezuela une de ses colonies, et elle dirigeait le pays grâce aux conseils municipaux, surtout celui de Caracas, qui allait plus tard devenir la capitale indépendante du Venezuela, permettant ainsi aux « hacendados » d'exercer une forte influence politique sur les affaires locales. Une grande majorité de la population créole était moins bien lotie que les « hacendados » et était d'ascendance mixte américaine et européenne, composée de paysans et connue en espagnol comme « mestiza ».

Deux grands groupes de personnes, bien qu'exclus du système politique, représentaient la société vénézuélienne. Premièrement, les esclaves africains, dont le travail contribuait essentiellement au développement de l'économie des plantations des colonies espagnoles. L'objectif primordial des esclaves était leur liberté et bien évidemment la fin de l'esclavage. Cependant en tant que minorité de la population, et avec l'élite vénézuélienne profitant de l'esclavage, ces esclaves n'étaient pas dans une bonne position pour imposer leurs exigences de liberté. Deuxièmement, l'autre groupe n'ayant pas droit à participer à la vie politique du pays était la population indigène. Cette population souffrait des maladies et des désastres de la guerre, toutes deux apportées par les Européens au XVI^{ème} siècle. Les indigènes, tout comme les esclaves africains ont été complètement marginalisés politiquement et économiquement parlant au cours de leur histoire, c'est donc effectivement d'un combat qu'il s'agit pour ces populations et cette révolution a été leur opportunité de sortir du joug espagnol. Les gains de la révolution, ont toutefois été annulés lorsque l'Espagne reconquis brièvement Venezuela après la chute de Napoléon en 1814. L'esclavage fut rétabli, et quand Bolivar, après avoir réussi à susciter l'aide d'Haïti indépendante, a libéré le Venezuela en 1819, l'esclavage ne fut pas supprimé. Le Venezuela a continué à être dirigé, comme il l'avait été en 1810, par les « hacendados ». Les privilèges ont eux aussi continué d'exister, les « criollos » jouissant d'une position politique et économique supérieure à celle des métis. La révolution a

cependant mis fin aux restrictions mercantilistes de l'Espagne sur le commerce au Venezuela, et la nouvelle république a vu le jour en 1930.

Dans le roman de Gallegos, les personnages luttent pour obtenir leur liberté, leur part de richesse et tentent, consciemment pour certains et inconsciemment pour d'autres, de progresser, chacun à leur niveau. Les paysans vont vouloir s'enrichir et moderniser leur outils et façon de vivre, tandis que Santos Luzardo et Doña Bárbara, conscient de leur statuts et de leur pouvoir et influence vont tenter d'acquérir la confiance, le contrôle et le savoir qui leur manque afin d'arriver à leurs fins. Les ambitions des deux personnages font échos aux envies des hommes d'aller toujours au-delà de leurs limites et de l'interdit. Chacun des deux protagonistes s'est fixé « son » pari. Cette lutte, ne les rend pas modernes, mais leur pulsion d'accroître leurs horizons. Nous ne sommes pas ici pour débattre de la qualité de la modernité pour l'homme, ce dernier s'en sert et fait également parti de son développement, ils sont indissociables, le progrès n'est rien sans l'homme, il l'a inventé et a intégré son *modus orerandi* ; cependant, il est intéressant de noter, dans le cadre de notre étude de thèse, que chacun des deux personnages est comme poussé d'un soif insatiable pour commander et moderniser « leur » monde.

Lorsque l'Espagne a reconnu au Venezuela son indépendance en 1845, le pays va cependant continuer à connaître une époque de guerres. Les riches *terratenientes* menaient alors la vie dure dans leurs régions. Rómulo Gallegos décrit donc, à l'aide de son roman, cette période qui va mener le pays à se moderniser, cette lutte contre l'obscurantisme, ce changement des mœurs et ce combat entre progrès, nature et barbarie. Bon nombre d'experts et de critiques estiment que Gallegos a dépeint une époque toute entière au travers de ce roman, qu'il a donné ce miroir à la société vénézuélienne pour qu'elle y voie une alternative à la situation économique dans laquelle se trouvait alors le pays. Ces archétypes peuvent être vu sous plusieurs angles et bien que fictifs, ils retranscrivent une mentalité, une quête et des codes propres à la société vénézuélienne du XXème siècle.

Comme nous l'avons dit, ces personnages sont porteurs de messages, ils représentent des idéaux, ce n'est donc pas un hasard que Gallegos ait décidé que la figure du tyran soit représenté par une femme. Il y a là un appel au lecteur, un dialogue qu'ouvre Gallegos. Pourquoi le « mal » du roman n'est-il pas incarné par un gros latifundiste sale et avide de guerre ? Généralement dans les autres romans de l'époque c'étaient des chefs guérilleros à la

tête de hordes de paysans armés qui faisaient la loi, or, ici dans le roman de Gallegos, c'est une femme capricieuse, ensorceleuse et rusée. Est-ce un signe de l'auteur pour démontrer que la barbarie évolue également au fil et à mesure que l'homme se modernise ? Cette anti-héroïne est l'adversaire des attentes et des conventions d'un système idéologique tout entier. Ce dernier visant à dire que les femmes à l'époque ne participaient pas à la guerre et n'avaient nul le pouvoir de commander et encore moins à des hommes. Marisela quant à elle se rapproche beaucoup plus de la figure « type » d'une jeune fille de son temps.

3. Un pari gagné ?

La dualité des thèmes de civilisation et de barbarie, tels que présentés dans Doña Bárbara, a trois dimensions. La première est le conflit géographique : la lutte des hommes pour moderniser la nature, la seconde est la confrontation homme / femme et la troisième le combat de Santos Luzardo avec lui-même. Doit-il succomber à la barbarie et la violence pour vaincre Doña Bárbara ? Doit-il devenir aussi féroce qu'elle pour récupérer ce qu'il pense être à lui ? Ces trois dimensions semblent coexister tout au long du roman et rythment l'histoire de Gallegos.

Au travers de ses œuvres, une impression apparaît claire au lecteur, Gallegos connaît le Venezuela, il connaît son histoire et face au poids des traditions, du fort machisme de l'époque et de la place de la femme, il offre cependant le premier rôle de son roman à une femme : une femme puissance. Il y a là un désir de donner des codes à la société de l'époque, la femme aussi est moderne, elle progresse, elle aussi peut être tenté par le pouvoir. L'auteur et sa génération d'écrivains font coexister une vision archaïque du pays et des idées nouvelles amenées par Luzardo au fil de ses rencontres. Dans chacune de ses œuvres, Gallegos attache une valeur littéraire et humaine particulière, il ya une proposition civilisatrice du pays. Les personnages secondaires eux aussi font parti intégrante des codes de Gallegos : la responsabilité de l'homme vers ses semblables, le rejet de la violence, l'immoralité, la facilité et l'appât du gain, l'absence d'idéaux, la barbarie et l'ignorance, l'insouciance etc. L'écrivain fait s'affronter deux visions, deux mondes, deux Venezuela, deux époques et les enjeux qu'elles entraînent : le changement complet de la société.

En tant qu'écrivain, Gallegos est ce que l'on appelle un auteur classique. Le langage et sa technique d'écritures n'ont rien de novateur mais le processus d'affrontement d'idéaux au travers de personnages avec des codes nouveaux, lui si l'est. Son intention selon moi, est de faire prendre conscience de la réalité vénézuélienne, à ses habitants. Le roman de Gallegos et son approche littéraire font de lui un partisan de la modernité. En tant qu'écrivain, il s'intéresse à son pays, et bien qu'il puisse être un auteur critiqué et acclamé, il en reste un défenseur d'un éclaircissement intellectuel certain pour l'Amérique latine. Son héroïne est-elle en fin de compte un personnage diabolisé censé seulement représenter les aspects négatifs de son époque ou n'est-elle pas aussi ce miroir pour s'auto questionner sur la marche du progrès ? Nous l'avons déjà appelé, les personnages sont porteurs d'un univers fictif, celui que l'auteur

veut bien offrir à ses lecteurs ; aussi, lorsqu'il utilise Doña Bárbara comme vecteur de l'état chaotique du pays, il fait alors en sorte que Luzardo soit vu en héros. Le lecteur va alors se placer du côté de cet homme censé porter en lui la justice et le renouveau au pays. Cependant lui aussi veut imposer ses lois, son pouvoir, ses codes.

Cette notion d'héroïne perfide dans le personnage de Doña Bárbara est un processus complexe : cette femme apparaît toute puissance, crainte de tous, la figure du tyran dans toute sa splendeur et dont le but ultime est non seulement de commander et d'asservir les autres personnages afin d'asseoir son pouvoir mais également de donner une figure humaine à la barbarie, la modernité apparaissant donc comme l'unique échappatoire à cette emprise maléfique. Gallegos lui donne le rôle qui va lier l'histoire de l'Amérique latine et celle de ces personnages. Doña Bárbara est construite à partir de symboles réels, dans une société donnée, à une époque déterminée. Son adversaire Luzardo, est ce personnage qui lui aussi s'est donné un pari, celui d'imposer la modernité au pays, mais ce dernier est-il à la recevoir ? Gallegos le présente comme un héros mais c'est également un opportuniste qui cherche à renverser le pouvoir établi. Doña Bárbara tente de séduire Luzardo comme les autres hommes mais lui-même tombe amoureux de Marisela, la fille de Doña Bárbara. Cette lutte à laquelle ces personnages s'adonnent peut également être vu comme celle du bien et du mal, celle du primitif et du moderne. Ce roman offre de multiples lectures, la civilisation va-t-elle l'emporter sur la tradition ?

Les traits héroïques de Luzardo dans le roman rappellent les épopées grecques, celles des combats entre un héros comme Ulysse contre les dieux de l'Olympe. Ici Doña Bárbara est dépeinte comme cette créature perfide qui détruit tout sur son passage, Luzardo pour sa part est alors montré comme ce héros venu libérer le peuple qui souffre. Elle représente la destruction et la peur et lui l'espoir et le renouveau. C'est une lutte psychologique qui rassemble autant les personnages que les lecteurs autour de thèmes clés. Il y a d'un côté ce lourd passé et d'un autre cette marche vers le progrès, marche inévitable devrais-je dire puisque Gallegos lui-même présente le problème avec sa solution : la victoire du héros sur son opposant.

Doña Bárbara, quant à elle se voit attribuée les attributs de la déesse Era ou de la gorgone Méduse. Cette mangeuse d'homme, cette femme-sorcière perd tout à la fin du roman, mais dans sa descente, elle voit sa fille enfin heureuse, n'est-elle pas sa rédemption ? Marisela

devient le salut de sa mère ; certes la conclusion du roman est très stéréotypée mais il ne s'agit pas de donner une fin heureuse au couple mais de montrer la victoire de la modernité sur l'obscurantisme. Doña Bárbara est intimement liée à l'idée de destin, ici celui du pays tout entier. Son destin a été maudit, elle a vécu avec la haine et le mal en elle ; elle est l'aspect cruel de la nature. Cette nature, parlons-en : l'homme a toujours voulu défier la nature, Luzardo la défi et veut lui imposer ses codes mais cette nature sauvage n'a qu'un seul but : celui de montrer à l'homme sa supériorité.

Le voyage qu'a entrepris Luzardo le met en contact avec différents niveaux de réalité, et le confronte aussi avec son opposant. Mais Gallegos le présente comme ce héros porte-parole du positivisme et d'une société civilisée, il se sert de Luzardo pour parler à la société vénézuélienne. Son caractère moralisateur, son sens de l'éthique font de Luzardo ce parfait ennemi de l'obscurantisme. Il est cet homme américain qui a quitté ses terres et en quête d'identité pour les siens. Après avoir passé plusieurs années dans la ville de Caracas, il revient vers son passé en quête de réponses et de justice. Le pari qu'il s'est lancé pour moderniser sa société, il va le gagner au fil des rencontres et des affrontements avec Doña Bárbara.

—

CONCLUSION

—

Cette thèse de doctorat d'espagnol axée sur la littérature hispano américaine avait pour but premier d'étudier le rôle, les conséquences et le poids de la modernité et la marche du progrès au Venezuela, au travers de la littérature du XX^e siècle. Le roman clé qui a servi à ce travail a été celui de Romulo Gallegos, *Doña Bárbara*. L'étude de ce dernier ainsi que les vives recherches bibliographiques et les résultats trouvés dans les chapitres principaux de ce travail de thèse ont permis de lister les principaux effets de la modernité sur les populations. Au fil des chapitres, des sous parties et des multiples questionnements, nous nous sommes principalement intéressés à deux grands types de problèmes, à savoir: la définition quasi exhaustive des notions qui composent l'énoncé de thèse et la réelle implication du mot « modernité » et ses embranchements pour la société Vénézuélienne.

Lorsque j'ai commencé ce travail, les premières questions auxquelles j'ai dû répondre ont été celles concernant les raisons d'écrire cette thèse. Je répondrai premièrement qu'elle s'inscrit dans le cadre d'un projet personnel : l'envie de me prouver-à moi-même que j'étais capable de réaliser un travail de recherche universitaire poussé mais aussi d'acquérir une expérience critique sur ce sujet précis. Ensuite, vient ma passion pour les études, la littérature et les langues étrangères, bien évidemment doublée du désir de n'importe quel être humain, de se dépasser intellectuellement parlant, par un travail de longue haleine, ayant pour résultat un apport à une communauté, dans ce cas présent, la communauté universitaire. Ce travail s'inscrit également dans le cadre d'un projet professionnel : expliquer et décrypter la vision de la modernité que nous disons avoir atteint, à l'époque contemporaine, ainsi que donner aux lecteurs une notion de l'idée du progrès au Venezuela dans les années 1920-1930 pour montrer son impact du XX^e siècle chez ses habitants. Les moyens que j'ai réunis pour cette recherche de thèse ont été les suivants : l'analyse de *Doña Bárbara*, ainsi que plusieurs autres romans de Gallegos et d'autres écrivains de sa génération. Les sciences mises à profit au cours de cette thèse ont été la critique littéraire, la littérature, la géographie, la sociologie, la civilisation, l'éthologie, l'histoire et la psychologie contemporaine.

Les motifs d'étude sur le sens du mot « progrès » au Venezuela ne sont pas anodins ; comme je l'ai démontré au cours de ce travail, ma mission a consisté à réunir tous les romans, nouvelles et ouvrages traitant des notions de modernité et de progrès. La distance entre l'Amérique du nord et celle du sud ne m'a bien sûr, pas échappé, ainsi que les nuances de progrès selon les pays d'Amérique du sud, et ce à plusieurs niveaux : social, économique et historique. J'ai donc dédié des chapitres et des questionnements sur le Mexique, Cuba,

l'Argentine ou encore la Colombie en passant par d'autres pays. Les évènements chronologiques primordiaux qui ont guidé ma recherche et m'ont amené au plan de thèse final ont été les suivants :

- 1899 L'émergence du pari socialiste à Cuba
- 1925 Le roman, *La Vorágine* de l'auteur Colombien José Eustasio Rivera
- 1926 Le roman *Don Segundo Sombra* de l'auteur Argentin Ricardo Güiraldes
- 1910 La révolution au Mexique
- 1956 Le vote des femmes au Pérou
- 1959 La révolution à Cuba
- Le programme d'aide économique, « Alianza para el Progreso » de 1961-1970
- Les mouvements sociaux et de protestations au Brésil durant le XXème siècle
- La création du tableau des degrés d'urbanisation dans 20 pays latino-américains vers 1950
- 1957 Les conditions de l'économie du progrès de l'économiste Britannique Colin Clark
- 1870-1914 L'entrée de l'Amérique latine dans l'ère moderne (selon plusieurs ouvrages)
- 1980-1990 Les transitions politiques et économiques majeures dans le continent d'Amérique du sud.

Par la suite, j'ai effectué de nombreuses recherches dans diverses bibliothèques de Madrid, afin de trouver le plus de données possibles sur le roman, *Doña Bárbara*, de Romulo Gallegos. Qu'il s'agisse de l'auteur, la trame, le profil de chacun des personnages, l'explication des chapitres, la perspective narrative misogyne et autoritaire ainsi que divers travaux d'explications de textes, sur le dit roman pour pouvoir trouver des éléments de réponse à notre problématique principale. Mes lectures sur l'Amérique latine m'ont également amené à chercher des points de vue d'auteurs et de critiques européennes. Des auteurs tels que Roger Geaniton, Roger Bordier, Jean Louis Servan-Schreiber, Alexis de Tocqueville, Claude Lévi-Stauss, Alain Touraine, Gilles Lipovetsky ou encore Agnès Heller, ont été des auteurs clés, au moment de chercher des réponses à mes questions, quant à la construction de ma recherche.

Les travaux et la pensée du professeur Argentin Walter Mignolo²⁸⁰ ont également servi à approfondir d'avantage l'idée de modernité.

Plusieurs travaux d'autres collègues chercheurs ont permis un meilleur entendement des notions de prouesses technique et de société moderne:

- La thèse de Stéphanos Dimitriou, *Le conflit de la modernité : formes et limites de la critique postmoderne de la raison*²⁸¹.
- Le mémoire de Hugo Cancino, *Modernidad y tradición en el pensamiento latinoamericano en los siglos XIX y XX*.
- *La Modernidad y las prácticas sociales*²⁸² – Schéma de travail de l'Université nationale de la Plata
- L'essai du professeur Serge Latouche, de l'Université de Paris XI, *La société moderne face au défi technologique: la mégamachine et le destin*²⁸³
- *La nación Latinoamericana*²⁸⁴ de Manuel Ugarte
- *Civilización Y Barbarie: Estudios Sociológicos Americanos*²⁸⁵ de Julio Cesar Salas

Mon travail de recherche étant basé sur la littérature, les définitions de modernité, de progrès, des avancées de l'ère moderne dans la vie des sociétés latino-américaines, tout en prenant compte de la littérature qui, rappelons-le va de pair avec l'évolution des sociétés, ses mentalités et ses modes de vie, j'ai assisté à divers cours de l'Université Complutense de Madrid afin de rencontrer des nouveaux chemins de réponse.

Les matières qui ont été fondamentales dans ce nouveau questionnement ont été :

- Los novelistas hispanoamericanos del siglo XX

²⁸⁰ . Walter Mignolo, *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options (Latin America Otherwise)*. Duke University Press Books. 2011, 458 p.

²⁸¹ . Stéphanos Dimitriou, *Le conflit de la modernité : formes et limites de la critique postmoderne de la raison*, Thèse de doctorat : Philosophie : Paris 8. 1998, 260 p.

²⁸² . *La Modernidad y las prácticas sociales* - Esquema de Trabajo. ESTS Cátedra de Trabajo Social I, Universidad Nacional de la Plata. 2004 (Mimeo)

²⁸³ Conférence faite à l'Université de Laval en avril 1998

²⁸⁴ . Manuel Ugarte, *La nación Latinoamericana*. Caracas: Biblioteca Ayacucho. 1978, N°45, 429 p.

²⁸⁵ . Julio César Salas, *Civilización Y Barbarie: Estudios Sociológicos Americanos*. Barcelona: Talleres Gráficos Lux. 1919, 189 p.

- Distintas modalidades de la escritura hispanoamericana: la crítica literaria y la autobiografía
- Ficciones de la realidad en la literatura hispanoamericana
- Las vanguardias estéticas del siglo XX
- Letras e imágenes de América

Cette thèse est d'actualité puisque elle prend comme sujet *cobaye*, les populations d'Amérique du sud. Ces populations, malgré ce que l'on voudra bien nous raconter la presse de notre époque, ont encore du mal de nos jours, selon les classes sociales, à « suivre la cadence » des sociétés développées européennes ou d'Amérique du nord qui jouissent d'un bien plus grand confort économique. Le lecteur et le jury comprendra que je ne fais nullement ici la promotion de l'Occident où de son système de pensée, il sert de moyen de comparaison. Dans un continent où les inégalités sont flagrantes et palpables, ces pays, dont le voisin, les États-Unis, est un des pays les plus riches développés et qui plus est, une des premières puissances économiques du monde, luttent pour leur survie et le maintien de traditions ancestrales, mais doivent en parallèle, s'aligner et/ou s'adapter sur un modèle d'une économie capitaliste, s'ils veulent prospérer.

Pour répondre à de telles questions, j'ai donc traité dans la thèse des aspects tels que: les legs historiques depuis les Indépendances en passant par la difficile insertion dans l'économie mondiale, de la croissance et de l'utilisation des ressources, du mouvement social latino-américain, du voisinage ardu avec les Etats-Unis, des difficultés et combats qui ont menés l'Amérique du sud à être ce qu'elle est aujourd'hui, parmi d'autres sujets clés, offrant ainsi une vision plus ample de ce continent, au XXème siècle. Lors de mes lectures, plusieurs noms de spécialistes sont revenus, tels que: Gil Delannoi, politologue, Elliot Jacques, sociologue, Paul Virilio, théoricien de la vitesse, Pierre Nora et Jean-Noël Jeanney, tous deux historiens, Dominique Wolton, Jacques Ion, ou encore Nicole Aubert, tous sociologues. Leurs points de vue et leurs conclusions m'ont guidé dans l'organisation de mon raisonnement et ils m'ont également apporté des réponses.

Malgré les avis très tranchés de certains critiques, et après avoir travaillé sur ce sujet je ne pense pas qu'on ait besoin de dénigrer ou rabaisser tout ce qui est moderne. Ma position sur la question, en tant que chercheur, est que : la technologie, les avancées sociales, le développement des machines, des systèmes financiers, politiques, agroalimentaires et sociaux

culturels, nous ont aidé à plusieurs niveaux, pour rendre nos vies plus faciles. Certes, de nombreux auteurs que j'ai lu pour cette recherche diront que nous sommes à présent tellement aliénés par la technologie que nous ne pouvons même plus nous rendre compte qu'elle nous a réduite en esclavage, et que nous ne pouvons plus vivre sans ; je ne suis pas d'accord, ce sont des choix ; ce sont d'ailleurs ces mêmes choix qu'adoptent chaque jour, les sociétés Latino-américaines et le Venezuela à l'heure de choisir leurs voies de développement. Les niveaux de croissance de ces populations, les degrés d'alphabétisation, l'utilisation des matières premières telles que le pétrole sont fondamentaux pour toute société. Le pari de se moderniser, tant dans la littérature que dans la vie réelle, a les mêmes enjeux : toutes les populations recherchent, comme les personnages principaux de l'œuvre de Gallegos, le pouvoir, la richesse et le dépassement personnel ou national. Les populations qui ont subi les guerres, les mouvements d'indépendance ont été les premiers témoins de cette lutte pour la modernité. La population noire, la population indienne, les métisses et les blancs vivent ensemble dans ces pays d'Amérique du sud, mais leurs niveaux de vie, et leurs degrés de développement sont loin d'être identiques, tout comme dans le roman de Gallegos. Cela est un des piliers de réponse à cette thèse.

Des auteurs contemporains tels que Romulo Gallegos, dans son roman *Doña Bárbara*, décrivent à l'aide de leurs personnages, et trames de fond, l'histoire de ces sociétés/populations/vies et leurs luttes pour vivre et évoluer. De quelles manières et dans quel but y arrivent-ils? Dans un monde où « moderne » signifie dans la majorité des mentalités : s'industrialiser, avoir les dernières technologies, les vêtements des marques de luxe aux prix surpassant le revenu annuel de ces hommes et ces femmes du Venezuela, j'en suis revenu à me questionner sur l'idée que nous nous faisons du progrès en Europe Occidentale. « Simultanément, le progrès, qui est social autant que scientifique, a spectaculairement réduit notre temps de travail. Ne travaillons-nous pas trois fois moins de jours par an qu'il y a un siècle? Pourquoi continuons-nous à trouver que tout va trop vite, que nous sommes débordés, que nous ne parvenons pas à faire tout ce qui est nécessaire, sans parler de ce que nous aimerions accomplir? Où est la faille?²⁸⁶ ».

La modernité n'est-ce pas une évolution des pensées et une acceptation d'autrui plutôt que le dénigrement de l'autre de par les différences de développement en tous points? Les

²⁸⁶. Jean Louis Servan-Schreiber, *Trop vite!* Paris : Albin Michel. 2010, p. 13

concepts de société, de monde développé, des « Amériques » sont des thèmes qui ont trouvé leurs échos dans la trame des romans du XXème siècle. Ces habitants des sociétés Latino-américaines, décrits et utilisés dans la littérature recherchent-ils cette même notion de progrès? Oui et non. « Les étrangers qui viennent ici prétendent toujours amener le progrès. Mais tout ce qu'ils nous apportent, ce sont des promesses vides. Nous ne voulons que notre terre. C'est ce dont nous avons besoin avant tout²⁸⁷ » dit ce chasseur-cueilleur Penan au Sarawak, dans la partie Malaisienne de l'île de Bornéo. Les personnages de l'œuvre de Romulo Gallegos, vivent pour preuve dans la pauvreté, et ce à cause de la riche propriétaire terrienne, Doña Bárbara, qui s'est emparé de tous les terres afin d'être la seule à jouir de ces richesses et d'étendre son contrôle sur la ville et ses habitants. Santos Luzardo, malgré le rôle de héros que veut lui donner Gallegos est lui aussi à la recherche de ce contrôle mais leurs buts sont-ils similaires? Oui et non. Cela rappelle forcément les dictateurs et autres oligarchies que nous avons vus dans ce travail et qui, toujours en position en Amérique du sud dans certains pays, privent le plus grand nombre, des richesses et de l'accès au progrès. L'idée de cette avancée, de ce progrès, a du mal à se frayer un chemin dans le continent; c'est ce que soutient Carlos Altamirano, directeur de *Historia de los intelectuales en América Latina*. « Hay una tensión entre modernidad e identidad. Es decir, cómo modernizarse sin perder identidad, cómo evitar que la defensa de la identidad o su reformulación se confunda con la preservación y el atraso. La idea es que América latina ha querido ser moderna, pero moderna a su manera, y las versiones acerca de cómo debería ser esto han variado a lo largo del tiempo, o según las corrientes o los pensadores²⁸⁸ ».

Les lectures que j'ai faites, ainsi que les séminaires auxquels j'ai assistés, et les cours que j'ai suivis et les auteurs que j'ai lus et entendus argumenter sur l'Amérique latine et son inclusion dans la modernité et le progrès, m'ont fait prendre conscience d'une chose : les contrastes entre les sociétés Latino-américaines continuent à se marquer, et je le dis sans pessimisme aucun : ils iront sans doute en s'aggravant au fil des années car une partie des pays du continent souffre de sous développement évident, tandis que d'autres jouissent de certains des avantages positifs des pays « modernes » et développés. J'ai eu des conversations

²⁸⁷. <http://www.survivalfrance.org>

²⁸⁸. http://www.lanacion.com.ar/nota.asp?nota_id=1285004

avec des doctorants chercheurs du Venezuela, j'ai lu la presse et bien que le salaire minimum a augmenté au fil des ans²⁸⁹, le pouvoir d'achat reste encore très faible pour la classe moyenne.

Les inégalités entre les pays, les populations et les sexes, sont encore très marquées, beaucoup de ceux que j'ai interrogés, me l'ont confirmé. Sortir d'un stade de « sous-développement », vers une économie prospère et des styles de vie permettant à la grande majorité d'en profiter, n'est pas tâche aisée pour l'Amérique latine ; y arrivera-t-elle un jour? Il est trop tôt à ce stade de ma recherche pour le dire, mais mes prémices d'études me laissent penser que sans un appui international et des représentants dignes de ce nom, ainsi qu'un ménage de la corruption flagrante dans le continent, ainsi qu'une conscience différente de vie, qu'il sera presque dur à ces sociétés de sortir du marasme et fossé qui les sépare du reste du monde. Cependant, comme le souligne Olivier Dabène, docteur agrégé en science politique et professeur des universités à Sciences Po Paris et président à l'Observatoire politique de l'Amérique latine et des Caraïbes (Opalc), dans l'ouvrage *Atlas de l'Amérique latine*, le multiculturalisme est en progrès et une rupture a été franchie. En effet les nouvelles générations utilisent maintenant le droit de vote et la démocratie se met en place. « En dépit des doutes et déceptions qu'elle génère, de l'instabilité qui la frappe parfois et des dérives populistes qui la menacent toujours, la démocratie fonctionne en Amérique latine [...]»²⁹⁰.

Cette thèse ne doit pas être considérée comme un produit fini, de nombreux chercheurs continueront à étudier l'œuvre de Gallegos, les particularité et différences des pays composant l'Amérique latine, les notions de modernité et de progrès ainsi que tous les autres thèmes traités dans ce travail. Néanmoins, cette recherche les éclairera je l'espère sur les causes et la situation économique, historique et littéraire sur le Venezuela du XXème siècle. L'objet de ce travail visait à fournir les raisons, les arguments, les causes, les contrastes, les résultats de ce pari du progrès pour les sociétés de l'Amérique latine ; Nous avons tenté d'ouvrir de nombreuses perspectives et pistes de réponses au travers de la littérature vénézuélienne en nous intéressant longuement sur le sens et les implications de la modernité dans le pays, puisse cette recherche continuer et éclairer d'avantage la communauté littéraire espagnole.

²⁸⁹ . <http://www.eluniversal.com/economia/130502/en-gaceta-oficial-el-aumento-del-salario-minimo-y-el-reglamento-de-la->

²⁹⁰. Olivier Dabène, *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, Paris : Armand Colin. Collection Coursus. 2010, p. 8

—

BIBLIOGRAPHIE

—

BIBLIOGRAPHIE

I/ La découverte de l'Amérique

II/ Un homme du monde moderne : Christophe Colomb

III/ Ouvrages sur la modernité en Amérique latine

IV/ Le concept de modernité

V/ Le concept de progrès

VI/ L'économie au Venezuela

VII/ Ouvrages sur la pensée latino-américaine du XX^e

VIII/ Ouvrages critiques sur la littérature Vénézuélienne

IX/ Gallegos

X/ Ouvrages d'analyses littéraires

XI/ Identité et Amérique

-

I/ LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE

- BALLESTEROS BERETTA, A., *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América, en Historia de América y de los pueblos americanos*, vols. IV y V, Barcelona, 1945.
- BERNAND Carmen et GRUZINSKI Serge, *Histoire du nouveau monde - De la découverte à la conquête, une expérience européenne, 1492-1550*. Vol 1/2. Paris : Fayard, 1991-1993, 768 p. ISBN 2213027641
- BETHELL Leslie, *Cambridge History of Latin America*, Volume 11: Bibliographical Essays. Cambridge: Cambridge University Press, 1995, 992 p. ISBN-10: 0521395259
- BONILLA, H. (ed.), *Los conquistados. 1492 y la población indígena de las Américas*, Colombia, 1992.
- BOSCH I GIMPERA Pere, *L'Amérique avant Christophe Colomb : préhistoire et hautes civilisations*. Paris : Payot, 1967, 237 p. (Collection : Bibliothèque historique)
- CASTILLERO, A., *Conquista, evangelización y resistencia*, Panamá, 1995.
- CÉSPEDES, G., *La conquista*, vol. 1 de la Historia de América Latina dir. por N. Sánchez-Albornoz, Madrid, 1985.
- COLOMB Christophe, *Journal de bord : 1492-1493 / Christophe Colomb*. Paris : Imp. nationale, 1992, 250 p. (Collection : Voyages et découvertes)
- COLOMB Christophe, *La découverte de l'Amérique/Christophe Colomb*. Paris: Maspero La découverte, 1979-1991, 297 p.
- COLOMB Christophe, *Le Nouveau Monde : récits de Christophe Colomb*. Paris : les Belles lettres, 1992, 136 p. (Collection : La roue à livres, 1150-4129)
- GARCÍA JORDÁN, P. y M. Izard (coords.), *Conquista y resistencia en la historia de América*, Barcelona, 1992.

- GOMEZ-MULLER Alfredo, *Penser la rencontre de deux mondes : les défis de la découverte de l'Amérique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1993, 135 p. ISBN 213045240X
- GUIDI José et MUSTAPHA Monique, *Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique - réalités, imaginaire et réinterprétations : rencontre de la Société des italianistes de l'enseignement supérieur et de la Société des hispanistes français*, 3-4 et 5 avril 1992, Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1994, 309 p. (Collection : Etudes hispano-italiennes). ISBN 2853993272
- GUTIÉRREZ ESCUDERO, A., *América: Descubrimiento de un Nuevo Mundo*, Madrid, 1990.
- HAMBIS Louis, *La description du monde*. Paris: C. Klincksieck cop, 1955, 433 p.
- HEERS Jacques, *La Découverte de l'Amérique*, Complexe, 1991, 190 p.
- JOURDE Pierre, *Géographies imaginaires*, Paris, Éditions Rien de Commun, 1991, 343 p.
- KOHUT, K. (ed.), *De conquistadores y conquistados. Realidad, justificación, representación*, Frankfurt, 1992.
- LAFAYE, J., *Los conquistadores*. México, 1970.
- LAVALLE Bernard, *L'Amérique Espagnole de Colomb à Bolivar*. Paris: Belin sup. 2004, 317 p. (Collection: Histoire). ISBN 2701139201
- LEÓN PORTILLA, M., *Visión de los vencidos. Relaciones indígenas de la conquista*, México. 1959 (2^a ed., Historia 16, Madrid, 1985); *El reverso de la conquista. Relaciones aztecas, mayas e incas*, México, 1964.
- MAHN-LOT, M., *Una aproximación histórica a la conquista de la América española*, Barcelona, 1977.

- MANZANO Y MANZANO, J., *Cristóbal Colón, siete años decisivos de su vida, 1485-1492*, Madrid, 1964; *Colón y su secreto*, Madrid, 1976.
- MORALES PADRÓN, F., *Historia del descubrimiento y conquista de América*, Madrid, 1981; *Los conquistadores de América*, Madrid, 1974.
- MORISON, S.E., *El Almirante del Mar Océano. Vida de Cristóbal Colón*. Buenos Aires, 1945.
- PAOLUCCI, A. (ed.), *Columbus, America and the World*, New York, 1992.
- RAMOS PÉREZ, D., *Audacia, negocios y política en los viajes españoles de descubrimiento y rescate*, Valladolid, 1981.
- TAVIANI, P. E., *Cristóbal Colón, génesis del gran descubrimiento*, Barcelona, 1983.
- ZAVALA, S., *Las instituciones jurídicas en la conquista de América*, México, 1971; *La filosofía política en la conquista de América*. México. 1972.
- WACHTEL, N., *Los vencidos. Los indios de Perú ante la conquista española, 1530-1570*, Madrid, 1976.

II/ UN HOMME DU MONDE MODERNE : CRISTOPHE COLOMB

- ALPONTE, Juan María, *Cristóbal Colón: un ensayo histórico incómodo*, México, Fondo de Cultura Económica, 1992.
- ALTOLAGUIRRE Y DUVALE, Ángel de, *Cristóbal Colón y Pablo del Pozzo Toscanelli: estudio crítico del proyecto*, formulado por Toscarelli y seguido por Colón para arribar al extremo oriente de Asia navegando la vía del oeste, Valladolid, Maxtor, 2006.
- ÁLVAREZ SEISDEDOS, Francisco, *Cristóbal Colón: El libro de las profecías*, Madrid, Testimonio Compañía Editorial. Edición facsímil y estudio introductorio.
- ANDRÉS, Rosana de y LEÓN, Pilar, *Cristóbal Colón y la exploración de las Indias* [exposición], Madrid, Ministerio de Cultura, 1992.
- ARRANZ MÁRQUEZ, Luis, *Cristóbal Colón: misterio y grandeza*, Madrid, Marcial Pons-Historia, 2006.
- AYUNTAMIENTO DE VALLADOLID (ed.), *V Centenario del fallecimiento de Cristóbal Colón en Valladolid, 1506-2006: año Colón 2006: memoria*, Valladolid, Ayuntamiento de Valladolid, 2007.
- BALLESTEROS BERETTA, Antonio, *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América*, Barcelona, Salvat, 1945.
- BARCELÓ FERNÁNDEZ DE LA MORA, José Luis y BARCELÓ MEZQUITA, José Luis, *Summa Colombina: diccionario enciclopédico de Colón*, Sevilla, Sociedad Estatal Quinto Centenario, 1990.
- BAUZA SOCIAS, Rafael, *El descubridor del Nuevo Mundo*, Palma, Eureka, 1990.
- BRINKBÄUMER, Klaus y HÖGES, Clemens, *El último viaje de Cristóbal Colón*, Barcelona, Destino, 2006.

- CARRERAS VALLS, R., *La verdad sobre el descubrimiento de América: los catalanes Juan Cabot y Cristóbal Colón*, Barcelona, Imprenta Altés, 1931.
- CASAS, Bartolomé de las, *Diario del primer y tercer viaje de Cristóbal Colón*, edición de Consuelo Varela, Madrid, Alianza editorial, 1989.
- CEBRIÁN, Juan Antonio, *La aventura de los conquistadores: Colón, Núñez de Balboa, Cortés, Orellana y otros valientes descubridores*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2007.
- CÉSPEDES DEL CASTILLO, Guillermo (coord.), *Colón en el mundo que le tocó vivir*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2007.
- CHILDRESS, David Hatcher, *El secreto de Cristóbal Colón: la flota templaria y el descubrimiento de América*, Madrid, Nowtilus, 2005.
- CHOCANO, Guadalupe y COLÓN DE CARVAJAL, Anunciada, *Cristóbal Colón: incógnitas de su muerte (1506-1902): primeros almirantes de las Indias*, Madrid, CSIC, 1992.
- CIFUENTES, Paula, *La ruta de las tormentas*, Madrid, Martínez Roca, 2005.
- COÍN CUENCA, Luis Miguel, *Aspectos náuticos de los cuatro viajes colombinos*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 1993.
- *Una travesía de 20 días a dos rumbos que cambió el mundo*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 2003.
- COLÓN, Hernando y CARRERA DÍAZ, Manuel, *Historia del Almirante*, Barcelona, Ariel, 2003.
- COLÓN, Cristóbal, *Libro de los privilegios del almirante don Cristóbal Colón (1498)*, edición de Ciriaco Pérez-Bustamante, Madrid, Real Academia de la Historia, 1951.
- *Diario de Colón: libro de la primera navegación y descubrimiento de las Indias*, edición de Carlos Sanz, Madrid, Yagües, 1962.

- *Los cuatro viajes*; Testamento, edición de Consuelo Varela, Madrid, Alianza editorial, 1986.
- *Libro de las Profecías*, edición de Juan Fernández Valverde, Madrid, Alianza editorial, 1992.
- *Diario de a bordo*, edición de Luis Arranz Márquez, Madrid, Dastin, 2000.
- COLÓN, Cristóbal (duque de Veragua), *Libro copiado de Cristóbal Colón*, Madrid, Testimonio Compañía Editorial, 1989. Edición facsímil, transcripción y estudio preliminar.
- COMELLAS, J. L., *El cielo de Colón*. Técnicas navales y astronómicas en el viaje del descubrimiento, Madrid, Tabapress, 1991.
- *La carta de Cristóbal Colón: mapamundi*, circa 1492, Barcelona, M. Moleiro editor, 1995.
- *El éxito del error: los viajes de Colón*, Barcelona, Ariel, 2005.
- CONDE Y DELGADO DE MOLINA, Rafael (transcripción y traducción), *Capitulaciones del Almirante Don Cristóbal Colón y salvoconductos para el descubrimiento del Nuevo Mundo*, Madrid, Dirección General de Archivos y Bibliotecas, 1970.
- CRISTÓBAL Colón: *un nuevo mundo*, Madrid, Dolmen, 2003.
- DÍAZ DEL RÍO MARTÍNEZ, Ángel Luis, *América en el horizonte*, Madrid, Ministerio de Defensa, 1999.
- DÍAZ-TRECHUELO, María Lourdes, *Cristóbal Colón*, Madrid, Palabra, 2006.
- ENSEÑAT DE VILLALONGA, Alfonso, *El Cristóbal Colón histórico: de corsario genovés a almirante mayor de las Indias [sic]*; Valladolid, Ayuntamiento de Valladolid, 2006.

- ESLAVA GALÁN, Juan, *El enigma de Colón y los descubrimientos de América*, Barcelona, Planeta, 2004.
- FAJARDO, José Manuel, *Carta del fin del mundo*, Barcelona, Ediciones B, 2005.
- FERNÁNDEZ ÁLVAREZ, Manuel, *La gran aventura de Cristóbal Colón*, Madrid, Espasa-Calpe, 2006.
- FERNÁNDEZ-ARMESTO, Felipe, *Colón*, Barcelona, Crítica, 1992.
- FERNÁNDEZ DE NAVARRETE, Martín, *Viajes de Cristóbal Colón*, Madrid, Espasa-Calpe, 1999.
- FERNÁNDEZ URRESTI, Mariano, *Colón, el almirante sin rostro: una biografía heterodoxa*, Madrid, Editorial Edaf, 2006.
- GALA, Antonio, *Cristóbal Colón*, Madrid, Espasa-Calpe, 1990.
- GAMBARA, Lorenzo, *La navegación de Cristóbal Colón*, Madrid, CSIC, 2006.
- GERBI, Antonello, *La naturaleza de las Indias nuevas: de Cristóbal Colón a Gonzalo Fernández de Oviedo*, México, Fondo de Cultura Económica, 1978.
- GIL, Juan, *Mitos y utopías del Descubrimiento. 1, Colón y su tiempo*, Madrid, Alianza Editorial, 1989.
- GIL, Juan y VARELA, Consuelo (recopilación y edición), *Cartas particulares a Colón y relaciones coetáneas*, Madrid, Alianza editorial, 1984.
- GUILLÉN TATO, J. F., *El primer viaje de Cristóbal Colón*, Madrid, Instituto Histórico de la Marina, 1943.
- HOUBEN, H. H., *Cristóbal Colón: de la leyenda al descubrimiento*, Barcelona, Joaquín Gil, 1942.
- IRVING, Washington y SOLÍS, Antonio, *Vida y viajes de Cristóbal Colón*, Madrid, Gaspar y Roig, 1851.

- IZQUIERDO Y CORRAL, P., *Rehabilitando una verdad histórica*. Cristóbal Colón, español por Galicia y gallego por Pontevedra, La Coruña, Litografía e imprenta Roel, 1935.
- KAZANTZAKIS, Nikos, *Cristóbal Colón*, Granada, Athos-Pérgamos, 1997.
- LAMARTINE, Alphonse de, *Biografía de Cristóbal Colón*, Madrid, Perlado, Paez y Cía, 1892.
- LEÓN GUERRERO, María Montserrat, *Cristóbal Colón y su viaje de confirmación (1493-1496)*, Valladolid, Ayuntamiento de Valladolid, 2006.
- LÓPEZ FLORES, Manuel, *Colón no descubrió América*, Madrid, Editorial Clásica, 1964.
- MADARIAGA, Salvador de, *Vida del muy magnífico señor Don Cristóbal Colón*, Madrid, Espasa-Calpe, 2005.
- MANZANO MANZANO, Juan, *Cristóbal Colón. Siete años decisivos de su vida (1485-1492)*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1989.
- *Colón y su secreto: el predescubrimiento*, Madrid, Cultura Hispánica, 1989.
- MANZANO MANZANO, J. y MANZANO FERNÁNDEZ-HEREDIA, A. M., *Los Pinzones y el descubrimiento de América*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1988.
- MARINO, Ruggero, *Cristóbal Colón, el último de los templarios*, Barcelona, Obelisco, 2007.
- MARLOWE, Stephen, *Memorias de Cristóbal Colón*, Madrid, Mondadori, 1987.
- MELERO, Luis, *Colón, el impostor*, Madrid, Temas de Hoy, 2006.
- MILHOU, A., *Colón y su mentalidad mesiánica en el ambiente franciscanista español*, Valladolid, Casa-Museo de Colón, 1983.

- MORALES PADRÓN, F., *Historia del descubrimiento y conquista de América*, Madrid, Editora Nacional, 1981.
- MUÑOZ PUELLES, Vicente, *El último manuscrito de Hernando Colón*, Barcelona, Tusquets, 1992.
- PANDO VILLARROYA, José Luis de, *Colón y su cronología*, Madrid, Pando ediciones, 1986.
- PÉREZ DE TUDELA Y BUESO, Juan, *Mirabilis in altis: estudio crítico sobre el origen y significado de Cristóbal Colón*, Madrid, CSIC, 1983.
- PLAZA, José María, *¡Tierra a la vista!: la historia de Cristóbal Colón*, Madrid, Espasa-Calpe, 2005.
- PORTER ROVIRA, Josep, *El navegant Cristòfor Colom entre els documents i la fauna (1436-1506)*, Barcelona, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1997.
- RAMOS, Demetrio (edición y estudio), *La carta de Colón sobre el descubrimiento*, Granada, Diputación Provincial, 1983.
- RAMOS GÓMEZ, Luis, *Cristóbal Colón y los indios taínos*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1993.
- RELACIONES, *cartas y otros documentos, concernientes a los cuatro viages que hizo el almirante D. Cristóbal Colón* (edición facsímil), Valladolid, Maxtor, 2005.
- RESTON, James, *Los perros de Dios: Colón, la Inquisición y la caída de Granada*, Barcelona, Destino, 2007.
- RUMEU DE ARMAS, Antonio, *La Rábida y el descubrimiento de América: Colón*, Marchena, Fray Juan Pérez, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1968.
- SALVADOR MIGUEL, Nicasio (dir.), *Cristóbal Colón: los libros de almirante*, Burgos, Fundación Instituto Castellano-Leonés de la Lengua, 2006.

- SÁNCHEZ GARRIDO, Araceli et al., *Cristóbal Colón y los taínos*, Segovia, Caja de Ahorros y Monte de Piedad de Segovia, 2006.
- SERRANO y SANZ, M., *Los amigos y protectores aragoneses de Cristóbal Colón (estudio y documentos)*, Barcelona, Riopiedras, 1991.
- TEJERA GASPAS, Antonio, *Colón en Gran Canaria, 1492, 1493, 1502: Las Islas Canarias en las Fuentes Colombinas*, Las Palmas de Gran Canaria, Cabildo Insular de Gran Canaria, 2002.
- THOMAS, Hugh, *El imperio español: de Colón a Magallanes*, Barcelona, Planeta, 2003.
- TORRE Y DEL CERRO, José, *Beatriz Enriquez de Harana y Cristóbal Colón*, Córdoba, Caja Provincial de Ahorros, 1984.
- VALLHONRAT LLURBA, Ernest, *Colón, súbdito de la Corona de Aragón*, Tarragona, Tàrraco, 2005.
- VARELA, Consuelo y GIL, Juan, *Cristóbal Colón. Textos y documentos completos. Nuevas cartas*, Madrid, Alianza Editorial, 1997.
- VARELA, Consuelo, *Colón y los florentinos*, Madrid, Alianza editorial, 1989.
- *Actas del I Encuentro Internacional Colombino* (Sevilla, 1988), Madrid, Turner, 1990.
- *Cristóbal Colón, retrato de un hombre*, Madrid, Alianza Editorial, 1992.
- *Cristóbal Colón: de corsario a almirante*, Barcelona, Lunwerg, 2005.
- *La caída de Cristóbal Colón: el juicio de Bobadilla*, Madrid, Marcial Pons-Historia, 2006.
- VARELA MARCOS, Jesús, *El itinerario de Cristóbal Colón (1451-1506)*, Valladolid, Deimos, 2003.
- *Colón y Pinzón, descubridores de América, Tordesillas* (Valladolid), Instituto Interuniversitario de Estudios de Iberoamérica y Portugal, 2005.

- VARELA MARCOS, Jesús y LEÓN GUERRERO, María Montserrat, *Colón, su tesis «pezonoidal» del globo terráqueo y el itinerario del tercer viaje: la fantasía del Paraíso Terrenal*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2002.
- VENZKE, Andreas, *Cristóbal Colón*, Madrid, EDAF, 2005.
- VERLINDEN, Charles y PÉREZ-EMBID, Florentino, *Cristóbal Colón y el descubrimiento de América*, Madrid, Rialp, 2006.
- VICENT, Bernard, *1492: el año admirable*, Barcelona, Crítica, 1992.
- VILLAR SERRANO, Óscar, *Cristóbal Colón: el secreto mejor guardado*, Madrid, NA, 2005.
- VOLTES BOU, Pedro, *Colón*, Barcelona, Salvat, 1995.
- WECKMANN, Luis, *Constantino el Grande y Cristóbal Colón: Estudio sobre la supremacía papal sobre las islas, 1091-1493*, México, Fondo de Cultura Económica, 1992.
- XIMÉNEZ DE SANDOVAL, Felipe, *Cristóbal Colón: evocación del Almirante de la Mar Océana*, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1968.
- ZARAGOZA ROVIRA, Gonzalo, *Colón y el descubrimiento*, Madrid, Anaya, 1990.
- ZULOAGA, J. M. y MARROQUIN, X., *Colón nació en América*, Madrid, Rialp, 1948.

III/ OUVRAGES SUR LA MODERNITE EN AMERIQUE LATINE

- ABRAMSON Pierre-Luc, et al. *Villes réelles et imaginaires d'Amérique Latine*. (éd.) Actes des Premières journées américanistes des Universités de Catalogne, 19 et 20 mai 2000, Université de Perpignan, Saint-Estève : CRILAUP Presses Universitaires de Perpignan, 2002, 173 p. (Collection Marges 22). ISBN 2907183222
- ARON Raymond, *Les sociétés modernes*. Paris : Presses universitaires de France. 2006, 1173 p. (Collection: Quadrige. Grands textes)
- BALDERRAMA R., *Papel de la investigación agronómica en la modernización de la agricultura venezolana 1937-1960*, Revista Agroalimentaria n° 23 Julio-Diciembre. 2006 p. 85-100
- BAYLY Alan Christopher, *La naissance du monde moderne*. Tome 1. Paris : Editions de l'Atelier, 2007, 862p. (Collection L'Atelier en poche). ISBN 9782708239128
- BELLOC Gabriel, *L'homme et le monde moderne*. Paris: Librairie Delagrave, 1977, 480 p.
- BERMAN Marshall, *Todo lo sólido se desvanece en el Aire. La experiencia de la Modernidad*. Buenos Aires: Siglo XXI. 2001, 400 p. ISBN : 9682315093
- BURGOS Fernando, *La novela moderna hispanoamericana - un ensayo sobre el concepto literario de modernidad*. 1985 (Colección: Tratados de crítica literaria. Discurso Orígenes). ISBN: 8485563476
- CHESNEAUX Jean, *Modernité-monde = Brave modern world*. Paris : Éd. La Découverte, 1989, 232 p. (Collection : Cahiers libres)
- DUSSEL, Enrique, *La colonialidad del saber: eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Bs. As., Clacso. 2003, 248 p.

- EISENSTADT, Shmuel E., *Las contradicciones culturales de la modernidad*, Barcelona: Anthropos. 2007, 464 p.
- GEANITON Roger, *Les anthropologues face au monde moderne l'individu face dans la société*. Paris: Publibook, 2007, 115 p.
- HABERMAS Jürgen, *El discurso filosófico de la modernidad*, Madrid: Taurus. 1993, 462 p.
- MIGNOLO, Walter, D., *La idea de América Latina. La herida colonial y la opción decolonial*, Barcelona: Gedisa. 2007, 240 p.
- MIGNOLO, Walter, D., *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options (Latin America Otherwise)*. Duke University Press Books. 2011, 458 p.
- TEXERA Y., *La modernización difícil. Henry Pittier en Venezuela 1920-1950*, Fundación Polar. 1998, 704 p.
- UGARTE Manuel, *La nación Latinoamericana*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 1978, N°45, 429 p. ISBN: 980-276-045-5
- VATTIMO G, *La sociedad transparente*, Barcelona: Paidós. 1990, 87 p.

IV/ LE CONCEPT DE MODERNITE

- APTER, D. – *The Politics of modernization*. Chicago, 1965.
- BEERNSTEIN, R.J. (ed.), *Habermas and Modernity*, 1985.
- BENOIT-BROWAEYS, Dorothee. *La bioéthique*. Paris : Milan, coll. Les Essentiels, 1995, 64 p.
- BERCOT, Martine, *Avant-garde et modernité, vol. I de Littérature moderne*. Genève; Paris: Champion; Slatkine, 1991, 209 p.
- BERNARD Jean. *La bioéthique*. Paris : Flammarion, coll. Dominos, 1994, 128p.
- BERTRAND Jean-Pierre, DURAND, Pascal, *La modernité romantique. De Lamartine à Nerval*, Paris ; Bruxelles ; Les Impressions nouvelles, 2006.
- BERTRAND Jean-Pierre, DURAND, Pascal – *Les Poètes de la Modernité. De Baudelaire à Apollinaire*, Paris: Seuil, coll. « Points Lettres », 2006.
- BOISVERT Yves, *Le monde postmoderne: analyse du discours sur la postmodernité*. Montréal: Ed. L'Harmattan, 1996, 151 p. ISBN: 2-7384-4234-X
- BONNY Yves, *Sociologie du temps présent: modernité avancée ou postmodernité?* Paris: A. Colin, DL 2004, 248 p. (Collection U. Série Sociologie). ISBN: 2-200-26334-1
- BORSTIN, D. J. *The Image of what happened to the American Dream*. 1962.
- BOUSQUET Catherine. *La génétique*. Paris : Presses Pocket, coll. Explora, 1992, 128 p.
- CLAVAL Paul. *La postmodernité: visions anglophone et francophone*. Paris: L'Harmattan, DL 1999, 143 p. ISBN: 2-7384-7996-0
- COMPAGON, Antoine. *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris: Seuil, 1990.

- DOMENACH, Jean-Marie, *Approches de la modernité*, Paris: Ellipses/ Ecole polytechnique, 1986.
- DOUZOU Pierre, *Les Biotechnologies*, Paris : Presses Universitaires de France - PUF; Édition : 4e (15 août 2001) Collection : Que sais-je ? 2001, 128 p.
- FINKIELKRAUT, Alain. *La modernité. Strasbourg : Revue de philosophie et de sciences religieuses*, 1998, 174 p.
- FOUGEYROLLAS Pierre, *L'attraction du futur: essai sur la signification du présent*. Paris: Méridiens Klincksieck, 1991, 274 p. (Collection: Sociétés Librairie des méridiens). ISBN: 2-86563-299-7
- GIDDENS Anthony, *The consequences of modernity*. Stanford, Calif.: Stanford University Press, 1990, 186 p. ISBN: 0-8047-1762-1
- GODIN, Christian, *Le pain et les miettes : entre tout et rien : essai de psychanalyse de l'homme actuel*. Paris: Klincksieck, 2010, 179 p. ISBN: 978-2-252-03747-8
- GUENON René, *La crise du monde moderne. Tome 1*. Paris: Editions Gallimard, 1994, 201p. (Collection Folio essais). ISBN 9782070328178
- HALL John A. JARVIE, Ian Charles. *Transition to modernity: essays on power, wealth and belief*. Cambridge [etc]: Cambridge University Press, 1992, 383 p. ISBN: 0-521-38202-5
- HELLER Agnes, *A theory of modernity*. Malden, Mass.: Blackwell Publishers, 1999, 313 p. ISBN: 0-631-21612-X
- HELLER Agnes, *Can modernity survive?* Cambridge: Polity Press, 1990, 177 p. ISBN: 0-7456-0798-5
- HUXLEY Aldous. *Le meilleur des mondes*. Paris: Presses Pocket, 1977, 284 p.
- JAMESON Fredric. *A singular modernity: essay on the ontology of the present*. New York (N.Y.): Verso, cop. 2002, 250 p. ISBN: 1-85984-674-2

- KERBRAT Marie-Claire, *Leçon littéraire sur la ville*. Paris : Presses Universitaires de France, 1995, 119 p. (Collection Major). ISBN 2130473563
- LEFEBVRE, Henri, *Introduction à la modernité*, Paris: Editions de Minuit, 1962.
- LIPOVETSKY Gilles. *Les temps hypermodernes*. Paris: B. Grasset, DL 2004, 186 p. ISBN: 9782-246-65831-3
- MESCHONNIC Henri, *Modernité modernité*. Paris: Gallimard, 1993, 316 p. (Collection: Gallimard). ISBN : 2-86432-069-X
- MEŠTROVIĆ Stjepan Gabriel. *The coming fin de siècle: an application of Durkheim's sociology to modernity and postmodernism*. New York: Routledge, 1991, 232 p. ISBN: 0-415-04838-9
- NOUSS, Alexis, *La modernité*. Paris: Presses universitaires de France, 1995, 127 p. (Collection: Que sais-je ?, ISSN 0768-0066 ; 2923). ISBN : 2-13-046703-2
- PICHOT André, *L'eugénisme ou les généticiens saisis par la philanthropie*. Paris: Hatier, coll. Optiques Philosophie, 1995, 80 p.
- RÖTZER, Hans Gerd, *Traditionalität und Modernität in der europäischen Literatur*, 1979. X, 140 s, kart.
- RUBY Christian, *Le champ de bataille postmoderne, néo-moderne*. Paris: Ed. l'Harmattan, 1990, 232 p. (Collection: Logiques sociales). ISBN: 2-7384-0609-2
- SCHERILL, K. S, «*The Attitudes of Modernity*», in *Comparative Political Studies*, Vol. I, n°2, Jan, 1969.
- SEBASTIEN Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*. Montréal: Liber, 2007, 156 p. ISBN: 978-2-89578-115-8
- SIAFLEKIS, Z. I, *La Relation comparative. Interférences et transitions dans la modernité littéraire*, Paris: L'Harmattan. Critiques Littéraires, 2004.

- SZONDI, Peter, *Théorie du drame moderne (1880-1950)*, traduction de Patrice Pavis avec la collaboration de J. et M. Bollack, Lausanne: L'Age d'homme, 1983 [1ère éd. 1956].
- TOULMIN Stephen. *Cosmopolis*. Milano: Rizzoli, 1991, 313 p. ISBN: 88-17-84099-8
- TOURAINE, Alain. *La modernité*. Paris : Kimé, 1993, 251 p. ISBN : 2-908212-47-1
- VADE, Yves (éd.). *Ce que modernité veut dire*.— Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, 2 tomes, 1994.
- VAKALOULIS Michel, *Le capitalisme postmoderne: éléments pour une critique sociologique*. Paris : Presses universitaires de France, 2001, 235 p. (Collection: Actuel Marx confrontation). ISBN: 2-13-051343-3
- VATTIMO Gianni. *La fine della modernità*. Milano: Garzanti, 1991, 189 p. ISBN: 88-11-67587-1
- VENARD Marc, *Les débuts du monde moderne*. Paris: Bordas Laffont, 1967, 606 p.
- WATERS, Malcom (ed.), *Modernity: Critical Concepts in Sociology*, London: Routledge, 1999.
- WEISGERBER, Jean, *Les avant-gardes littéraires au XXe siècle*, publié par le centre d'études des avant-gardes littéraires de l'Université Libre de Bruxelles, Budapest: Akadémiai Kiado, 1984.

V/ LE CONCEPT DE PROGRES

- ARON Raymond, *Les désillusions du progrès : essai sur la dialectique de la modernité*. Paris: Calmann-Lévy. 1969, 375 p. (Collection: Liberté de l'esprit). ISBN 2070736288
- BACON Francis, *Du progrès et de la promotion des savoirs*. Paris: Gallimard, 1991, 375 p. (Collection Tel; 178). ISBN 2070721418
- BORDIER Roger, *Le progrès : pour qui?* Belgique : Casterman/Poche. 1973, 137 p. (Collection Mutations. Orientations)
- CHESNEAUX Jean, *Modernité-monde = Brave modern world*. Paris : Éd. La Découverte, 1989, 232 p. (Collection : Cahiers libres)
- CUEVA Agustín, *El Desarrollo Del Capitalismo en América Latina: Ensayo de Interpretación Histórica*. Quito : Siglo XXI editores, 1998, 240 p. ISBN-10: 9682315921
- DE TOCQUEVILLE Alexis, *De la démocratie en Amérique - Première partie Tome I*. Paris : GF Flammarion. 1981, 438 p.
- DEKISS Jean-Paul, *Jules Verne – Le rêve du progrès. Evreux : Découvertes Gallimard Littérature*. 1991, 176 p. ISBN 2070531686
- D'ERM Pascale, *Vivre plus lentement : Un nouvel art de vivre*, Paris : Les Editions Eugen Ulmer (8 avril 2010) Collection : Les nouvelles utopies. 2010, 140 p. ISBN : 2841384578

- LELIEPVRE-BOTTON Sylvie, *L'essor technologique et l'idée de progrès*, Paris : Ellipses, Collection Culture Et Histoire. 1998, 126 p. ISBN : 272989702X
- ROSA Hartmut, *Accélération : Une critique sociale du temps*, Editions La Découverte (1 avril 2010), Collection : Théorie critique. 2010, 474 p. ISBN : 2707154822
- THORP Rosemary, *Progreso, pobreza y exclusión: Una historia económica de América Latina en el siglo XX*, Banco Interamericano de Desarrollo. 1998, 406 p. ISBN: 9781886938397

VI/ L'ECONOMIE AU VENEZUELA

- GIUSSEPE AVALO Andrés Ramón, *Petrodiplomacia y Economía en Venezuela: Un análisis retrospectivo y prospectivo de las relaciones comercio-petroleras venezolanas*, Editorial Académica Española. 2011, 332 p.
- GONZÁLEZ BINETTI María Fernanda, *Hugo Chávez et Álvaro Uribe ou la force des mots: Deux discours pour gouverner*. Paris : Editions L'Harmattan. 2013, 181 p.
- TORO J., *Fundamentos de teoría económica. Un análisis de la política económica venezolana*, Editorial Panapo. 1993, 751 p.

VII/ OUVRAGES SUR LA PENSEE LATINO AMERICAINE DU XX°

- MARIGNY Jean, *Le voyage sur le fleuve*, Grenoble, Éditions Ellug, 1986, 222 p.
- MIJARES Augusto, *La Interpretación pesimista de la sociología hispano-americana*, Coop. de Artes Gráficas. 1938, 83 p.
- MOLLAT DU JOURDAIN Michel, *Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle : premiers regards sur des mondes nouveaux*. Paris: Ed. du CTHS, 1992, 257 p.
- MOURA Jean-Marc, *La littérature des lointains, Histoire de l'exotisme européen au XXe siècle*. Paris : Honoré Champion Editeur, 1998, 482 p. ISBN 2852038218
- PINO ITURRIETA Elías, *Positivismo y Gomecismo, Facultad de Humanidades y Educación, Instituto de Estudios Hispanoamericanos, Universidad Central de Venezuela*. 1978, 153 p.

VIII/ OUVRAGES CRITIQUES SUR LA LITTERATURE VENEZUELIENNE

- ABRAHAMS, Fabriciano de Jesús, *Literatura contemporánea*, Valencia: Tip. del Diario, 1886.
- ABREU, Juan José, *La obra literaria de Manuel Díaz Rodríguez. Discurso de recepción del Dr. Juan José Abreu como individuo de número de la Academia Venezolana de la Lengua correspondiente a la Española*: Caracas: Tip. Universal, 1931, 56 p.
- ACOSTA, Ángel Rafael, Carlos Segundo Madera. *De la vida y muerte de Francisco Lazo Martí y Filiberto Rodríguez Motamayor*, Caracas: Nuestra Tierra, 1970.
- ACOSTA, Cecilio, *Cartas venezolanas. Apreciación de Cecilio Acosta por José Martí*. Madrid: Editorial América, 1918 239 p.
- ACOSTA, Cecilio, *Doctrina*, selec. y pról. de J. L. Salcedo Bastardo; Epílogo de José Martí. Caracas: Ediciones del Ministerio de Educación, (Biblioteca Popular Venezolana), 1950
- ACOSTA, Cecilio, “*Elogio de las letras*”. En: *Lecturas Venezolanas*. Mérida: Ediciones de Patria, 1930. pp. 119-27.
- ACOSTA, Cecilio, *Obras*, pról. de José Martí, Caracas: Empresa El Cojo, 1908-1909, 5 vols.
- ACOSTA, Cecilio, *Páginas Escogidas*, selec. de J. A. Cova y pról. de José Martí. Caracas: Edit. Cecilio Acosta, 1940.

- ACOSTA, Cecilio, *Por la literatura nacional*. El libro de Juan España Delgado, 1926.
- ACOSTA DELGADO, Pedro, Samuel Darío Maldonado, Caracas: *Cultura Venezolana*, 1992.
- ADAM, Gregorio, *Bello: sabio humanista, Memoria de la Semana de Bello*. Caracas: Colegio Gruver, 1931, pp. 66-71.
- ADRIÁN S., Thays, *El modernismo visto por los modernistas venezolanos*. Tesis de grado. Escuela de Letras, Universidad Central de Venezuela. Tutor: Nelson Osorio.
- AGUAS ALFARO, Juan José, *La personalidad de Francisco Lazo Martí a través e su Poesía*. Salamanca: Revista Joseph, 1968.
- AGUDO FREYTES, Raúl, *Andrés Bello, maestro de América*. Caracas: Impresores Unidos, 1945.
- AGUDO MÉNDEZ, José María, *Anáglifos*. Ciudad Bolívar: Tip. La Empresa, 1911.
- ÁLAMO, Antonio, “*Crisis de críticos [Literarios]*”. En: Libro Resuelto... Caracas: Edit. Cecilio Acosta, 1945.
- ÁLAMO, Antonio, *Libro resuelto*, Caracas: Edit. Cecilio Acosta, 1945-46, 2 vols.
- ALCÁNTARA, Medardo, “*Discurso [en la repartición de premios en la “Escuela la Guía”]*”. En: Acta literaria. Caracas: Escuela La Guía, 1882.
- ALCIBÍADES, Mirla, “*El Cojo Ilustrado” como proyecto y como realización*”. Memoria del XVIII Simposio de docentes e investigadores de la literatura venezolana. UCV-Facultad de Humanidades y Educación, 1993, pp. 65-71.

- ALCIBÍADES, Mirla, *“Literatura, política y humor en las publicaciones periódicas venezolanas del siglo XIX”*. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995, pp. 291-304.
- ALEGRÍA, Fernando, *La novela hispanoamericana del siglo XIX*. Buenos Aires: Centro Editor de América Latina, España e Hispanoamericana, 1967.
- ALFONZO, Juan, *“Carta a Gonzalo Picón Febres sobre El Sargento Felipe: En: Picón Febres, G., Teatro Crítico, 1912, pp. 266-271.*
- ALFONZO, Ramón María, *Las Quejas de Venezuela...* Bogotá: Imprenta de Echeverría Hermanos, 1857.
- ALMOINA DE CARRERA, Pilar, *Cronistas e historiadores: ¿antecedentes de la literatura venezolana?*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Facultad de Humanidades y Educación-Instituto de Investigaciones literarias, 1982.
- ALONSO, María Rosa, *Residente en Venezuela*. Mérida: Universidad de los Andes-Facultad de Humanidades y Educación, 1960.
- ALOY, Miguel Ángel, Rufino Blanco Fombona. *Homenaje de un recuerdo*. Caracas: Imprenta Nacional, 1975.
- ALTERIO LAPONTE, José Guillermo, Andrés Bello, *Civilista*. Caracas: Tip. Emilia, 1973.
- ALTUVE ZAMBRANO, Magaly, *El aporte de la obra de don Andrés Bello a la independencia literaria hispanoamericana*. Caracas: Tip. Emilia, 1973.

- ALVARADO, Lisandro, *Antología*, pról. de Oscar Sambrano Urdaneta, Caracas: Ministerio de Educación-Dirección de Cultura y Bellas Artes, 1959.
- ALVARADO, Lisandro, *Discurso de orden pronunciado por el señor doctor Lisandro Alvarado en la sesión que esta sociedad dedicó a la memoria del poeta Francisco G. Pardo*. En: Sociedad “Amigos del saber”. Ensayos...Caracas, 1883.
- ALVARADO, Lisandro, *Discursos leídos en la Academia Venezolana de la Lengua, correspondiente de la Real Española en la recepción pública del señor doctor Lisandro Alvarado*, el día 23 de abril de 1922. Caracas: Imprenta Bolívar, 1922.
- ALVARADO, Lisandro, *La doctrina positivista*. Caracas: Edic. de la Presidencia de la República, 1961.
- ALVARADO, Lisandro, “*Francisco Lazo Martí*”. En: Mariano Picón-Salas. Dos siglos de prosa venezolana. Caracas-Madrid: Edime, 1965.
- ALVARADO, Lisandro, “*Juan Vicente González*” En: *Lecturas Venezolanas*. Mérida: Ediciones de Patria, 1930, N° 1, pp. 20-22.
- ALVARADO, Lisandro, *Miscelánea de letras e historia*, pról. de Guillermo Morón. Caracas: Ministerio de Educación-Dirección de Cultura y Bellas Artes, 1958.
- ALVARADO, Lisandro, “*Neurosis de hombres célebres de Venezuela*”. En: Primer Libro Venezolano de Literatura, Ciencias y Bellas Artes, Caracas: Impr. de El Cojo Ilustrado, 1895.
- ALVARADO, Lisandro, “*La poesía lírica en Venezuela en el último tercio del siglo XIX*”. En: *Misceláneas de letras e historia*. Caracas: Ministerio de Educación, 1958. (O.C., Vol.VII). Id. en: *La doctrina positivista*. Caracas: Edic. de la Presidencia de la

República, 1961. (Col. Pensamiento Político Venezolano del siglo XIX, 13) t. 1, pp. 336-341.

- ALBARDA, Lisandro, Un recuerdo de Martí. (Epílogo). *En: Martí, José. Martí en Venezuela*. Caracas, 1930.
- ÁLVAREZ, Víctor Manuel, *Estudios críticos sobre el eminente poeta venezolano Dr. Indefenso Vázquez*. Maracaibo: El Propio Esfuerzo, 1940.
- ÁLVAREZ, Víctor Manuel, *Estudio crítico sobre el poeta Udón Pérez*. Caracas: Tip. Universal, 1930.
- ÁLVAREZ FREITES, Mercedes, *Bello y Antonio José de Irisarri*. Caracas: Instituto Nacional de Cultura y Bellas Artes, 1965.
- AMUNATEGUI REYES, Miguel Luis, “*Carta a Gonzalo Picón Febres sobre la literatura venezolana del siglo XIX*”. *En: Picón Febres, G. Teatro Crítico*, 1912.
- AMUNATEGUI REYES, Miguel Luis, “*Don José Antonio Maitín. Estudio crítico*”. *En: Rojas, José María. Biblioteca de escritores venezolanos*, Caracas: Rojas Hermanos, editores, 1875.
- ANDERSON, Robert Roland, *Spanish American Modernism A Selected Bibliography*. Tucson, Arizona: The University of Arizona Press, 1970.
- ANDERSON ÍMBERT, Enrique, *Historia de la literatura hispanoamericana*. México-Buenos Aires: Fondo de Cultura Económica, 1962. 2 vols.
- ANDRADE ALVAREZ, Francisco, *Claroscuro. Cuentos*, pról. de Ricardo Azpúrua Ayala; viñetas de Antonio Stempel París. Caracas: Editorial Elite, 1946.

- ANDRADE BERTI, Josefa, *Voces del alma*, pról. de Gabriel E. Muñoz. Caracas: Tip. Moderna, 1899.
- ANDRADE LABARCA, *Nectario*, Don Rafael María Baralt, Mérida: s.p.i, 1939.
- ANGARITA ARVELO, Rafael, *Historia y crítica de la novela en Venezuela*. Berlin: Impr. de August Pries Leipzig, 1938.
- ANGARITA ARVELO, Rafael, “Prologo” a *Manuel Díaz Rodríguez*, Caracas: Academia Venezolana de la Lengua, 1964 (Col. Clásicos venezolanos), t. 1.
- ANGARITA ARVELO, Rafael, *Tres tiempos de poesía en Venezuela*. Caracas: Adán Gráfica, S.A., 1962 (Ediciones Fragua, 103).
- ANZOLA, Juvenal, *Civilizadores venezolanos*. Caracas: El Pregonero, 1902.
- ANZOLA, Juvenal, *Estudios y observaciones*. Curacao: Impr. de la Librería de A. Bethencourt e hijos, 1893.
- ANZOLA, Juvenal, *Granos de distintas espigas*. Caracas: Tip. Vargas, 1922.
- ANZOLA, Juvenal, *Pequeña vendimia*. Caracas: Impr. Bolívar, 1926.
- AÑEZ, Jacinto, *Del ensayo*, pról. de Alejandro Fernández García. Caracas: Tip. Gutenberg, [¿1900?]. 1era Serie.
- AÑEZ, Jacinto, *Trizas de poemas*, pról. de Gabriel E. Muñoz. Caracas: Tip. de J. M. Herrera Irigoyen, 1903.
- ARRÁIZ, Juan, *Mi ofrenda al doctor Manuel Díaz Rodríguez*. Caracas: Tip. Universal, 1927.

- ARAUJO, Orlando, *Juan de Castellanos o el afán de la expresión*. Caracas: Tip. Velásquez, 1960 (Cuadernos Literarios de la Asociación de Escritores de Venezuela, 110).
- ARAUJO, Orlando, “*El modernismo literario*”. *Revista Nacional de Cultura* (Caracas) (126):7-24, ene-feb, 1958.
- ARAUJO, Orlando, *La palabra estéril*. Maracaibo: Universidad del Zulia- Facultad de Humanidades y Educación, 1966 (Monografías y ensayos, 6).
- ARCHILA, Ricardo, *La Literatura venezolana y su historia. Presencia de médicos*. Caracas: Tip. Vargas, 1971.
- ARCIA, Juan E., *Discurso en el centenario de Fermín Toro, 23 de Septiembre de 1907*. Caracas: Imprenta Nacional, 1907. Id. en *Versos y prosa*. Caracas: Edic. de la Presidencia de la República, 1974.
- ARELLANO MORENO, Antonio, *Poetas y versificadores tachirenses*. Caracas: s.p.i., 1979.
- ARÉVALO CEDEÑO, Natalio, *Don Juan Vicente González*. Caracas: Edit. Surcos, 1940.
- ARISMENDI BRITO, Pedro, *Discursos leídos en la Academia venezolana correspondiente de la Real Española, en la recepción pública del señor doctor Pedro Arismendi Brito*. Caracas: Imprenta Nacional, 1906.
- ARISMENDI BRITO, Pedro, “*La poesía lírica en Venezuela*”, en: *El Cojo Ilustrado*, (Caracas) (71), 1-12-1894.

- ARMAS, Juan Ignacio de. “*Los Arpegios*” de Jugo Ramírez. En: Jugo Ramírez, D. *Armonías...*,1893.
- ARMAS, Julio de, *Camino real*. México: Edit. América Nueva.
- ARMAS CHITTY, José Antonio de, *Fermín Toro y su tiempo*. Caracas: Instituto Nacional de Cultura y Bellas Artes (Biblioteca Popular Venezolana, 107), 1966.
- ARMAS CHITTY, José Antonio de *Palabras en Calabozo*. Centenario del nacimiento de Francisco Lazo Martí. Caracas: Ministerio de Educación, 1969.
- ARRÁIZ, Juan, *Mi ofrenda al doctor Manuel Díaz Rodríguez*. Caracas: Tipografía Universal, 1927.
- ARRÁIZ, Rafael Clemente, *Ensayo sobre la personalidad científica y literaria de don Lisandro Alvarado*. [2° Premio]. En: *Trabajos Premiados...* (Liceo “Lisandro Alvarado”). Barquisimeto, 1939.
- ARRÁN, José J. “*Bibliografía dramática venezolana; apuntes bibliográficos*” Sumario Bibliográfico Venezolano. Caracas: Biblioteca Nacional, 1946.
- ARRIETA, Diógenes, *Hojas Sueltas*. Caracas: Tip. El Cojo, 1888.
- ARRIETA, Diógenes, *Ensayos literarios*. Caracas: Impr. de La Opinión Nacional, 1883.
- ARRIETA, Diógenes, *Ensayos literarios; primera serie*. Caracas: Imprenta de La Opinión Nacional, 1883.

- ARROYO ALVAREZ, Eduardo, *Escritores de Venezuela. Dos maestros de Venezuela: José Luis Ramos y Luis Correa*. Caracas: Tip. de La Nación, 1950 (Cuadernos de la Asociación de 65).
- ARROYO ALVAREZ, Eduardo, “*Las ideas estéticas de Cecilio Acosta*”. En: *Semana Cecilio Acosta*. Los Teques: Tip. Londres, 1952.
- ARROYO ALVAREZ, Eduardo, *Juan Vicente González y otros ensayos*. Valencia: Ediciones de la Gobernación del Estado Carabobo, 1987.
- ARROYO ALVAREZ, Eduardo, *Del criollismo*. Valencia: Ediciones del Gobierno de Carabobo, 1990.
- ARROYO ALVAREZ, Eduardo, *Simbolistas y modernistas en Venezuela*. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1977. Id. Caracas: Academia Nacional de la Historia (Col. El libro menor; 129), 1988.
- ARROYO ÁLVAREZ, Eduardo, *Vértices de un triángulo: Cecilio Acosta, Manuel Díaz Rodríguez, Juan Pablo Sojo*. Valencia: Ejecutivo del Edo. Carabobo, Secretaría de Educación y Cultura, 1972.
- ARROYO LAMEDA, Eduardo, “*Pérez Bonalde como poeta de influencias líricas germanas*”. *Revista Nacional de Cultura* (Caracas) (54): 30-42.
- ARTEAGA, Ignacio, *Antropología bolivariana*. Valencia, s.p.i., 1943.
- ARTEAGA, Ignacio, *Cinco poetas carabobeños del siglo XIX*. Valencia: Tip. Fénix, 1946.
- ARVELO LARRIVA, Alfredo, *Alas de murciélago*, comp., pról. y notas de Rafael Ángel Insausti. Caracas: Edit. Arte, 1966.

- ARVELO TORREALBA, Alberto, Lazo Martí. *Vigencia en lejanía*. Caracas: INCIBA, 1965 (Biblioteca Popular Venezolana, 105).
- AUSTRIA, José, *Discursos leídos en la Academia Venezolana Correspondiente de la Real Española*, en la recepción pública del señor D. José Austria, El día 10 de abril de 1921. Caracas: Lit. del Comercio, 1921.
- AYALA, D. C. *Resumen histórico-crítico de la literatura hispanoamericana*, Caracas: Edit. Suramericana, 1927.
- AYALA, José Ramón, *Discursos leídos ante la Academia Venezolana correspondiente de la Real Española en la recepción pública del señor Doctor D. José Ayala, el día 18 de febrero de 1923*. Caracas: Lit. del Comercio, 1923.
- BALZA DONATI, *Aspectos venezolanos*. Caracas: Edic. Librería Venezolana, 1955.
- BANSART, Andrés, *El negro en la literatura hispanoamericana*. (Bibliografía y hemerografía). Caracas: Equinoccio-Universidad Simón Bolívar, 1986 (Col. de Bolsillo; 2).
- BARALT, Rafael María, *Don Juan Donoso Cortés y su obra*. Madrid: Academia Española, 1853.
- BARALT, Rafael María, *Estilo e índole de don Juan Donoso Cortés*. Zaragoza: Impr. y Lit. de M. Peiró, 1854.
- BARALT, Rafael María, *Letras españolas*, pról. de Rufino Blanco Fombona. Madrid: Edit. América, 1918 (Biblioteca Andrés Bello, 43)1.
- BARALT, Rafael María, *Antología*, selec. y pról. de Pedro Grases. Caracas: Edic. del Ministerio de Educación, 1961, 2 tomos. (Biblioteca Popular Venezolana, 81-82).

- BARALT, Rafael María, *Estudios literarios y correspondencia*, est. prelim. de Pedro Grases. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1965.
- BARALT, Rafael María, *Juicio crítico sobre el Marqués de Valdegamas*. Madrid: Academia Española, 1853.
- BARAZARTE JUGO, Armando, "*Literatura nacional*". Brisas del Orinoco
- (Ciudad Bolívar) (8):2-3,1888;(12):2,1888;(13):1-2,1888;(14):1-2,1888.
- BARCELÓ SIFONTES, Lyll, *Índice de la revista "La Alborada" (1909)*. Caracas: Universidad Católica Andrés Bello. Centro de Investigaciones literarias, 1975.
- BARCELÓ SIFONTES, Lyll y otros, *La Mujer en las letras venezolanas*. Catálogo. Exposición hémero-bibliográfico, pról. de José Ramón Medina. Caracas: Imprenta del Congreso de la República, 1976.
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Afirmaciones de cultura*. Caracas: Presidencia de la República, 1973.
- BARNOLA, Pedro Pablo, Andrés Bello, *la historia de su gran ausencia y de su gran amor*. Caracas: Tip. La Torre-Ediciones Sic, 1953.
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Altorrelieve de la literatura venezolana*. Caracas: Ministerio de Educación, 1970 (Col. Cuadernos de prosa).
- BARNOLA, Pedro Pablo, *A propósito*. Caracas: Imprenta Nacional,1965. (Asociación de Escritores de Venezuela, 124)
- BARNOLA, Pedro Pablo, "*Baralt poeta, a nueva luz*". Revista Nacional de Cultura (Caracas) (155): nov-dic, 1962.

- BARNOLA, Pedro Pablo, *Eduardo Blanco, creador de la novela venezolana*. Bogotá-Caracas: Cooperativa de Artes Gráficas, 1954.
- BARNOLA, Pedro Pablo, “*Estudio preliminar*” a *Poesías*, de Rafael María Baralt. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1964.
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Estudios crítico-literarios*, pról. de J. M. Núñez Ponte. Caracas: Impresores Unidos, 1945 (Biblioteca Cecilio Acosta).
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Estudios crítico-literarios*. Segunda Serie. Caracas: Lit. y Tip. la Torre, 1953. Id. Caracas: Monte Ávila Editores, 1970 (Col. Temas venezolanos).
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Estudios críticos*. Caracas: Monte Ávila Editores, 1970.
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Estudios sobre Bello*. Caracas: Ministerio de Educación, 1970 (Col. Vigilia, 22).
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Feliz conjunción londinense de dos humanistas: Fernández Madrid y Bello*. Caracas: Italgráfica,
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Otras Páginas*. Caracas: Cromotip, 1982.
- BARNOLA, Pedro Pablo, Pedro Emilio Coll, algunos aspectos de su obra. Caracas, Editorial Venezuela, 1947.
- BARNOLA, Pedro Pablo, *Tres conmemoraciones merideñas*. Mérida: Universidad de Los Andes-Edic. del Rectorado, 1961.
- BARRERA LINARES, Luis, “*Proposiciones para un estudio desprejuiciado del cuento venezolano*”. Anuario (Caracas) (3):155-168, 1989.

- BARRIOS, Alba Lía, *Primer costumbrismo venezolano*. Caracas: La Casa de Bello, 1994 (Col. Zona Tórrida, 48).
- BARRIOS, Alba Lía, “*El primer costumbrismo venezolano: callejero y aristocratizante*”. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Ávila Editores- Equinoccio, 1995, pp. 357-368.
- BARRIOS, Alba Lía, “*El primer costumbrismo venezolano: ¿Liberal? ¿Conservador?*”. *Estudios (Caracas)* (1): 5-17, ene-jun, 1993.
- BARRIOS FREITES, Manuel, *Mosaicos y acuarelas. Barquisimeto*: Publicaciones del Estado Portuguesa, 1963 (Biblioteca de autores portugueses).
- BARRIOS MORA, José R. *Compendio histórico de la literatura venezolana*. Caracas, Ediciones Nueva Cádiz, 1948.
- BECCO, Horacio Jorge, *Diccionario de literatura hispanoamericana*. Buenos Aires: Editorial Abril, 1984.
- BECCO, Horacio Jorge, *Fuentes para el estudio de la literatura Venezolana*, pról. de Pedro Grases. Caracas: Centauro-Fundación para el Rescate del Acervo Documental Venezolano, 1978 (Col. Manuel Segundo Sánchez), 2 vols.
- BECCO, Horacio Jorge (comp.) *Memorias en el tiempo: prosas venezolanas como testimonio y ficción, selec., introduc. y notas de Horacio J. Becco*. Caracas: Contraloría General de la República.

- BELLINI, Giuseppe, *La Letterature Ispano-Americana delle letterature precolombiane ai nostri giorni*. Firenze-Milano: Sansoni Academia, 1970.
- BELLO, Andrés, *Antología de Andrés Bello*, selec., prólogo y notas de Pedro Grases. Caracas: Ediciones del Ministerio de Educación-Dirección de Cultura y Bellas Artes, 1949 (Biblioteca Popular Venezolana, 29).
- BELLO, Andrés, *Literatura castellana*, pról. de Rufino Blanco Fombona. París-Buenos Aires: Casa Editorial Hispanoamericana, s.f.
- BELLO, Andrés, *Opúsculos literarios y críticos publicados en diversos periódicos desde 1834 hasta 1849*. Santiago: Imprenta Chilena, 1850.
- BELLO, Andrés, *Obras completas*, intr. de Miguel Luis Amunátegui. Santiago: Impr. Pedro G. Ramírez, 1881. 15 vols.
- BELLO, Andrés, *Poesía de Andrés Bello*, estudio biográfico y crítico de Miguel Antonio Caro. Madrid: Ed. Hernando (Col. De escritores castellanos líricos), 1882.
- BELLO, Andrés, *Temas de crítica literaria, est. preliminar de Arturo Úslar Pietri*. Caracas: Ministerio de Educación, 1956. (Oc., t. IX).
- BELLO, Luisa y otros, *Contribución a la bibliografía de Manuel Díaz Rodríguez*. Caracas: Gobernación del Distrito Federal, [1967-1971] (Colección bibliografías, 2).
- BELROSE, Maurice, “*De la comprensión del Modernismo por los modernistas venezolanos*”. Memoria del XVIII Simposio de docentes e investigadores de la literatura venezolana. UCV-Facultad de Humanidades y Educación, 1993, pp. 35-46.
- BELROSE, Maurice, “*El modernismo en Venezuela, entre criollismo y cosmopolitismo*”. Anuario (Caracas) (3): 95-110, 1989.

- BELROSE, Maurice, *La sociedad venezolana en su novela (1890-1935)*. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1979.
- BELROSE, Maurice, “Le „criollismo’ au Venezuela: expression littéraire d’une prise de conscience nationale”. En: *Espace Créole. Revue du Geric*. París: Editions Caribéennes, N° 4, 1980, pp. 45-68.
- BENÍTEZ, Jorge, “*Hacia el surrealismo en Sangre Patricia*”. En: José Olimpo Giménez, ed., *Estudios críticos sobre la prosa modernista hispanoamericana*. New York: E. Torres, 1975, pp. 255-268.
- BERSER, Pedro, *Dos ensayos*. Caracas: Universidad Central de Venezuela- Dirección de Cultura, 1909.
- BETHENCOURT APOLLINARIS, Cayetano, *Catálogo de la Librería de Bethencourt A. (Tercera parte)*. Curazao: Imprenta de la librería, 1882. Id. Caracas, 1888.
- [BETHENCOURT APOLLINARIS, Cayetano] *Parnaso venezolano*, pról. de Pedro Arismendi Brito. Barcelona-Buenos Aires: Maucci, 1906. Id. (2ª edic. aumentada por Juan González Camargo, Barcelona, 1917. 2 vol.).
- BJORKMANN, Göran, “*Carta a Gonzalo Picón Febres sobre La literatura venezolana en el siglo XIX*”. En: Picón Febres, Gonzalo, *Teatro Crítico*, 1912.
- BLANCO, Andrés Eloy, *El poeta y su pueblo*. Caracas: s.p.i., 1946.
- BLANCO, Eduardo, *Una noche en Ferrara o la penitente de los teotinos*, pról. de Francisco G. Pardo. Caracas: Imprenta Federal, 1875.
- BLANCO, José Félix y Azpurúa Ramón (comps). *Documentos para la historia de la vida pública del Libertador de Colombia, Perú Y Bolivia...* puestos por orden

cronológico, y con adiciones y notas que la ilustran, por el general José Félix Blanco. Caracas: Imprenta de “La Opinión Nacional”,1875-77. 14 vols.

- BLANCO, José Félix y Azpurúa Ramón (comps) “*Juicio sobre el “Canto de Olmedo”*”, por Andrés Bello”. En: Documentos para la historia de la vida pública del Libertador de Colombia, Perú Y Bolivia... puestos por orden cronológico, y con adiciones y notas que la ilustran, por el general José Félix Blanco. Caracas: La Opinión Nacional, 1875-77, t. IX; pp.359-60.
- BLANCO FOMBONA, Rufino (comp.) *Autores americanos, juzgados por españoles*. París: Casa Editorial Hispanoamericana, [19 ?]
- BLANCO FOMBONA, Rufino, “*Bolívar escritor*”. En: Discursos y proclamas. París: Casa Editorial Garnier Hermanos,[1913]. Id. Ciudad Trujillo: Embajada de Venezuela, 1953.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, *Cantos de la prisión y del destierro*. París: Ollendorf, 1911.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, *La espada del samurai*. Madrid: Mundo Latino, 1924.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, *El espejo de tres fases*. Santiago de Chile: Ediciones Ercilla, 1937.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, *Grandes escritores de América (Siglo XIX)*. Madrid: Renacimiento, 1917.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, *La lámpara de Aladino*. Notículas. Madrid-Buenos Aires: Renacimiento, 1915.

- BLANCO FOMBONA, Rufino, *Letras y letrados de Hispanoamérica*. París: Sociedad de Ediciones Literarias y Artísticas-Impr. de Paul Ollendorf, 1908.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, *El Modernismo y los poetas modernistas*. Madrid: Editorial Mundo Latino, 1929.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, *Pequeña ópera lírica. Trovadores y trovas*, Pról. de Manuel Díaz Rodríguez y Rubén Darío. Madrid: Editorial América, 1919.
- BLANCO FOMBONA, Rufino, “*Sensaciones de viaje*”. En: Paz Castillo, Fernando. Manuel Díaz Rodríguez entre sus contemporáneos. Caracas: Monte Ávila Editores, 1973, pp. 37-38.
- BLANCO GARCÍA, Francisco, “*La literatura hispanoamericana (Breves apuntes para su historia en el siglo XIX)*”. *Cosmópolis (Caracas)* (11):70-78,1895.
- BOLET PERAZA, Nicanor, “*La mujer venezolana*”. En: *La Primera Piedra*. (Valencia) (46):377-379,1886.
- BOLET PERAZA, Nicanor, *Selección literaria y periodística*. Caracas: Imprenta Nacional, 1953.
- BOLÍVAR, Rafael, *Guasa pura*, pról. M. V. Romero-García. Caracas: Imprenta Editorial de Soriano Sucesores,1895.
- BOLÍVAR, Simón, *Páginas literarias*. Selec. y pról. de Mario André. París: Casa Editorial Americana, s.f.
- BORJAS SÁNCHEZ, José A. *La revalorización de Rafael María Baralt*. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1959.

- BRANDT, Carlos, *El modernismo*. Puerto Cabello: Imprenta I.A. Segrestía, 1906.
- BRECA, Juan José, Julio Calcaño. Caracas: Tip. Gutenberg, 1894.
- BRECA, Juan José, *Páginas guaireñas*. Caracas: Tip a vapor de El Cojo, 1884. Id. Tip. Gutenberg, 1894.
- BRETT MARTÍNEZ, Alí, *El Cojo Ilustrado y los escritores falconianos*, pról. de Luis Alfonso Bueno. Coro: Instituto Universitario Tecnológico-Coro-Entidad de Ahorro y Préstamo, 1976.
- BRICE, Ángel Francisco, *Discurso de orden leído en el acto celebrado por el Centro Histórico del Zulia*, en el Salón de Recepciones del Palacio de Gobierno de Maracaibo, el día 4 de enero de 1960, con ocasión de cumplirse el primer centenario de la muerte de Rafael María Baralt. Caracas: s.p.i., 1960.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *Apuntes para un retrato de Pedro Emilio Coll*. Caracas: Imprenta Nacional, 1947.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *Bello, maestro de civismo*. Caracas: Tip. Americana, 1952.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, “*La copa de Andrés Bello*”. En: *Cartera del proscrito*. Caracas: Edit. Las Novedades, 1958, pp. 15-17.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *Gentes de ayer y de hoy*. Caracas: Edic. Independencia, 1953.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, “*La integridad de Bello*”. En: *El hijo del Agar*. Caracas: Edic. Independencia, 1954, pp. 163-168.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *Lecturas venezolanas*. Caracas: Edime, 1926.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *Palabras para alabar a Luis Correa*. Caracas: Ministerio de Educación-Dirección de Cultura, 1948.

- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *El retorno de Bello*. Caracas: Tip. Americana, 1951.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *Ventanas a la noche*. Caracas: Edit. Sur América, 1925.
- BRICEÑO IRAGORRY, Mario, *Virutas. Temas dispersos*. Caracas: Tip. La Nación, 1951 (Cuadernos literarios de la Asociación de Escritores de Venezuela, 68), 1951.
- BRITO, Domingo Antonio, Ezequiel Bujanda (1865-1965). *Una biografía*. Barquisimeto: Publicaciones del Instituto Mosquera Suárez, 1965.
- BURELLI RIVAS, Régulo, *Estampas líricas*. Mérida: Universidad de Los Andes, 1975.
- CABRICES, Fernando, *Cecilio Acosta*. Caracas: Lit. y tip. Escuela de Artes y Oficios para hombres, 1935.
- CALCAÑO, Eduardo, *La Familia Jugo*. Caracas: Imp. Bolívar, (s.f.)
- CALCAÑO, Eduardo, *Páginas literarias*. Caracas: Tip. El Cojo, 1891.
- CALCAÑO, Julio, *Crítica literaria*, pról. de Fernando Paz Castillo. Caracas: Ediciones de la Presidencia de la República, 1972 (Col. Fuentes para la historia de la literatura venezolana, 1).
- CALCAÑO, Julio, “*Estado actual de la literatura venezolana*”. Diario de Caracas (Caracas), febrero de 1894.
- CALCAÑO, Julio, “*Gonzalo Picón Febres. La Literatura Venezolana en el siglo XIX*”. (R). En: Sagitario: (3-6): Abril-Mayo, Caracas, 1911.
- CALCAÑO, Julio, *Reseña histórica de la literatura venezolana*. En: *Crítica literaria*. Caracas: Ediciones de la Presidencia de la República, 1972, pp. 181-200.
- CALCAÑO, Julio, *Reseña histórica de la literatura venezolana*. Caracas: Tipografía de El Cojo, 1888.

- CALCAÑO, Julio, *Tres poetas pesimistas del siglo XIX*. Caracas: Tipografía Universal, 1907.
- CALCAÑO, Julio, *Parnaso venezolano*. Caracas: Tip. El Cojo, 1892.
- CALCAÑO, Julio, *Violetas, páginas de la juventud*. En: *Jugo Ramírez, Diego*. Armonías..., 1896.
- CALDERA, Rafael, *Andrés Bello*, pról. de Pedro Grases. 5 ed. Caracas: Monte Ávila Editores, 1972 (Col. El Dorado, 63).
- CALDERA, Rafael, *Moldes para la fragua*. Buenos Aires: Ed. El Ateneo, 1962.
- CAMACHO ROLDÁN, Salvador, *Estudios*. Bogotá: Editorial Minerva, 1936.
- CAMACHO TREJO, Juan José, *Crisálidas literarias*. Mérida: Imprenta Centenario, 1906.
- CAMEJO, Gustavo Adolfo, *Signos literarios*. Caracas: Tip. Garrido, 1961.
- CAÑIZALES, Baltasar, *Cañamazo biográfico y apuntaciones críticas sobre la obra de Pedro César Dominici*. Buenos Aires: Talleres Gráficos L. López y cía., 1936.
- CAÑIZALES MÁRQUEZ, José, *Bosquejo de la poesía venezolana*. Caracas: Ministerio de Educación, 1954.
- CAÑIZALES VERDE, Francisco, *Destino de historia y leyenda*. Barquisimeto: Publicaciones del Instituto Estatal de Cultura, 1973.
- CARBONELL, Diego, *Comentarios y críticas*. La Paz: Escuela Tip. Salesiana, 1939.
- CÁRDENAS BECERRA, Horacio, *Víspera de la palabra*. San Cristóbal: Ed Vanguardia, 1961.
- CARDOZO, Lubio, *Antología de la poesía venezolana escrita en la guerra de la independencia*. Mérida: ULA-DIGECEX, 1994 (Col. Letras nuestras).
- CARDOZO, Lubio, *Apreciaciones y comentarios*. Mérida: Euroamérica, 1969.

- CARDOZO, Lubio, *Bibliografía de la literatura merideña*. Mérida: Universidad de Los Andes-Centro de Investigaciones Literarias “Gonzalo Picón Febres”, 1967.
- CARDOZO, Lubio, *Contribución a la bibliografía de poetas merideños*. Maracaibo: Universidad del Zulia. Dirección de Cultura, 1970.
- CARDOZO, Lubio, *El Criollismo, período de estabilización de la narrativa nacional*. Una hipótesis. Mérida: Editorial Venezolana, 1982.
- CARDOZO, Lubio, *Epítome de la poesía en Mérida*. Mérida: Editorial Venezolana, 1993 (Col. Emilio Spósito).
- CARDOZO, Lubio, “*Estudio preliminar*” a la *Antología de José Antonio Maitín*. Caracas: Monte Ávila Editores, 1992 (Col. El Dorado).
- CARDOZO, Lubio, “Gonzalo Picón Febres: vida y poesía”. En: *Revista Nacional de Cultura* (Caracas) (196): 13-26, ene-mar, 1971.
- CARDOZO, Lubio, “El gran desterrado: Gonzalo Picón Febres”. En: *J. Manuel Castañón (comp.) Almanaque literario venezolano 1968-1969*. Caracas: J. Manuel Castañón, ed., 1968.
- CARDOZO, Lubio, “*Un museo para Choroní: la casa de Maitín*”. En: *Opinión*. Maracay (114):(IV), mar, 1969.
- CARDOZO, Lubio, “El neoclasicismo en la poesía venezolana”. En: *Actual*. (Mérida) (16-17): 1989.
- CARDOZO, Lubio, *Philobiblion*. Mérida: Universidad de Los Andes-Facultad de Humanidades y Educación, 1976.
- CARDOZO, Lubio, *La poesía de Andrés Bello*. Mérida: Universidad de Los Andes, 1977.
- CARDOZO, Lubio, *La poesía en Mérida de Venezuela*. Maracaibo: Universidad del Zulia. Facultad de Humanidades y Educación, 1971.

- CARDOZO, Lubio, *La poesía lírica venezolana en el siglo XIX. Ensayos de historia, teoría y crítica*. Mérida: Universidad de Los Andes-Consejo de Publicaciones, 1992.
- CARDOZO, Lubio, *La poética de Andrés Bello y sus seguidores*. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1981 (El Libro Menor, 20).
- CARDOZO, Lubio, *Por la tendida loma*. Mérida: Universidad de Los Andes-Instituto de Investigaciones Literarias “Gonzalo Picón Febres”, 1979.
- CARDOZO, Lubio, “*El romanticismo en la poesía lírica venezolana del siglo XIX y José Antonio Maitín*”. *Anuario* (Caracas) (3):169-190, 1989.
- CARDOZO, Lubio, *El sabor de la tierra. Sobre la narrativa de Luis Manuel Urbaneja Achelpohl*. Caracas: Ediciones de la Casa de Bello, 1987.
- CARDOZO GALVE, Germán, *Bibliografía zuliana: Ensayo, 1702-1975*, pról. Roberto J. Lovera De Sola. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1987.
- CARÍAS, Alejandro, *Poesías, cuentos, páginas literarias*, pról. de Jesús Semprum. Caracas: Edit. Las Novedades, 1941.
- CARMONA NENCLARES, Francisco, *Samuel Darío Maldonado (Suelo y hombre del trópico)*. Caracas: Edit. Cecilio Acosta, 1941.
- CARMONA NENCLARES, Francisco, “*Vida y literatura de Rufino Blanco Fombona*”. En: *Rufino Blanco Fombona, su vida y su obra*. Caracas: Ed. Cecilio Acosta, 1924, pp. 25-104.
- CARNEVALI, Athilano, *Elogio y síntesis de Andrés Bello*. Río de Janeiro: Publicaciones de la Embajada de Venezuela en Brasil, 1955.
- CARNEVALI MONREAL, Ángel, *Discurso de orden pronunciado por Ángel Carnevali Monreal en la velada que la Sociedad de Honor a Pérez Bonalde celebró en La Victoria el 21 de abril de 1901*. Caracas: Tip. Herrera Irigoyen, 1901.

- CARREÑO, Eduardo, “Algo sobre Sánchez Pesquera”. *Revista Nacional de Cultura* (Caracas) (37):85-92, 1943.
- CARREÑO, Eduardo, “Miguel Sánchez Pesquera”. *Revista Nacional de Cultura* (Caracas) (89):114-129, 1951.
- CARREÑO, Eduardo, *Trayectoria de una vida ilustre. José Gil Fortoul*. Caracas: Edic. Élite, 1944.
- CARREÑO, Eduardo, *Vida anecdótica de venezolanos*. Caracas: Crisol, 1947.
- CARRERA, Gustavo Luis, *Bibliografía de la novela venezolana*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Facultad de Humanidades y Educación-Centro de Estudios Literarios, 1974.
- CARRERA, Gustavo Luis, *Bibliografía del cuento venezolano*. Caracas: Instituto de Investigaciones Literarias-UCV, 1976.
- CARRERA, Gustavo Luis, “La iniciación literaria de Urbaneja Achelpohl y el criollismo”. En: *Urbaneja Achelpohl, Luis Manuel. Obras completas*, Caracas: Edic. de la Presidencia de la República, 1973, t. 2, pp. xv-xviii.
- CARRERA, Gustavo Luis, 1842: *Los Mártires, primera novela venezolana*. En: *Toro, Fermín. Los mártires*. Caracas: Ediciones del Centro de Estudios Literarios de la Universidad Central de Venezuela, 1966, pp. xv-lxxxiii.
- CARRERA, Gustavo Luis, “Proposiciones para una periodificación de la literatura venezolana”. Caracas: Universidad Central de Venezuela. Instituto de Investigaciones Literarias, Id. En: Mátyás Morányi (ed). *Actas del Simposio Internacional de Estudios Hispánicos*, Budapest, 1976. Budapest: Ed. de la Academia de Ciencias de Hungría, 1978, pp. 117-123.

- CARRERA, Gustavo Luis, *Tres iniciadores de la novela venezolana contemporánea*. México: Universidad Autónoma de México-Fac. de Filosofía y Letras, 1957, 162 p. (Tesis de Maestría. Mec.).
- CARRERA DAMAS, Germán, *El dominador continuo*. Caracas: Grijalbo, 1988.
- CARRILLA, Emilio, *El romanticismo en la América Hispánica*. Madrid: Gredos, 1958.
- CASTELLANOS, Rafael Ramón, *Bolívar, crítico de literatura e historia*. Bogotá: Edit. Kelly, 1973.
- CASTELLANOS, Rafael Ramón, *Rufino Blanco Fombona; Ensayo bibliográfico*. Caracas: Ediciones del Congreso de la República, 1974.
- CASTELLANOS, Rafael Ramón, *Rufino Blanco Fombona y sus coterráneos*. Bogotá: Carral Ramírez-Antares, 1970.
- CASTILLO ARRÁEZ, Alberto, *Gil Fortoul, ciudadano del mundo*. Barquisimeto: Impr. del Nuevo Herald, 1943.
- CASTILLO LARA, Lucas, *Don Fermín Toro*. Caracas: Tip. Americana, 1944.
- CASTRO, José Antonio, "La narrativa de Manuel Díaz Rodríguez". En: *Anuario* (Caracas) (3): 57-72, 1989.
- CASTRO, José Antonio, *Narrativa modernista y concepción del mundo*. Maracaibo: Universidad del Zulia-Facultad de Humanidades y Educación-Centro de Estudios literarios, 1973. 37
- CAYAMA MARTÍNEZ, R. *Devoción por la patria*. 2ed. Caracas: La Nación, 1930.
- CEDILLO, Víctor José, Juan Vicente González. Caracas: Edit. Élite, 1938 (Cuadernos literarios de la Asociación de Escritores Venezolanos, 8).
- CELIS PEREZ, Alfredo, *Andrés Bello, signo y camino*, pról. de Luis Villalba y Villalba. Valencia: Talleres Gráficos de París en América, 1970.

- CHALBAUD CARDONA, Eloy, *Antología de escritores merideños*. Caracas: Ministerio de Educación, 1958.
- COLL, Pedro Emilio, “A propósito de *Cosmópolis*”. *Cosmópolis* (Caracas) (10):1-4, 1895.
- COLL, Pedro Emilio; Pedro César Dominici, y Luis Manuel Urbaneja Achelpohl, L. M. “Charloteo” (En la *Redacción*) *Cosmópolis* (Caracas) (1): 1-5, 1895.
- COLL, Pedro Emilio, *La colina de los sueños*, pról., comp. y notas de Rafael Ángel Insausti. Caracas-Madrid: Aldus, 1959 (Col. Rescate, 1).
- COLL, Pedro Emilio, *Discurso de incorporación en la Academia Nacional de la Historia*. Caracas: Ed. Élite, 1934.
- COLL, Pedro Emilio, *El castillo de Elsinor. Palabras*. Madrid: Editorial América, 1916.
- COLL, Pedro Emilio, “*La Delpiniada*” (*Crónica del ocaso de Guzmán Blanco*). *La colina de los sueños*. Caracas: s.p.i., 1959. (Ed. consultada: Coll,1966:371-86).
- COLL, Pedro Emilio, *La escondida senda*. Madrid: Espasa-Calpe, 1927.
- COLL, Pedro Emilio, “*Esquela*”. *Cosmópolis* (Caracas) (9):97-102, 1894.
- COLL, Pedro Emilio, “*Examen de Conciencia*”. *Cosmópolis*. (Caracas) (2):33-39, 1894.
- COLL, Pedro Emilio, “*Impresiones tarasconescas*”. *Cosmópolis* (Caracas) (1):27-31, 1894.
- COLL, Pedro Emilio, *Lectura y glosa de escritores venezolanos*. Sevilla: Imp. M. Carmona, 1929.
- COLL, Pedro Emilio, *Literaturitis, crónicas de antaño*. Caracas: Edit. Sur-América, 1926.

- COLL, Pedro Emilio, “*Los Hermanos Zemganno*”. *Cosmópolis* (Caracas) (4):97-102,1894,(5):129-134,1894,(6):163-166,1894.
- COLL, Pedro Emilio, “*Luis Manuel Urbaneja Achelpohl*”. *Palabras*. Caracas: Imp. Bolívar, 1896.
- COLL, Pedro Emilio, “*Notas*”. *Cosmópolis* (Caracas) (10):141-144, 1895.
- COLL, Pedro Emilio, “*Notas de estética*”. *El Cojo Ilustrado* (Caracas) (162): 639-642, 1896.
- COLL, Pedro Emilio, *Palabras*. Caracas: Imprenta Bolívar, 1896.
- COLL, Pedro Emilio, *Palabras y figuras*. Antología narrativa y drama inédito, pról. de Domingo Miliani. Caracas: Monte Ávila Editores, 1972.
- COLL, Pedro Emilio, *El paso errante*, pról. de Mario Briceño Iragorry. Caracas: Ministerio de Educación-Dirección de Cultura, 1948.
- COLL, Pedro Emilio, “*Pedro César Dominici*”. En: *Palabras*, 1896. (Ed. consultada: Coll, 1966: p. 39-42).
- COLL, Pedro Emilio, *Pedro Emilio Coll, estud. preliminar de Rafael Ángel Insausti*. Caracas: Academia Venezolana de la Lengua, 1966 (Col. Clásicos Venezolanos, 14).
- COLL, Pedro Emilio, *La vida literaria*, comp. y notas Rafael Ángel Insausti. Caracas: Edic. del Congreso de la República-Asociación de Escritores de Venezuela, 1972.
- COLOMINE, Luis Alfredo, *Elogio de don Lisandro Alvarado*. Valencia: Impr. y lit. Branger, 1929.
- COMARÁN DE AUDE, María Clemencia, “*Biografía de Santiago González Guinán*”. En: González Guinán, S., *Obras selectas*. Valencia: Ejecutivo del Estado, 1973, pp. 141-152.
- CONSALVI, Simón Alberto, Gonzalo Picón Febres, *los delitos de la imaginación*. Caracas: Instituto Nacional de Cultura y Bellas Artes, 1969 (Col. Homenajes, 5).

- CONTRERAS SERRANO, Juan Nepomuceno, Tomás Ignacio Potentini, paladin del verso y del acero. Caracas: Tip. Americana, 1950.
- CÓRDOBA, Diego, Caracas de la bohemia. *Anecdotario de poetas y escritores*. México: Talleres Gráficos Alvi, 1955.
- CORNEJO POLAR, Antonio, “La literatura hispanoamericana del siglo XIX: continuidad y ruptura (Hipótesis a partir del caso andino)”. En: González Stephan, Beatriz, Javier Lasarte, et. al. 40 (comp.). *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995; pp. 11-23.
- CORONADO, Luis, *Composiciones literarias*. Caracas: Tip. El Cojo, 1892.
- CORREA, Luis, Alba lírica, pról. Jesús Semprum. Caracas: Tip. Washington, 1905.
- CORREA, Luis, *Antifaz desgarrado*. (Crítica literaria). Caracas: Tip. Americana, 1906.
- CORREA, Luis, *Discurso de contestación a César Zumeta*. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1932.
- CORREA, Luis, *Discurso de contestación a Rufino Blanco Fombona*. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1939.
- CORREA, Luis, *Discurso de recepción como individuo de número de la Academia Nacional de la Historia*. Caracas: Lit. y Tip. Vargas, 1928.
- CORREA, Luis, “Gabriel Muñoz”. En: Terra patrum. Caracas: Ministerio de Educación, 1901; pp. 239-248.
- CORREA, Luis, Jacinto Gutiérrez Coll. Caracas: Imprenta Bolívar, 1926.
- CORREA, Luis, Terra Patrum. Caracas: Tip. Americana, 1930.
- CORTÉS, Pastor, *Contribución al estudio del cuento venezolano*. Caracas: Tip. La Nación, 1945 (Cuadernos literarios de la Asociación de Escritores de Venezuela, 50).

- CORTÉS, Pastor, “*Breve ensayo crítico-biográfico sobre la personalidad de don Lisandro Alvarado*”. En: Trabajos premiados. Barquisimeto: Liceo Lisandro Alvarado, 1939. 41
- CORTÉS, Pastor, *Contribución al estudio del cuento moderno venezolano*. Caracas. Tip. La Nación, 1945.
- COVA, Jesús Antonio, *Bocetos de hoy para retratos de mañana*. Caracas: Jaime Villegas, editor, 1953.
- COVA, Jesús Antonio, *De uno a otro mundo*. Caracas: Tip. La Nación, 1955.
- COVA, Jesús Antonio, *Ensayos de crítica e historia*, Caracas, Edit. Élite-Tip. Vargas, 1934.
- COVA, Jesús Antonio, *José Gil Fortoul: El escritor y el hombre*. Trabajo de incorporación a la Academia Nacional de la Historia como individuo de número. Caracas: Edit. Cecilio Acosta, 1944.
- COVA, Jesús Antonio, *Máximos y menores poetas venezolanos*, pról. J. Natalicio González. Caracas: Edit. Cecilio Acosta, 1942 (Biblioteca de escritores y asuntos venezolanos).
- COVA, Jesús Antonio, *El monólogo de Hamlet. Discursos y conferencias*. Caracas: Ediciones Villegas, 1956.
- COVA, Jesús Antonio, *Quinta y sexta columna. Crónicas periodísticas*. Caracas: Edit. Cecilio Acosta, 1954 (Biblioteca de escritores y asuntos venezolanos, 1945).
- COVA, Rafael de la, Vicente Salias. *Reseña biográfica*. Caracas: Tip. Guttemberg, 1914.
- CREMA, Edoardo, *Andrés Bello a través del romanticismo*. Caracas: Stiges, 1956.
- CREMA, Edoardo, *Ecos y reflejos de poetas italianos en algunos poetas venezolanos del siglo XIX*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Instituto de Filosofía, 1956.

- CREMA, Edoardo, *El drama artístico de Andrés Bello. Tras el Libertador político, el Libertador artístico*. Caracas: Editorial Universitaria, 1948.
- CREMA, Edoardo, *Los dramas psíquicos y estéticos de Andrés Bello*. Caracas: Edic. de la Presidencia de la República, 1972.
- CREMA, Edoardo, *Estudios sobre Andrés Bello*. Caracas: La Casa de Bello, 1987.
- CREMA, Edoardo, *Interpretaciones críticas de literatura venezolana*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Facultad de Humanidades y Educación-Instituto de Filosofía, 1956.
- CREMA, Edoardo, *Interpretación y comentario analítico de la “Oración por todos” de Andrés Bello*. Caracas: Instituto Italiano-Venezolano de Cultura, 1959.
- CREMA, Edoardo, *Lo poético en Bolívar*. Caracas: Edic. de la Sociedad Bolivariana de Venezuela-Impr. Nacional, 1962.
- CREMA, Edoardo, *La presencia de Italia en Andrés Bello*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Facultad de Humanidades y Educación, 1963.
- CREMA, Edoardo, *Trayectoria religiosa de Andrés Bello*. Caracas, 1956.
- CRESPO, Manuel A. *Glorias póstumas*. Valencia: Tip. del London Bazar, 1884.
- CUENCA, Héctor, Juan Vicente González (1811-1866). Caracas: Edic. de la Fundación Eugenio Mendoza, 1953 (Col. Biografías, Biblioteca Escolar, 8).
- CUENCA, Héctor, *La palabra encendida*. Caracas: Ediciones del Ministerio de Educación-Dirección de Cultura y Bellas Artes, 1957 (Biblioteca Popular Venezolana, 63).
- CUENCA, Humberto, *Baralt por dentro*. Maracaibo: Universidad del Zulia-Tip. Cervantes, 1957.
- CUENCA, Humberto, *Biografía del paisaje; El paisaje en la poesía venezolana*. Caracas: Cuadernos literarios de la Asociación de Escritores Venezolanos, 1954.

- CUENCA, Humberto, *Evocación de Bello*. Caracas: Publicaciones del Centro Estudiantil Peruano-Venezolano, s.f. [Multigrafiado].
- CUENCA, Humberto, *Imagen literaria del periodismo*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Ediciones de la Biblioteca, 1980.
- CUENCA, Humberto, Jesús Semprum. Caracas: Edit. Sur-América, 1932.
- CUENCA, Humberto, José Ramón Yépes. Caracas: Edit. Sur-América, 1934.
- DAGNINO, Manuel, *Cartas zulianas*. (Religión, literatura, teología, crítica, historia y filosofía). París: Impr. de Jouby & Roger, 1872.
- DAGNINO, Manuel, *Ensayos y juicios críticos*, pról. de Pedro Pablo Barnola. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1969.
- DAGNINO, Manuel, *Juicios críticos y biografía*. Maracaibo: Los Ecos del Zulia, 1888.
- DÁVILA, Vicente, *Investigaciones históricas*. Caracas: Impr. Bolívar, 1927, 2 vols.
- DE SOLA, René, *Al encuentro de Cecilio Acosta*. Caracas: Tip. Americana, 1943.
- DE SOLA, René, *Problemas sociales*. Santiago de Chile: Impr. Universitaria, 1939-42, 2 vols.
- DELMONTE, Domingo, *Humanismo y humanitarismo*, pról. de Elías Entralgo. *La Habana: Publicaciones de la Secretaría de Educación*, 1936.
- DEBICKI, Andrew P. *Sangre Patricia, una novela de punto de vista*, trad. Francisco Ugel. Barquisimeto: Instituto Pedagógico Experimental, 1971 (Col. Signos; 5).
- DI PRISCO, Rafael, *Acerca de los orígenes de la novela venezolana*. Caracas: Universidad Central de Venezuela. Dirección de Cultura, 1969 (Col. Letras de Venezolana, 2).
- DI PRISCO, Rafael, *La conciencia creadora en el nacimiento de la novela venezolana*. Caracas, 1968. (Trabajo de ascenso académico, UCV.).

- DI PRISCO, Rafael, *La constante romántica en la novela venezolana desde “Julián” (1888) hasta “Peregrina” (1922)*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Facultad de Humanidades y Educación, 1965. [Multigrafiado].
- DÍAZ, Fabián de Jesús, *Biografía de don Santiago González Guinán*. Valencia: Talleres Gráficos de París en América, 1970 (Edic. del Ejecutivo del Estado Carabobo).
- DÍAZ GUERRA, Alirio, *Diez años en Venezuela (1885-1895)*. Caracas: Edit. Elite, 1933.
- DÍAZ MANTILLA, Sinforoso, *Escritores y poetas del Táchira*. San Cristóbal: Lib. y Tip. Taller Gráfico (s.f.).
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, *Camino de perfección*. París: Ollendorf, 1911.
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, *Confidencias de psiquis*, pról. Pedro E. Coll. Caracas: Monte Ávila Editores, 1973 (Biblioteca Popular El Dorado; 95).
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, *Desde el silencio*, preliminar de Amado Nervo; comp. y notas de Rafael Ángel Insausti; cronol. de María Beatriz Medina; bibliog. de Horacio J. Becco. Caracas: Ediciones La Casa de Bello, 1988 (Col. Zona Tórrida, 9).
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, “*Influencias literarias en la América Española*”. *Cultura Venezolana* (Caracas) (82): 11-15, 1927.
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, Manuel Díaz Rodríguez, estudio preliminar de Lowell Dunham. Caracas: Academia Venezolana de la Lengua, 1964 (Col. Clásicos venezolanos de la Academia Venezolana de la Lengua, 2).
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, Manuel Díaz Rodríguez, pról. de Rafael Angarita Arvelo. Caracas: Talleres Gráficos, 1964 (Col. Clásicos venezolanos de la Academia Venezolana de la lengua, II).

- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, *Narrativa y ensayo*, selec. y prólogo de Orlando Araujo; cronol. de María Beatriz Medina; bibliog. de Horacio Jorge Becco. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 1982.
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, *Obras selectas*, pról. de José Antonio Calcaño. Caracas-Madrid: Ediciones Edime, 1968.
- DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, *Páginas de la patria*, pról. de Luis Correa. Caracas: Ediciones de la Presidencia de la República, 1971.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *La antigua y la moderna literatura venezolana*. Caracas: Ediciones Armitano, 1966.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, Cecilio Acosta, *El apóstol y el pensador*. Los Teques, Gobernación del Estado Miranda, 1977.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, “Contribución al estudio de la poesía romántica en Venezuela”. *Revista Nacional de Cultura (Caracas)* (98):75-82, may-jun, 1953.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Deslindes*. Caracas: Ernesto Armitano, ed., 1972.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *El fuego de la palabra: ensayos e interpretaciones críticas*. Caracas: Cuadernos literarios de la Asociación de Escritores Venezolanos, 1977.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *En vigilia*, ensayos. Caracas: s.p.i., 1959.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Especios en el tiempo, ensayos*. Caracas: Jaime Villegas, Editor, 1953.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Historia y antología de la literatura venezolana*. Madrid: Jaime Villegas, Editor, 1955.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Ideas para una interpretación de la realidad venezolana*. Caracas: Jaime Villegas, 1962.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Introducción al estudio del ensayo en Venezuela*. Caracas: [Talleres de la Editorial Atlántida], 1946.

- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Al margen de la literatura venezolana*. Caracas: Edic. Librería “Venezuela”, 1946.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *La novela y el ensayo en Venezuela*. Caracas: Ernesto Armitano Editor, 1972.
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Orientaciones y tendencias de la novela venezolana*. Caracas: Tip. La Nación, 1949 (Cuadernos de la A.E.V., 61).
- DÍAZ SEIJAS, Pedro, *Reflexiones ante la esfinge*. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1977.
- DOLLERO, Adolfo, *Cultura en Venezuela. Apuntaciones sobre la evolución de la cultura desde la conquista*. Excursiones. Caracas: Tip. Americana, 1953, 2 vols.
- DOMINICI, Aníbal, *Memorias sobre el estado y trabajos literarios de la Academia Venezolana en el primer trienio de su existencia*, leída en la junta del 10 de diciembre de 1885 por su director interino. Caracas: Imp. Sanz, 1885.
- DOMINICI, Pedro César, “*A los críticos*”. Cosmópolis. (Caracas) (7):1-7, 1894.
- DOMINICI, Pedro César, “*El decadentismo literario. A propósito de una conferencia*”. En: El Diario de Caracas (Caracas) (336), 24 de octubre, 1894.
- DOMINICI, Pedro César, “*El simbolismo decadente*”. Cosmópolis. (Caracas) (3):65-70, 1894.
- DOMINICI, Pedro César, “*Contestación*”. Cosmópolis. (Caracas) (9):103-106, 1894.
- DOMINICI, Pedro César, “*La sugestión y la literatura*”. Cosmópolis. (Caracas) (4):123-126, 1894.
- DOMINICI, Pedro César, “*La sugestión literaria*”. Cosmópolis. (Caracas) (8):49-56, 1894.
- DOMINICI, Pedro César; Coll, P. E. y Urbaneja Achelpohl, L. M. “*Reforma*”. Cosmópolis.(Caracas) (6):161-162, 1894.

- DORANTE, Elena, *La literatura femenina, una opción de mercado*. Caracas: s.p.i., 1975 [Multigrafiado].
- DORANTE, Elena, *Venezuela magia y ficción: lo mágico-religioso en la literatura venezolana*. Cumaná: Editorial Universitaria de Oriente, 1981.
- DUNHAM, Lowell, Manuel Díaz Rodríguez, vida y obra. México: Ediciones de Andrea, 1959 (Colección Studium, 2).
- DURAND, René, “Orígenes del romanticismo venezolano”. *Revista Nacional de Cultura*. (Caracas) (132):15-34, 1959.
- DURAND, René, *La poesie d’Andrés Bello*. Dakar: Imprimiere Protat Frères Marcon, 1960.
- EARLE, Peter G. y Roberto G. Mead, Jr. *Historia del ensayo hispanoamericano*. México: Ediciones de Andrea, 1973.
- ERNESTO [Seud.] “La mujer”. *La Primera Piedra* (Valencia) (69):585-587, 1887.
- ESCALA, Víctor Hugo, *Mosaico*, 2ed. Caracas: Edic. Élite, 1932.
- ESCALA, Víctor Hugo, *Palique de ayer*. Crónicas. Caracas: Edic. Élite, 1931.
- ESCALONA ESCALONA, J. A. *Andrés Bello, otro venezolano universal*. Compendio de una biografía del poeta y sabio humanista. Madrid: Edic. Edime, 1968(Col. Personajes ilustres de Venezuela, 6).
- ESCALONA ESCALONA, J. A. *Bello y Maitín. Biografía de dos poetas*, pról. de Augusto Germán Orihuela y R.J. Lovera De Sola. Caracas: Miguel Ángel García e hijo, 1977 (Ediciones de la AEV, 1977).
- ESCALONA ESCALONA, J. A. *Bibliografía de José Antonio Maitín* (1804-1874). Caracas: Ministerio de Educación, 1973 (Biografías escolares, v.12).

- ESCALONA ESCALONA, J. A. *José Antonio Maitín (1804-1874)*. Caracas: Ediciones de la Fundación Eugenio Mendoza, 1958 (Biblioteca Escolar, Col. Biografías, 28).
- ESPAÑA, Juan, *Mi tierra*. Caracas: Empresa El Cojo, 1926.
- ESPINOSA, Alfonso, Lazo Martí, *presencia nacional y aliento universal*. Caracas: Instituto Nacional de Cultura y Bellas Artes, 1969.
- FABBIANI RUIZ, José, *Cuentos y cuentistas. Literatura venezolana*. Caracas: Cruz del Sur, 1951.
- FABBIANI RUIZ, José, *Tres temas de poesía venezolana*. Caracas: Imp. Universitaria, 1966 (Col. Cuadernos de Crítica literaria).
- FELICE CARDOT, Carlos, *Motivos*. El Tocuyo: Tip. Mi India, 1946.
- FELICE CARDOT, Carlos, *Tierra y hombres*. Madrid: Talleres Aga, 1953.
- FELICE CARDOT, Carlos, *Venezolanos de ayer y hoy*. Caracas: Ministerio de Educación-Depto. de Publicaciones, 1971.
- FERNÁNDEZ, Cristóbal, Elías Calixto Pompa. *Antología y breve biografía del poeta*. Guatire: Lit. y tip. La Torre, 1953.
- FERNÁNDEZ OCANDO, Evaristo, Rafael María Baralt, *figura prominente en las letras zulianas*. Maracaibo: Oficina de Información y Relaciones Públicas, 1960.
- FERNÁNDEZ GARCÍA, Alejandro, “*La anarquía literaria*”. *El Cojo Ilustrado* (Caracas) (362): 69-70, 1907.
- FERNÁNDEZ GARCÍA, Alejandro, *Oro de Alquimia*, pról. Pedro Emilio Coll. Caracas: Tip. Herrera Irigoyen, 1900.
- FERNÁNDEZ, Manuel María, *Unos tipos de crítica, enderezados al impresionista autor de 20 sonetos que han visto la luz pública aquí en estos días, por Juan Pasival*. Maracaibo: Tip. Bolívar, 1889.

- FERNÁNDEZ JUNCO, Manuel, “*Juicio sobre Caléndulas de Gonzalo Picón Febres*”. En: Picón Febres, Gonzalo. Teatro crítico, 1912.p.297-99.
- FERRER, Guillermo, *La parábola del tiempo*. Maracaibo: Asociación de Escritores Venezolanos, 1954.
- FERRER, Jesús Alfonso, *Esbozos literarios*. Maracaibo: Tip. Cervantes, 1955.
- FIALLO, Fabio, *Primavera sentimental*, pról. de Manuel Díaz Rodríguez. Caracas: Tip. J. M. Herrera Irigoyen, 1902.
- FIALLO, Fabio, *Primavera sentimental*, pról. de M. Herrera Irigoyen, 1902.
- FLORES, Ángel, *Bibliografía de escritores hispanoamericanos: A Bibliography Of Spanish-American Writers, 1609-1974*. New York: Gordian Press, 1975.
- FLORES, Ángel, *Narrativa hispanoamericana: 1816-1981. Historia y antología*. México: Siglo XXI Editores, 1981. (Vol. 2: la generación de 1880-1909).
- FLORES, Ángel, *The Literature of Spanish America*. New York: Las Americas Publishing Co., 1966-1969. 5 vols.
- FOMBONA PACHANO, Jacinto, *Discurso de recepción como individuo de Número de la Academia Venezolana de la Lengua correspondiente de la Española*. Caracas: Edit. Sur América, 1932.
- FOMBONA PACHANO, Jacinto, *Evolución de la poesía moderna venezolana*. Ensayo. Caracas: Editorial Sur América, 1932.
- FOMBONA PACHANO, Jacinto, *Obras completas*, pról. de José Nucete Sardi. Caracas-Madrid: Edime, 1953, 2 vols.
- FOMBONA PACHANO, Jacinto, “*Poesía culta y popular en Venezuela*”. *Obras Completas*. Caracas-Madrid: Edime, 1953,t. II, pp. 25-41.
- FOMBONA PALACIO, Manuel, *Poesía y discursos*. París-Buenos Aires: Casa Editorial Hispanoamericana, [s. f].

- FORTOUL HURTADO, Pedro, *Carta crítica sobre Don Quijote en América y contestación del autor*. Mérida: Tip. El Lápiz, 1907.
- FOSTER, David William, *The 20th Century Hispanic American Novel. A Bibliographic Guide*. New Jersey: The Scare-Crow Press, 1975.
- FOSTER, David W. y Virginia Ramos Foster, *Modern Latin American Literature*. New York: Frederik Ungar Publishing Co., 1975. 2 vols.
- FRYDENBERG, Adolfo, “*Materiales para la bibliografía general*”. En: Primer libro venezolano de literatura, ciencias y bellas artes, Caracas: Imprenta de El Cojo Ilustrado, 1895, pp. ccciii-cccxxvi.
- GARCÍA HERNÁNDEZ, M., *Literatura venezolana contemporánea*. Buenos Aires: Edit. Argentina, 1945.
- GARCÍA ÚSLAR, Oscar, Espigas, pról. Pedro Emilio Coll. Caracas: Tip. Guttemberg, 1904.
- GALASSO, Roberto, Rufino Blanco Fombona. Caracas: El Cid Editor, 1977.
- GALÍNDEZ, J. M. Ella. *Valencia: La propaganda*, 1923.
- GALÍNDEZ, J. M. Tinta Roja, pról. Julio Calcaño. Caracas: Tip. Herrera Irigoyen, 1900.
- GARCÍA, Sonia, “*Para un estudio de los nexos entre literatura y prensa. Cumaná. Primera mitad del siglo XIX*”. Memoria del XVIII Simposio de docentes e investigadores de la literatura venezolana. UCV-Facultad de Humanidades y Educación, 1993, pp. 19-30.
- GARCÍA CHUECOS, Héctor, *Historia de la cultura intelectual de Venezuela desde el descubrimiento hasta 1810*. Caracas: Edic. Sur-América, 1936.
- GAUNA, Carlos, *Breve perfil de Pedro Emilio Coll*. Caracas: Edic. Luz, 1965.
- GIL FORTOUL, José, *Apuntaciones críticas*, Caracas: s.p.i., 1939

- GIL FORTOUL, José, “Crónica literaria”. *El Cojo Ilustrado*. (Caracas) (7):106-107, 1892.
- GIL FORTOUL, José, *Discursos y palabras*. Caracas: Imprenta Nacional, 1915
- GIL FORTOUL, José, “El poema de Heraclio Martín de la Guardia”. En: Guardia, Heraclio M. Algo de prosa. En: *Obras literarias*. Caracas: Tip. J. M. Herrera Irigoyen & cía, 1903-1905, tomo VIII.
- GIL FORTOUL, José, “Historia y crítica de la literatura venezolana”. En: *El Cojo Ilustrado* (Caracas) (289): 01-01-1904.
- GIL FORTOUL, José, “Juicio sobre Fidelia, de Gonzalo Picón Febres”. En: Picón Febres, Gonzalo. *Teatro Crítico*, 1912, pp.192-97.
- GIL FORTOUL, José, *La infancia de mi musa*, pról. Luis M. Castillo. Barquisimeto: Imprenta Escovar, 1880.
- GIL FORTOUL, José, “Literatura venezolana”. *Obras completas*. Caracas: Ed. del Ministerio de Educación, 1904. Vol. VII, pp. 299-333.
- GIL FORTOUL, José, *Páginas de ayer...* (Apunte preliminar por Enrique Gil Fortoul y prólogo de Eduardo Carreño). Caracas: Editorial Élite, 1944.
- GIL FORTOUL, José, *Palabras pronunciadas por el Doctor José Gil Fortoul ante el cadáver de Miguel Eduardo Pardo*. París: 1905. (En: *Apuntaciones Críticas*, 1939, pp.178-81).
- GIL FORTOUL, José, *Página perdida*. *Retratos históricos*. Caracas: Editorial Patria, 1927.
- GÓMEZ, Argenis José, *Juan Vicente González y los clásicos*. Caracas: Universidad Central de Venezuela, 1979.
- GÓMEZ CARRILLO, Enrique, “Crónicas Parisienses. Los anarquistas”. *Cosmópolis*. (Caracas) (8):80-83, 1894.

- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Ensayos críticos. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Edic. de la Biblioteca, 1968 (Col. Temas).
- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Historia y pasión de Venezuela, selec., prólogo y notas de Arturo Úslar Pietri. Washington: Visión Panamericana, 1950.
- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Literatura contemporánea (En: Lozano, Abigaíl. Colección de poesías..., 1864. p. 171-73).
- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Mesenianas, comp. Manuel Segundo Sánchez y Luis Correa. Pról. Luis Correa. Caracas: Edit. Sur América, 1932.
- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Obras literarias. Caracas: Casa Editorial de La Opinión Nacional, 1887.
- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Páginas escogidas, selec. y notas de Mariano Picón-Salas. Caracas: Manrique y Ramírez Ángel, editores, 1921.
- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Revista literaria. Caracas: Imp. de los Estados Unidos de Venezuela, 18653.
- GONZÁLEZ, Juan Vicente, Roma, pról. de Rufino Blanco Fombona. París: Casa Editorial Hispanoamericana, 1913.
- GONZÁLEZ GUINÁN, Santiago, Poesías, pról. de Rafael Arvelo. Curazao: s.p.i., 1889.
- GONZÁLEZ GUINÁN, Santiago, Poesías, pról. de Abigaíl Lozano. Curazao: s.p.i., 1889.
- GONZÁLEZ GUINÁN, Santiago, Poesías, pról. de José Antonio Maitín. Curazao: s.p.i., 1888.
- GONZÁLEZ GUINÁN, Santiago, Crepúsculos, pról. de Mauricio Pérez Lazo, Curazao: s.p.i., 1896.

- GONZÁLEZ PEÑA, S. “Manuel María Bermúdez Ávila”. *El Zulia ilustrado* (Maracaibo) (12):93-94, 1889.
- GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz, “El cuerpo salvaje de la nación: ciudadanías desplazadas”. En: *Venezuela: tradición en la modernidad*. Caracas: Fundación Bigott-USB-Equinoccio, 1998; pp. 161-174.
- GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz, “Al filo del 900: La estética ácrata y libertaria de Pedro Emilio Coll”. En: *Argos* (Caracas) (7): 1988.
- GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz, *La duda del escorpión. La tradición heterodoxa en la narrativa latinoamericana*. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1992.
- GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995.
- GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz, *La historiografía literaria del liberalismo hispanoamericano*. La Habana: Casa de Las Américas, 1987.
- GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz, “Modernización y disciplinamiento. La formación del ciudadano: del espacio público y privado”. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995, pp.431-455.
- GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz, “Poder y cultura nacional: estado e historiografía literaria (Venezuela, siglo XIX). *Estudios* (Caracas) (1): 47-60, ene-jun, 1992.
- GONZALO SALAS, Juan, *Discurso sobre literatura feminista*. Mérida: Tip. Los Andes, 1917.
- GORBAN, Domingo, *Poesía*, pról. de Cecilio Acosta. Caracas: Imprenta Sanz, 1883.

- GORBAN, Domingo, Poesías originales de Domingo Gorban. Caracas: Imprenta de La Concordia, 1877.
- GRANELL, Manuel, La filosofía de la vida en las novelas de Blanco Fombona. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Instituto de Filosofía, s. f., 23 p.
- GRASES, Pedro, Andrés Bello, El primer humanista de América. Buenos Aires: Ediciones del Tridente, 1946.
- GRASES, Pedro, Andrés Bello y la cultura colonial. Bogotá: Talleres Editoriales de Librería Voluntad, 1948.
- GRASES, Pedro, Antología del bellismo en Venezuela, selec. y prólogo de Pedro Grases. Caracas: Instituto Nacional de Cultura y Bellas Artes, 1969 (Biblioteca Popular Venezolana, 123).
- GRASES, Pedro, Caso de letras españolas, obra falsamente atribuida a Baralt. Caracas: Ministerio de Educación, 1962.
- GRASES, Pedro, Del por qué no se escribió el Diccionario matriz de la lengua castellana, de Rafael María Baralt. Caracas: Escuela Técnica Industrial, 1943.
- GRASES, Pedro, Doce estudios sobre Andrés Bello. Buenos Aires: Editorial Nova, 1950.
- GRASES, Pedro, Don Andrés Bello y El Poema del Cid. Caracas: Tip. Americana de P. Valery Rísquez, 1941.
- GRASES, Pedro, Don Luis Correa, suma de generosidad en las letras venezolanas. Caracas: Tip. Americana de P. Valery Rísquez, 1941.
- GRASES, Pedro, Don Rufino José Cuervo, conjunción de tres filólogos venezolanos. Caracas: Artes Gráficas, 1945.
- GRASES, Pedro, Dos estudios: Proyección continental de la cultura venezolana en el siglo XIX [y] De la novela en América. Caracas: Artes Gráficas, 1943.

- GRASES, Pedro, En el cincuentenario de Cosmópolis; Selección de estudios doctrinales, comp. y prólogo de P. Grases. Caracas: Edic. del Instituto Pedagógico Nacional, 1944.
- GRASES, Pedro, Fuentes generales para el estudio de la literatura Venezolana. Caracas: Imp. de la Dirección de Cultura y Bellas Artes, 1950.
- GRASES, Pedro, Investigaciones bibliográficas. Caracas: Ministerio de Educación, 1968.
- GRASES, Pedro (comp.) Juan Vicente González. Caracas: Academia Nacional de la Lengua, 1962 (Col. Clásicos Venezolanos).
- GRASES, Pedro, La singular historia de un drama y de un soneto de Andrés Bello. Caracas: Artes Gráficas, 1943.
- GRASES, Pedro, La tradición humanística. Caracas-Barcelona-México: Seix Barral, 1981.
- GRASES, Pedro, Maestros y amigos. Caracas-Barcelona-México: Editorial Seix-Barral, 1981.
- GRASES, Pedro, Miguel Sánchez Pesquera en la Revista Extremadura. Caracas: Lex, 1949.
- GRASES, Pedro, Nuevos temas de bibliografía y cultura venezolana. Maracaibo: Universidad del Zulia-Dirección de Cultura, 1960.
- GRASES, Pedro, Nuevos temas de bibliografía y cultura venezolana. Mérida: ULA. Publicaciones del Rectorado, 1967.
- GRASES, Pedro, “Poesías de Sánchez Pesquera en Puerto Rico”. Revista Nacional de Cultura (Caracas) (87):130-172, 1951.
- GRATEROL Y MORLES, J. Escorzos, pról. de Manuel Fombona Palacio. Curazao: A. Bethencourt e hijos, 1900.

- GROOSCORS, Enrique y Luis Guevara, Poetas y prosadores carabobeños. Valencia: Concejo Municipal, 1955.
- GUARDIA, Heraclio Martín de la, Obras literarias, pról. de Julio Calcaño. Caracas: Tip. J. M. Herrera Irigoyen, 1905.
- GÜELL Y MERCADER, José, Literatura venezolana; revistas bibliográficas expresamente escritas para La Opinión Nacional. Caracas: Imprenta de “La Opinión Nacional”, 1883. 2 v.
- GUERRERO, Luis Beltrán, Candideces. Caracas: Arte, 1962.
- GUERRERO, Luis Beltrán, Humanismo y romanticismo. Caracas: Monte Ávila, 1973.
- GUERRERO, Luis Beltrán, Introducción al positivismo venezolano. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Instituto de Filosofía, [s.f.].
- GUERRERO, Luis Beltrán, Manuel Díaz Rodríguez o el estilista. Caracas: Instituto Panamericano de Geografía e Historia, 1971.
- GUERRERO, Luis Beltrán, Modernismo y modernistas. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1978 (Col. El libro menor; 4).
- GUERRERO, Luis Beltrán, Palos de ciego. Caracas: Impresores Unidos, 1944.
- GUERRERO, Luis Beltrán, Perpetua Heredad: Bello, Ramos, González, El positivismo venezolano, López Méndez, Zumeta, Key Ayala, El llanto de los héroes, Biografía, Historia, Lengua. Caracas: Ediciones del Ministerio de Educación, 1965.
- GUERRERO, Luis Beltrán, Perpetua heredad. Caracas: Ediciones del Ministerio de Educación, 1965 (Biblioteca Venezolana de Cultura).
- GUERRERO, Luis Beltrán, Prosa crítica, selec. y pról. de Oscar Sambrano Urdaneta. Caracas: Monte Ávila Editores, 1983.
- GUERRERO, Luis Beltrán, Razón y sin razón. Caracas: Ariel, 1954.

- GUERRERO, Luis Beltrán, Sobre el romanticismo y otros temas, 1933-36. Ensayos. Caracas: Ed. Élite, 1942 (Cuadernos literarios de la A.E.V., 32).
- GUERRERO, Pablo J. El desarraigado. Caracas: Imprenta Nacional, 1907.
- GUEVARA, Luis y Enrique Grooscors, Poetas y prosadores carabobeños. Valencia: Concejo Municipal, 1955.
- GUTIÉRREZ COLL, Jacinto, “En el Sena”. La América ilustrada y pintoresca. (Caracas) (9): 4, 1889.
- GUZMÁN, Antonio Leocadio, Crítica literaria por el ilustre prócer señor Antonio L. Guzmán. Caracas: Imprenta de “La Opinión Nacional”, 1876.
- GUZMÁN, Félix, “La poesía de Fermín Toro”. En: Cultura Universitaria (Caracas) (63): 87-92, sep-oct, 1957.
- HERNÁNDEZ, Domingo Ramón, Flores y lágrimas, pról. de Julio Calcaño. Caracas: Imprenta Bolívar, 1878.
- HERNÁNDEZ, Hugolino, Manuel Díaz Rodríguez, un mirandino. Caracas: Venediciones, 1980.
- HERNÁNDEZ, Luis Guillermo, Cuatro zulianos ilustres. Maracaibo: Instituto Nacional de Cultura, 1977.
- HERNÁNDEZ, Luis Guillermo, Udón Pérez. Maracaibo: Editorial Universitaria, 1976.
- HERRERA TORO, A. “Don José Antonio Calcaño”. En: El Cojo Ilustrado (Caracas) (22): 1892.
- HIRSHBEIN, Cesia Ziona, Hemerografía venezolana (1890-1930). Caracas: Ed. de la Facultad de Humanidades y Educación-Universidad Central de Venezuela-Instituto de Estudios Hispanoamericanos, 1978.

- HORTENSIO [Seud. de Güell y Mercader] Literatura venezolana. Revistas bibliográficas expresamente para La Opinión Nacional. Homenaje a Bolívar en su centenario. Caracas: Impr. de La Opinión Nacional, 1883.
- HURTADO AYALA, Francisco, “Decadencia”. La Primera Piedra (Valencia) (62):509-510, 1887.
- HURTADO AYALA, Francisco, “Literatura patria”. La Primera Piedra. (Valencia) (23):189-90, 1885.
- ÍNDICE INFORMATIVO DE LA NOVELA HISPANOAMERICANA. Venezuela. Puerto Rico: Editorial Universitaria, Universidad de Puerto Rico, t. III, 1978.
- INFANTE, Ángel Gustavo, “La ciudad en dos novelas venezolanas del período modernista”. Anuario LL (Caracas) (3): 83-93, 1989.
- INFANTE, Ángel Gustavo, “Crónicas, comentarios, reseñas: antecedentes de la crítica literaria”. Memoria del XVIII Simposio de docentes e investigadores de la literatura venezolana. Caracas: UCV-Facultad de Humanidades y Educación, 1993, pp. 51-56.
- INSAUSTI, Rafael Ángel, “El modernismo literario venezolano en sus orígenes”. En: Coll, 1966: XI-XXXVIII. (También como libro en: Valencia (España): Ediciones de la Delegación Permanente de Venezuela ante la UNESCO, 1971).
- INSAUSTI, Rafael Ángel, Insinuaciones críticas. Caracas: Gráfica Sitges, 1958.
- INSAUSTI, Rafael Ángel, Obras, estudio preliminar de Eugenio Montejo. Caracas: Ediciones la Casa de Bello, 1984 (Col. Zona tórrida; 1).
- ITURBE, Maximiliano, Poesía, pról. Manuel Díaz Rodríguez. Caracas: Tip. Herrera Irigoyen, 1905.
- IZAGUIRRE, Enrique, “El texto teatral después de la moda modernista”. Anuario (Caracas) (3):111-130, 1989.

- JAÉN, Gustavo, Sergio Medina. Caracas: Ministerio de Educación, 1961 (Biblioteca Popular Venezolana).
- JAÉN, Gustavo, Tres poetas de Aragua. Caracas: Asociación de Escritores Venezolanos, 1965. (Cuadernos Literarios de la A. E. V., 122).
- JIMÉNEZ, María del Rosario, “De una firma a un autor en las publicaciones periódicas del siglo XIX: José Quintín Suzarte”. Memoria del XVIII Simposio de docentes e investigadores de la literatura venezolana. Caracas: UCV-Facultad de Humanidades y Educación, 1993, pp. 57-63.
- JIMÉNEZ, María del Rosario, “¿Rasgos modernistas en el poema de José Ramón Yépes?” Anuario (Caracas) (3): 73-82, 1989.
- JONHSON, Ernest A., Jr. Juan Antonio Pérez Bonalde. Los años de formación. Documentos 1846-1870. Mérida: Univ. de Los Andes- Facultad de Humanidades y Educación, 1971.
- JONHSON, Ernest A., Jr. “Unos datos más sobre Juan A. Pérez Bonalde” Boletín de la Academia Venezolana Correspondiente a la Española. (Caracas) (90-91-92):31-74, 1956.
- JIMÉNEZ EMÁN, Gabriel. El ensayo literario en Venezuela. Siglo XX. Caracas: La Casa de Bello, 1987. (V.1. Desde Julio Calcaño a Ignacio Iribarren Borges).
- KEY AYALA, Santiago, Bajo el signo del Ávila. Caracas: Editorial Ávila Gráfica, 1949.
- KEY AYALA, Santiago, “Caracas en Martí”. Revista Nacional de Cultura (Caracas) (96):9-17, ene-feb, 1953.
- KEY AYALA, Santiago, Discursos leídos en la Academia Venezolana correspondiente de la Española en la recepción pública del señor doctor D. Santiago Key Ayala el día 19 de julio de 1914. Caracas: Imp. Bolívar, [1914?].

- KEY AYALA, Santiago, Eduardo Blanco y la génesis de “Venezuela Heroica”. Caracas: Tip. Americana, 1920.
- KEY AYALA, Santiago, Entre Gil Fortoul y Lisandro Alvarado. Caracas: Tip. La Nación, 1945 (Cuadernos literarios de la A.E.V., 49).
- KEY AYALA, Santiago, Historia en “Long-premier”. Caracas: Edit. Ávila Gráfica, 1949.
- KEY AYALA, Santiago, “Nacimiento y bautizo de Vuelta a la patria”, Revista Nacional de Cultura (Caracas) (54): 26-29,
- KEY AYALA, Santiago, Obras selectas, Madrid: Edime, 1955.
- LÁREZ GRANADOS, Francisco, Manuel Díaz Rodríguez. La Asunción (Venezuela): Imprenta del Estado, 1964.
- LÁREZ GRANADOS, Francisco, Manuel Díaz Rodríguez, pról. de Luis Villalba Villalba. La Asunción, Nueva Esparta: Imprenta del Estado, 1964.
- LARRAZÁBAL, Felipe, Colección de artículos literarios. Caracas: Imp. de Salvador Larrazábal, 1854, 2v.
- LARRAZÁBAL HENRÍQUEZ, Osvaldo; Amaya Llebot y Gustavo Luis Carrera, Bibliografía del cuento venezolano. Caracas: Universidad Central de Venezuela, Facultad de Humanidades y Educación, IIL, 1975.
- LARRAZÁBAL HENRÍQUEZ, Osvaldo, “Estudio crítico”. En: Los dos avaros. Caracas: Ediciones del Centro de Estudios Literarios de la Universidad Central de Venezuela, 1969.
- LARRAZÁBAL HENRÍQUEZ, Osvaldo, Historia y crítica de la novela venezolana del siglo XIX. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Facultad de Humanidades y Educación, 1980-

- LARRAZÁBAL HENRÍQUEZ, Osvaldo, “Estudio crítico”. En: Los dos avaros. Caracas: Ediciones del Centro de Estudios Literarios de la Universidad Central de Venezuela, 1969.I.I.L., 1980.
- LARRAZÁBAL HENRÍQUEZ, Osvaldo, “Presencia modernista en los inicios de nuestra narrativa”. En Anuario (Caracas) (3): 23-39, 1989.
- LASARTE VALCÁRCEL, Javier, Beatriz González Stephan; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995.
- LASARTE VALCÁRCEL, Javier, Juego y nación (Postmodernismo y vanguardia en Venezuela). Caracas: Fundarte-Universidad Simón Bolívar-Equinoccio, 1995.
- LASARTE VALCÁRCEL, Javier, “Nación, ciudadanía y modernización en el costumbrismo venezolano”. En: Venezuela: tradición en la modernidad”. Caracas: Fundación Bigott-USB-Equinoccio, 1998; pp. 175-185.
- LATCHAM Ricardo A. Carnet crítico. Montevideo: Editorial Alfa, 1962.
- LAZO MARTÍ, Francisco, Poesías escogidas, pról. de Pedro Díaz Seijas. Caracas: Ediciones Villegas, 1954.
- LEÓN, Luis. [Seud. de Leopoldo Landaeta] Poetas parnasianos y modernistas. Antología. Caracas: Ed. del Ministerio de Educación, 1946. (Biblioteca Popular Venezolana, 14),
- LEÓN, Simón, Resumen sobre la poesía lírica venezolana. Caracas: Tip. América, 1923.
- LINARES BERNAL, Rafael, “El brindis del veterano”. El Universal (Caracas) (3):4-5,1891.
- LINARDO, Ricardo Ovidio. Estudio crítico-histórico acerca del cántico épico del señor Félix Soublette a la gloria de Páez. Caracas: Tip. El Avisador Comercial, 1888.

- LISCANO, Juan, “Ciento cincuenta años de cultura venezolana” En: VARIOS AUTORES. Venezuela independiente (1810-1960). Caracas: Fundación Eugenio Mendoza, 1962.
- LISCANO, Juan, La literatura Venezolana. Sobretiro de la revista. Cuadernos (Caracas) (66): nov, 1962.
- LOLLET, Carlos Miguel, Bibliografía de “Cultura Venezolana”. Mérida: Universidad de Los Andes-III, 1977 (Serie bibliográfica; 11),
- LOLLET, Carlos Miguel, “Cosmópolis”: aventura y cifra de una generación (Índices). (Liminar de Mario Briceño Perozo). Caracas: Archivo Histórico de la Nación, 1977 (Biblioteca Venezolana de Historia; 25).
- LOLLET, Carlos Miguel, Introducción a la bibliografía venezolana. Caracas: Ministerio de Educación Nacional-Dir. de Cultura, 1949.
- LÓPEZ ALVAREZ, Luis, Literatura e identidad nacional en Venezuela. Barcelona (Esp.): PPV,1991.
- LÓPEZ, Casto Fulgencio, Pajaritas de papel. Caracas: Editorial Élite, 1932.
- LÓPEZ MÉNDEZ, Luis, Mosaico de política y literatura, pról. José Gil Fortoul. Bruselas: Alfredo Viomont, 1890.
- LÓPEZ MÉNDEZ, Luis, Obras Completas. Barquisimeto: Nueva Segovia, 1955.
- LOVERA DE SOLA, Roberto, Bibliografía de la crítica literaria venezolana 1847-1977, pról. de Fernando Paz Castillo. Caracas: Instituto Autónomo Biblioteca Nacional y de Servicios de Bibliotecas, 1982.
- LOZANO, Abigaíl y José Antonio Maitín, Poesías escogidas, intr. y selec. de Pedro Díaz Seijas. Caracas: Villegas, 1954.
- LUQUIENS, Frederick Bliss, Bibliografía de la literatura venezolana, selec. y presentación de Lubio Cardozo. Mérida: Universidad de Los Andes-Facultad de

Humanidades y Educación-Centro de Investigaciones Literarias, 1977(Serie Bibliográfica; 8).

- LOZANO, Abigaíl, Colección de poesías originales, prólogo de J. M. Torres Caicedo. París: Th. Ducessois, 1864.
- LOZANO, Abigaíl, Don Abigaíl Lozano, pról. de Santiago González Guinán. Curazao: Imp. de la librería de A. Bethencourt e hijos, 1888.
- MACHT DE VERA, Elvira, “Vigencia del modernismo en Venezuela: El ensayo contemporáneo”. Anuario (Caracas) (3):41-55, 1989.
- MACHADO, José Eustaquio, El día histórico. Caracas: Oficina Central de Información, 1970.
- MACHADO, José Eustaquio, “Escarceos bibliográficos: seudónimos y anónimos en la literatura y políticas venezolanas”. En: Cardozo, Lubio y Juan Pintó. Seudonimia literaria venezolana. Mérida: Universidad de Los Andes, 1974 (Serie Bibliográfica)
- MADRIGAL, Luis Íñigo (Coord). Historia de la literatura hispanoamericana. Del neoclasicismo al modernismo. Madrid: Ediciones Cátedra, 1987. t. II. pp. 636-639.
- MAITÍN, José Antonio, Antología, pról. de Lubio Cardozo. Caracas: Monte Ávila Editores, 1992.
- MAITÍN, José Antonio, Poesía, pról. de Santiago González Guinán. Curazao: Imp. de la Librería de A. Bethencourt e hijos, 1888 (Parnaso Venezolano, serie 1, t.4).
- MAITÍN, José Antonio, Obras poéticas, pról. de Simón Camacho. Caracas: Almacén de José María Rojas, 1851.
- MAITÍN, José Antonio, Poesía completas de José Antonio Maitín, intr. de Simón Camacho y juicio crítico de Miguel Luis y Gregorio Amunátegui. Curazao: Imp. de la Librería de A. Bethencourt e hijos, 1887.

- MAITÍN, José Antonio y Abigail Lozano, Poesías escogidas, intr. y selec. de Pedro Díaz Seijas. Caracas: Villegas, 1954.
- MANCERA GALLETI, Ángel, Quiénes narran y cuentan en Venezuela. Caracas-México: Ediciones Caribe, 1958.
- MANDRILLO, Cósimo, Literatura zuliana del siglo XIX. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1987.
- MANUEL DÍAZ RODRÍGUEZ, Estudio preliminar de Lowell Dunham. Caracas: Academia Venezolana de la Lengua, 1964 (Col. Clásicos Venezolanos de la Academia Venezolana de la Lengua, 2)
- MARTÍ, José, “Cecilio Acosta” En: Acosta, Cecilio. Obras. Caracas: Empresa El Cojo, 1908-1809, 5 vols.
- MARTÍ, José, “El carácter de la Revista Venezolana”. Revista Venezolana (Caracas) (2):33-38, 1881.
- MARTÍ, José, “Propósito” Revista Venezolana (Caracas) (1):3-5,1881.
- MARTÍNEZ GONZÁLEZ, Caridad, Gonzalo Picón Febres y la problemática de la narrativa venezolana a finales del siglo XIX. (Tesis presentada para aspirar al grado de Doctor en Filosofía y letras. Universidad de Barcelona (Esp.), 1975.
- MATOS ROMERO, Manuel, Udón Pérez. Su vida y su obra. Maracaibo: Tip. Criollo, 1949.
- MEDINA ALFONSO, Arturo, Mi provincia y sus valores. Puerto la Cruz: Peñalver, 1943.
- MEDINA, José Ramón, Balance de Letras (Ensayos). Mérida: Ediciones Universidad de Los Andes, 1961.
- MEDINA, José Ramón, Examen de la poesía venezolana contemporánea. Caracas: Ministerio de Educación, 1956.

- MEDINA, José Ramón, Juan Antonio Pérez Bonalde. Caracas: Fundación Eugenio Mendoza, 1954.
- MEDINA, José Ramón, Los homenajes del tiempo. Vida y obra de Francisco Lazo Martí en la literatura venezolana del siglo diecinueve. Caracas: Monte Ávila, 1972.
- MEDINA, José Ramón, Noventa años de literatura venezolana [1900-1990], cronol. y bibliog. de Horacio J. Becco. Caracas: Monte Ávila Editores, 1991.
- MEDINA, José Ramón, Ochenta años de literatura venezolana (1900-1980). Caracas. Monte Ávila Editores, 1981.
- MEDINA, José Ramón, Poesía de Venezuela. Románticos y Modernistas. Buenos Aires: EUDEBA, 1966.
- MEDINA, José Ramón, Vida y letra en el tiempo: ocho prólogos y dos discursos. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1988.
- MEDINA, José Ramón, Visión de la literatura latinoamericana contemporánea. Santiago de Chile: Prensa latinoamericana, 1962 (Publicaciones de la Embajada de Venezuela en Chile, 7).
- MEDINA ALFONSO, Arturo, Mi provincia y sus valores. Puerto La Cruz: Peñalver, 1943.
- MÉNDEZ Y MENDOZA, Eugenio, “Don Tomás Michelena” (Nota Editorial). En: El Cojo Ilustrado (Caracas) (27): Febrero, 1893.
- MÉNDEZ Y MENDOZA, Eugenio, “Fantasía”. La América ilustrada y pintoresca. (Caracas) (4):7, 1889.
- MÉNDEZ Y MENDOZA, Eugenio, “Heraclio Martín de la Guardia”. En: El Cojo Ilustrado. (Caracas) (21): 1892.
- MÉNDEZ Y MENDOZA, Eugenio, “Revista de la quincena”. El Cojo Ilustrado. (Caracas) (23):394-5, 1892.

- MÉNDEZ Y MENDOZA, Eugenio, “Revista de la quincena”. El Cojo Ilustrado. (Caracas) (24):414-5, 1892.
- MENÉDEZ Y PELAYO, Marcelino, Historia de la poesía hispanoamericana. Santander (Esp.): Aldus-Sociedad Anónima de Artes Gráficas, 1948.
- MENÉDEZ Y PELAYO, Marcelino, Antología de poetas hispanoamericanos. Madrid: Real Academia Española, 1927.
- MILIANI, Domingo, Entre la historia y la intemperie. Mérida: ULA-Ediciones Actual, 1997 (Colec. “Y va de ensayo”).
- MILIANI, Domingo, “Manuel Díaz Rodríguez”. En: Luis Íñigo Madrigal (Coord). Historia de la literatura hispanoamericana; t. II Del neoclasicismo al modernismo. Madrid: Ediciones Cátedra, 1987. pp. 636-639.
- MILIANI, Domingo, País de lotófagos. Ensayos. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1992. (Estudios, Monografías y Ensayos, 148).
- MILIANI, Domingo, “Pedro Emilio Coll”. En: Guillermo Morón (Coord.). 25 clásicos venezolanos. Caracas: Italgráfica, 1980, pp. 139-146.
- MILIANI, Domingo, “El socialismo utópico, hilo transicional del romanticismo al positivismo en Hispanoamérica”. Revista Nacional de Cultura (Caracas) (155): 23-41, nov-dic, 1962.
- MILIANI, Domingo, Tríptico venezolano. (Narrativa, pensamiento, Crítica), selec., índices y prólogo de Nelson Osorio T. Caracas: Fundación de Promoción Cultural de Venezuela, 1985. (Col. Literatura y Pensamiento).
- MILIANI, Domingo, Vida intelectual de Venezuela. Dos esquemas. Caracas: Ministerio de Educación, 1971.
- MILIANI, Domingo, Víspera del modernismo en la poesía venezolana. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 1968.

- MILLARES CARLO, Agustín, Rafael María Baralt (1810-1860), estudio biográfico, crítico y bibliográfico. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Ediciones de la Biblioteca, 1969.
- MIRANDA, Julio, “Cecilio Acosta, poeta entre la crítica”. Actual (Mérida) (16-17):91-112, 1989.
- MIRANDA, Julio, Paisaje y política. Caracas: Fundarte, 1992.
- MONGUIÓ, Luis, Estudios sobre literatura hispanoamericana y española. México: Ediciones de Andrea, 1958 (Col. Estudios).
- MONTALDO, Graciela, “El cuerpo de la patria: espacio, naturaleza y cultura en Bello y Sarmiento”. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995, pp. 103-123.
- MONTEFIORE WAXMAN, Samuel, A Bibliography of the Belles-Letters of Venezuela. Cambridge- Massachussetts, 1935.
- MONTIEL MOLERO, C. Esbozo crítico del poeta Udón Pérez. Maracaibo: Institución Zuliana, 1951.
- MORALES, Job, Juan Antonio Pérez Bonalde. Caracas: La Esfera, 1933.
- MORENO GARCÍA, Alberto, Manuel Díaz Rodríguez o la belleza como imperativo. Bogotá: Editorial Kelly, 1957.
- MORÓN, Guillermo (Coord.) 25 clásicos Venezolanos. Caracas: Italgráfica, 1980.
- MUDARRA, Miguel Ángel, Cultura Sucrense. Caracas: Oficina Central de Información, 1965.
- MUDARRA, Miguel Ángel, Marco Antonio Saluzzo, caballero de la libertad. Cumaná: s.p.i, 1959.

- MUDARRA, Miguel Ángel, Miguel Sánchez Pesquera. Caracas: Tip. El Cojo, 1951.
- MUÑOZ, Gabriel, “Tempestad”. *El autógrafo* (Caracas) (2):2, 1886.
- MURCIANO, Carlos, *De las letras venezolanas*. Caracas: Academia Nacional de la Historia, 1977.
- NARANJO DE CASTILLO, Cira y Carmen G. de SOTILLO, Producción bibliográfica y política editorial en la época de Guzmán Blanco. (1870-1887) Caracas. Academia Nacional de la Historia, 1987 (*Documentos para la Historia Republicana de Venezuela*, 44).
- NAVARRETE ORTA, Luis, *Literatura e ideas en la historia hispanoamericana*. Caracas: Cuadernos Lagoven, 1992.
- NAVARRO, Armando, “Incisos sobre tres décadas contando”. *Anuario* (Caracas) (3): 141-154, 1989.
- NAVARRO COHIL, Dominga, *Un recuerdo para Urbaneja Achelpohl*. Caracas: Asociación de Escritores de Venezuela, 1982.
- NAZOA, Aquiles, *Los humoristas de Caracas*. Caracas: Cuatricentenario de Caracas, 1966.
- NAZOA, Aquiles, *Los humoristas de Caracas*. Caracas: Monte Ávila. (2da ed. corregida y aumentada), 1972.
- NÚÑEZ, Enrique Bernardo, *Bajo el samán*. Caracas: Ministerio de Educación, 1963.
- NÚÑEZ, Enrique Bernardo, *Contribución a los trabajos preparatorios del Cuatricentenario de Valencia*. Valencia: Ejecutivo del Estado, 1955.
- NÚÑEZ, Enrique Bernardo, “El alma venezolana a través de su literatura y su historia”. *Cultura Venezolana* (Caracas) (91):117-196, 1928.
- NÚÑEZ, Enrique Bernardo, *Ensayos biográficos*. Caracas: Lit. y Tip. Vargas, 1931.

- NÚÑEZ, Enrique Bernardo, Escritores Venezolanos. Mérida: Universidad de Los Andes, Ediciones del Rectorado, 1974.
- NÚÑEZ, Enrique Bernardo, Sol interior. Caracas: Tipografía Americana, 1918.
- NÚÑEZ, Estuardo, “José Antonio Maitín y el Perú”. PLN (Caracas): 14-01-1968.
- NÚÑEZ PONTE, J. M. Centenario de don Felipe Tejera. Caracas: Impr. Bolívar, 1946.
- OCTAVIO AZUAJE, Rafael, Esquemas de vida. Caracas: Cooperativa de Artes Gráficas, 1956.
- OLIVARES, Atenógenes, Siluetas ilustres del Zulia. Maracaibo: Instituto Zuliano de Cultura “Andrés Eloy Blanco”, 1979.
- OLIVARES, Jorge, La novela decadente en Venezuela. Caracas: Gráficas Armitano, 1984.
- ORIHUELA, Augusto Germán, De puño y letra. (Asuntos literarios y humanos). Caracas: Instituto Universitario Pedagógico, 1976.
- ORIHUELA, Augusto Germán, Desde la colina. Caracas: Ministerio de Educación, 1969.
- ORIHUELA, Augusto Germán, En tono menor. Madrid-Caracas: Talleres Artes Gráficas, 1956.
- OSUNA RUIZ, Rafael, Elaboración de Peonía dentro del costumbrismo. Maracaibo: Universidad del Zulia. Facultad de Humanidades y Educación, 1965.
- PACHECO, Carlos, “La ficcionalización del ensayo biográfico en D.F. Sarmiento y J.V. González”. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995, pp. 369-391.

- PÁEZ PUMAR, Mauro, Orígenes de la poesía colonial venezolana. Caracas: Concejo Municipal del Distrito Federal, 1979.
- PACHANO, Jacinto Regino, Perfil de Francisco Guaicaypuro Pardo. Santo Domingo: Impr. de García Hermanos, 1882.
- PADRÓN TORO, Antonio, Juan Antonio Pérez Bonalde. Un hombre de hoy. Cumaná: Edit. Universitaria de Oriente, 1985.
- PARDO, Francisco Guaicaypuro, Don Francisco G. Pardo, pról. de Julio Calcaño. Curazao: Impr. de A. Bethencourt e hijos, 1890 (Col. Parnaso venezolano).
- PARDO, Isaac J. José Antonio Maitín y su “Canto fúnebre”. Caracas: Ministerio de Educación, 1957.
- PAREDES, Pedro Pablo, “Estudio preliminar”. En: Juan Antonio Pérez Bonalde. Caracas: Italgráfica, 1964 (Col. Clásicos Venezolanos de la Academia Venezolana de la Lengua).
- PARES ESPINO, Pedro, Potentini o romanticismo y aventura. Caracas: s.p.i., 1950.
- PARRA, Juan Darío, Orígenes de la novela venezolana. Maracaibo: Universidad del Zulia. Facultad de Humanidades y Educación, 1973.
- PARRA MÁRQUEZ, Héctor, La Academia de Ciencias Sociales y de Bellas Letras de 1869. (Antecedentes de la Academia Venezolana de la Lengua, correspondiente a la Española). Caracas: Italgráfica, 1975 (Separata del Boletín de la Academia Nacional de la Historia. Tomo LVIII).
- PASTORI, Luis, “Gonzalo Picón Febres”. En: VARIOS AUTORES. Parque de los escritores merideños. Mérida: Centro de Historia del Estado Mérida, 1964.
- PAZ CASTILLO, Fernando, De la época modernista (1892-1910). Caracas: Ed. del Ministerio de Educación, 1968 (Biblioteca Popular Venezolana, 113).

- PAZ CASTILLO, Fernando, Manuel Díaz Rodríguez entre contemporáneos. Caracas: Monte Ávila Editores, 1973, 2 vols. (Biblioteca Popular El Dorado, 77-78).
- PAZ CASTILLO, Fernando, Reflexiones de atardecer. Caracas: Ministerio de Educación, 1964, 3 Vols.
- PAZ CASTILLO, Fernando, Tres poemas fundamentales de la lírica Venezolana. Caracas: Instituto Nacional de Cultura y Bellas Artes, 1969.
- PÉREZ HUGGINS, Argenis, Nueva lectura crítica: Pérez Bonalde, Pocaterra, Sánchez Peláez, Massiani. Mérida: Universidad de Los Andes-Consejo de Publicaciones-Facultad de Humanidades y Educación-Escuela de Letras, 1978.
- PÉREZ HUGGINS, Argenis, Juan Antonio Pérez Bonalde. Poeta romántico. Caracas: Academia Venezolana de la Lengua, 1988 (Col. Argos).
- PÉREZ BONALDE, J. A.(trad.) “El cuervo”. Revista Universal Ilustrada. (Caracas) (1):8, 1889.
- PÉREZ PEROZO, Pedro, Abigaíl Lozano, hombre y poeta de su tiempo. Caracas: Tip. El Globo, 1958.
- PICÓN FEBRES, Gonzalo, Apuntaciones críticas, Caracas: Cooperativa de Artes Gráficas, 1939.
- PICÓN FEBRES, Gonzalo, “Carta”. En: El Cojo Ilustrado (Caracas) (238): 15-11-1901.
- PICÓN FEBRES, Gonzalo, De tierra venezolana. Novelas cortas y semblanzas. Caracas: Cooperativa de Artes Gráficas, 1939.
- PICÓN FEBRES, Gonzalo, La literatura venezolana en el siglo diecinueve, Caracas: Empresa El Cojo, 1906. Id. con pról de Domingo Miliani. Caracas: Presidencia de la República, 1972 (Fuentes para la Historia de la literatura Venezolana,4).

- PICÓN FEBRES, Gonzalo, Nacimiento de Venezuela intelectual. Caracas: Cooperativa de Artes Gráficas, 1939.
- PICÓN FEBRES, Gonzalo, Nacimiento de Venezuela intelectual, pról. de Domingo Miliani. Mérida: Universidad de Los Andes-Facultad de Humanidades y Educación, 1968, 2 vols.
- PICÓN FEBRES, Gonzalo, Teatro crítico venezolano. Curacao: Impr. de A. Bethencourt e hijos, 1912.
- PICÓN-SALAS, Mariano (Comp.) Antología de costumbristas venezolanos del siglo XIX. Caracas: Ministerio de Educación, 1964. (1 ed. 1940).
- PICÓN-SALAS, Mariano, Buscando el camino. Caracas: Editorial Cultura Venezolana, 1920.
- PICÓN-SALAS, Mariano, Comprensión de Venezuela. Madrid: Aguilar, 1955.
- PICÓN-SALAS, Mariano, Crisis, cambio, tradición: ensayos sobre la forma de nuestra cultura. Caracas-Madrid: Edime, 1955.
- PICÓN-SALAS, Mariano, Dos siglos de prosa venezolana. Caracas-Madrid: Edime, 1965.
- PICÓN-SALAS, Mariano, Estudios de literatura venezolana. Caracas-Madrid: Edime, 1961.
- PICÓN-SALAS, Mariano, Formación y proceso de la literatura venezolana, present. de María Fernanda Palacios; bibliog. de Rafael Ángel Rivas. Caracas: Monte Ávila, 1984. (1 ed. 1940)
- PICÓN-SALAS, Mariano, Las nieves de antaño. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1958.
- PICÓN-SALAS, Mariano, Literatura venezolana. Caracas: Editorial Las Novedades, 1940.

- PICÓN-SALAS, Mariano, “Memoria de Gonzalo Picón Febres”. En: Gonzalo Picón Febres. El Sargento Felipe. Caracas: Ministerio de Educación, 1956 (Biblioteca Popular Venezolana, 60).
- PICÓN-SALAS, Mariano, “Paseo por nuestra poesía. De 1880 a 1940”. Revista Nacional de Cultura (Caracas) (16):90-114, 1940. Id. En: Otto De Sola. Antología de la moderna poesía venezolana. Caracas: Monte Ávila Editores, 1984, pp. VII-XXXV.
- PINEDA, Rafael, Elías Calixto Pompa. Caracas: Ministerio de Educación, 1958.
- PINO ITURRIETA, Elías, “Discursos y pareceres sobre la mujer en el siglo XIX venezolano”. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995, pp. 277-289.
- PINO ITURRIETA, Elías, La mentalidad venezolana de la emancipación (1910-1812). Caracas: Facultad de Humanidades y Educación-UCV, 1971.
- PLANCHART, Julio, Críticos venezolanos: desde Bolívar a Jesús Semprum, pról. de Pedro Grases. Caracas: Fundación de Promoción Cultural de Venezuela, 1983. (Col. Literatura y pensamiento;3).
- PLANCHART, Julio, Temas críticos. Caracas: Italgráfica-Edic. de la Presidencia de la República, 1972 (Fuentes para la Historia de la Literatura Venezolana,3).
- PLANCHART, Julio, Las tendencias de la lírica venezolana a fines del siglo XIX. Caracas: Editorial Élite, 1940 (Cuadernos literarios de la Asociación de Escritores Venezolanos). Id. en Temas críticos. Caracas: Italgráfica-Edic. de la Presidencia de la República, 1972 (Fuentes para la Historia de la literatura Venezolana,3), pp. 77-119.
- PLAZA, Ramón de la, “La crítica en materia de arte”. La primera piedra (Valencia) (56):470, 1886.

- POLANCO ALCÁNTARA, Tomás, La huella de Pedro Emilio Coll (Biografía). Caracas: Academia Nacional de la Historia (Col. Centenario; 2), 1988.
- PORTILLO, J. M. Al Cantor de las nieblas. General José Ramón Yépes. Maracaibo: Tip. de Alvarado e Hijo, 1881.
- QUERALES, Ramón, Contribución a la bibliografía y hemerografía del Estado Lara (1557-1983). Caracas: Gobierno del Estado Lara, Instituto Autónomo Biblioteca Nacional y de Servicios de Bibliotecas, 1986, 2 vols.
- QUINTERO GARCÍA, José, Mérida intelectual. Mérida: [s.p.i.], 1926.
- QUIROZ, Luis Ovidio, El Zulia literario del siglo XIX. Caracas: Cooperativa de Artes Gráficas, 1933.
- RAMA, Ángel, Ensayos sobre literatura venezolana. Caracas: Monte Ávila Editores, 1990.
- RAMA, Ángel, Rufino Blanco Fombona íntimo. Caracas: Monte Ávila. Editores, 1975 (Col. Temas venezolanos).
- RAMA, Ángel, Rufino Blanco Fombona y el egotismo latinoamericano. Valencia: Universidad de Carabobo, 1975.
- RAMÍREZ Y ASTIER, Aniceto, Galería de escritores zulianos. Tomo I. Maracaibo: Universidad del Zulia, 1951.
- RAMÓN Y RIVERA, Luis Felipe, El Folklore en la novela venezolana. Caracas: Contexto Editores, 1982.
- REYES BAENA, J. F. Alienación y literatura de protesta. Caracas: Ediciones Seyer, 1972.
- RÍOS, Alicia, “Venezuela entre 1810-1830: las diversas concepciones de lo nacional”. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia

Daroqui (Comps.), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995.

- RIOS, Berthy, *Trazos al sol*. Maracaibo: Universidad del Zulia- Dirección de Cultura, 1965.
- RODRÍGUEZ, Carlos César, *Glosa a la „Silva criolla a un bardo amigo“*. Mérida: Universidad de Los Andes-Instituto de Investigaciones Literaria “Gonzalo Picón Febres”, 1980.
- RODRÍGUEZ, Carlos César, Francisco Lazo Martí, *primeras páginas*. San Juan de los Morros, FUNDACULGUA, 1995.
- RODRÍGUEZ, Ramón Armando, *Diccionario biográfico, geográfico e histórico de Venezuela*. Madrid: s.p.i., 1957.
- ROHL, Juan, *Letras y colores*. México: Cultura, 1961.
- ROJAS, Arístides, *Crónicas de Caracas*. Caracas: Ministerio de Educación Nacional, 1946.
- ROJAS, Arístides, “Crónicas de lo pasado”, “El cuadrilátero histórico” y “El cují del Casquero”. En: *Almanaque para todos de Rojas Hermanos: Sección literaria*. Caracas: Rojas Hermanos,[1875], pp. 119-32.
- ROJAS, José María de, *Biblioteca de escritores venezolanos contemporáneos*. París: Impr. de E. Martinet, 1875. Id. Caracas: Concejo Municipal del Distrito Federal, 1975.
- ROJAS, José María de, “Introducción” a *Biblioteca de escritores venezolanos contemporáneos*. París: Imp. de E. Martinet, 1875, pp. VII-XIX.
- ROJAS JIMÉNEZ, Oscar, *Caballeros de la eternidad*. Caracas: Imp. Heraldo de Aragón, 1961.
- ROJAS JIMÉNEZ, Oscar, *Paisajes y hombres de América*. Caracas: Ministerio de Educación, 1954 (Biblioteca Popular Venezolana, v. 50).

- ROJAS UZCÁTEGUI, José de la Cruz, Historia y crítica del teatro venezolano del siglo XIX. Mérida: ULA-Instituto de Investigaciones Literarias “Gonzalo Picón Febres”, 1986.
- ROSALES, Rafael Marín, Imagen del Táchira. San Cristóbal: La Nación, 1983.
- REBECA (Seud. de Concepción Acevedo de Tailhardt). Literatura, Poesía, Bellas Artes, Crítica. Brisas del Orinoco. (Ciudad Bolívar) (9):1-2, 1888.
- SALUZZO, Marco Antonio, Leyenda de la tumba, pról. de Julio Calcaño. Caracas: Imp. de La Opinión Nacional, 1878.
- SALVATIERRA, Carmelo, Dimensión humana de la novela venezolana contemporánea. Caracas: Ministerio de Educación, 1970. 2 vols.
- SALVI, Adolfo, Apuntes para una biografía de Manuel Díaz Rodríguez. Caracas: Edime, 1954.
- SAMBRANO URDANETA, Oscar, Cecilio Acosta. Su vida y su obra. Caracas: Ministerio de Educación, 1969.
- SAMBRANO URDANETA, Oscar, Contribución a una bibliografía general de la poesía venezolana en el siglo XIX. Caracas: Universidad Central de Venezuela, 1979.
- SAMBRANO URDANETA, Oscar, Francisco Lazo Martí. Caracas: Fundación Eugenio Mendoza, 1953.(Biblioteca Escolar. Colección Biografías, 29).
- SAMBRANO URDANETA, Oscar, Letras venezolanas. Trujillo: Ejecutivo del Estado, 1959.
- SANABRIA, Alberto, Cumaneses ilustres. Caracas: Editorial Arte, 1965.
- SANABRIA, Alberto, Evocaciones y recuerdos. Caracas: Editorial Cecilio Acosta, 1943.
- SÁNCHEZ, Luis Alberto, Historia comparada de las literaturas americanas. Buenos Aires: Losada, 1973-1976. 5 vols.

- SÁNCHEZ, Luis Alberto, Proceso y contenido de la novela hispanoamericana. Madrid: Gredos, 1968.
- SÁNCHEZ CHACÍN, Vicente, “La mujer”. Brisas del Orinoco (Ciudad Bolívar) (12):1, 1888.
- SANDOVAL, CARLOS, El cuento fantástico venezolano en el siglo XIX. UCV-Comisión de Estudios de Postgrado, Caracas, 2000.
- SANDOVAL, Carlos, Días de espanto (Cuentos fantásticos venezolanos del siglo XIX). Caracas: Universidad Central de Venezuela, Comisión de Estudios de Postgrado, Facultad de Humanidades y Educación, 2000.
- SANDOVAL, Carlos, “Sacudiendo el polvo del olvido: nuestra memoria en papeles de otro siglo”. Memoria del XVIII Simposio de docentes e investigadores de la literatura venezolana. UCV-Facultad de Humanidades y Educación, 1993, pp. 47-50.
- SEMPRUM, Jesús, Crítica Literaria. selec. y notas de Pedro Díaz Seijas y Luis Semprum. Caracas: Editorial Élite, 1938 (Cuadernos Literarios de la Asociación de Escritores Venezolanos;5). Id. Caracas: Ediciones Villegas, 1956.
- SEMPRUM, Jesús, “Gonzalo Picón Febres”. El Cojo Ilustrado (Caracas), 15 de agosto,1906. Id. en Crítica Literaria. Caracas: Ediciones Villegas, 1956, pp. 81-90.
- SEMPRUM, Jesús, “Julio Calcaño y su obra literaria”. En: Cultura Venezolana (Caracas) (3): agosto, 1918.
- SEMPRUM, Jesús, El libro que no se ha escrito, pról. de José Balza. Caracas: Monte Ávila Editores, 1990
- SILVA BEAUREGARD, Paulette, “Cosmópolis (1894-1895): notas para un estudio de la narrativa modernista en Venezuela”. Argos (Caracas) (7):87-103, 1988.

- SILVA BEAUREGARD, Paulette, “Democratización, censura y enmascaramientos: el cambio de la intelectualidad venezolana de finales del XIX”. *Estudios (Caracas)* (1): 29-46, ene-jun, 1992.
- SILVA BEAUREGARD, Paulette, “Dos caras, un retrato y la búsqueda de un nombre. El letrado ante la modernización en Zárata de Eduardo Blanco”. En: GONZÁLEZ STEPHAN, Beatriz; Javier Lasarte; Graciela Montaldo y María Julia Daroqui (Comps.) *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Ávila Editores-Equinoccio, 1995, pp. 411-427.
- SILVA BEAUREGARD, Paulette, “La ciudad en la literatura costumbrista venezolana del siglo XIX”. *Argos (Caracas)* (10):39-57, 1989.
- SILVA BEAUREGARD, Paulette, *Una vasta comarca de enmascarados*. Caracas: Edic. de La Casa de Bello, 1993.
- SILVA BEAUREGARD, Paulette “Venezuela en cromos: representaciones de lo popular en la narrativa venezolana del modernismo”. *Venezuela: fin de siglo*. Caracas: La Casa de Bello, 1993, pp. 347-355. (Simposio de Brown University, 1991).
- SILVA UZCÁTEGUI, R. D. *Enciclopedia Larense*. Tomo II. Caracas: Impresores Unidos, 1941.
- SIWKA, Colette, *Historia, geografía y literatura venezolana siglo XIX*. Caracas: Universidad Central de Venezuela-Dirección de Cultura, 1982.
- SOLA, René de, *Al encuentro de Cecilio Acosta*. Caracas: Tip. Americana, 1942.
- SOLA, René de, *La palabra misteriosa*. Caracas: Arte, 1966.
- SOSA Arturo, *Ensayos sobre el pensamiento político positivista venezolano*, Ediciones Centauro. 1985.

- SOTILLO, Carmen G. de y NARANJO DE CASTILLO, Cira, Producción bibliográfica y política editorial en la época de Guzmán Blanco. (1870-1887) Caracas. Academia Nacional de la Historia, 1987.
- SOUKI, Tarik, El teatro del XIX, ¿inexistente o desconocido? Solar (Mérida) (13): 44-49, nov-dic, 1992.
- SPÓSITO, Emilio Menotti, Obras selectas. Mérida: Biblioteca de temas y autores merideños, 1965.
- SUBERO, Efraín, “Aproximación a la poesía de Samuel Darío Maldonado”. En: Samuel Darío Maldonado. Poesías. Caracas: Instituto Nacional de Cultura y Bellas Artes, 1970.
- SUBERO, Efraín, Contribución a la bibliografía de Manuel Díaz Rodríguez (1871-1927). Caracas: Universidad Católica “Andrés Bello”. Facultad de Humanidades y Educación: Escuela de Letras, 1970.
- SUBERO, Efraín, Letras de carne y hueso. Aproximaciones críticas. Caracas: Imp. del Ministerio de Educación, 1973.
- SUBERO, Efraín, Notas personales de Manuel Vicente Romero García. Caracas: Departamento de Relaciones Públicas de Lagoven, 1977 (Cuadernos Lagoven).
- TEJERA, Felipe, Perfiles venezolanos. Caracas: s.p.i., 1881. Id. Caracas: Italgráfica-Ed. de la Presidencia de la República, 1973 (Fuentes para la Historia de la literatura venezolana, 5).
- TEJERA, Miguel, Venezuela pintoresca e ilustrada. París: Lib. Española de E. Denne Selimitz, 1877.
- TORREALBA LOSSI, Mario, Diez estudios sobre literatura venezolana. Caracas: Editorial Ávila Gráfica, 1950.

- TORREALBA LOSSI, Mario, La poesía de Francisco Lazo Martí. Caracas: Artes Gráficas Argos, 1970.
- TORRES CAICEDO, José María, Ensayos biográficos y de crítica literaria sobre los principales poetas y literatos hispanoamericanos. París: Librería de Guillaumin, 1863-1868, 2 vols.
- TORRES RIOSECO, Arturo, Grandes novelistas de la América hispana. Berkeley: University of California Press, 1949. 2 vols.
- TORRES RIOSECO, Arturo, Nueva historia de la gran literatura iberoamericana. Buenos Aires: Emecé Editores, 1961.
- TORRES RIOSECO, Arturo, Novelistas contemporáneos de América. Santiago de Chile: Editorial Nascimento, 1939.
- TORO, Elías, Fermín Toro. Caracas: Fundación Eugenio Mendoza, 1952 (Biblioteca Escolar. Colección Biografías, v.1).
- TORO, Fermín, Páginas escogidas, pról. de Pascual Venegas Filardo. Caracas: Villegas, 1954.
- TOSTA, Virgilio (comp.) Fermín Toro, selec., estudio biográfico y notas de Virgilio Tosta; pról. de Samuel García. Caracas: Tip. Americana, 1954.
- TOSTA, Virgilio, Fermín Toro, político y sociólogo de la armonía. Caracas-Madrid: Imprenta de Juan Bravo, 1958.
- UNZUETA, Fernando, “Juan Vicente González: de la biografía a la escritura de la nación”. Estudios (Caracas) (1): 19-27, ene-jun, 1993.
- URBANEJA ACHELPOHL, Luis Manuel, Obras completas. Caracas: Edic. de la Presidencia de la República, 1973, 2 tomos.
- URBANEJA ACHELPOHL, Luis Manuel, “A propósito de una encuesta”. El Cojo Ilustrado. (Caracas) (538): 271:272, 1914.

- URBANEJA ACHELPOHL, Luis Manuel, El criollismo en Venezuela en cuentos y prédicas, pról. de Antonio Reyes. Caracas: Editorial Venezuela, 1944, 2 vols.
- ÚSLAR PIETRI, Arturo, Letras y hombres de Venezuela. Caracas-Madrid: Ediciones Edime, 1958.
- ÚSLAR PIETRI, Arturo, Materiales para la construcción de Venezuela. Caracas: Orinoco, 1959.
- UTRERA, Miguel R. Poesía de Aragua. Maracay: Ejecutivo del Estado Aragua, 1966.
- VANNINI DE GERULEWICZS, Marisa, Italia y los italianos en la historia y en la cultura de Venezuela. Caracas: Oficina Central de Información, 1966.
- VARGAS VILA, José Ignacio, Bustos y medallas. Caracas: Tip. de la Empresa El Cojo, 1889.
- VEGA, Marta de la, "Positivismo y modernización". Caracas, 1968 (mimeografiado).
- VEIRAVÉ, Alfredo, Literatura hispanoamericana. Escritores, autores, contextos. Buenos Aires: Editorial Kapelusz, 1976.
- VILLAFANE ANGARITA, Pablo Antonio, Apuntes históricos del Táchira. 1883-1983. San Cristóbal: s.p.i., 1983. 85
- VILLASANA, Ángel Raúl, Ensayo de un repertorio bibliográfico Venezolano (1808-1950). Caracas: Banco Central de Venezuela, 1969-1979, 6 vols.
- YÉPEZ, José Ramón, Novelas y estudios literarios de José Ramón Yépes. Maracaibo: Imprenta Americana, 1882.
- YÉPEZ TRUJILLO, Rafael, Pérez Bonalde, poeta del dolor. Caracas: Tip. Americana, 1944.
- YÉPEZ TRUJILLO, Rafael, La palabra pensada. Caracas: Venegráfica, 1969.

- ZAMBRANO, Gregory, *La tradición infundada. Literatura y representación en la memoria finisecular*. Mérida: Fundación Mariano Picón Salas, Universidad de Los Andes-CDCHT, 1996.
- ZULETA, Emilia, *Bibliografía anotada del modernismo, recopilación y notas por Hilda Gladys Freites*. Mendoza (Arg.): Universidad Nacional de Cuyo, 1970.

IX/ GALLEGOS

- GALLEGOS Romulo, *Doña Bárbara*. Madrid: Cátedra, 2009 (9.a edición), 480 p.
ISBN: 8437615399
- GALLEGOS Romulo, *Canaima*. Fondo de Cultura Económica (1935 1° edición) 1988,
562 p. ISBN-10: 8489666199
- GALLEGOS Romulo, *Cantaclaro*. Espasa-Calpe Argentina (1934 1° edición) 1946,
270 p.
- GALLEGOS Romulo, *La Trepadora*. Espasa-Calpe SA (1925 1° edición) 1986, 205 p.
ISBN-10: 8423903389
- GALLEGOS Romulo, *Pobre Negro*. Editorial Oveja Negra 1985, 207p. ISBN-10:
8482800833

X/ OUVRAGES D'ANALYSES LITTERAIRES

- DE SAINT-EXUPERY Antoine, *Terre des Hommes*, Paris : Gallimard (1 mai 1973)
Collection : Folio, chapitre 3, « L'avion ». 1973, 181 p. ISBN : 2070360210
- DESCARTES René, *Discours de la méthode*. Paris : Edition Union Générale d'Edition, 1975, 313 p. (Collection 10-18)
- FOULQUIE Paul, *La pensée et l'action*. Paris : Editions de l'Ecole, n°360, 1968, 440 p.
- GENETTE Gérard, *Figures. I*. Paris : Éd. du Seuil, 1976, 265 p. (Collection : Points. Littérature 74). ISBN 202004417X
- GENETTE Gérard, *Figures. II*. Paris : Éd. du Seuil, 1979, 293 p. (Collection : Points. Littérature 74). ISBN 2020053233
- GENETTE Gérard, *Figures. III*. Paris : Éd. du Seuil, 1972, 285 p. (Collection : Points. Littérature 74). ISBN 2020020394
- LEVI-STRAUSS Claude, *La pensée sauvage*. Paris: Plon, 1962, 393 p.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Tristes tropiques*. Paris : Plon, 1955, 455 p. (Collection : Terre humaine)
- TOURAINE Alain. *La parole et le sang*. Paris: Odile Jacob, 1988, 532 p.

XI/ IDENTITE ET AMERIQUE

- JEWSIEWICKI Bogumił, LETOURNEAU Jocelyn. *Identités en mutation, socialités en germination*. Sillery (Québec): Septentrion, 1998, 230 p. ISBN: 2-89448-126-8
- ROPARS-WUILLEUMIER Marie-Claire, *Ecrire l'espace*. Saint-Denis : Esthétiques hors cadre, Presses Universitaires de Vincennes, 2002, 178 p. ISBN 2842921186
- ROVIRA José Carlos, *Identidad cultural y literatura*. Alicante: Instituto de cultura Juan Gil-Albert ; Comisión V centenario , 1992, 236 p. (Collection : Antología del pensamiento hispanoamericano ; 7)
- SAID Wadie Edward, *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident traduit par Catherine Malamoud*. Paris: Seuil. 1980, 422 p. (Collection : La couleur des idées) ISBN 2020792931
- SALAS Julio César, *Civilización Y Barbarie: Estudios Sociológicos Americanos*. Barcelona: Talleres Gráficos Lux, 1919, 189 p. ISBN: 111072733X
- TOUMSON Roger, *L'utopie perdue des îles d'Amérique. 1 vol*. Paris : H. Champion, 2004, 345 p. (Collection : Bibliothèque de littérature générale et comparée, 1262-2850 ; 48). ISBN 2745309943
- TRENC Eliseo, *Au bout du voyage, L'île : Mythe et Réalité*. Reims : Publications du Centre de recherche VALS, Presses Universitaires de Reims, 2001, 247 p. ISBN 2904835776

- VION-DURY Juliette, *Littérature & espaces*, Actes du XXXe Congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée - SFLGC – Limoges, 20-22 septembre 2001, Aubenas d’Ardèche, 2003, 668 p. (Collection : Espaces Humains, 4, Pulim)

Après avoir lu la partie XI (IDENTITE ET AMERIQUE) de votre bibliographie, j’ai été obligé de revoir ce que disent les deux guides utilisés par la Science dans la rédaction de travaux scientifiques (MLA et APA). Et dans ceux-ci, on ne dit rien de l’utilisation de l’ISBN ni de l’ISSN dans les bibliographies. J’aimerais donc savoir pourquoi avez-vous incorporé l’ISBN dans votre bibliographie. Sommes-nous devant le guide GV ou bien vous voulez nous faire savoir que vous avez lu les livres avec l’ISBN cité?.

Pourquoi n’avez-vous pas donc cité l’ISBN du troisième ni du dernier livre de cette partie ?

BIBLIOGRAPHIE INTERNET

Sites consultés le 1 octobre 2010 –

- <http://www.monografias.com/trabajos/tesisgrado/tesisgrado.shtml?monosearch>
- <http://www.escribimos.com/tesis2.htm>
- <http://www.etudesup.uottawa.ca/default.aspx?tabid=1354>

Sites consultés le 2 octobre 2010 –

- <http://www.phys.unsw.edu.au/~jw/these.html>
- <http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Alire/guide/pendant/pendantse9.html>
- <http://pop-art.inrialpes.fr/~girault/Publications/ConseilRedaction/index-fr.html>
- <http://tao.lri.fr/tiki-index.php?page=Conseils+pour+%C3%A9crire+une+th%C3%A8se+-+PhD+Writing>
- <http://www.apdhac.org/rediger%20une%20these.pdf>
- http://www.bib.umontreal.ca/infosphere/sciences_humaines/module8/prendreredigetravail.html

Sites consultés le 3 octobre 2010 –

- http://www.doctoratenv.uqam.ca/cours/pdf/Comment_rediger_un_projet_de%20these.pdf
- <http://www.kb.u-psud.fr/medecine-generale/DES/Theses/Faculte/redaction.htm>
- <http://www.scribd.com/doc/3683635/comment-rediger-une-these>
- <http://aix1.uottawa.ca/~fgingras/text/projet.html>

Sites consultés le 8 octobre 2010 –

- http://www.bibliotheques.uqam.ca/recherche/boite_ouils/reussir/these.html
- http://theses.univ-lyon2.fr/files/guide_fds_doctorants_juin2008.pdf

Sites consultés le 10 octobre 2010 –

- http://www.sld.cu/galerias/pdf/sitios/gericuba/escribir_una_tesis_doctoral_1.pdf
- <http://www.jeune-dirigeant.fr/011-679-La-pandemie-du-court-termisme.html>

Sites consultés le 13 octobre 2010 –

- <http://www.phys.unsw.edu.au/~jw/Como.html>
- <http://www.postgradofcjp.org.ve/manual160204.pdf>
- <http://www1.unavarra.es/estudios/posgrado/oferta-de-posgrado-oficial/doctorado/elaboracion-de-la-tesis-doctoral?submenu=yes>
- <http://www.cervantesvirtual.com/tesis/>

Sites consultés le 15 octobre 2010 –

- <http://eprints-umb.u-strasbg.fr/>
- <http://eprints-umb.u-strasbg.fr/259/>
- <http://eprints-umb.u-strasbg.fr/170/>
- http://www.crame.u-bordeaux2.fr/pdf/comment_faire_unethese.pdf
- <http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Alire/guide/>
- <http://www.sudoc.abes.fr>

Sites consultés le 16 octobre 2010 –

- <http://eprints-umb.u-strasbg.fr/>
- <http://crilaup.univ-perp.fr/colloques.htm>
- <http://www.ucm.es/cont/descargas/documento28329.pdf>
- <http://www.ucm.es/centros/cont/descargas/documento19839.pdf>

Sites consultés le 17 octobre 2010 –

- <http://cisne.sim.ucm.es/>

Sites consultés le 3 juin 2011 –

- <http://fds.duke.edu/db/Provost/clacs/faculty/wmignolo/publications/193733>
- <http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/ar/libros/secret/CyE/CyE2/09idea.pdf>
- http://www.scielo.unal.edu.co/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S1794-24892008000100013&lng=es&nrm=iso&tlng=es
- http://www.revistatabularasa.org/numero_ocho/mignolo1.pdf
- http://pensamientosantropologicos.blogspot.com/2010/05/blog-post_4558.html
- <http://www.monografias.com/trabajos31/modernidad-posmodernidad/modernidad-posmodernidad.shtml>
- <http://www.hacer.org/pdf/montaner1.pdf>
- http://www2.scielo.org.ve/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S1012-70892007000100004&lng=es&nrm=is
- http://boletin.uc.edu.ve/index.php?Itemid=30&id=2982&option=com_content&task=view
- <http://dspace.uah.es/jspui/bitstream/10017/5769/1/E1%20Positivismo%20Venezolano%20y%20la%20Modernidad.pdf>

Sites consultés le 7 juin 2011 –

- <http://tropvite.fr/>
- <http://www.france24.com/en/20100529-time-france-journalism-schreiber>
- <http://www.lesquotidiennes.com/soci%C3%A9t%C3%A9/jean-louis-servan-schreiber-signe-%C2%ABtrop-vite%C2%BB.html>
- <http://reyveille.reymann.com/?p=4465>
- <http://inventerre.canalblog.com/archives/2010/05/12/17866781.html>
- <http://www.lanacion.com.ar/1285004-hay-una-tension-entre-modernidad-e-identidad>

Sites consultés le 12 juillet 2011 –

- <http://www.lejdd.fr/Societe/Actualite/Tout-va-beaucoup-trop-vite-191520/>
- [http://www.renaud-bray.com/books_product.aspx?id=14540&def=Nouvel+art+du+temps\(Le\),SERVAN-SCHREIBER,+JEAN-LOUIS,9782253152323](http://www.renaud-bray.com/books_product.aspx?id=14540&def=Nouvel+art+du+temps(Le),SERVAN-SCHREIBER,+JEAN-LOUIS,9782253152323)
- <http://lelecteur.ca/?p=3107>
- <http://www.los cuentos.net/cuentos/link/288/288786/>

Sites consultés le 23 juillet 2011 –

- http://www.lexpress.fr/actualite/societe/pourquoi-nous-allons-trop-vite_889698.html
- <http://economie magazine.fr/actualites/jean-louis-servan-schreiber-trop-vite-ed-albin-michel>
- <http://www.albin-michel.fr/Trop-vite--EAN=9782226206145>

Sites consultés le 7 août 2011 –

- <http://www.lejdd.fr/Societe/Actualite/Tout-va-beaucoup-trop-vite-191520/>
- http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=SOC_075_0015

Sites consultés le 3 septembre 2012 –

- <http://www.aide-en-philosophie.com/dissertations/raisonnable-avoir-peur-progres-technique-16213.html>
- http://www.canal-u.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/la_technoscience_entre_technophobie_et_technophilie.898
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Gilbert_Simondon
- <http://atelier-simondon.ens.fr/>
- <http://revues.mshparisnord.org/appareil/index.php?id=576>
- http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=750

- <http://www.springerlink.com/content/d863m15704p7w07g/fulltext.pdf>
- <http://nsrnicek.googlepages.com/SimondonGilbert.OnTheModeOfExistence.pdf>
- http://fr.wikipedia.org/wiki/Progr%C3%A8s#Approche_philosophique_et_critique
- <http://leportique.revues.org/index245.html>
- http://www.lyon-ethique.org/IMG/pdf/15_Jalons_pour_une_ethique.pdf
- <http://download.cerimes.fr/media/canalu/documents/utls/download/pdf/190100.pdf>
- <http://www.philolog.fr/kant-la-destination-de-letre-dote-dune-raison-et-dune-main/>
- http://etablisements.ac-amiens.fr/0601863z/matieres/philosophie/guyon/corriges/peur_progres_technique.pdf
- http://www.huyghe.fr/actu_449.htm
- <http://patrickplante.org/2008/09/15/la-technoscience-entre-technophobie-et-technophilie/>
- http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=RETM_265_0075
- <http://www.rechercheisidore.fr/search/resource/?uri=10670.1/jgvvxq>
- <http://indexation.univ-fcomte.fr/ori-oai-search/notice/view/oai%253Acanalu.fr%253A103048>
- <http://difusion.academiewb.be/vufind/Record/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/36727/Details>
- <http://vimeo.com/34019271>
- http://atheisme.free.fr/Religion/Definition_o.htm
- <http://www.staune.fr/Qu-est-ce-que-l-obscurantisme.html>

Sites consultés le 4 septembre 2012 –

- <http://denis.collin.pagesperso-orange.fr/jonas.htm>
- <http://amaurybessard.com/2011/01/16/diderot-et-lavenir-du-progres/>
- http://lyc-sevres.ac-versailles.fr/p_jonas_pub.eth.resp.php
- <http://www.cjg.be/PDF/JONAS.pdf>
- <http://www.chapitre.com/CHAPITRE/fr/BOOK/lecourt-dominique/l-avenir-du-progres,1589204.aspx>
- <http://www.contrepointphilosophique.ch/Philosophie/Sommaire/HeuristiqueDeLaPeur.html>

- http://pedagogie.ac-toulouse.fr/philosophie/forma/jonas_principe_responsabilite1.html
- <http://membres.multimania.fr/cyberbobline/24.html>

Sites consultés le 5 septembre 2012 –

- <http://gaulliste-villepiniste.hautetfort.com/archive/2008/05/16/la-difficile-question-des-progres-de-la-genetique.html>
- <http://ec.europa.eu/research/life-sciences/egls/pdf/geneticfr.pdf>
- http://philo.pourtous.free.fr/Cours%20et%20conferences/ethique_et_genetique.htm
- <http://svt.ac-dijon.fr/dyn/IMG/pdf/peurgene.pdf>
- <http://www.futuribles.com/fr/base/revue/223/les-progres-de-la-genetique-risques-et-opportunite/>
- <http://www.unesco.org/bpi/fre/unescopresse/2001/01-90f.shtml>
- <http://www.science.gouv.fr/fr/dossiers/bdd/res/2150/la-genetique/>
- <http://www.les4verites.com/Progres-de-la-genetique-et-questions-culturelles-1497.html>
- <http://www.curiosphere.tv/video-documentaire/30-artetculture/104115-reportage-axel-kahn-les-progres-de-la-genetique>
- <http://www.frm.org/dossiers-97.htm>
- http://svt.ac-dijon.fr/dyn/article.php3?id_article=32
- http://pascal-cormier.ac-versailles.fr/IMG/ppt/Le_Clonage1.ppt
- http://www.lemonde.fr/savoirs-et-connaissances/article/2003/08/28/axel-kahn-et-edgar-morin-les-enjeux-ethiques-de-la-genetique-ou-la-genethique_331909_3328.html

Sites consultés le 6 septembre 2012 –

- http://bibadm.ucla.edu/vc/cgi-win/be_alex.exe?Acceso=T070600006393/0&Nombrebd=baducla&TiposDoc=S
- http://webiica.iica.ac.cr/comuniica/n_13/espanol/art.asp?art=6

BIBLIOGRAPHIE MULTIMEDIA

- Bande annonce - *Trop vite ! - Pourquoi nous sommes prisonniers du court-terme*
<http://www.youtube.com/watch?v=gjqJ6Gm9y68>
- Interview - *Jean-Louis Servan Schreiber : "Trop Vite"*
<http://www.youtube.com/watch?v=Sala67MNUwk>
- Interview - *Rencontre avec Jean-Louis Servan-Schreiber* - (en 3 parties) - Fnac
Paris : Montparnasse
<http://www.youtube.com/watch?v=PaWlrx2MtM> (1/3)
<http://www.youtube.com/watch?v=LLI999iboc> (2/3)
<http://www.youtube.com/watch?v=eFrTppboe3U> (3/3)
- Documentaire – *Home* - écrit par BERTRAND Yann Arthus, réalisé par BESSON Luc. EuropaCorp Production. diffusé mondialement sur plusieurs supports le 05/06/2009, 120 min.
<http://www.youtube.com/watch?v=NNGDj9IeAuI>
- Extrait interview : *Axel Kahn : Les progrès de la génétique*, Paris : France 5. 2004, 06:47min.
<http://www.curiosphere.tv/video-documentaire/30-artetculture/104115-reportage-axel-kahn-les-progres-de-la-genetique>
- Film réalisé par DE FUENTES Fernando, *Doña Bárbara*, México, 1943, 138 min.
ASIN: B001M0CVXQ

THESES CONSULTEES

1. CARAZA MENDEZ Luis Manuel. *Tres calas en Doña Bárbara*. Tesis presentada para obtener el título de Licenciado en Lengua y Literaturas Hispánicas por la Universidad Nacional Autónoma de México: Filosofía y Letras: 2001: 100 p.
2. COBO CARRASCO Mercedes. *Análisis jurídico de "Doña Bárbara"*. Tesis presentada para la obtención del grado de doctor por la Universidad Complutense de Madrid en el Centro de realización: Departamento: Historia contemporánea programa de doctorado: I.C.I.: Geografía e historia: 1997, 320 p.
3. DIMITRIOU, Stéphanos. *Le conflit de la modernité : formes et limites de la critique postmoderne de la raison*. Thèse de doctorat : Philosophie : Paris 8 : 1998, 260 p. Num. national de thèse: 1998PA081422
4. HIDALGO TRENADO Manuel. *El rendimiento del sistema venezolano de partidos*. Tesis presentada para la obtención del grado de doctor por la Universidad Complutense de Madrid en la Facultad de Ciencias Políticas y Sociología: Departamento de Ciencia Política y de la Administración II: 1994, 249 p.
5. JIMENEZ CASTILLO Jesús. *El discurso político de la modernización – Un estudio de las ideas políticas en el Porfiriato y su repercusión en el Estado de Veracruz*. Tesis presentada para la obtención del grado de doctor por la Universidad Veracruzana en el Instituto de Investigaciones Histórico-Sociales: Historia: 2007, 429 p.
6. MAGISTRA ARTIUM ORTIZ CARDOZO Adriana Maria. *La dualidad en Doña Bárbara de Rómulo Gallegos: De la alegoría de "La cacica del Arauca" a la personificación en "La devoradora de hombres"*. Tesis de maestría del Instituto / Universidad Universität Trier: 2010, 105 p.
7. MORLA DE LA CRUZ Rafael Isidro. *La ilustración en Santo Domingo durante los siglos XVIII – XIX*. Tesis presentada para la obtención del grado de doctor por la

Universidad Complutense de Madrid: Filosofía práctica: 2009, 347 p. ISBN: 978-84-693-3496-6

8. LINCOLN STRANGE RESENDIZ Isabel. *Literatura y cine mexicano: Doña Bárbara, la novela de Romulo Gallegos, el filme de Fernando de Fuentes*. Tesis presentada para obtener el título de Licenciado en Ciencias de la Comunicación por la Universidad Nacional Autónoma de México: Ciencias Políticas y Sociales: 2004, 225 p.
9. RAMOS MARTEL Isabel. *Transporte y Desarrollo económico: un análisis para Bolivia, Colombia y Venezuela (1990-2005)*. Tesis presentada para la obtención del grado de doctor por la Universidad Complutense de Madrid en la Facultad de Ciencias Económicas y Empresariales: Economía Aplicada I : 2011, 559 p. ISBN: 978-84-694-1428-6
10. VARGAS Yábar, MIGUEL Gustavo. *Clorinda Matto de Turner (1852-1909) : representación y autorrepresentación : negociaciones para el progreso*. Tesis presentada para la obtención del grado de doctor por la Universidad Católica Pontificia del Perú en Literatura Hispanoamericana: 2009, 202 p.
11. VIVAS TERÁN Abdón. *El proceso de transformación del Sistema Político de Venezuela, 1959-2004*. Tesis presentada para la obtención del grado de doctor por la Universidad Complutense de Madrid, Departamento de Ciencia Política y de la Administración III: 2008, 597 p. ISBN: 978-84-692-0042-1

—

ANNEXES

—

ANNEXES

I/ La modernité

JOUVE Dominique, **Modernité / Modernity ; Modernness**, Univesité du Pacifique, Nouméa.

Disponible sur:

http://www.flsh.unilim.fr/ditl/Fahey/MODERNITModernityModernness_n.html

LECOURT Dominique, **La décadence d'un concept moderne**. Disponible sur:

http://www.litt-and-co.org/citations_SH/1-q_SH/llecourt_le%20progres.htm

Dr. A. RODRÍGUEZ Raúl, **Seminario - La modernidad: consecuencias y paradojas**.

Disponible sur: <http://www.cea2.unc.edu.ar/actividades/ProgramaModernidadCEA.pdf>

II/ Le progrès

UNESCO, **La génétique et les droits de l'homme**. Disponible sur:

<http://www.unesco.org/bpi/fr/unescopresse/2001/01-90f.shtml>

FERNANDEZ Alexandre, **Chapitre II L'Amérique latine de 1930 à 1960 - L'époque "nationale-populaire"**. Disponible sur:

<http://adels.blog.lemonde.fr/files/UE4b.pdf>

KLEIN Étienne, **Les vacillements de l'idée de progrès**. Disponible sur:

<http://leportique.revues.org/245>

III/ L'Amérique Latine

E. LATTES Alfredo, **Población urbana y urbanización en América Latina**. Disponible sur:

www.flacso.org.ec/docs/sfcllates.pdf

MARÍN BRAVO Álvaro, MORALES MARTÍN Juan Jesús, **Modernidad y modernización en América Latina: una aventura inacabada.**

Disponible sur:

http://pendientedemigracion.ucm.es/info/nomadas/26/marinbravo_moralesmartin.pdf

IV/ Le Venezuela

PINEDA PRADA Nelson, **Venezuela: modernidad y progreso.** Disponible sur:

<http://www.aporrea.org/actualidad/a141079.html>

APÓSTOL Alexander, **La modernidad en Venezuela fue un asunto de chequera.**

Disponible sur:

<http://venezuelareal.zoomblog.com/archivo/2008/09/15/alexander-Apostol-La-modernidad-en-Ven.html>

DE VIANA Mikel, **La sociedad venezolana y su resistencia al cambio.** Disponible sur:

http://gumilla.org/biblioteca/bases/biblo/texto/SIC1997600_568-571.pdf

CARRERA DAMAS Germán, **Venezuela, petróleo, modernidad y democracia (A propósito de medio siglo de “Venezuela, política y petróleo”, de Rómulo Betancourt).**

Disponible sur:

<http://saber.ucv.ve/jspui/bitstream/123456789/3881/1/vpmdgcarr.pdf>

ETYMOLOGIE/etymology**ETUDE SEMANTIQUE/Definitions****COMMENTAIRE/Analysis**

Les définitions de la modernité renvoient toutes à l'adjectif moderne; emprunté au latin *modernus*, celui-ci semble aussi vieux que le monde, dans le sens de «actuel, contemporain». Ces adjectifs, on le voit, changent de sens à chacune de leurs utilisations dans le discours; ils désignent le maintenant du locuteur, ils font référence au temps de l'énonciation. Ce sont donc des «embrayeurs», au même titre que «ici» ou «je». Cependant, cette référence au moment de la parole ne se construit pas toujours de la même façon. Lorsque l'adjectif moderne est entré dans notre vocabulaire, au XVI^e siècle, il désignait le temps présent par rapport à l'ancien, c'est-à-dire la période gréco-romaine. Jusqu'au XVIII^e siècle, moderne s'opposera à ancien en ce sens; c'est la première manifestation de l'idée que le moderne se définit en s'opposant à l'ancien, que la rupture est le concept fondamental qui permet de se penser dans l'histoire. Les «anciens» sont, schématiquement, les partisans de la tradition héritée de l'Antiquité. «L'architecture moderne» (selon Furetière), «l'histoire moderne» (première attestation en 1791) tirent leur sens de cette opposition.

C'est à partir de la fin du XVIII^e siècle que la notion de modernité connaît une remarquable expansion. Elle touche tous les domaines: État, techniques, arts, mœurs, idées... etc, s'étend au monde entier: elle va devenir une sorte d'impératif culturel. Pour replacer la notion de modernité dans un cadre plus général que le seul domaine de la littérature, on se référera à l'article «Modernité» de l'*Encyclopaedia Universalis*, signé par Jean Baudrillard, et au remarquable livre du philosophe Henri Lefèbvre, *Introduction à la modernité*.

Jean Baudrillard définit la spécificité de la modernité par des caractères négatifs: «ce n'est pas un concept sociologique, ni politique, ni historique», mais un mode de civilisation qui prend des formes géographiques et symboliques diverses. La notion cependant s'impose comme une et homogène, «irradiant mondialement à partir de l'Occident». Elle fonctionne comme un mythe qui permène à travers la multiplicité de ses formes et même de ses contenus; elle n'a pas de lois mais seulement des traits, elle n'est pas une théorie, mais il existe une logique de la

modernité. J. Baudrillard la définit d'une formule, c'est «la tradition du nouveau». Son origine est bien sûr dans les révolutions mentales du XVI^e siècle, mais elle a pris toute son extension en Europe à partir du XIX^e siècle. Ainsi, Hegel, dans les Principes de la philosophie du droit, en donne une puissante formulation: «Le droit de la particularité du sujet à trouver sa satisfaction, ou ce qui revient au même, le droit de la liberté subjective, constitue le point critique et central qui marque la différence entre les temps modernes et l'antiquité. Ce droit, dans son infinité, a été exprimé dans le christianisme et est devenu le principe universel réel d'une nouvelle forme du monde. Parmi les figurations les plus proches de ce droit, on peut ranger l'amour, le romantisme, le but du bonheur éternel de l'individu etc(...)».

Pour les commodités de l'exposé, on peut considérer qu'il y a deux grands domaines où peut se concevoir la notion de modernité en littérature: nous parlerons d'abord rapidement des problèmes que posent les littératures d'émergence, en prenant pour exemple les littératures africaines d'expression française, avant d'en venir à la modernité dans les pays occidentaux, pour lesquels nous donnerons quelques exemples dans la littérature française.

Émergence des littératures modernes

En simplifiant à l'extrême, on pourrait dire que la modernité s'est manifestée dans la littérature africaine par la rupture avec la tradition sur les points suivants: entrée dans le monde de l'écriture, adoption de la langue des colonisateurs, emprunt des formes mêmes de la littérature des colonisateurs. Ces derniers traits sont particulièrement sensibles dans les romans africains et antillais d'avant 1960. Si les contenus sont ancrés dans la réalité africaine, la forme même des romans de Ferdinand Oyono ou encore de Camara Laye, par exemple, est héritée de la tradition réaliste. De façon un peu différente, la poésie de la négritude a cherché à trouver, en français, une voix apte à s'infléchir de toutes les nuances de l'âme nègre; les formes de la poésie de Léopold Sédar Senghor ont subi l'influence de la poésie claudélienne, et le développement des images est proche de certains essais surréalistes, tout particulièrement dans la poétique de Césaire.

Cependant de nouvelles formes-sens ont vu le jour avec les romans des indépendances, dont le plus célèbre et le plus représentatif reste celui d'Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances*. Le travail sur la composition du roman, sur la langue même, traduit la difficulté d'intégration du personnage dans cette Afrique ambiguë et problématique des indépendances. D'autres romanciers comme Cheik Hamidou Kane, dans *L'aventure ambiguë*,

réinvestissent une forme presque classique pour développer l'impossibilité du dialogue entre les cultures. Ce travail se continue avec les nouvelles générations de romanciers comme Tchicaya U Tam'Si, Sony Labou Tansi ou Tierno Monémbo. Si la modernité de la négritude semblait parfois emprunter des formes littéraires en retrait par rapport au développement de la création occidentale (si ce type de jugement peut prendre quelque sens), à cause du souci des artistes de parler au nom de toute une communauté, une nouvelle jonction s'est opérée, avec les générations des Indépendances, entre les littératures occidentales et africaine, à travers l'idée de crise, qui apparaît bien comme notion fondamentale: l'intériorisation des difficultés africaines s'est traduite par la recherche de nouvelles formes et de nouveaux contenus, et a trouvé de nouvelles voies rejoignant celles des arts occidentaux.

La modernité dans les littératures occidentales

Et en effet, c'est bien l'idée de crise qui définit la modernité selon J. Baudrillard: «elle fait de la crise une valeur, une morale contradictoire». La crise culturelle qu'a connue l'Occident depuis le XVIe siècle, et qui s'est accentuée depuis le XIXe siècle s'est étendue au monde entier avec la colonisation puis la décolonisation. Il y a bien là des structures historiques et polémiques de changement et de crise. Quels sont donc les caractéristiques culturelles de cette crise? J. Baudrillard y voit surtout trois éléments: «l'exaltation de la subjectivité profonde, de la passion, de la singularité, de l'authenticité, de l'éphémère et de l'insaisissable» (qu'avait déjà bien vue Hegel), «l'éclatement des règles», «l'irruption de la personnalité consciente ou non». Tous ces éléments impliquent la quête du nouveau, une esthétique de rupture, de création individuelle, d'innovation, d'où des phénomènes d'avant-garde, dont le livre *Les avant-gardes littéraires au XXe siècle* donnera une bonne idée. Les avant-gardes, on le sait, se détruisent elles-mêmes perpétuellement, en même temps qu'elles opèrent une destruction de plus en plus poussée des formes traditionnelles: conventions langagières, rhétoriques, sociales, éthiques... etc.

Henri Lefèbvre part du célèbre texte de Baudelaire sur le peintre de la vie moderne pour dégager les principaux traits de la modernité au XIXe siècle d'abord, puis en suivant l'histoire de l'art au XXe siècle. Baudelaire considère que l'artiste doit décrire l'éphémère, la mode, tout l'art, l'artifice et le factice de la vie moderne, l'envers du factice étant l'ennui. Ceci amène, dans le domaine artistique, à replier le langage de l'art sur lui-même: l'art devient pure création, «sorcellerie évocatoire du langage». On connaît en particulier la conception de la

«beauté pythagorique du sonnet» chez Baudelaire. L'art est technicité, beauté pure, il s'éloigne du monde social. Le langage poétique se veut monde à lui seul et création du monde.

Henri Lefèbvre reconnaît là les linéaments de la fétichisation du langage artistique qui se développera tout particulièrement avec les poétiques de Verlaine, de Rimbaud, de Mallarmé.

La fin du XIXe siècle voit un ébranlement du verbe fétichisé, avec les attaques de Bergson contre le discursif, et les manifestations du mouvement Dada. La négation se traduit d'abord par le cri, puis verra la recherche d'un style de vie primer sur la construction d'une œuvre, en particulier chez les surréalistes. Le langage de l'art est dominé par la déconstruction sous toutes ses formes, la hantise du continu fait place aux éclatements discontinus dans tous les domaines. H. Lefèbvre voit tout particulièrement une double tendance se dégager, celle qui préfère au continu des perceptions la construction de signes et de signaux discontinus, et celle qui va se ressourcer aux symboles les plus archaïques des différentes cultures. Ces deux tendances peuvent coexister dans l'œuvre d'un écrivain: pensons à Henri Michaux. La modernité est donc d'essence contradictoire: hantée par le nouveau, perpétuellement en quête de l'indicible et du non-dit, du non-encore dit, elle est aussi recherche du durable, du valable dans l'instant, elle cherche à dégager dans le nouveau le classique de demain. H. Lefèbvre voit à juste titre un caractère fondamental de l'art d'aujourd'hui dans cette contradiction entre l'avant-garde et l'académisme, dont on pourrait trouver l'expression dans la politique éditoriale des plus grandes maisons d'édition. Perpétuellement mobile, ce qui rend la description de ses traits difficile, la modernité se caractérise surtout par la dominante de l'incertitude et de l'aléatoire, dont l'expression extrême reste le nihilisme. Faut-il donner des noms propres pour justifier ces analyses? Ceux de James Joyce et de Robert Musil pour le roman, de Mallarmé pour la poésie, de Jean Genêt pour le théâtre serviront de caution suffisante. On pourrait y ajouter parmi les contemporains ceux de Samuel Beckett, de Henri Michaux, de Maurice Blanchot, de Borgès parmi bien d'autres qui incarnent, chacun à sa manière, les vertus angoissantes de la modernité. Qu'il soit ici permis de terminer en citant un autre philosophe, Emmanuel Lévinas, décrivant en ces termes les tendances du discours moderne:

«Désaffection dans les esprits pour le sensé en tant que position, pour la «thèse doxique» de Husserl, dénonciation de la rigueur des formes logiques, qui serait répressive, hantise de l'inexprimable, de l'ineffable, du non-dit recherchés dans le mal-dit, dans le lapsus, dans le scatologique; généalogie en guise d'exégèse, cadavres de mots enflés d'étymologies et privés

de logos portés par le ressac de textes--voilà la modernité dans la rupture douloureuse du discours dont témoignent certes ses plus sincères représentants».

Vivons-nous aujourd'hui dans la post-modernité? Il semble bien que la post-modernité ne présente qu'un des visages de la modernité telle que nous l'avons définie en suivant J. Baudrillard et H. Lefèbvre, qu'une nouvelle métamorphose du Protée de la crise, de la rupture. Cependant, dans le domaine de l'architecture, cette notion recouvrirait un ensemble de formes tout à fait spécifiques, dont l'homogénéité dans l'hétéroclite justifierait le recours à un nouveau concept. On manque de recul pour juger de la pertinence de son application à d'autres arts, mais l'effet de nouveau contenu dans le terme «post» fait sans aucun doute partie intégrante de la modernité autophage.

Dominique Joue

Univesité du Pacifique, Nouméa

http://www.flsh.unilim.fr/ditl/Fahey/MODERNITModernityModernness_n.html

Dominique LECOURT
La décadence d'un concept moderne
Le Monde du 31 août 1996

Ecrit au singulier avec majuscule, le mot de « Progrès » a été érigé sur la scène du théâtre social contemporain comme l'un des emblèmes majeurs des temps modernes. Par définition, triomphal, il a inspiré de nobles vocations et des missions généreuses, des croisades meurtrières aussi. Il a présidé à de douteuses alliances. Faisant appel à la foi, il a toujours suscité en retour le sarcasme ou l'exécration. Ses adeptes, les « hommes de progrès », disent poursuivre en son nom le combat des philosophes des Lumières contre l'obscurantisme, quand ils ne se réclament pas d'un supposé projet moderne de plus lointaine origine. Le mot se montre pourtant encore à peu près inconnu des philosophes du XVIIIe siècle. L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert ne lui consacre pas dix lignes.

Ceux qui ont forgé très récemment, au tournant du XIXe siècle, notre idée du Progrès livraient une tout autre bataille. Ils chargeaient cet emblème de contribuer à pérenniser un nouvel ordre social conforme aux aspirations de la bourgeoisie industrielle montante. Ils entendaient bien clore en son nom « l'ère des Révolutions ». Auguste Comte fustige comme métaphysiciens, fauteurs d'anarchie intellectuelle les héritiers de la philosophie qui a inspiré la Révolution française. S'il refuse toute restauration d'un ordre (féodal) désormais périmé, il cherche dans un tableau historique et encyclopédique des sciences « positives » la justification ultime d'un ordre dont le Progrès ne serait plus que le développement. D'où le mot d'ordre du Catéchisme positiviste : « L'Ordre pour base, et le Progrès pour but. » Le philosophe britannique Herbert Spencer affirme de son côté, peu après : « Le genre humain finira par découvrir un ordre constant de manifestations jusque dans les phénomènes les plus complexes et les plus obscurs. » Il se tourne, lui aussi, vers les sciences pour formuler une loi générale d'évolution, celle du passage de l'homogène à l'hétérogène, du simple au complexe, du désordre à l'ordre. Il assène que le Progrès, ainsi adossé à cette loi, « n'est pas un accident mais une nécessité ». La vulgate marxiste a fini par adopter une conception évolutionniste du même type, sinon de même visée politique. C'est le développement des forces productives, identifiées à leur composante matérielle technique, qui, selon les manuels de matérialisme historique, détermine la succession des différents modes de production qui scandent l'histoire de l'humanité, du communisme primitif à la société sans classes en passant par la dictature du prolétariat. « La technique décide de tout », proclama Staline. A la réalisation de ce progrès

irrésistible, les hommes se trouvent sommés de participer. S'ils s'y refusent, on les y soumettra en vertu des fameuses lois de la dialectique, dont Marx aussi bien qu'Engels avaient rêvé, à haute voix, de trouver les bases dans les sciences de la nature. C'est en définitive à la science, conçue comme valeur absolue à laquelle référer tout système normatif, que renvoie donc l'idée de Progrès ainsi composée. Cette idée fait corps avec le scientisme contemporain sous ses diverses variantes. Dans *L'Avenir de la science*, Ernest Renan résume bien l'essentiel de la pensée progressiste de son temps, lorsqu'il n'hésite pas à écrire : « Organiser scientifiquement l'humanité, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse prétention. »

Mais pour que la science pût jouer ce rôle, il fallut en composer une image caricaturale accordée aux bénéfiques pratiques qu'on en attendait. On célébra donc une Science au singulier avec majuscule assimilée à une véritable machine à délivrer des certitudes. On affirma qu'elle rendait enfin réalisable le projet de maîtriser rationnellement les phénomènes sociaux. L'usage du calcul des probabilités, combiné à celui de l'outil statistique, fit longtemps croire que le succès se trouvait à la portée de la main. Les contempteurs du Progrès n'ont pas manqué de se manifester, dès la fin du siècle dernier. On se souvient du jugement cinglant de Nietzsche, ironisant, dans *L'Antéchrist* : « L'humanité ne représente pas un développement vers le mieux, vers quelque chose de plus fort, de plus haut, ainsi qu'on le pose aujourd'hui. Le ``Progrès`` n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire fausse. » Il fut loin d'être seul à dénoncer sur-le-champ les illusions du Progrès. Commençaient alors ce que Georges Canguilhem a joliment appelé la « décadence de l'idée de progrès ». Mais ces attaques n'ont pas immédiatement détruit la confiance massive dont cette idée a continué à bénéficier en Occident, et spécialement aux Etats-Unis, malgré les tragédies qui ont ensanglanté notre siècle. Ne serait-ce pas un grand progrès pour la pensée occidentale que de se libérer de l'idée de Progrès ?

L'extraordinaire persistance de ce crédit n'a-t-elle pas tenu à ce que la fonction sociale de la Science, référence absolue des croyances politiques, était restée à l'abri de toute discussion ? La philosophie du Progrès incitait à interpréter chaque exploit des ingénieurs comme une confirmation de sa toute-puissance. Malgré des applications militaires de plus en plus meurtrières, la conviction demeurait partagée que cette efficacité pût en définitive servir le bien commun. Mais, surtout, l'idéal de la Science justifiait l'ascension universitaire et l'expansion sociale de sciences humaines et sociales à vocation gestionnaire et adaptative, dont le projet s'était trouvé d'emblée tributaire de ladite philosophie. De là, sans doute, le

séisme intellectuel qui nous affecte à présent. Dès lors, en effet, que l'autorité de la Science ne va brutalement plus de soi, ce véritable système de pensée vacille sur ces bases, il perd sa raison d'être. Or voici que jusqu'en médecine, où il avait trouvé depuis Louis Pasteur les plus sûrs de ses arguments, on ne peut plus affirmer le caractère manifestement bienfaisant de la science pour l'humanité tout entière. On s'aperçoit de surcroît que les mieux accréditées des sciences sociales, comme les sciences économiques, manquent pour le moins de sûreté dans la prévision et la maîtrise rationnelle des phénomènes sociaux. On s'inquiète de ce que l'extension de la puissance de l'informatique, enrôlée par ces mêmes sciences au service de procédures d'enquête de plus en plus fines, ne porte gravement atteinte à la liberté des citoyens. On déplore que la prolifération des images issues de l'industrie télévisuelle et cinématographique se fasse au bénéfice d'un conformisme sans cesse plus tyrannique.

Faut-il cependant s'en trouver saisi de vertige ? Ne serait-ce pas au contraire un grand progrès pour la pensée occidentale que de se libérer de l'idée de Progrès? Prenons enfin acte de ce que les valeurs politiques et morales ne peuvent plus se soutenir d'une référence à la Science. Voilà qui nous engagera à rouvrir les questions les plus vives dont la philosophie des Lumières, portait l'écho : Qu'est-ce que la politique en son concept? Et l'éthique ? Comment donc les fondements des systèmes normatifs s'élaborent-ils, quels ressorts anthropologiques font-ils jouer pour susciter l'adhésion des sujets et des citoyens? Retenons de la pensée scientifique ce qui en fait sans doute le plus grand prix : l'ardeur qu'elle met à ne jamais s'incliner devant ce qui se présente à elle comme le réel, sa détermination à en solliciter les virtualités pour les réaliser en les soumettant à l'épreuve de l'expérience. Gaston Bachelard, dont l'aversion pour le scientisme était notoire, écrivait : « La science, dans ses diverses spécialisations, nous enseigne le progrès. » Mais ce progrès, l'auteur de *La Philosophie du non* le montrait bien plutôt à l'œuvre dans le processus de la rectification à laquelle l'esprit scientifique ne cesse de soumettre ses concepts, sous contrôle d'une « cité scientifique » de plus en plus étendue, unie et rigoureuse. Un tel progrès n'enveloppe-t-il pas une leçon philosophique de liberté ?

Dominique Lecourt

http://www.litt-and-co.org/citations_SH/1-q_SH/leccourt_le%20progres.htm



Universidad Nacional de Córdoba

Centro de Estudios Avanzados

SEMINARIO

La modernidad: consecuencias y paradojas

Docentes a cargo: Dr. Raúl A. Rodríguez; Lic. Esteban Juárez

El seminario continúa en la tradición de la perspectiva crítica que impulsara la denominada Escuela de Frankfurt. En esta oportunidad, no nos detenemos en la revisión histórica de los planteos de sus fundadores. Sin abandonar las lecciones y reflexiones que ellos nos legaron, tratamos de centrar nuestra atención, con idénticos propósitos, en la realidad contemporánea y, en particular, la americana.

Desde la segunda mitad del siglo XX asistimos a una producción teórica emergente en países no-europeos que despliegan autorreflexivamente la lectura de las nociones de progreso y modernidad a partir de las contradicciones sociales y culturales que se hacen cada vez más evidentes en sus propias regiones y en un mundo globalizado. Estos análisis: históricos, políticos, sociológicos y culturales, motivan un nuevo trasfondo para la reconceptualización de la modernidad en el contexto del capitalismo tardío de la era de la globalización. Los problemas que se suscitan, en estos contextos, implican a las concepciones de civilización, modernidad y modernización, progreso, secularización, democracia y política. En este seminario pretendemos acercarnos a esta complejo de problemas a partir de tres cuestiones: el pensamiento de la crisis; la cuestión del paradigma universal de la modernidad; el colonialismo y sus consecuencias para el pensar teórico moderno.

Contenidos

1) Los bordes de la modernidad. Dos formas filosóficas de pensar su crisis. Se mostrarán formas diferentes de reflexión, provenientes de la filosofía, que tratan de definir la constitución de la modernidad y sus consecuencias.

2) La modernidad: ¿un paradigma universal? Se discute los orígenes europeos de la idea de modernidad, su expansión global y las reflexiones en torno a la legitimación de la misma como modelo único del desarrollo social.

3) Críticas a la modernidad desde el pensamiento latinoamericano. Se introduce la reflexión en el amplio campo de revalorización y crítica a la modernidad desde las particularidades históricas y culturales del mundo americano.

<http://www.cea2.unc.edu.ar/actividades/ProgramaModernidadCEA.pdf>

LA GENETIQUE ET LES DROITS DE L'HOMME

Durban (Afrique du Sud), 3 septembre (N°2001-90) –

Les rapides progrès de la génétique soulèvent de nouvelles questions éthiques : Doit-on permettre aux gens de “ créer ” leurs enfants ? Les parents ou la société doivent-ils être autorisés à décider de la survie des embryons humains sur la base de leur apparence physique ou de leurs dons présumés ? Les employeurs ou les compagnies d'assurance doivent-ils avoir connaissance du génotype de leurs futurs employés ou assurés avant de conclure un contrat avec eux ? La capacité d'identifier des séquences de gènes caractéristiques de certaines populations vivant dans un espace géographique déterminé va-t-elle entraîner de nouvelles formes de discrimination raciale ou ethnique ?

Voilà quelques-unes des questions qui seront discutées lors du débat, intitulé Les nouveaux visages du racisme à l'ère de la mondialisation et de la révolution génétique, qui est organisé par l'UNESCO pendant la Conférence mondiale contre le racisme et la xénophobie à Durban en Afrique du Sud. En même temps que la recherche génétique améliore nos capacités à combattre la maladie, la technologie génétique ouvre la voie à de nouvelles formes de procréation qui devraient donner aux parents et aux scientifiques un niveau de contrôle encore jamais atteint sur la destinée des enfants. Théoriquement, elle permet aussi à une société de “ classer ” ses membres sur la base de la “ qualité ” de leurs gènes. Plusieurs pays, notamment la France, l'Allemagne et, plus récemment, les Etats-Unis, ont interdit le clonage humain - une pratique déjà condamnée par l'UNESCO en 1997 dans sa Déclaration universelle sur le génome humain et les droits de l'homme, le premier instrument normatif international créé pour s'assurer que les avancées de la génétique ne portent pas atteinte à la dignité humaine et aux droits de l'homme. Mais certains pays ne veulent pas prendre de telles mesures et des scientifiques ont fait la une des journaux en annonçant leur détermination à réaliser le clonage humain reproductif, ouvrant la voie à de nouvelles formes d'eugénisme.

Comment les enfants clonés pourront-ils s'affranchir des attentes de parents excessivement exigeants et narcissiques déterminés à se dupliquer à travers leur progéniture ? Devrait-on donner la liberté à des individus riches de choisir un “ enfant sur-mesure ” qui serait certain d'hériter des dons d'un donneur de cellule (en l'occurrence plutôt d'un vendeur) particulièrement doué ? Les riches devraient-ils être autorisés à “ créer ” leurs enfants, tandis

que les autres seraient condamnés à faire avec la traditionnelle loterie de la procréation naturelle ?

La question de savoir s'il faut autoriser les expériences sur les embryons humains clonés n'est pas simple non plus. Produire des embryons humains afin d'obtenir des cellules souches qui pourraient être introduites dans un organe défaillant et le réparer, comporte un risque médical, ainsi que le laisse penser la forte proportion de désordres génétiques dans les animaux clonés. L'autorisation du clonage humain à des fins de recherche est également sujette à controverse car cette pratique implique la destruction d'embryons humains une fois qu'ils ont servi les objectifs de recherche ou de thérapeutique. Bien plus, il sera difficile de faire respecter l'interdiction du clonage reproductif, si le clonage thérapeutique est autorisé. Il deviendra en effet presque impossible de s'assurer qu'aucun des embryons clonés produits à des fins thérapeutiques ne sera implanté dans l'utérus d'une mère porteuse qui donnerait naissance à un clone humain. De nouvelles formes de discrimination pourraient également émerger car notre connaissance de plus en plus complète du génome humain permet à la société d'identifier les individus susceptibles de souffrir de maladies entraînant mort ou invalidité telles que le cancer, le Parkinson ou l'Alzheimer. Ces personnes devraient-elles payer plus cher leur assurance médicale ? Si la recherche révèle que l'homosexualité est génétiquement déterminée, doit-on permettre aux parents ou à la société d'éliminer les fœtus homosexuels ? De nouvelles questions éthiques sont également posées par les progrès de la médecine prédictive qui permet aux médecins d'identifier des maladies génétiques pour lesquelles il n'y a pas de traitement, telles que la maladie d'Huntington (qui se manifeste à l'âge adulte par la destruction progressive du système nerveux), bien avant l'apparition du moindre symptôme. De tels diagnostics devraient-ils être donnés à des patients asymptomatiques et à leurs familles ?

Tandis que l'ingénierie génétique ouvre la voie aux abus et à de nouvelles formes de discrimination, son potentiel positif ne peut, et ne doit pas, être oublié. On attend de la thérapie génique qu'elle permette le traitement de maladies génétiques telles que la mucoviscidose pour laquelle il n'y a aujourd'hui aucun autre traitement en vue. La communauté médicale croit unanimement que la thérapie génique est porteuse d'une formidable promesse de traitement des maladies génétiques dans un premier temps mais à terme d'un nombre incalculable de problèmes de santé.

Depuis 1993, le Comité international de Bioéthique de l'UNESCO (CIB), composé de 36 experts indépendants, examine ces questions et d'autres similaires. Le Comité réfléchit aux questions éthiques et juridiques soulevées par la recherche dans les sciences de la vie et travaille avec la Division des sciences humaines, de la philosophie et de l'éthique de la science et des technologies de l'UNESCO. Le Comité a préparé la Déclaration universelle sur le génome humain et les droits de l'homme qui a été adoptée par tous les Etats membres de l'UNESCO puis reprise à son compte par l'Assemblée générale des Nations Unies en 1998.

La Déclaration pose des normes éthiques universelles à propos de la recherche génétique humaine et de sa pratique, contrebalançant la liberté des scientifiques à continuer leurs travaux avec la nécessité de sauvegarder les droits de l'homme et d'éviter les abus. Trois principes de base sous-tendent la Déclaration : le génome humain fait partie du patrimoine de l'humanité ; la dignité et les droits de l'homme de chaque individu doivent être respectés quelles que soient ses caractéristiques génétiques ; enfin, le déterminisme génétique doit être rejeté, en reconnaissant que le génome, sujet aux mutations à travers l'évolution, contient des " potentialités qui s'expriment différemment selon l'environnement naturel et social de chaque individu ".

La Déclaration consacre également le principe de la confidentialité des données génétiques associées à une personne identifiable et le droit à une " réparation équitable " en cas de dommage consécutif à une intervention sur son génome. La Déclaration n'est cependant pas juridiquement contraignante et chaque Etat reste libre d'inscrire ces principes dans sa législation nationale ou non. En 1999, la Conférence générale de l'UNESCO a adopté un schéma de mise en oeuvre de la Déclaration, suggérant des mesures - notamment législatives, mais aussi l'établissement de comités de bioéthique nationaux et des campagnes de sensibilisation dans les médias - qui pourraient aider à faire entrer les principes de la Déclaration dans les moeurs. Parmi les participants de la table ronde de l'UNESCO sur Les nouveaux visages du racisme à l'ère de la mondialisation et de la révolution génétique, figurent : Nadine Gordimer (Afrique du Sud), Prix Nobel de littérature en 1991 ; George J. Annas, Professeur de droit de la santé à la Boston School of Public Health (Etats-Unis) ; Axel Kahn (France), généticien et Directeur général de l'Institut Cochin de génétique moléculaire (Paris) ; Achille Mbembe (Cameroun), Professeur à l'Institute of Social and Economic Research à l'Université de Witwatersrand (Afrique du Sud) ; Elikia M 'Bokolo (République démocratique du Congo), historien et Directeur de recherche à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (France). Pendant la Conférence mondiale contre le racisme et la

xénophobie, l'UNESCO organisera deux autres tables rondes : La Route de l'Esclave : esclavage et racisme, qui examinera les conséquences de la traite négrière tandis que Racisme et rôle des médias, co-organisée avec le Bureau du Haut Commissaire des Nations Unies aux droits de l'homme, s'intéressera au rôle des médias dans le combat contre le racisme. L'UNESCO organise également, à Durban, une exposition sur sa longue lutte contre le racisme et la discrimination.

<http://www.unesco.org/bpi/fr/unescopresse/2001/01-90f.shtml>

Chapitre II

L'Amérique latine de 1930 à 1960

L'époque "nationale-populaire"

Les décennies du milieu du siècle sont marquées en Amérique latine par une réaction contre la dépendance économique, politique et même culturelle à l'égard de l'Europe et des États-Unis. Au Mexique, cette réaction artistique prend la forme du muralisme, art issu de la révolution, à la fois mexicain et universel. En Argentine, des écrivains tel Ricardo Güiraldes qui met en scène le gaucho Don Segundo Sombra, faisant d'un personnage typiquement argentin un héros. Cette production artistique, intellectuelle se réclame et se revendique latino-américaine et non pas comme seule transposition européenne en Amérique. Cette nouvelle sensibilité, cette nouvelle option qui débute dans les années 30 est caractéristique de la période "nationale-populaire". Mais il faut relativiser le phénomène est bien comprendre les divergences nationales, certains pays échappant à la tendance pour la voir aboutir dans les années 80 (Panama), bref tous les pays latino-américains eurent des développements différents.

La manifestation et les effets de la crise des années 30

Durant les années 20, la forte agitation sociale en Argentine illustre déjà les premiers signes de faiblesses du modèle libéral-exportateur. Mais c'est la crise mondiale de 1929 qui en relève l'ampleur, cette crise révèle l'échec du modèle libéral.

1 - Un continent particulièrement troublé

Un signe qui révèle l'ampleur de la crise est sans aucun doute celui de l'emploi du café pour faire fonctionner les locomotives au Brésil car le café ne se vend plus. Les économies latino-américaines sont d'autant plus touchées que la crise mondiale voit une contraction des échanges internationaux et que les économies latino-américaines étaient tournées vers l'extérieur. Dans le grand ouvrage qu'ils ont consacré à la dépendance latino-américaine, Cardoso et Faletto (*Dépendance et développement en Amérique latine*, PUF, 1978) distinguent deux types de dépendance :

- selon que les principales activités d'exportation sont aux mains d'une bourgeoisie nationale (Plantations de café de Sao Paulo, viande argentine)

- ou aux mains d'entreprises étrangères (plantation d'Amérique centrale, mines du Pérou), nommées économies d'enclaves

Paradoxalement ces dernières qui relèvent d'un taux de dépendance largement supérieur et donc plus vulnérable sur le long terme ont été moins touchées, car les entreprises étrangères ont pu supporter une partie des pertes par des compensations alors que les économies au main d'une bourgeoisie nationale n'ont pu compenser la crise à l'étranger (c'est le cas du café au Brésil). Cette crise monétaire renforce les institutions étrangères et particulièrement les Banques ÉU car les États ont été obligés de contracter des prêts par lesquels les banques ont pu prendre contrôle des douanes et de la fiscalité afin d'assurer le remboursement de la dette. La GB qui était libre-échangiste depuis 1846 a dû mettre fin à son système en 1932 (Accords d'Ottawa). La crise de 29 voit le renforcement des protectionnismes.

Du fait de leur grande dépendance à l'égard des exportations, les économies latino-américaines furent particulièrement éprouvées par la crise. Le prix des exportations latino-américaines s'effondrèrent du tiers pour la laine et le caoutchouc, de moitié pour le café, le blé et l'étain et des deux tiers pour le cuivre et l'étain. On dut procéder à la destruction pure et simple de millions de sacs de café au Brésil et en Colombie, à l'abattage de centaines de milliers de brebis et de vaches au Chili et en Argentine. La valeur des exportations chuta de 64,3 % entre 1929 et 1933. Cuba perdit plus de 70% de la valeur de ses exportations, la Bolivie et le Chili, plus de 80%. À l'exception de l'Argentine, tous les états se déclarèrent en faillite et durent procéder en catastrophe à la dévaluation de leur monnaie. Le chômage augmenta dans des proportions inconnues jusqu'alors : au point le plus grave, il touchait jusqu'à la moitié de la population active. Outre les salariés, la crise toucha aussi durement la petite bourgeoisie de l'artisanat et du commerce. Il n'y a pas de mise en place de véritable politique économique de sortie de crise.

Paradoxalement, les pays andins - Pérou, Colombie - croient trouver une solution en renforçant le contrôle des institutions publiques et privées nord-américaines sur leurs finances. En 1933, l'Argentine signe avec la GB le traité Roca-Runciman : elle accepte de vendre la viande à un prix dérisoire, afin de pouvoir continuer à avoir accès au marché britannique. Les années 30 voient d'ailleurs un certain renforcement des anglais et un retour des allemands particulièrement dans le cône sud : au Brésil, en Uruguay, Au Paraguay (respectivement 20,

24 et 24% des exportations destinées à l'Allemagne-. Mais aussi au Honduras et au Guatemala où les allemands font main basse sur le pays. [...]

Histoire contemporaine, L'Amérique latine au XXe siècle par Alexandre Fernandez, de l'Université Michel de Montaigne. Janvier 2005 - Mai 2005

Le Portique
7 (2001)

Philosophie et sciences

Étienne Klein

Les vacillements de l'idée de progrès

Revue.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Étienne Klein, « Les vacillements de l'idée de progrès », *Le Portique* [En ligne], 7 | 2001, mis en ligne le 10 mars 2005, Consulté le 01 septembre 2012. URL : /index245.html

Éditeur : Association Le Jardin

1 Le progrès est chose difficile, sinon à définir, du moins à évaluer, sauf peut-être dans les domaines, notamment techniques, où il est susceptible d'être quantifié¹. Au fond, toute époque, prise globalement, est incommensurable aux autres, car le travail du temps empêche les mises en correspondances trop directes d'une période historique avec une autre plus ancienne. La durée qui nous sépare des époques antérieures n'est pas seulement un milieu dont l'opacité rendrait leur image plus confuse : au cours de ce temps-là, c'est notre vue même qui s'est modifiée, au point qu'elle ne nous permet plus de voir ce que voyaient nos prédécesseurs, même si nous l'avions sous les yeux. Or parler de progrès oblige à reconstruire intellectuellement les périodes passées afin de pouvoir faire des comparaisons. Mais ces comparaisons sont en toute rigueur impossibles, car nous ne pouvons pas faire que le temps ne nous ait pas faits ce que nous sommes devenus, et que nous ne vivions pas dans l'environnement technique, social et culturel qui est désormais le nôtre. En fait, à vouloir reconstruire intellectuellement les périodes passées, nous n'en faisons à notre insu que des objets de notre monde contemporain. Dans cette opération, notre appréciation du progrès perd évidemment beaucoup de son objectivité supposée.

2 Il se pourrait bien que le mot progrès, qui résume à lui seul notre désir d'avenir, n'ait été inventé que pour nous consoler de la fuite du temps : « Le temps passe, certes, mais il passe de mieux en mieux... ». Ce mot magique fait de l'avenir un but et un accomplissement, et conduit à imaginer que le temps est le chemin de la perfection. La philosophie du progrès a

effectivement été construite sur l'idée que le meilleur allait de toute façon advenir, sinon pour nous, du moins pour nos enfants. On s'en remettait au développement technique et industriel, croissant selon un temps orienté et continu. On croyait pouvoir, à partir de là, en étendre les bénéfices jusqu'à la politique et à la morale. Cette attitude faisait que *nous attendions* sans cesse. L'idée de progrès procurait à l'anémie du présent une sorte de fortifiant, un sursaut d'énergie.

La crise de l'avenir

3 Aujourd'hui, l'idée selon laquelle l'avenir serait systématiquement complice des initiatives humaines décline. Par une sorte de sortilège ou de maléfice, il suffit désormais à l'avenir de devenir présent pour se désenchanter. Progrès y a-t-il sans doute systématiquement, mais nous ne savons plus ni le désigner ni même le reconnaître. Le présent ne ressemble plus au passé, certes, mais il nous semble toujours empli de carence. Cette indigence devrait nous rendre impatients de l'avenir, mais l'avenir, lui, s'est mis à nous faire peur ! Certes, l'avenir a toujours fait peur, mais il nous inquiétait hier parce que nous étions impuissants. Il nous effraie aujourd'hui par les conséquences de nos actes que nous n'avons pas les moyens de discerner clairement. Le dynamisme du devenir ne s'exerce plus, car nous nous sentons impuissants vis-à-vis de notre propre puissance. Celle-ci nous gargarise de belles promesses autant qu'elle nous effraie. Notre maîtrise des choses et du monde est en effet à la fois démesurée et incomplète. Elle est suffisante pour que nous ayons conscience de faire l'histoire, mais elle est insuffisante pour que nous sachions quelle histoire nous sommes *effectivement* en train de faire. Du coup, nous craignons cet avenir même que nous sommes en train de construire d'une façon apparemment délibérée.

4 Cette angoisse latente nous pousse parfois à affirmer que le progrès est une idée, non pas déclinante, mais tout simplement morte. Mais à cette seule éventualité, nous sommes pris de vertige et angoissés plus encore. Paradoxes du progrès...

L'entropie croissante du présent

5 À l'appui des discours inquiets et lancinants, on peut toujours avancer des facteurs objectifs, partout et constamment commentés : disparition des repères stables, fin des certitudes, mort des idéologies, crise du lien social, tyrannie de la technique et mondialisation contribueraient

à l'angoisse qui délabre nos humeurs, englué nos espérances et engrisaille le présent. Du coup, « la pensée se porte sombre », comme écrit Dominique Lecourt². Anxiogène est aussi l'accélération incontestable du temps : cinq cents milliers d'années ont séparé l'invention du feu de celle de l'arme à feu, mais six cents ans ont suffi pour passer de l'arme à feu au feu nucléaire. Et aujourd'hui, qu'il s'agisse d'outils, d'ordinateurs ou de voitures, les nouveautés sont vite mises au rebut, et rares sont les fabricants qui ne proposent pas chaque année une « nouvelle génération » de leurs produits. Ainsi, porté hors de lui-même par cette ivresse chronique, notre monde échappe à toute forme d'arrêt et de repos. Il est devenu si entropique que la boutade de Simone Weil, qui prétendait que « désormais il faudrait dire des choses éternelles pour être sûr qu'elles soient d'actualité », gagne chaque jour une part de vérité. Que dire en effet du présent médiatique qui, aussitôt promu, cesse d'être ? Et que dire d'un avenir qui, à mesure que tout va plus vite, se fait moins palpable ?

6 Or, dans ce même temps où les ressorts de la prédiction nous semblent cassés, nous prenons conscience que l'influence de la technique risque de jouer sur des durées très longues, qui nous projettent en des futurs si lointains que l'humanité se surprend à devoir les envisager pour la première fois de son histoire. Pour comprendre l'amplitude de cette rupture, il suffira de revenir sur l'exemple que nous donne la radioactivité.

La dilatation des « durées à penser »

7 La radioactivité fut découverte il y a tout juste un siècle. Elle allait démontrer, contre toute attente, que la matière n'est pas fondamentalement stable ; que l'atome n'est pas systématiquement immuable, ni d'ailleurs insécable ; que chaque noyau atomique a été créé au terme d'une succession d'événements et que certains noyaux se transmutent spontanément de façon irréversible, au bout de durées très variables.

8 Dans un premier temps, cette radioactivité a obligé les physiciens à insérer la durée et la finitude, autrement dit la temporalité, dans le champ de leurs préoccupations. Le résultat est celui que nous connaissons : l'univers est maintenant considéré comme un processus réglé par la succession de phénomènes radioactifs ; il a un âge et son histoire est célèbre (big bang). Avec la radioactivité, c'est l'instable, l'éphémère et même le furtif qui ont trouvé place dans une physique jusqu'alors là rivée à la seule permanence.

9 Depuis, un basculement s'est produit. Ce n'est plus seulement la temporalité de la matière que la radioactivité évoque aujourd'hui, mais aussi son « éternité » relative. C'est aux déchets nucléaires, susceptibles d'être enfouis profondément dans le sol pendant des centaines de milliers d'années, que l'on doit ce renversement. La temporalité toute neuve qu'apportait la radioactivité s'est monstrueusement dilatée, charriant dans son sillage maintes questions annexes : comment l'homme évoluera-t-il pendant cette période ? Est-il raisonnable de penser que, mis à part quelques différences culturelles, il sera encore notre « semblable » ? Embarrassantes questions, qui connotent le prophétique, et qui pourtant contiennent une date, un nombre d'années bien défini. Elles ne portent pas sur la fin ultime du monde, mais seulement sur son visage lointain.

10 En moins d'un siècle, la radioactivité aura donc agi comme une *catapulte temporelle*. Si sa découverte a exhibé l'instable, son usage force maintenant à penser le presque infiniment durable.

11 Nous ne sommes plus certains de maîtriser les conséquences lointaines de nos actions. Nous sommes même certains que nous ne les maîtrisons pas toutes. Bien sûr, on pourrait objecter qu'il en a toujours été ainsi, que l'homme n'a jamais cru maîtriser le long terme, mais ce serait oublier qu'on a longtemps compté sur la nature, perçue comme régulatrice, pour compenser les désordres humains et préserver l'avenir. La nature apparaissait comme la dépositaire d'une sagesse implicite, sur laquelle l'homme devait modeler ses actions et aussi, dans une certaine mesure, sa façon de penser. Or la technologie a fini par mettre à l'épreuve ce pouvoir réparateur de la nature. Songeons à un autre exemple devenu classique, celui de l'effet de serre, ou à celui de la diminution de la quantité d'ozone stratosphérique par le biais de réactions chimiques mettant en jeu des produits répandus par l'homme dans l'atmosphère. Cette nouvelle donne sur les conséquences de « l'agir technologique », ajoutées à la dilatation des « durées à penser », modifie le regard que nous portons sur la nature. Désormais, nous voyons celle-ci comme un réceptacle, régulé mais fragile, capable de recevoir et de conserver les empreintes que font sur elle les actions et les idées. La terre est devenue une sorte de sphère supraconductrice, connectée désormais à ce qu'elle sera demain et après-demain, de sorte que nous ne pouvons plus dire que nous façonnons seulement « l'ici et le maintenant ». Ce que nous pressentons de l'avenir a désormais force sur nous, mais nous ne savons pas comment ajuster nos comportements à cette nouvelle pression du futur, car c'est l'idée même de réel qui est entrée en crise.

L'élargissement du réel

12 Aujourd'hui, l'utilisation généralisée de simulations, de modélisations et de scénarios dans toutes les disciplines scientifiques changent le statut de l'expérience et du réel. Jadis, la réalité était tantôt l'objet, tantôt l'obstacle, tantôt le critère, tantôt l'épreuve ou le juge de la science. Elle avait le pouvoir de répondre « non, vous vous trompez », à ses investigateurs. Elle était donnée une bonne fois pour toutes. Aujourd'hui, cette réalité-là s'entoure de virtuel, et ses réponses ne sont plus tranchées. Ses contours ont cessé d'être fixes, car la science, désormais, traite des possibles, et non pas seulement de ce qui est. En ce sens, elle devient prolifique. En biologie, par exemple, le passage du phénotype au génome amène à intervenir sur le possible autant que sur l'existant.

13 Cette montée du réel vers le possible ouvre des mondes nouveaux, que nous cherchons de plus en plus à créer, sans avoir à tenir compte de l'obstacle ou de l'épreuve du réel, autrefois irrécusable, et que nous contournons par des variations sur le virtuel. Cette libération par rapport à un réel naguère nécessaire impose aux scientifiques des responsabilités nouvelles, puisqu'ils se trouvent moins liés qu'avant à la fatalité de l'expérience. Ils réalisaient jadis leurs applications sous le contrôle du monde tel quel. Ils créent aujourd'hui, par des possibles qui se réalisent, un réel qu'ils peuvent ou non imposer, sans que personne ne puisse dire *a priori* s'il est bon ou mauvais.

14 Cette diversité des possibles empêche qu'on puisse se former une image de l'avenir. Cette imprécision rend elle-même difficile l'élaboration d'un projet. En effet, pour accomplir un projet, il faut le former, et d'abord le choisir pour le former. Et pour le choisir, il faut préalablement l'imaginer. Mais comment l'imaginer s'il est impossible de poser une forme de l'avenir ?

15 Nos sociétés vont « pouvoir » (et peuvent déjà) avant même de savoir si elles eussent voulu pouvoir. Les progrès de la science et de la technique s'imposent à elles plus rapidement que leur désir explicite de les voir entrer dans les faits. Notre méfiance vis-à-vis de ces progrès est également augmentée par le fait que nous avons compris qu'il ne faut pas voir de dangers que là où séviraient des intentions perverses. Prenons l'exemple de la bioéthique. Il est devenu clair que le problème ne naît pas de la déviance isolée de tel ou tel scientifique,

mais qu'il est consubstantiel d'un certain ordre préparé par nous tous, faiseurs et demandeurs de progrès en matière de thérapie génique ou de procréation assistée. Mais dès lors, comment garantir que nous pourrons, indéfiniment, nous adapter à ce que nous nous ajoutons ? La menace contenue dans ce type de questions nous ramène inmanquablement à l'éthique, dont nous attendons qu'elle fasse office de ligne Maginot contre les effets pervers du progrès tous azimuts.

L'éthique et son retour

16 L'actuel retour de l'éthique prend le mot dans un sens évidemment flou, penchant tantôt du côté du discours pieux, tantôt du côté de la morale laïque, tantôt du côté du supplément d'âme pour fin de siècle inquiète. D'une façon générale, on pourrait définir l'éthique moderne comme un principe de rapport à « ce qui se passe », comme une sorte de régulation de nos commentaires sur les situations dont nous sommes témoins, qu'elles soient historiques (éthique des droits de l'homme), scientifiques ou techniques (éthique du vivant, bioéthique), etc. Bref, la référence à l'éthique est devenue une sorte de code par lequel toutes les questions d'organisation, de politique ou de polémique deviennent aussitôt homogènes à des questions théoriques.

17 Mais à quoi doit-on que ce mot savant, qui sent si fort son grec ou son cours de philosophie, soit aujourd'hui plébiscité ? Par quel chemin est-il arrivé sous les feux de la rampe ? Quelques réponses s'imposent, elles aussi souvent citées : les incertitudes économiques et sociales sont douloureuses, les repères symboliques manquent, la science n'a pas tenu toutes ses promesses, on a constaté qu'une volonté collective du Bien peut faire le Mal, qu'une idée trop précise du Bien mène à la catastrophe... Alors, dans ce flottement qui caractérise notre fin de siècle, on repense à l'éthique, et c'est plutôt mauvais signe. Car on s'intéresse à l'éthique comme on s'intéresse à la philosophie en général, c'est-à-dire seulement quand cela ne va pas bien. De même que le thème de la liberté n'est jamais si valorisé qu'au moment où règne l'oppression, on invoque l'éthique à l'heure où les hommes se sentent maltraités, et craignent de l'être encore davantage. Ne parle-t-on donc d'éthique que parce que l'on ne sait plus comment la pratiquer ? Le monde contemporain se montrant hésitant à nommer un Bien, tout se passe en somme comme si on chargeait l'éthique de maintenir dans le champ des idées nos illusions perdues.

La science en porte à faux

18 Pris de malaise, assaillis de désillusions, c'est vers la science que nous nous tournons. Ce mouvement, nous l'effectuons toujours de façon ambivalente : soit nous voyons en elle le lieu présumé et exclusif de la certitude, soit nous la condamnons au motif qu'associée à la technique elle serait responsable de tous les dangers que nous sentons poindre. Dans le premier cas, on attend de la science, sinon la vérité, du moins l'indication de la bonne voie à suivre. On vient chercher auprès d'elle toutes sortes de cautions, de solutions, de certificats, de bénédictions, d'espoirs. On ne veut rien penser qu'elle n'autorise à penser ; on ne veut rien décider qu'elle ne couvre de son parapluie et on compte sur ses progrès pour devenir aptes à maîtriser la maîtrise qu'elle nous permet d'avoir sur les choses. Ce déplacement est entretenu par certains savants qui répandent l'idée d'une science bientôt toute puissante, proche d'accéder à la connaissance ultime. Une certaine biologie prétend déjà tenir sous son orbe ce qu'il en est de la vie, une certaine physique vise explicitement le tout de l'univers. Se crée ainsi une mystique de la science, à mille lieues de sa véritable nature. Bien sûr, nous découvrirons d'autres particules et nous inventerons de nouveaux matériaux et de nouveaux médicaments. Pour autant, ces découvertes nous indiqueront-elles ce que nous devons faire ? La science ne dit pas comment le monde devrait être.

19 Dans le deuxième cas, celui du rejet pur et simple de la science et de la technologie au motif qu'elles seraient dangereuses ou maléfiques, on oublie la part de risque que comporte nécessairement l'aventure humaine. La marche de la science ne fait-elle pas partie de cette aventure ? Plutôt que de craindre l'avenir, nous devrions nous mettre en demeure de lui donner un contenu conforme à nos désirs ; au lieu d'attendre qu'il se contente d'advenir, nous devrions faire en sorte que son visage soit plaisant. Cela demande de la réflexion, de l'action, des renoncements, en tout cas une volonté d'anticipation sans laquelle l'avenir pourrait perdre toute naturalité avec nos désirs présents. Mais n'attendons pas tout, ni de la science, ni de son rejet. Car ni la science ni la négation de la science ne choisiront l'avenir à notre place.

20 Reste le plus difficile : organiser le débat entre les experts et les citoyens, faire s'exprimer les motivations, les désirs et les craintes. Le fait que science et démocratie ont déjà en commun de n'exister que par l'acceptation de la confrontation ne suffit manifestement pas à les concilier spontanément. Il faut au préalable que la confrontation en question ait vraiment lieu et que les échanges puissent s'organiser. Il s'agit de faire en sorte que les citoyens

puissent se faire un jugement éclairé sur les grands enjeux technologiques du moment. Mais comment les inciter à se tourner vers les scientifiques pour leur demander : « En quoi ce que vous proposez est-il pertinent pour nous ? » ? Et comment obliger les experts à ne plus s'en tenir à leurs seules propres raisons, et à écouter celles des autres ?

Cuadro 5: Tasas de crecimiento de la Población Urbana y tasas de Urbanización por país, América Latina, 1950-2030

País*	Tasas de crecimiento (porcentajes)										Tasas de urbanización (porcentajes)																							
	1950-1960		1960-1970		1970-1980		1980-1990		1990-2000		2000-2010		2010-2020		2020-2030		1950-1960		1960-1970		1970-1980		1980-1990		1990-2000		2000-2010		2010-2020		2020-2030			
	1950	1960	1950	1960	1960	1970	1970	1980	1980	1990	1990	2000	2000	2010	2010	2020	2020	2030	1950	1960	1960	1970	1970	1980	1980	1990	1990	2000	2000	2010	2010	2020	2020	2030
Uruguay	1,5	1,3	0,7	1,0	1,0	0,9	0,9	0,7	0,7	0,6	0,3	0,2	0,4	0,4	0,3	0,2	0,1	0,1	1,2	0,6	0,6	0,4	0,4	0,4	0,3	0,2	0,3	0,2	0,1	0,1	0,1	0,1		
Argentina	3,0	2,1	2,1	1,9	1,7	1,4	1,0	0,8	0,8	0,8	2,7	1,6	1,0	0,6	0,3	0,3	0,2	0,1	2,7	1,6	1,0	0,6	0,6	0,3	0,3	0,3	0,2	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1		
Venezuela	6,7	5,0	4,5	3,1	2,5	2,0	1,5	1,2	1,2	1,2	1,5	1,0	0,8	0,2	0,3	0,2	0,1	0,1	1,5	1,0	0,8	0,2	0,2	0,3	0,2	0,2	0,2	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	
Chile	3,7	3,3	2,4	1,9	1,8	1,4	1,2	0,9	0,9	0,9	2,2	2,2	1,7	1,2	0,8	0,5	0,2	0,2	2,2	2,2	1,7	1,2	0,8	0,5	0,2	0,2	0,2	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	
Brasil	5,2	4,9	4,1	3,2	2,2	1,6	1,2	0,9	0,9	0,9	1,1	0,9	1,2	0,8	0,2	0,3	0,3	0,3	1,1	0,9	1,2	0,8	0,2	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	
Cuba	2,8	2,9	2,5	1,7	0,7	0,5	0,5	0,4	0,4	0,4	0,9	2,7	1,4	0,6	0,5	0,4	0,3	0,3	0,9	2,7	1,4	0,6	0,6	0,5	0,4	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	
Puerto Rico	1,6	4,1	3,0	1,6	1,5	1,2	0,9	0,7	0,7	0,7	1,7	1,5	1,2	0,9	0,3	0,3	0,3	0,3	1,7	1,5	1,2	0,9	0,8	0,6	0,5	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	
México	4,6	4,7	4,1	3,0	2,0	1,6	1,4	1,1	1,1	1,1	2,6	1,7	1,1	0,8	0,6	0,5	0,4	0,3	2,6	1,7	1,1	0,8	0,6	0,5	0,4	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	
Colombia	5,6	4,6	3,4	2,9	2,5	2,1	1,7	1,3	1,3	1,3	2,6	2,2	1,2	0,6	0,5	0,4	0,3	0,3	2,6	2,2	1,2	0,6	0,6	0,5	0,5	0,5	0,4	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	
Perú	5,3	5,0	3,9	2,8	2,3	2,0	1,6	1,3	1,3	1,3	2,0	1,4	1,7	1,6	1,7	1,1	0,6	0,4	2,0	1,4	1,7	1,6	1,6	1,7	1,1	0,8	0,6	0,4	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	
Ecuador	4,7	4,3	4,6	4,1	3,8	2,8	1,9	1,3	1,3	1,3	2,4	2,9	2,3	1,4	1,1	0,8	0,6	0,4	2,4	2,9	2,3	1,4	1,4	1,1	0,8	0,6	0,4	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3
R. Dominicana	5,6	6,0	4,8	3,6	2,9	2,1	1,6	1,1	1,1	1,1	0,4	0,4	1,1	2,0	1,2	0,8	0,6	0,5	0,4	0,4	1,1	2,0	1,2	0,8	0,6	0,5	0,4	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3
Bolivia	2,5	2,7	3,5	4,1	3,5	2,9	2,4	1,9	1,9	1,9	1,4	1,4	0,6	0,6	0,5	0,4	0,3	0,3	1,4	1,4	0,6	0,6	0,6	0,5	0,5	0,6	0,7	0,7	0,7	0,7	0,7	0,7	0,7	0,7
Panamá	4,1	4,3	3,2	2,7	2,2	1,9	1,7	1,5	1,5	1,5	1,2	1,7	0,7	0,5	0,6	0,7	0,8	0,7	1,2	1,7	0,7	0,5	0,5	0,6	0,7	0,8	0,8	0,7	0,7	0,7	0,7	0,7	0,7	0,7
Nicaragua	4,3	4,9	3,9	3,2	3,4	3,2	2,8	2,2	2,2	2,2	2,3	2,1	1,2	1,0	0,9	0,8	0,7	0,6	1,2	2,1	1,2	1,0	0,9	0,9	0,8	0,8	0,8	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6
Jamaica	3,8	3,4	2,5	2,0	1,7	1,7	1,7	1,6	1,6	1,6	0,3	0,4	1,2	1,6	1,4	1,1	0,8	0,6	0,3	0,4	1,2	1,6	1,6	1,4	1,1	0,8	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6
Paraguay	2,4	2,9	4,0	4,6	4,0	3,5	2,8	2,3	2,3	2,3	2,6	2,4	1,9	1,8	2,3	1,5	0,9	0,6	2,6	2,4	1,9	1,8	2,3	1,5	0,9	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6
Honduras	5,7	5,5	5,1	4,9	5,2	3,8	2,7	2,1	2,1	2,1	0,9	0,8	0,8	0,6	0,4	0,4	0,3	0,3	0,9	0,8	0,8	0,6	0,6	0,4	0,7	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9
Costa Rica	4,5	4,2	3,6	3,5	3,2	2,6	2,3	2,0	2,0	2,0	0,5	0,3	0,5	0,5	0,6	0,6	0,6	0,6	0,5	0,3	0,5	0,5	0,5	0,6	0,9	1,0	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	
El Salvador	3,3	3,6	3,0	1,6	2,7	2,6	2,4	2,0	2,0	2,0	1,0	0,9	0,5	0,2	0,4	0,4	0,3	0,3	0,5	1,0	0,9	0,5	0,2	0,4	0,9	1,0	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9
Guatemala	3,8	3,7	3,1	2,7	3,0	3,4	3,4	2,8	2,8	2,8	1,0	0,9	0,5	0,2	0,4	0,4	0,3	0,3	1,0	0,9	0,5	0,2	0,4	0,9	1,0	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9	0,9
Haití	4,0	4,1	3,7	4,6	3,6	3,3	2,9	2,5	2,5	2,5	2,5	2,4	1,8	2,2	1,9	1,7	1,4	1,2	2,5	2,4	1,8	2,2	1,9	1,7	1,4	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2
Total	4,4	4,2	3,6	2,9	2,2	1,8	1,4	1,1	1,1	1,1	1,8	1,5	1,2	0,9	0,6	0,4	0,3	0,3	1,8	1,5	1,2	0,9	0,6	0,4	0,3									

* Ordenados decrecientemente por nivel de urbanización en 2000.

Fuente: Naciones Unidas (2000).

Cuadro 10: América Latina. Transferencia rural-urbana como componente del crecimiento urbano y de la urbanización, 1950-2000

País*	Incremento urbano atribuible a transferencia rural-urbana (porcentajes)					Relación entre transferencia rural-urbana y urbanización (porcentajes)				
	1950-1960	1960-1970	1970-1980	1980-1990	1990-2000	1950-1960	1960-1970	1970-1980	1980-1990	1990-2000
Uruguay	27,8	9,0	-42,2	25,9	24,2	155,1	46,1	-84,0	67,3	85,4
Argentina	51,0	37,9	31,1	30,2	27,6	128,8	128,1	119,7	132,6	120,0
Venezuela	56,9	39,4	43,2	22,1	13,7	136,4	124,0	182,0	122,4	98,1
Chile	41,3	33,6	30,2	11,8	16,3	102,0	104,6	92,8	88,6	101,9
Brasil	49,7	51,6	49,9	42,8	34,5	113,7	115,3	117,3	111,3	91,2
Cuba	39,2	16,7	43,9	45,7	-5,4	104,6	52,0	89,9	98,3	-18,2
Puerto Rico	-85,1	52,2	47,6	21,2	36,3	-141,6	78,3	103,4	53,8	99,1
México	40,9	36,1	32,1	21,6	-7,9	106,4	109,4	109,9	72,2	-59,9
Colombia	50,5	37,6	36,6	33,0	30,8	104,5	99,7	111,8	114,1	125,1
Perú	56,8	50,9	37,6	26,2	14,8	110,6	115,7	123,3	114,1	61,5
Ecuador	48,2	39,0	46,7	48,3	50,5	112,1	120,8	122,5	123,5	111,0
R. Dominicana	50,2	53,3	51,5	41,9	35,3	113,3	108,5	106,9	105,6	91,7
Bolivia	8,2	11,1	34,7	48,3	36,2	52,5	79,6	109,6	96,3	108,3
Panamá	36,6	36,6	23,0	25,3	20,4	104,4	109,0	126,8	108,6	97,8
Nicaragua	31,5	39,8	17,7	1,0	10,3	107,4	111,3	100,9	5,6	61,6
Jamaica	35,4	19,1	15,8	15,1	12,0	57,3	31,5	33,0	31,7	24,0
Paraguay	-62,2	-14,4	37,0	45,7	42,2	-517,2	-98,6	124,1	132,7	120,4
Honduras	53,3	48,3	44,1	45,5	51,7	115,9	109,0	116,7	121,2	112,6
Costa Rica	23,3	26,1	35,1	35,8	42,9	118,0	131,5	150,6	208,7	305,9
El Salvador	10,2	13,0	1,2	-52,2	16,0	66,8	172,2	6,5	-156,1	69,6
Guatemala	28,5	26,1	5,9	-10,9	8,8	113,8	105,4	35,8	-157,6	65,8
Haití	62,6	58,5	52,6	61,1	50,1	100,2	99,7	105,6	125,6	94,3
Total	46,4	45,8	42,3	41,6	38,4	115,3	123,8	123,5	133,6	145,9

* Ordenados decrecientemente por nivel de urbanización en 2000.

Fuente: Naciones Unidas (2000).

MODERNIDAD Y MODERNIZACIÓN EN AMÉRICA LATINA: UNA AVENTURA INACABADA

Álvaro Marín Bravo

Universidad Central, Santiago de Chile

Juan Jesús Morales Martín

Universidad Complutense de Madrid

Resumen.- En la literatura sociológica encontramos diversas maneras de acercarse a la experiencia latinoamericana con la modernidad. Todas estas aproximaciones responden a procesos y fenómenos desiguales, dispersos en el tiempo y en el espacio. La convulsión de los órdenes y de las instituciones sociales desde principios del siglo XX, acentuada tras la Segunda Guerra Mundial, ha producido una creciente penetración de significados de la modernidad en el tejido social de América Latina. En este sentido, la propuesta de este artículo es realizar una genealogía de la génesis y metamorfosis del proyecto de la modernidad en América Latina. La discusión presente nos llevará a quebrar, romper o simplemente respetar algunos límites establecidos sobre la posibilidad de la modernidad en la región y, sobre todo, tratar de comprender la específica manera que tiene América Latina de estar en la modernidad. Por ello, trataremos de comprender en clave sociológica la “modernidad latinoamericana” como un proceso histórico lleno de determinantes y matices culturales, económicos, políticos y sociales. Esto nos hará privilegiar el enfoque de “modernidades múltiples” que abre la posibilidad de pensar en “otra modernidad” para la región. El objetivo es considerar los aspectos de la modernidad latinoamericana y, principalmente, encarar sus carencias, sus fallas y sus lagunas, atendiendo las contradicciones que han guiado el proyecto de la modernidad en América Latina por un camino particular, que la diferencia del resto de las sociedades occidentales.

Palabras claves.- *modernidad, modernización, América Latina, modernidades múltiples, identidad.*

1. Introducción: un viejo problema, una nueva mirada.

En este año se conmemora el segundo centenario del inicio de la independencia política de América Latina, ocasión más que apropiada para reflexionar sobre un tema tan añejo y lleno de matices dentro de las ciencias sociales latinoamericana como es el relativo a su modernidad y su modernización. Aprovechamos esta efeméride para realizar un balance de lo acontecido desde entonces a través de una perspectiva sociológica de largo recorrido, más aun si consideramos que la Independencia dio vía libre a toda una serie de promesas conectadas con la Ilustración europea al contribuir a la expansión de distintos movimientos políticos por la región que terminaron causando la emancipación y liberación de las colonias hispanoamericanas del dominio de la metrópoli ibérica. Numerosas han sido las propuestas teóricas en los últimos años sobre esta cuestión. Queremos, sin embargo, explorar algunos de estos planteamientos teóricos con el objetivo de alcanzar un panorama esclarecedor y nítido sobre algunas de las posiciones que se mantienen actualmente dentro de este debate. Con esta labor reflexiva no pretendemos alcanzar una postura cerrada, monolítica y rígida sobre algún supuesto teórico, ya que nuestra pretensión es que este artículo sirva para el lector entendido más como una presentación de una problemática que como un fin. Si bien creemos necesario establecer el lugar desde dónde observamos y pensamos este problema. La interpretación de la realidad latinoamericana con esquemas teóricos ajenos ha contribuido a hacerla cada vez más desconocida, cada vez menos libre, más solitaria. América Latina, como ente histórico, político, social y cultural, ha sido incapaz de materializar bastantes objetivos de la modernidad, que aún se tratan de proyectar, hecho que viene de su ingreso en la Historia de Occidente. Por tal motivo, pensamos que la modernidad en América Latina aún es un proyecto válido y viable, pero que debe tomar una dimensión propia. Es decir, dentro de un escenario de modernidades múltiples se abre la posibilidad de pensar en una modernidad latinoamericana concreta, con sus características, sus logros, sus carencias, sus fallas y, sobre todo, sus aspiraciones. Una modernidad específica aún por definir y desarrollar, en la que esperamos que este trabajo contribuya a perfilar y dar forma a algunos de sus supuestos sociológicos y teóricos.

En la literatura sociológica encontramos diversas maneras de aproximarse a la experiencia latinoamericana con la modernidad. Sin duda, todos estos acercamientos responden a procesos y fenómenos desiguales, dispersos en el tiempo y en el espacio. La convulsión de los órdenes y las instituciones sociales desde principios del siglo XX, acentuada tras la Segunda Guerra Mundial, junto a la extensión de “prácticas modernas”, ha producido una creciente

penetración de significados de la modernidad en el tejido social latinoamericano. El discurso sociológico de la modernidad ha penetrado en la raíz de lo social, de lo cultural y de lo político. Cada vez es más compartido por la sociedad el cuestionamiento sobre la situación social en relación a la modernidad. Esta discusión establece un recorrido teórico sobre estos significados de la modernidad en América Latina y, sobre todo, cabe la posibilidad de quebrar, romper o simplemente respetar algunos límites establecidos a la hora de comprender la sociedad moderna latinoamericana. Aún así, hay fuertes dudas sobre el poder homogeneizador de la modernidad en América Latina. Más bien, consideramos que actualmente estamos en un momento de “ruptura discursiva” que lleva a un profundo cuestionamiento sobre los significados imaginarios de la modernidad para los individuos y las sociedades, lo que nos lleva a un escenario de disputas de narraciones -o “modernidades en disputa”-, produciendo nuevos conflictos sociales y políticos a partir de la reinterpretación de la modernidad latinoamericana.

La modernidad en América Latina ha sido y es vista con una cierta esperanza, pero una esperanza revestida de ironía por las promesas incumplidas del proyecto modernizador. Es un debate en el que en este momento se litiga no tanto si hubo o no modernidad en América Latina, ya que la discusión actual es alrededor de qué modernidad hubo -y hay- en América Latina. Más bien se trata de comprender la específica manera que tiene América Latina de estar en la modernidad (Larraín, 1997: 315). El hecho de tener la capacidad de reflexionar sobre la propia sociedad y la modernidad en la región es ya un indicador de modernidad (Brunner, 1987: 9). Es propio de la sociedad moderna autoobservarse y preguntarse por las condiciones de posibilidad que generan fenómenos sociales emergentes. Por tal motivo, creemos que los discursos actuales que se están elaborando dentro de las ciencias sociales sí reconocen la modernidad, pero, en cambio, sitúan la problemática en apuntar qué modernidad hubo y hay en América Latina: una modernidad barroca, una modernidad híbrida, una modernidad occidentalizada -copia e imitada del proyecto modernizador europeo del siglo XVIII-, una modernidad dependiente, etc. Decimos que ha sido problemática la modernidad en la región porque su historia se ha visto como un fragmento de la historia occidental. Su contacto con la cultura occidental le viene de la colonización de los países ibéricos, de las peculiaridades “occidentales” de España y Portugal. América Latina inició entonces una relación histórica con el “otro cultural”. Una correspondencia que en ocasiones ha significado entender la modernidad de una manera diferente, no viva, no autóctona, no original, cuando América Latina representa por sí misma una cultura propia. No es un fragmento o una

prolongación de Europa o del mundo occidental, a pesar de compartir un pasado en común, tradiciones, lenguas: es una cultura propia. Hay que aceptar esta identidad colectiva. De ahí lo problemático, porque nunca ha habido un consenso de aceptar esa identidad colectiva, ya que muchas veces se ha privilegiado el componente europeo u occidentalizador, otras veces el hispánico y otras tantas el indigenista. Estas posiciones se han manifestado abiertamente en el campo de las teorías sociales y sociológicas sobre la modernidad.

2. La modernización como operacionalización del proyecto de la modernidad en América Latina.

Antes del triunfo de la modernidad a fines del siglo XVIII, el mundo se caracterizaba por la presencia de lo sagrado como centro de gravedad y eje articulador del espacio, el tiempo, la convivencia y el saber. Lo sagrado se manifestaba como un elemento fundamental en su constitución, “era lo real por excelencia, y a la vez potencia, eficiencia, fuente de vida y fecundidad” (Eliade, 1981: 31). Este carácter sacro que predominaba en las sociedades tradicionales conformaba un orden social fundamentado en la existencia de Dios y en las instituciones clericales legisladas a través de su máximo vicario en la Tierra, el Papa. Sin embargo, este mundo “inmutable”, regido por la manifestación de la divinidad de Dios, sufriría profundas transformaciones en sus estructuras sociales, políticas y económicas a partir de los siglos XVIII y XIX produciendo una grave crisis en la sociedad tradicional. El objetivo de esta revolución no sería otro que conducirlos al abandono de las hierofanías y teofanías (elementos constitutivos propios del orden social de la época) a cambio de un proyecto social racionalmente orientado que tuviera como fin principal el progreso moral y material de la sociedad.

Instalada la crisis y la ruptura entonces, se abriría paso a un tránsito histórico de cambio social que conformaría un orden de nivel superior: el orden social moderno. Este nuevo orden identificado con el pensamiento ilustrado, se transformaría en un proceso esperanzador del futuro de la humanidad, condición suprema para superar los problemas heredados de la sociedad tradicional como la dominación de unos individuos sobre otros, la superstición, la pobreza o la ignorancia, entre otras características (Aguilar, 2005: 2). La Ilustración, por tanto, fue un proceso de historicidad donde los individuos se convirtieron en actores capaces de transformar su realidad, emancipándose de las cadenas que los ataban a los mitos y a la servidumbre. Entendemos con esto que la Ilustración es el origen de la constitución de la sociedad moderna y “representó la expresión de un deseo: la voluntad de refundar el orden

social conforme a los principios de la razón que se expresaron en el plano del pensamiento y en el plano de la acción” (Aguilar, 2005: 2). El hecho de que la razón ocupara un lugar trascendental en el desarrollo histórico de la humanidad, sitúa al fenómeno de la modernidad dentro de un proceso social antropocéntrico donde la racionalización y el desencantamiento del mundo serían la conducción constitutiva del orden social emergente. Es parte de su fecundidad que la idea de ciencia, progreso y razón orientara y predominara en la nueva sociedad a construir, siendo su objetivo principal el dar a luz a los valores deseados por hombres, intelectuales y pensadores de la época como los de libertad, igualdad y fraternidad. No obstante lo anterior, esta idea de modernidad que comprendemos desde la sociología, corresponde a coyunturas y procesos histórico-sociales ocurridos en la vieja Europa de los siglos XVIII y XIX. Es decir, pertenece a una observación eurocentrista del fenómeno social de la época que pretende expandirse y aplicarse hacia el resto del mundo. O para ser más exactos, ser un proyecto realizable en el marco de la civilización occidental, que en su naturaleza significaría la representación común de símbolos compartidos intersubjetivamente, derivados de los valores infundidos por la racionalidad iluminista, a través de una cultura producida por los actores integrados a ésta civilización.

Bajo este punto de vista, observamos que una vez desanclada de su origen fundacional, la modernidad comienza a expandirse a través del mundo intentando homogenizar modos de vida o de organización social. Esta expansión será para Occidente el desarrollo de distintas modernidades y procesos de modernización iniciados en el campo político y cultural, pero fundamentalmente en el económico. Cada nación perteneciente a la cultura occidental, de acuerdo a sus autóctonas particularidades socioculturales, conformaría su propia modernidad y consecuentemente vía de modernización, permitiéndoles constituirse como sociedad moderna bajo la luz de los valores ilustrados. El caso de América Latina sería uno de los más singulares, pues el hecho de conformarse étnicamente por pueblos indígenas, fabricantes de su propia cultura, rechazaban importaciones extranjeras. No obstante, la dominación vía fuerza a la que se vieron sometidos permitiría la ausencia de rebeldía frente a los conquistadores dominantes. Esto favoreció a que las condiciones peculiares de existencia de los pueblos aborígenes se mezclaran con los valores de los conquistadores y colonizadores. Aquí se presentaría un proceso sociohistórico interesante, puesto que la cultura hispánica de la época no sería el fiel reflejo de la racionalidad ilustrada europea, por lo tanto, la modernidad a la región no habría llegado a través de las expediciones de los conquistadores. En consecuencia, nos preguntamos: ¿cuál es el proceso que experimentó América Latina entonces para

introducir los valores fundacionales de la modernidad en la región?, ¿existe modernidad en América Latina o lo que se instaura es más bien un proceso de modernización que se desprende del primer concepto señalado?

Algunos de los librepensadores latinoamericanos, entre ellos el sociólogo chileno J. J. Brunner, realizan conjeturas teóricas acerca de la concreción de la modernidad en América Latina. Éste plantea que lo que se dio en la región fue una “pseudomodernidad” que combinaría la existencia de culturas autóctonas con un proceso modernizador derivado de la modernidad. Para él el rasgo propio de la modernidad sería la reorganización de la cultura, estructura que descentraría las fuentes tradicionales de producción de la comunidad hacia “los aparatos de producción cultural” masivos (Brunner, 1987: 9), produciéndose un cierto tipo de modernidad (pseudo o falsa), imperfecta, pero que sin embargo, contribuye al desarrollo económico de la región. Es una especie de modernidad heterogénea que mezcla desarrollos técnico-materiales y políticos junto con un avance retardado en el plano práctico-moral de la sociedad referente a la producción de valores, símbolos y principios universales de orientación de la acción que una determinada cultura elabora. Lo anterior conformaría en América Latina la realización de una modernidad propia y peculiar, que en un contexto global se podría atribuir al concepto de modernidad múltiple, siendo la del subcontinente una particular dentro de otras existentes.

La modernidad “no es un juego de todo o nada” (Brunner, 1987:12). Puede presentarse con hibridaciones o deformaciones, se ha manifestado en la cultura occidental transformando el espacio, el tiempo, el saber y la convivencia de los individuos. En palabras de J. J. Brunner, “se puede ser moderno y adorar a Dios. La religión no desaparece, se subjetiviza, se vuelve privada y sus expresiones públicas pierden poder y su antigua hegemonía en el campo cultural” (1987: 11). Esto por el rasgo principal que él atribuye a la expansión de la modernidad: la diferenciación (especialización), ocurrida en el campo cultural de las sociedades. El arte, la religión, la educación, la moral, etc., se autonomizan “creando ámbitos insitucionales específicos” para el desarrollo de los elementos que los constituyen (Brunner 1987: 12). En América Latina “la modernidad, salvo en la visión de algunas elites, no estuvo ligada a los principios de la ilustración europea, ni se comportó como una experiencia social unitaria” (Brunner 1987: 16), más bien ingresó cuando la sociedad latinoamericana se constituía como sociedad bajo el alero de una oligarquía dominante. Produjo diferenciación en

el campo de la cultura a partir del siglo XX y se atribuye a una imitación de los procesos modernos y modernizadores aplicados desde el norte de América.

Por otro lado, desde el punto de vista de los clásicos de la sociología, las aproximaciones que identificaríamos como los principios rectores que harían de una sociedad determinada una sociedad moderna serían, en E. Durkheim, un aumento de complejidad en la interacción social y en consecuencia de la división del trabajo; en M. Weber el despliegue de la racionalización; y en K. Marx correspondería a la caída del orden capitalista que diera paso a las fases de desarrollo más altas de evolución histórica de la humanidad: el socialismo y el comunismo (Tironi 2003: 44). Sin embargo, en América Latina estos principios no se cumplen¹², sino más bien lo que suele ocurrir es un proceso de modernización, es decir, “diversas transformaciones que llevarían a una sociedad a tener los atributos propios de una sociedad moderna” (Tironi 2003: 45). Esta transformación correspondería específicamente a “un proceso de cambio cultural, social, político y económico que ocurre en una sociedad que se mueve hacia patrones más complejos y avanzados de organización, libertad, comunicación y democratización en todos los ámbitos, buscando concretar e implementar los valores y promesas de la modernidad” (Larraín 2001: 14). Bajo esta definición el concepto de modernización se comprendería como la operacionalización del proyecto de la modernidad, donde ciertas características empíricas permitirían que una sociedad abandone los rasgos tradicionales para constituirse como sociedad moderna. Entre estas destacarían: un alto grado de urbanización, un mejoramiento de la calidad de vida derivado del desarrollo científico y tecnológico, la expansión de la educación formal, las transformaciones en la estructura ocupacional, el debilitamiento de los roles sexuales tradicionales y la transformación de la familia (Tironi 2001: 46).

Existen, sin embargo, otras orientaciones teóricas que establecen los contenidos mínimos que una sociedad debiese alcanzar para considerarse como moderna y que repercutieron profundamente en las sociedades latinoamericanas. Entre estas destacamos la teoría de la modernización o de las orientaciones modernas del actor social elaboradas por T. Parsons a partir del siglo XX. El sociólogo norteamericano plantea el concepto de “variables pautas” para definir el dilema tradición-modernidad que cada actor pone en juego cuando orienta su acción en cada uno de los sistemas de acción implicados: personalidad, sociedad y cultura (Atria, 1999: 82). En efecto, clasifica las orientaciones del sujeto en 5 variables (pautas) que son: afectividad/neutralidad afectiva, universalismo/particularismo, orientación hacia sí

mismo/hacia la colectividad, adscripción/desempeño y difusión/especificidad. De acuerdo a lo anterior, para que América Latina llevase a cabo el proceso de modernización era necesario acentuar las relaciones de tipo impersonal, donde predominaran los roles de tipo neutralmente afectivos, universalistas, de desempeño y específicos, en desmedro de las orientaciones tradicionales centradas en la afectividad, el particularismo, la adscripción y la difusividad. Las primeras orientaciones de la acción, basadas en la acción racional de acuerdo a fines, otorgarían un principio de mayor eficiencia, principio que contribuiría a cumplir el desarrollo que las sociedades latinoamericanas pretendían alcanzar. Bajo este enfoque entonces, apreciamos que para que una sociedad se constituya como sociedad moderna, a través de un proceso de modernización que la origine, debe existir “una creciente especialización de ámbitos de acción diferenciados desde el punto de vista de las prestaciones funcionales que los definen” (Aguilar 2005: 11).

En consecuencia, lo que subyace a las orientaciones tanto empíricas como teóricas del concepto de modernización es el desarrollo de la racionalidad instrumental, pues esta se refiere a la calculabilidad y al control de los procesos sociales y naturales, lo que trae consigo la implementación del progreso técnico y tecnológico por parte de la racionalidad científica; la realidad se tecnifica y la racionalidad de los sujetos se instrumentaliza. El primer caso significaría que lo real -tanto natural como social-, se transformaría en un medio dispuesto para la utilización y realización de tareas objetivables. Mientras que el segundo caso representaría el empleo de seres humanos dispuestos como medios para obtener un determinado fin (el progreso), así como también la reducción de la razón al cálculo, excluyendo el porvenir o el destino humano. Tanto el mundo natural como el mundo social aparecen como recursos para la producción de objetos y convergen en un aforismo común: la dominación y explotación de la naturaleza y del hombre por el hombre. Si bien, el proceso de modernización en América Latina ha permitido que los países de la región se encuentren en vías de superación de los problemas que les impedían mejorar su calidad de vida, cuantificada a través de índices de desarrollo humano, éste también produciría exclusión en amplios sectores de la sociedad, pues la modernización “impone un conjunto de condiciones de alcance transnacional al desarrollo social” (Lechner, 1990: 8) que no todos los segmentos de la población están en condición de alcanzar. Es más, lo que parece ocurrir es que la modernización se produciría sólo desde el ámbito económico, donde el progreso técnicomaterial se convertiría en vanguardia del desarrollo en la región. Lo anterior no sería

fiel reflejo de lo que el proyecto de la modernidad se propuso conquistar, pues se abandonaría el progreso en el plano práctico-moral de la sociedad.

Lo anterior nos lleva a plantear la idea de una crisis en nuestra cultura, una crisis de sentido donde los valores se subordinarían a la estructura de la racionalidad instrumental. Se trataría, para cada cultura, “de aquella matriz de distinciones primarias a través de las cuales se define lo que es real, la capacidad de conocimiento de los hombres, el sentido de la existencia y las posibilidades de acción humana, los criterios de validez argumental y la estructura de nuestra sensibilidad” (Echeverría 1997: 19). Sería una crisis transversal “que compromete y determina el conjunto de la existencia y acción humana” (Echeverría 1997: 20). En este sentido entonces, “el progreso resulta ser la acumulación de mejoras materiales y de conocimientos técnicos, utilizables en la producción” (Mansilla 2008: 8), mientras que todos los otros criterios que contribuirían al progreso de la sociedad jugarían un rol secundario. [...]

http://pendientedemigracion.ucm.es/info/nomadas/26/marinbravo_moralesmartin.pdf

Venezuela: modernidad y progreso

Nelson Pineda Prada - www.aporrea.org

31/03/12 - www.aporrea.org/actualidad/n141079.html

Durante los años 1811 y 1864 la clase dominante venezolana diseñó su Proyecto Nacional. Cincuenta y tres largos años, dedicados a la discusión sobre el modelo de Estado a establecer y los objetivos a alcanzar.

La Constitución de 1864 será el resultado de dicho proceso. Esta habrá de convertirse en el marco jurídico-político del Proyecto Nacional a través del cual, la clase dominante, impondrá su dominio al resto de la sociedad.

Se iniciaba una nueva fase del proceso sociohistórico venezolano, inscrita en el marco de la modernidad occidental capitalista, caracterizada por la asunción de los principios y prácticas de dicha modernidad de manera ortodoxa. Convirtiéndonos en simples imitadores de los mismos, suplantando, de tal manera, los patrones existentes de nuestra herencia cultural. A partir de entonces, se inició el atrofiamiento de la formación social venezolana, dejamos de ser lo que éramos para querer ser lo que no somos.

El Proyecto Nacional, ideado por la clase dominante, tiene que ser concebido como un proyecto ideológico, a través del cual esta se propuso la organización y funcionamiento de la sociedad venezolana, de acuerdo a sus intereses de clase.

Para lograrlo ha utilizado los más variados mecanismos e instrumentos. En el relacionamiento externo, se planteó alcanzar su adscripción al sistema capitalista internacional, bajo relaciones de dependencia y sumisión. En lo interno, la utilización maniquea del sentimiento patrio y libertario, presentando el proceso independentista como un logro suyo, estableciendo una suerte de sinonimia entre “independencia y libertad, entre independencia e igualdad y entre independencia y progreso”, le permitió colocar la independencia como “un fin en sí mismo”, lo cual le sirvió para justificar las promesas insatisfechas, el crecimiento de las desigualdades sociales, la carencia de libertad, la regresión económica; el establecimiento de la hacienda de plantación, como unidad económica base para la estructuración de la Venezuela agroexportadora, generadora de una alta concentración de la propiedad de la tierra y el surgimiento del caudillismo regional; la colocación del Estado Liberal y sus instituciones, a su

servicio; la manera autárquica como se apropió de la renta petrolera, negándole al pueblo su usufructo, siendo esta una riqueza nacional; la utilización de los partidos políticos como instrumentos a su servicio y a los líderes, como simples peones de sus intereses; la conducta delictiva como se dirigió al país sobre todo a partir de los años setenta, la corrupción administrativa, el endeudamiento externo, la devaluación del bolívar, la inexistencia de una política fiscal efectiva, el pactismo y la concertación como base de la estructuración del régimen partidocrático establecido, el individualismo, el particularismo, el egocentrismo, el efectismo, el facilismo, la relación con el dirigente, el compadrazgo, el compañerismo, eso que ha sido llamado como “familismo amoral criollo”, fueron –entre otros- mecanismos e instrumentos utilizados por la clase dominante.

Como puede verse, en su afán por el control absoluto de la sociedad venezolana, la clase dominante no solo ha manipulado nuestro pasado histórico sino que, a lo largo del período que va entre 1864 y 1999, le “vendió” la idea, le hizo creer al pueblo venezolano que su proyecto de clase era el proyecto de toda la nación, hizo creer que la Nación era igual al Estado Liberal, se presentó como una clase novedosa, progresista y desarrollista; pretendió eximirse de su responsabilidad en el establecimiento de una sociedad discriminadora y explotadora.

Para lograr tal objetivo se valió del pensamiento positivista. La utilización tendenciosa que hizo de algunos de sus postulados teóricos, le sirvió para justificar su actuación: orden y progreso, el nuevo ideal nacional, progreso y desarrollo, son ideales que sirvieron para justificar las dictaduras gomecista y perezjimenista y, los cuarenta años del puntofijismo.

Capriles Radonski, candidato de la clase dominante de hoy, que en nada se diferencia de la del pasado, con su propuesta de “progreso y futuro”, creé que se la “está comiendo”, nada novedoso hay en ella. Aunque parezca mentira, recientemente dijo algo cierto: “a la revolución le vamos a quitar la R”. La R, de la Redención del venezolano como ser humano; la R, de la reconstrucción de Venezuela, sin injusticias sociales; la R, del Redimensionamiento de la economía nacional; la R, de Respeto a nuestra soberanía. La evolución que nos propone es INVOLUCIÓN.

Profesor ULA - npinedaprada@gmail.com

ALEXANDER APÓSTOL : «La modernidad en Venezuela fue un asunto de chequera»

Por [Venezuela Real](#) - 15 de Septiembre, 2008, 13:48, Categoría: [Cultura e Ideas](#)

MARJORIE DELGADO

El Nacional

15 de septiembre del 2008

El fotógrafo pone su mirada en Caracas y en sus habitantes. Es uno de los artistas venezolanos más cotizados en el mercado internacional. En su trabajo - algunas de sus obras han sido adquiridas por la Tate Modern de Londres- se devela la imagen encendida de una ciudad que suspiró con el proceso moderno y que en la contemporaneidad negocia las consecuencias de ese intento fallido.

Habla de la modernidad no desde la mirada nostálgica, sino desde una más sincera: la cuestionadora. En esa mirada entiende el ayer venezolano como un código cifrado para entender el hoy. El fotógrafo Alexander Apóstol considera que la modernidad fue una cuestión de vibración de ilusiones con chequera, una fisicromía de billetes, un brochazo de renta petrolera. Para el artista, uno de los venezolanos que flota en el mercado del arte internacional, Venezuela es un país de alquiler. Mientras se le escucha, no se puede evitar sentir que se es ser el inquilino de una pensión de mala muerte del centro caraqueño con la puerta abierta hasta la madrugada.

Apóstol estuvo unos meses en Caracas, como suele hacerlo varias veces al año, para desentrañar cómo el caraqueño negocia con las ruinas y los fracasos de la modernidad en la ciudad contemporánea.

De esta y otras visitas saldrá el trabajo que expondrá el próximo año en Caracas. Actualmente también trabaja en la edición de dos libros sobre su obra, que serán presentados en escenarios internacionales. Para enero, la Universidad de Salamanca prepara una retrospectiva de su obra pero antes, su trabajo más reciente estará en Pinta, una de las ferias más importantes de Nueva York.

– Usted ha dicho que Venezuela es la ruina de la modernidad ¿Qué nuevas preguntas se ha

hecho para reflexionar sobre este enunciado?

– Hace unos años me inclinaba más por exponer elementos arquitectónicos que ejemplificaban el fracaso y la ruina. Hoy, trabajo más sobre cómo el habitante de la ciudad sobrevive a ese fracaso, cómo negocia frente a una modernidad ruinosa, una ciudad que no se corresponde con las necesidades de su gente.

– ¿Qué ha podido identificar en ese proceso de negociación?

– El caraqueño vive obligado a negociar los espacios de la ciudad, los momentos, el tiempo. Inconsciente o conscientemente, esto termina siendo parte del comportamiento diario de los habitantes. Madrid, por ejemplo, es una ciudad para todos; puedes moverte en todos sus espacios a cualquier hora. Los edificios y las dependencias funcionan y las que no, dejan de existir. Aquí se mezclan las cosas que funcionan con las que no lo hacen. El caraqueño se acostumbró a vivir en burbujas; en espacios reducidos para estar y en horarios limitados para circular. Además, hay una diferenciación muy clasista de la ciudad y, aunque eso ocurre en muchos lugares, aquí se siente muy fuerte. El otro día leí que nos hemos acostumbrado a hacer cola para todo y es porque, al final, todos vamos a los mismos sitios. Hace un tiempo, hice un trabajo en la avenida Libertador con los transexuales que trabajan en la noche. Ellos también tienen sus territorios marcados. Todos los caraqueños somos unos trabajadores nocturnos de esta ciudad: tenemos nuestros espacios marcados y ese espacio cada día es más pequeño.

– No sólo el espacio físico sino también el espacio simbólico ¿no?

– Absolutamente. Hay algo que me interesa muchísimo del periodo moderno: a pesar de que había proyectos faraónicos, que no se correspondían del todo con las necesidades y las posibilidades de la ciudad, han sido construcciones que nos han podido mantener. Me llama la atención que, en aquel entonces, había una mentalidad de lo posible, no sólo en el periodo moderno de la dictadura sino también en el democrático. Parecía que todo se podía hacer.

Hoy siento que hay una mentalidad de supervivencia, de cómo sobrevivo a lo que hay. Siento que hay una especie de mezcla entre 'sálvese quien pueda' y '¿cuánto hay pa'eso? Ese es el espacio simbólico en el que nos movemos.

– ¿Entonces la mentalidad moderna fue una mera ilusión?

– Fue una cuestión, un problema, de dinero. Los verdaderos proyectos sociales de cualquier país tienen que venir de adentro para construir nuevas realidades. Pero la modernidad en Venezuela vino como prestada por todo el dinero que había en el país. Decidimos ser modernos de un día para otro. Decidimos hacer cientos de construcciones para parecer modernos, pero no había un trabajo de internalización de ese proceso. Mientras había dinero y condiciones políticas fuimos "modernos", pero cuando el dinero se acabó, dejamos de pagar el alquiler de la modernidad.

– ¿Hoy hay mucho dinero?

– En los años setenta vino un caudal de dinero y se comenzaron a hacer proyectos, también faraónicos, parecidos a los proyectos que hoy se anuncian, pero que no van a ninguna parte. Una vez más estamos prestando todo, estamos alquilándolo todo: los supuestos beneficios sociales, la mentalidad de un país y el propio país. Cuando deje de haber dinero todo esto cambiará. Y cuando vuelva a haber dinero, que caerá en otras manos, habrá otro proceso de euforia. Esa es como la gran decepción, si cabe la palabra, que yo siento con este país. Al final nadie compra nada; todos estamos alquilados.

– Otro artista venezolano dijo, releendo la frase de Simón Rodríguez, que en "Venezuela inventamos o erramos, y erramos". ¿El simulacro de modernidad del siglo XX suscribe esta frase?

– El caraqueño creyó reinventarse con la modernidad. Todos sabemos que fue un proyecto inconcluso y fallido que no tuvo al final mayor sentido. Muchos tienen nostalgia de eso. A mí me llama la atención que al Hotel Humboldt, que es uno de los símbolos de la ciudad, se hagan visitas guiadas que acentúan que es una ruina, cuando es un edificio de cincuenta años, no es el Partenón. Resulta que nos acostumbramos a vivir entre ruinas contemporáneas.

– Hay quienes opinan que en Venezuela sólo se suspira, pero no se piensa en reconstruir como se ha hecho en otras ciudades abatidas.

– Sí, y no solo se trata del fracaso de la estructura moderna sino también de la ciudad contemporánea. Voy a poner un ejemplo de Medellín, porque lo tengo muy fresco. Fue una ciudad muy conflictiva durante los ochenta y noventa que se ha reinventado totalmente, escuchando a diversos sectores de la ciudad, tratando de hilarla en una sola y no en varios segmentos. Han creado canales de comunicación física y han hecho edificios importantes no

al comienzo del barrio sino en lo alto, en la parte más intrincada. Eso ha motivado que los habitantes tengan más sentido de pertenencia con su ciudad, porque el barrio se asume como un espacio integrado al resto de la urbe. Aquí estamos marginados todos, desde el que vive en el rancho del barrio hasta el que vive en la última casa de La Lagunita. Estamos todos en cuatro calles de las que no podemos salir.

– Algunos piensan que sí se fue moderno. Argumentan, por ejemplo, que los ranchos no son de bahareque sino de ladrillo.

– La modernidad fue un asunto de chequera. Los ranchos son de ladrillo porque había dinero y porque, contrariamente a lo que pasa en otros sitios, la gente que construye un rancho sabe que no es transitorio, que es para toda la vida. Entonces, en lo que pueden le montan un segundo y tercer piso para los hijos, para los nietos, porque esa va a ser la casa de siempre.

– ¿Las obras de arte en los bloques, en la Ciudad Universitaria no implicaron modernidad?

– No, sólo implicó chequera.

– ¿Qué daños causó esa chequera, más allá de que la modernidad venezolana sólo fuera vestidura?

– La mentalidad de cambur, es decir, aquella en la que lo importante es sacar ventaja de todo, del otro. Es muy fuerte cuando se dice que la viveza del venezolano es su principal virtud cuando, más bien, es su principal defecto. Es muy difícil construir un país con una mentalidad como esa. Eso nos hace ser poco críticos ante cualquier situación a nivel social, eso hace que hayamos tenido los gobernantes que hemos tenido. Es resultado del exceso de dinero.

– Hoy también pareciera que todo gira en torno del imaginario del dinero, de la renta petrolera. Venezuela tiene plata para repartir es lo que se concluye de muchos de los anuncios presidenciales –Chávez es para mí el espejo perfecto de lo que somos. Me parece triste que un gobernante, llámese Hugo Chávez o Carlos Andrés Pérez, sea el reflejo de lo que somos. Ambos lo fueron. Es la misma maquinaria. Cuando éste no esté habrá otro similar. Volvemos a repetir lo mismo porque no tocamos fondo.

<http://venezuelareal.zoomblog.com/archivo/2008/09/15/alexander-Apostol-La-modernidad-en-Ven.html>

LA SOCIEDAD VENEZOLANA Y SU RESISTENCIA AL CAMBIO

Mikel de Viana

Hablamos del cambio preciso para que la sociedad venezolana definitivamente ingrese en la modernidad. La modernización parece un proceso exógeno respecto a nuestra cultura, al punto que la historia de la Venezuela Republicana bien podría verse bajo la óptica de los reiterados intentos de implantación de la modernidad desde las élites sociales y, en el presente siglo, desde el Estado.

El resultado de todos estos intentos, en nuestros días, ciertamente no es una "sociedad moderna" en el sentido convencional de la expresión, y tampoco una "sociedad dual" en la que claramente se opondrían un polo moderno a otro premoderno, sino otra preñada de tensiones y discontinuidades, que ofrece una apariencia moderna por la implantación de los productos de la modernidad, pero toda ella edificada sobre una matriz cultural premoderna que tenazmente se resiste a desaparecer y que condiciona todos los modos y planos de relación.

SOCIEDADES Y CULTURAS MODERNAS

Una sociedad moderna se caracteriza por su compleja estructura económica. Se trata de sociedades industriales y postindustriales, cuya tecnología está al servicio de procesos de alta productividad. La producción se mantiene en crecimiento sostenido y abastece tanto el consumo interno como una red de intercambios comerciales externos.

El individuo tiende a ser percibido como "individualidad abstraída de la red de sus relaciones pri-

marias", es decir, a partir de los atributos de identidad personal que incluyen adquisiciones, realizaciones y desempeño individual. En esas sociedades, hay una neta separación del mundo de lo privado y el mundo de lo público, colectivo o político. Sobre el individuo son delegadas, y ellos asumen, responsabilidades relacionadas con los asuntos colectivos.

Las instituciones sociales son complejas, específicas y especializadas, tendiendo a cubrir —como los procesos interactivos— funciones particulares que pueden identificarse fácilmente. Los modelos valorativos interiorizados se enuncian explícitamente en forma de valores, principios y normas claramente definidos. Los usos y normas tienden a ser preceptos de conducta ideal, formulados en términos de una ética universal fundada en la igual dignidad inquebrantable de todas las personas.

EL BLOQUEO DE LA MODERNIDAD MÍNIMA

Podemos enunciar tres precondiciones de una modernidad mínima: una voluntad de dominio transformador sobre la naturaleza, plasmada en la ciencia natural y la tecnología; una ética universal con base en la racionalidad común a todos los hombres; y un sistema de reglas abstractas que rigen la convivencia social, tanto en lo económico como en lo político¹.

En cortocircuito con estas precondiciones, la matriz cultural dominante en Venezuela se caracteriza de modo diferente:

a. La relación con la naturaleza es comprendida en términos de adaptación consumista y no en términos de dominio productivo. Los bienes materiales no se apropian para la acumulación y la producción, sino para la sobrevivencia o el enriqueci-

miento particular y el compartir festivo.

b. En vez de una ética universal, predominan las éticas particularistas que vinculan al individuo con sus grupos primarios de origen y pertenencia, produciendo dinámicas de exclusión de "los otros".

c. En lugar de un sistema de reglas abstractas y universales, el ejercicio de la discrecionalidad en la convivencia social concreta, donde las relaciones particularistas personalizadas construyen redes informales en las que se pone en juego, y desde las que se ejerce, el poder sobre el espacio colectivo.

En pocas palabras, "se tienen todas las formas, instituciones, ideas de sociedad, pero a las formas de las leyes les falta el contenido cultural, a la institución de la ciudad le faltan los ciudadanos, a la idea de democracia le faltan los demócratas"².

EL PLANO "SOCIETAL"

La sociedad moderna es una creación social, en la que las instituciones se producen a sí mismas, por su propia acción; un orden complejo que podemos denominar "societal", para distinguirlo de las formas sociales más elementales.

Cuando aparece la sociedad de masas empiezan a plantearse propiamente los problemas de la *acción colectiva*, es decir, aquellos que surgen del manejo y administración de bienes colectivos, que están más allá del ámbito familiarístico-primario y que deben ser compartidos por toda la colectividad -seguridad, educación, servicios públicos, mecanismos de gobierno, etc...-. Manejar, administrar y compartir tales bienes, exige la aparición de un nuevo tipo de relaciones -distintas de las familísticas-primarias- en las que de algún

Mikel de Viana es jesuita, sociólogo, profesor de la UCAB.

modo quede asegurada la contribución de los individuos al proceso colectivo. No debe suponerse que se trata de establecer relaciones ingenuamente altruistas, sino de relaciones que responden a un "egoísmo revisado", que supera al elemental egoísmo primario particularista: cada individuo maximiza sus ventajas particulares si, renunciando a la gratificación inmediata -a corto plazo- de sus deseos y necesidades, coopera con la dinámica colectiva con vistas a la más ventajosa gratificación futura³.

El tipo de relaciones requerido no brota espontáneamente, sino que es el resultado del empeño de las voluntades individuales en un "contrato social" que se basa en la existencia de un cierto "capital social" bajo la forma de confianza en el "otro". Cuando falta esa confianza y no hay voluntades empeñadas en crear y mantener esas relaciones societales, los individuos -siguiendo la lógica familística-, pretenden obtener ventajas particulares de los bienes colectivos y desertan de la responsabilidad colectiva.

En pocas palabras, la sociedad venezolana presenta un apreciable vacío de ese plano que hemos llamado "societal". Lo "moderno" en ella no es creación y apropiación de la misma sociedad, mediante la inversión de ese "capital social" al que he aludido, sino adquisición y consumo de los bienes y formas de la modernidad —lo comprable de ella—.

LA INDUCCIÓN DE LA MODERNIDAD COMPRADA

En el s. XX, los intentos de inducir la modernidad en la sociedad venezolana han contado como agente principal al Estado, como posibilitante a la renta petrolera, como mecanismo inductor la distribución de la renta y como proyectos particulares la formación de élites y clase media, el desarrollo social o el mercado.

Pero, en contra de los procesos inductivos exógenos, ningún mo-

delo cultural con su respectivo sistema de valores y modos de relación establecidos cambia fácilmente. En el caso de Venezuela, la renta petrolera distribuida desde el Estado a través de innumerables canales, actuó como lubricante universal que permitió acceder a las formas modernas, sin que el modelo de relaciones premoderno entrara en crisis profunda y, consecuentemente, sin que el nuevo modelo de relaciones fuera experimentado por la sociedad como una necesidad vital.

El Estado, desde su origen, fue mediatizado por esos modos de relación familísticos-primarios, de modo que su función distribuidora de la renta respondió a ellos, en lugar de constituir el plano societal propiamente dicho. El vacío del plano "societal", unido a la gran concentración de propiedades territoriales en poder del incipiente Estado postgomecista y el incremento considerable de los ingresos fiscales provenientes de la explotación petrolera, desataron una dinámica estatizante en la sociedad venezolana. En Venezuela, no es la sociedad civil quien constituye un Estado moderno, sino el Estado quien intenta implantar una sociedad de apariencia moderna.

LA LÓGICA DE LAS RELACIONES PREMODERNAS

¿Cuál es la lógica de esos modos de relación pre-modernos que penetran las formas modernas usufructuándolas e impidiendo la aparición del plano societal? Propongo algunas hipótesis:

1. En la sociedad venezolana contemporánea, las instituciones y los modos de relación presentan una apariencia externa de modernidad, aunque su funcionamiento real está regido por los modos de relación premodernos, que resultan de la prolongación hasta el espacio social o colectivo de la lógica familística de los núcleos primarios de pertenencia y lealtad pre-sociales.

2. Frente a la ficción de modernidad, el polo generador de cultu-

ra y sociedad es la familia y los núcleos primarios de pertenencia. Las relaciones primarias imponen su lógica como la lógica de las relaciones secundarias⁴.

3. El rasgo característico que modela las relaciones en el espacio social primigenio es la matricentralidad: se constata una sobrecarga de la figura materna, que tiene como consecuencias la práctica absolutización de la relación materno-filial y una debilidad apreciable de la figura paterna. La figura materna actúa como mediadora universal de las relaciones intrafamiliares. Las relaciones intrafamiliares se configuran como "una especie clánica de comportamiento familiar, cerrado a toda vinculación artefáctica o negociadora con la sociedad, esto es, desestimula que lo societal emerja más allá de la familia"⁵.

4. Dos características son fundamentales en esta red de relaciones:

a. Primera, su verticalidad, que en el plano intrafamiliar determina la mediatización de todas las relaciones por la figura materna, que prolonga en el tiempo la dependencia emocional y afectiva, dificultando la emancipación autónoma de los individuos, y que, al proyectarse al ámbito social-secundario, perpetúa el patrón vertical de relaciones.

La verticalidad de las relaciones proyectada al espacio social ayuda a entender el papel de las élites. De modo análogo, las relaciones entre la sociedad y el Estado siguen un patrón semejante —verticalidad matricentrada—: lo que se pone en juego en esa relación no es la producción de la sociedad, sino la justicia distributiva de la renta.

b. Segunda, el establecimiento de lealtades particularistas que tendrán prioridad —más allá del círculo primario de pertenencia—, sobre cualquier otra relación contraída, pactada, de carácter secundario.

Esta segunda característica está asociada con el déficit de aquello

En Venezuela, no es la sociedad civil quien constituye un Estado moderno, sino el Estado quien intenta implantar una sociedad de apariencia moderna.

Las relaciones primarias imponen su lógica como la lógica de las relaciones secundarias

que llamábamos “capital social”, uno de cuyos componentes es la confianza en el extragrupo. Investigaciones empíricas evidencian una actitud de franca desconfianza hacia el extragrupo ⁶.

5. La ausencia, o al menos la precariedad, de la figura paterna en el ámbito familiar dificulta la resolución del complejo edípico que permitiría la superación de la dependencia emocional y afectiva, y daría paso a la emancipación autónoma de los individuos. Paralelamente, y por el mismo motivo, no se alcanza la integración de la autoridad y la ley, y el resultado es el carácter anormativo de la convivencia social y la penuria de las instituciones sociales.

La cultura criolla se caracteriza por un apreciable vacío normativo en áreas cruciales de la convivencia. En terrenos como el ejercicio de la sexualidad, la estructura familiar, el ejercicio de la paternidad, la socialización en la primera infancia, las relaciones entre el individuo y la colectividad, el trabajo y la producción económica, las relaciones con las figuras que detentan autoridad, etc..., no existen normas claras y firmemente establecidas o institucionalizadas. En todos estos terrenos, la conducta de los individuos es el resultado de adaptaciones individuales a las situaciones particulares.

6. Los espacios sociales secundarios son vistos como el escenario de la pugna por la obtención de ventajas particularistas. Los individuos, consciente o inconscientemente, asumen como regla preferencial de actuación la que impone “*la maximización de las ventajas materiales o de prestigio social inmediatas (a corto plazo) para sí mismos y para sus círculos inmediatos de pertenencia, suponiendo que todos los demás actores hacen exactamente lo mismo*”.

7. La consecuencia inmediata de esta regla preferencial de actuación es que los individuos mantienen relaciones de lealtad y responsabilidad exclusivamente con su núcleo primario de pertenencia y no hacia la colectividad y las ins-

tituciones de las que forman parte. Esto explica la débil lealtad y compromiso con las instituciones sociales y políticas, con las iniciativas colectivas y con las empresas productivas: nadie promoverá el interés colectivo, excepto si ello beneficia a su interés particular inmediato.

8. La suposición de que “*todos los demás actores hacen exactamente lo mismo*” es fundamental porque implica un estado de desconfianza generalizado. Suponemos que cada individuo saldría beneficiado si se dispusiera a colaborar, pero “en la ausencia de un confiable compromiso mutuo, cada cual, individualmente, tiene un motivo para desertar y convertirse en un “jinete libre””⁷.

LAS PREFERENCIAS VALORATIVAS

Toda relación social expresa preferencias valorativas. Éstas han sido tipificadas en un conjunto de dicotomías. El primer término de las dicotomías caracteriza las preferencias valorativas en el ámbito primario-familístico —éste es su “espacio natural” y allí siempre tendrán vigencia—. Los problemas surgen cuando, en una sociedad de masas, las preferencias valorativas del ámbito primario-familístico se extienden más allá, hasta el ámbito colectivo estableciéndose como patrones de valoración omnipresentes.

1. Adscripción - Adquisición: Esta dicotomía se refiere a los criterios empleados para la valoración de los actores sociales. En nuestra cultura, preferentemente la valoración de los actores en el ámbito social-secundario responde a los criterios de adscripción, es decir, se valora a los actores en función de su posición social y las relaciones en las que participan, y no en función de sus logros y desempeños.

2. Particularismo - Universalismo: Esta dicotomía se refiere al modo en que se evalúan las situaciones. En nuestra cultura, la valoración de las situaciones en el ámbito social-secundario preferen-

temente responde a los criterios del particularismo, es decir, se tiende a actuar en función de lealtades particulares y no en función de principios y normas universales.

3. Afectividad - Neutralidad afectiva: Esta dicotomía se refiere al modo en que se disponen los actores a manejar las gratificaciones de sus deseos y necesidades subjetivos. En nuestra cultura, se tiende a privilegiar el polo de la afectividad, es decir, se persigue la gratificación inmediata -a corto plazo- de los deseos y necesidades subjetivos, evitando el diferimiento de la gratificación inmediata en orden a gratificaciones futuras o a exigencias del entorno social.

4. Difusividad - Especificidad: Esta dicotomía se refiere al modo como los actores enfrentan sus roles. En nuestra cultura se tiende a enfrentar los propios roles actuando como “personas totales”, sin distinguir espacios, tiempos y contextos. Este hecho se traduce, por ejemplo, en la dificultad para que los individuos asuman límites netos que separan el orden de lo privado y el orden de lo público, lo personal y lo profesional, lo individual y lo colectivo: lo público, lo profesional y lo colectivo carecen de racionalidad propia y se subordinan a la discrecionalidad y arbitrariedad particulares de lo privado, lo personal y lo individual.

5. Individualismo - Colectivismo: Esta dicotomía se refiere a los intereses que se privilegian en la actuación social. En nuestra cultura se atiende prioritariamente a los propios intereses, que privan sobre los colectivos, eludiendo la atención prioritaria a los intereses colectivos.

LAS POSIBILIDADES DE CAMBIO

Las posibilidades de cambio de este marco de relaciones están asociadas al surgimiento de lo que se ha llamado “capital social”: un bien público que debe consistir socialmente y que consiste en la confiabilidad recíproca entre individuos y entre grupos ⁸.

Se ha llamado la atención acer-

Es decisivo que la escuela, las empresas y las organizaciones intermedias, consciente y decididamente, se auto-regulen en términos normativos de reciprocidad generalizada y se auto-comprendan como redes de compromiso cívico.

ca de una peculiaridad del capital social: como las virtudes y los vicios morales, aumenta con el uso y se agota con el desuso. “Cuanta más confianza recíproca despliegan dos personas, tanto mayor será su esperanza mutua. Y a la inversa: “Una vez instalada la desconfianza, pronto se hace imposible saber si tenía realmente alguna justificación, puesto que tiene la capacidad de ser *autorrealizante*”... La confianza lubrica la cooperación. A mayor nivel de confianza en la comunidad, mayor probabilidad de cooperación. Y la cooperación en sí genera confianza”⁹.

En las sociedades de masas, el capital social no surge de la “natural” extensión de los modos de relación familísticos pre-sociales; antes bien, será sistemáticamente abortado por ese otro “capital familístico-particularista”. Por este motivo, es necesario constituir, crear el capital social, y consciente y simultáneamente neutralizar el poder del “capital familístico-particularista”.

Si nos disponemos en la perspectiva de creación del capital social, tengo la impresión de que, en el corto plazo, poco puede esperarse de los primeros agentes socializadores —la familia y los grupos primarios de pertenencia—. Me parece que es necesario hacer una apuesta en favor de la escuela, las

empresas y las organizaciones intermedias. En otras sociedades fueron las escuelas, las fábricas, los sindicatos y los partidos políticos quienes transformaron el mundo familista premoderno.

Diversas investigaciones coinciden en que “la confianza social en los complejos establecimientos modernos puede provenir de dos fuentes relacionadas: las normas de reciprocidad y las redes de compromiso cívico”¹⁰.

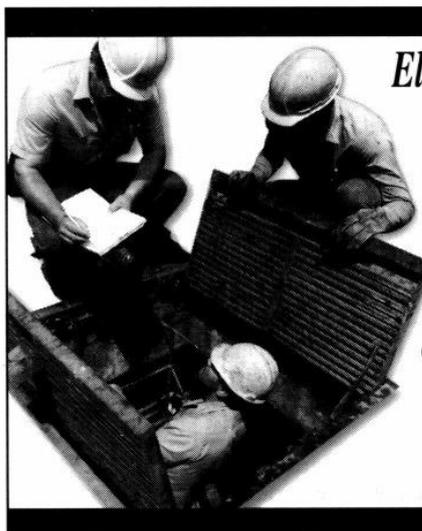
RECIPROCIDAD GENERALIZADA Y REDES DE COMPROMISO CÍVICO

En la sociedad venezolana contemporánea, se presentan relaciones de “reciprocidad particularista”, es decir, las que corresponde a las relaciones primarias verticales o mediatizadas. La reciprocidad generalizada, en cambio, se refiere a una relación continua de intercambio que no es correspondida inmediatamente, pero “implica expectativas mutuas respecto a un beneficio que hoy se otorga, pero que será devuelto en el futuro”¹¹. La continuidad del intercambio sólo se garantiza institucionalizándolo, es decir, haciéndolo cristalizar mediante normas claras, estables y universales. La reciprocidad se establece si las relaciones son predominantemente horizontales, si se mejoran los flujos de comunicación sobre la confiabilidad de

los individuos y si actúan con vistas a la gestión de bienes colectivos. Con estas condiciones, es posible pensar que las redes de compromiso cívico resultantes “aumentan los costos potenciales de un desertor en cualquier transacción individual. El oportunismo pone en riesgo los beneficios que él espera recibir de todas las demás transacciones en las cuales está participando, así como también los beneficios de las transacciones futuras”¹².

Pienso que es decisivo que la escuela, las empresas y las organizaciones intermedias consciente y decididamente se auto-regulen en términos normativos de reciprocidad generalizada y se auto-comprendan como redes de compromiso cívico. El horizonte es el de la resocialización de la colectividad en los modos modernos de relación.

1. cf. González F., Raúl, “¿Venezuela moderna?”, en *SIC*, n° 579, p. 388-389.
2. Hurtado, Samuel, *Cultura matrisocial y sociedad popular en América Latina*, Fondo Editorial Tropykos, Caracas 1995, p. 20.
3. Un comentario moral: El “egoísta primario” vive el momento presente, sus deseos, intereses y necesidades momentáneas; le faltan la prudencia y el autocontrol, es decir, las virtudes que permiten al hombre posponer las gratificaciones y placeres fugaces en aras de gratificaciones y placeres mayores, más excelentes o más perpetuos. El “egoísta revisado”, en cambio, trata de asegurar sus intereses más duraderos y amplios: su egoísmo va acompañado de prudencia y autocontrol.
4. Hurtado, Samuel, *Op. cit.*, p. 158.
5. *Ibid.*
6. Zapata, Roberto, *Valores del venezolano*, Ed. Conciencia 21, Caracas 1996, p. 23-24.
7. Putnam, Robert D., *Op. cit.*, p. 207.
8. A diferencia del capital económico que, normalmente, es un bien privado que se disfruta individualmente, el capital social es un bien público o social que, sin embargo, se disfruta tanto individual como socialmente.
9. Putnam, Robert D., *Op. cit.*, p. 215, 217. El autor cita a Gambetta, D., “Can We Trust Trust?”, en: Gambetta, D. (ed.), *Trust: Making and Breaking Cooperative Relations*, Oxford-Blackwell 1988, p. 234.
10. *Ibid.*, p. 217.
11. *Ibid.*, p. 218.
12. *Ibid.*, p. 221.



El esfuerzo conjunto hace la diferencia

La energía de más de seis mil trabajadores de **La Electricidad de Caracas** mantiene encendidas las posibilidades de crecimiento y desarrollo para la causa común de todos los que aquí vivimos: **Venezuela**. Que no se apague la esperanza de un país cada vez mejor.


La Electricidad de Caracas
 y sus empresas filiales

<http://www.edc-ven.com>

**CIENCIAS AGRÍCOLAS, AGRICULTURA Y MODERNIZACIÓN EN
VENEZUELA 1908-1957
LA CONTRIBUCIÓN EXTRANJERA**

Germán Pacheco Troconis - Profesor Titular UCV, Facultad de Agronomía

La modernización agrícola venezolana se realizó en el siglo pasado en un proceso de varias décadas, culminando entre 1936-1968. Empero sus raíces son de mayor data, los primeros esfuerzos sustantivos concurren en las primeras décadas del siglo XX. Para llevarla a cabo las Ciencias Agrícolas fueron concebidas como un instrumento para dominar la naturaleza e impulsar la modernización. Su desarrollo presuponía un conjunto de recursos de infraestructura, financieros y humanos, con serias restricciones en el país a inicios del siglo pasado. Entre éstos el capital humano de formación científica y tecnológica para emprender la modernización agrícola, relevaba como estratégico. Dado el estadio incipiente de las Ciencias Agrícolas en Venezuela, la disponibilidad de personal técnico y científico era prácticamente inexistente. Su concurso fue obtenido mediante la contratación de científicos y expertos agrícolas extranjeros, por el Estado venezolano. En estos eventos concurren también acciones privadas, pero de carácter circunscrito, pues la naturaleza del proceso y las debilidades económicas de estos grupos, limitaron su participación en los inicios. La construcción de estas Ciencias expresa asimismo un proceso de valorización social. Este artículo reconstruye esta dinámica: son analizadas las primeras acciones estatales, la llegada de los expertos y científicos requeridos para adelantar la transformación agrícola, el contexto nacional e internacional que hizo posible ello, y los aportes científicos del personal extranjero. Palabras claves: Venezuela, Agricultura, Modernización, Ciencias Agrícolas, Inmigración, investigación.

Bitácora-e Revista Electrónica Latinoamericana de Estudios Sociales, Históricas y Culturales de la Ciencia y la Tecnología, 2009, No.1.

Betancourt

Vicerrectorado Académico

Seminario “El petróleo y la política en Venezuela”

(Medio siglo de *Venezuela, política y petróleo*)

VENEZUELA, PETROLEO, MODERNIDAD Y DEMOCRACIA

(A propósito de medio siglo de “Venezuela, política y petróleo”, de Rómulo Betancourt)

Germán Carrera Damas

Escuela de Historia.

Facultad de Humanidades y Educación

Entrada: No puedo extenderme en la expresión de mi agradecimiento, a los promotores y organizadores de este Seminario, por el honor que me hacen al permitirme comparecer ante Ustedes, distinguidos y respetados colegas, con el fin de que diga unas palabras sobre la significación de la obra de Rómulo Betancourt *Venezuela, política y petróleo*, con motivo del quincuagésimo aniversario de su publicación. Me limitaré a decir que pocas veces he sido encargado de cumplir un encargo intelectualmente tan satisfactorio.

Justificación: Me ocuparé de una obra que marca un jalón en la historia de Venezuela, no sólo en la historia de las ideas. Me ocuparé de una obra que debería ser, y lo será, de referencia obligada para el estudio del nacimiento de la democracia moderna en América Latina; y esto será así cuando la nada cómoda personalidad de su autor sólo atraiga la atención de los eruditos en aras de interpretar el alcance de tal o cual pasaje de la obra, o de ahondar en su significación general. En ejercicio de mi oficio de historiador, me propongo centrar mis reflexiones en el contexto sociohistórico en el cual creo que convendría, para su mejor inteligencia, enmarcar la obra que hoy exaltamos. Pero debo hacer una advertencia, si no una invocación de tolerancia: gustosamente cederé al influjo del espíritu rebelde de Rómulo Betancourt, y me meteré con cosas sabidas para ver si puedo llegar a saber algo.

* * * * *

En cumplimiento de este mandato, que me he impuesto, comenzaré por advertir sobre el engaño al que pueda inducir el título de mi conferencia, “Venezuela: petróleo, modernidad y democracia”. La advertencia consiste en puntualizar que bien puede establecerse una correlación directa entre petróleo y modernidad, habida cuenta de los efectos transformadores que tal industria ha tenido en las condiciones materiales, el tejido social y el ámbito cultural de los países, e incluso de las regiones, donde ha sido establecida. Pero no sucede igual entre petróleo y democracia, y no creo que hagan falta muchos argumentos al respecto. Pero no parece muy aventurado, en cambio, establecer la correlación entre petróleo y democracia de manera indirecta, es decir a través de la modernidad, si bien esta correlación es menos evidente, menos generalizada y menos acelerada, que la establecida entre petróleo y modernidad.

Cabe señalar otras diferencias entre estas correlaciones. La correlación entre petróleo y modernidad está condicionada por un grado básico de capacidad político-administrativa, como sucedió en la Venezuela de las décadas 1910-1930, por obra de algunos de los ministros de la dictadura. La correlación entre petróleo y democracia ha dependido, más claramente, y en alto grado, de acontecimientos externos a la sociedad venezolana; si bien cabe señalar que en el caso de la correlación petróleo y modernidad también jugaron importante papeles acontecimientos internacionales, como lo fueron la Primera Guerra Mundial, la Revolución Mexicana y la Revolución Rusa. Otra diferencia también radica, quizás, en que en el caso de la primera correlación, es decir entre petróleo y modernidad, el condicionamiento externo actuó de manera indirecta, mientras en el caso de la segunda, es decir entre modernidad y democracia, lo hizo de manera directa y explícita. Es sobre esto último que deseo hacer énfasis, pues considero que a estas alturas del proceso histórico venezolano y mundial, el tema política y petróleo quizás admita algunas variantes en su formulación. La primera consistiría en la demarcación de dos etapas. Una podría denominarse “Petróleo y modernidad”. La segunda podría denominarse “Petróleo y democracia”.

* * * * *

La etapa “Petróleo y modernidad” representa la culminación de la búsqueda de la articulación con el sistema capitalista internacional en expansión, emprendida en virtud de las decisiones tomadas por los congresos de la República de Colombia, entre 1821 y 1827, en la cuestión de la procura de factores dinámicos para impulsar la economía y desarrollar la

sociedad. Los legisladores demostraron estar conscientes de que su tarea consistía en proyectar hacia el ya avanzado siglo XIX una sociedad todavía anclada en los finales del XVIII. Comprendieron que las consecuencias de la revolución industrial, que ya contaba con tres o cuatro décadas de realizaciones, habían ensanchado la brecha entre los dos siglos, y que ésta sólo podría ser salvada promoviendo el desarrollo de la *aptitud tecnológica* de la sociedad, resultante de la conjunción de la *organización social*, la *capacidad técnica* y el *conocimiento*.

Estaban persuadidos los legisladores, también, de que, dado el estado general de la sociedad y la precariedad de su economía, para el logro de este resultado la única vía a seguir consistía en obtener, mediante la articulación con el sistema capitalista mundial, entonces en formación, los recursos requeridos. La resultante de este empeño fue la república liberal autocrática, hegemónica, en Venezuela hasta mediados del siglo XX.

La etapa “Petróleo y democracia” representa el escenario en el cual confluyeron, a mediados del siglo XX, los avances hacia la modernidad logrados por la sociedad venezolana, en seguimiento de la estrategia general adoptada en la etapa precedente, con las circunstancias políticas internacionales generadas en función de la Segunda guerra mundial, y en especial de las derivadas de la participación en ella de los Estados Unidos de América. Esta conjunción de factores auspició el inicio de la instauración de la república liberal democrática, cuya peripecia vivimos hoy.

* * * * *

Cedo a la oportunidad de sugerir la necesidad, históricamente determinada, de una revisión crítica de la noción de imperialismo, sobre todo aplicada a la etapa que he denominado “Petróleo y modernidad”. El empleo de esta noción, entre nosotros, rige a partir de la aplicación al colonialismo moderno, que estuvo estrechamente correlacionado con la denominada Segunda revolución industrial, -es decir la de la segunda mitad del siglo XIX-, del concepto de imperialismo visto como la fase superior del capitalismo por Vladimir Ilitch Lenín. Creo que la visión de Rómulo Betancourt, en la obra que hoy honramos, aportó un enfoque que sugiero la necesidad de la revisión crítica del concepto, en los términos dichos, y de ello me ocuparé con preferencia.

Estimo que para este fin vendría al caso, con el propósito de suscitar consideraciones críticas, partir del enunciado de tres proposiciones:

En primer lugar, a la dictadura ejercida por el general Juan Vicente Gómez Chacón ha sido la más acabada expresión de la república liberal autocrática, se le considera una expresión incontrovertible del imperialismo petrolero. Para el caso no se le concede significación al hecho de que casi la mitad de los 27 años que duró esa dictadura transcurrieron en la Venezuela agraria tradicional, sin que el petróleo desempeñase un papel equiparable con el que ciertamente representó a partir de 1928. No más atención se presta al hecho que en esta materia la dictadura no fue esencialmente innovadora, ni respecto del pasado grancolombiano ni respecto de experiencias contemporáneas, tanto en América como en Asia.

La dictadura gomecista representó la culminación de una articulación con el sistema capitalista mundial que fue solicitada, con empeño político y abundancia de argumentos, por los congresos de la República de Colombia, y que fue llevada a su alta expresión modernizadora por el general Antonio Guzmán Blanco. Recuérdese que de esa articulación, argumentada por pensadores políticos liberales de todas las tendencias, se esperaba impulsar la economía, modernizar la sociedad y arrancar en la vía del progreso general.

En segundo lugar, también el proceso de sustitución de la república liberal autocrática por la república liberal democrática arrancó, propiamente, luego de la genérica y fugaz invocación de sus principios en 1863 por el general Juan Crisóstomo Falcón, bajo la sombra del mismo “imperialismo petrolero” que cobijó la república liberal autocrática, precedente, pero vuelto ahora también condicionante ideológico-político propicio al intento de tan fundamental cambio en el desenvolvimiento del Proyecto Nacional venezolano. El cambio que hizo que esa sombra se volviese propicia a la democracia, resultó del cuadro de alianzas generado por el denominado “Gran frente de la democracia contra el fascismo”, en función de los principios expuestos en el discurso sobre “Las cuatro libertades”, pronunciado por Franklin Delano Roosevelt ante el 77º Congreso de los Estados Unidos de América, el 6 de enero de 1941; y de los postulados del derecho a la autodeterminación de los pueblos, protocolizado en la “Carta del Atlántico”, suscrita el 14 de agosto de 1941. Ambos documentos fueron reconocidos por Rómulo Betancourt como fuentes de inspiración y estímulo de la voluntad democrática de los venezolanos.

En tercer lugar, la Primera república liberal democrática, cuyos trabajos de definición e instauración corrieron entre el 18 de octubre de 1945 y el 24 de noviembre de 1948, fue sacrificada a los intereses políticos de los Estados Unidos de América y la Gran Bretaña, en aras de la denominada Guerra fría, librada a partir del célebre discurso pronunciado por Winston Spencer Churchill en marzo de 1946, en Fulton, Missouri, Estados Unidos de América. El inicio de esta nueva modalidad de guerra mundial arrastró a los pueblos latinoamericanos, que habían cifrado sus esperanzas de democracia en la “Carta del Atlántico”, a participar en una suerte de cruzada para contener el avance del comunismo, en escala mundial. Aun reconociendo el importante papel jugado por el petróleo venezolano en la reconstrucción de Europa occidental y en la guerra de Corea, ¿resultaría descabellado pensar que se trató ahora de motivaciones políticas e ideológicas no ligadas expresa ni primordialmente con el petróleo?

En cuarto lugar, vistas estas consideraciones, valdría decir que el condicionamiento ejercido por la aspiración de establecer una articulación funcional con el sistema capitalista mundial, ha sido un continuo político, si bien no inmutable, y por lo tanto debe ser estudiado como una constante de la historia de Venezuela independiente, no como una irrupción en un proceso que alguna vez fue, o pudo haber sido, autónomo. De manera bien argumentada, Antonio Leocadio Guzmán explicó en 1841 esta necesidad por la circunstancia de ser Venezuela un *país joven*, y por lo mismo afectado por...”la gran necesidad social: *Importación de brazos y de capitales.*”

En quinto lugar, al decir esto Antonio Leocadio Guzmán expresó a su manera la que había sido preocupación básica de los legisladores de la República de Colombia, que orientó la elaboración de leyes y decretos sobre inmigración, naturalización de extranjeros y concesión de monopolios y privilegios a empresarios norteamericanos y europeos.

Es necesario detenernos a considerar lo que esa fórmula significaba. En lo tocante a brazos, debe observarse que si bien se alegaron, para justificar la política inmigratoria, la baja densidad de población y la necesidad de trabajadores agrícolas, cabe pensar que los brazos solicitados debían satisfacer dos requisitos: debía ser gente blanca y estar capacitada en oficios y técnicas. Tres razones recomendaban la inmigración de blancos: el peso del fenómeno psicosocial que denominé *la conciencia criolla* impedía asociar a los aborígenes con la noción de progreso; a su vez en vías de liquidación la esclavitud, estaba severamente

prohibida y perseguida la introducción de *criados*, como eufemísticamente se les denominaba; y, de otra parte, de manera general, aquellos buenos liberales guardaban el recuerdo de las derivaciones raciales de la disputa de la Independencia, y asociaban el restablecimiento de la estructura de poder interna de la sociedad con el rescate y consolidación del derecho de propiedad, lo que requería capitales y capacidad empresarial, y esto aconsejaba abrir las puertas a norteamericanos, necesariamente blancos, y europeos. Todavía en 1889 escribió Tomás Michelena, persuadido de que no era posible ...”aspirar a que espontáneamente se produzca una corriente de inmigrantes”...: “Bien meditada esta materia vése que es uno de los problemas más graves de la República: o hemos de tener inmigrantes útiles, de razas trabajadoras, con espíritu de moralidad, y que arraiguen en el país; o hemos de abrir la puerta a la escoria de las naciones”...

* * * * *

Dichas estas proposiciones, estimo que, dada su brevedad, su comprensión podría verse favorecida por un modesto y sumario desarrollo.

Al ser incluido en la República de Colombia, el Proyecto Nacional venezolano, cuyo incipiente formulación había corrido en la Constitución federal de 1811 y la de 1819, aprobada en Angostura, fue parte del diseño de una República liberal moderna, de orientación claramente centrada en la concepción socioeconómica capitalista. De ello da prueba la preocupación por restablecer el derecho de propiedad, considerado fundamento del ordenamiento liberal, y de impulsar la economía centrada en la empresa privada, respecto de la cual la acción oficial debería ser coadyuvante.

Los legisladores de Colombia, a diferencia de los venezolanos de diez años antes, comprendieron que la desarticulada sociedad que habría de formar la república debía entrar en un proceso de cambio caracterizado por una dinámica de continuidad y ruptura respecto del régimen colonial, que aún regía en su mayor parte, y en diversos aspectos, la totalidad social. También comprendieron que, pese a las riquezas conocidas y supuestas, la sociedad carecía de, -y no podría generarlos por sí misma-, de los factores de cambio requeridos: capital, tecnología e inserción competitiva en el nuevo comercio internacional. Para remediar esta carencia era tan urgente como imprescindible atraer la inversión extranjera, y para este fin se establecieron normas migratorias ad hoc y se toleró una suerte de libertad de cultos, con la

argumentada oposición de Simón Rodríguez a los seguros efectos de los que consideró los síntomas de la enfermedad del siglo, que ...”*es una sed insaciable de riqueza*, que se declara por 3 especies de delirio traficomania, colonomania i cultomania”.

El Congreso General de Colombia sentó, en la “Ley fundamental de la unión de los pueblos de Colombia”, promulgada en Cúcuta el 18 de julio de 1821, la pauta maestra de la nueva republica, cuya constitución debía ser...”conforme á los principios liberales que ha consagrado la sábia práctica de otras naciones”. Se abrió, así, el camino para el padecimiento de los delirios enunciados por Simón Rodríguez. Pronto quedó comprobada la insuficiencia de las condiciones creadas para estimular el influjo de los factores dinámicos requeridos, cuya espontaneidad se había dado por descontada. Se estableció un procedimiento de concesión de privilegios y monopolios, derogándose así, de hecho, el liberalismo conceptual proclamado en la Constitución.

Sintetizada en la apertura de vías para el transporte y la comunicación, según se proclama en la Ley de 31 de julio de 1823, la motivación de esta nueva política no pudo ser más clara, al reconocerse ...”Que las fuentes de la riqueza nacional, por varias y abundantes que sean en Colombia, nunca podrán nivelarse con las de otras naciones cultas, mientras carezca la República de las ventajas de un sistema de comunicaciones interiores que ellas disfrutaban con mas ó menos extensión”. Dicho lo cual se entiende fijar...”reglas claras y sencillas para la concesión de privilegios exclusivos en favor de los empresarios”..., lo que anuncia la política de concesiones que se desarrollará con el siglo hasta mediados del XX.

Cabe resaltar dos comprobaciones: se esperaba sobre todo tecnología y destreza, y por ello en los contratos de concesión de privilegio se contemplaba la eventual asociación con colombianos y la formación gratuita de aprendices. Se daba por sentado que la sumatoria de estas medidas sería el progreso general de la sociedad. Pero si bien estas políticas no dieron los resultados esperados y procurados, sí formaron un teoría estratégica del desarrollo que se mantuvo en la República de Venezuela luego de la ruptura de Colombia. A partir de 1830 esta estrategia rigió la reanudación de la formulación inicial del Proyecto Nacional venezolano, y su esperada realización chocó durante cuatro décadas con la situación real de la sociedad, determinada por el desquiciamiento de su estructura de poder interna, como consecuencia de la crisis integral del poder colonial, manifestada como la disputa de la Independencia.

La discusión sobre *la gran cuestión económica*, hacia 1840, se centró en si había sido seguida correctamente esta estrategia, en el sentido de si las políticas nacionales habían favorecido su funcionamiento, y sobre si debían, y cómo, ser redefinidas. Pero no se expresaron dudas significativas sobre la validez conceptual de esa estrategia, como tampoco hubo expresiones de confianza en la capacidad de la sociedad para generar los factores de cambio, de la naturaleza, en la magnitud y con la prontitud requeridas. Llevando este pensamiento al extremo, el conservador Pedro José Rojas llegó a escribir, en 1860, que los desaciertos del gobierno en materia de inmigración, que motivaban entonces la salida del país de los inmigrantes canarios, dañaba a la República, ...”ora privándola de brazos útiles, de industriales laboriosos y acomodados, ora despojando a nuestra escasa población de un contingente que aumentaba su número y era la base de halagüeñas esperanzas, ora haciendo por muchos años imposible la inmigración, fundamento entre nosotros indispensable, de cuantos progresos pueda concebir la imaginación.”

A partir de 1870-1873, ya abiertos canales de estabilización social, y consolidada en lo fundamental la república liberal autocrática, resultante de la crisis política terminal de la República de Colombia, -es decir una autocracia encubierta en un federalismo declarativo-, se adelantó la búsqueda de la articulación con el sistema capitalista internacional, no ya en su estadio de formación, como ocurrió en el caso de la República de Colombia, sino en su fase expansiva, demostrada en el colonialismo moderno presente en África, Asia y México. El héroe de la hazaña, el general Antonio Guzmán Blanco, afirmó que...”es mía solamente la responsabilidad de cuanto se ha hecho para alcanzar la paz y de cuanto se ha dispuesto para la reorganización de la República.” Pero, en realidad, el procedimiento seguido en este aspecto de la política económica fue el diseñado por el legislador grancolombiano, dada la casi ninguna motivación del capital extranjero para afluir espontáneamente hacia una sociedad escasa de recursos significativos para la fase de la revolución industrial en marcha, y de muy limitada significación como mercado.

Por otra parte, las célebres negociaciones guzmancistas se insertaron, expresamente, en un propósito de modernización de la sociedad, que habría sido, simultáneamente, resultado e incentivo de la instauración del capitalismo moderno en una sociedad atávicamente colonial.

Creo que es oportuno ofrecer una aclaratoria sobre el concepto de modernidad que entiendo aplicar en estas palabras. Deliberadamente no recurriré a los conceptos emitidos por

ninguna autoridad de la ciencia política. Estimo que la acepción válida del término es la que motivó a los actores del momento. Por eso citaré al más acreditado, el autócrata ilustrado general Antonio Guzmán Blanco, con sus operativas nociones de modernidad y civilización:

“Todo eso es fácil, -dijo en 1873, refiriéndose a sus planes y proyectos-, con solo dos condiciones: que los pueblos conserven la paz, y que los Gobiernos que me sucedan quieran continuar lo que indispensablemente dejaré pendiente. Lo que Venezuela será dentro de diez años, si los vivimos sin guerras, con Gobiernos honrados y de patriótica iniciativa, va ser un fenómeno sorprendente, no solo para nuestras hermanas las Repúblicas del Sur, sino para la Europa, según cuyas leyes históricas, no puede ella prever todo el prodigio de prosperidad de que es capaz esta extensa, fecunda y bella patria, que la preferencia del Eterno concedió para que la vivieran nuestros heroicos padres, la vivamos nosotros y la vivan nuestros mas remotos hijos. Solo los Estados Unidos del Norte, con su insólito y prodigioso desenvolvimiento, podrán comprenderlo.”

Este punto de partida no era, sin embargo, como para inspirar confianza en el logro de la ansiada civilización, a través de la modernidad:

...”La ciudad de Caracas necesita, para poder ser digna capital de Venezuela, del doble del agua de que goza hoi, con su enconductado de hierro; necesita sustituir el alumbrado actual por el de gas, que es la luz de las capitales civilizadas; necesita de pavimento interior donde estén distribuidos los enconductados del gas y del agua potable, con la debida separación de las cañerías que requieren el aseo y los desagües de una población que empieza á ser numerosa; necesita, en fin, de algunas obras de ornato, tan indispensables á la vida civilizada, como lo son al progreso material, todas las que os dejo antes enumeradas [se refiere sobre todo a carreteras y ferrocarriles].” Habría que preguntarse de dónde provendrían los recursos, de todo género, necesarios para salir del atraso y acceder a la civilización por la vía de la modernidad. El hacedor de milagros ofreció una respuesta que entronca con la visión de los legisladores de la República de Colombia: “He establecido el matrimonio civil, como lo practican casi todos los pueblos civilizados, y que en una sociedad nueva como la nuestra es, con la libertad de cultos, condición indispensable para atraer y radicar la población extranjera, llamada á acelerar rápidamente nuestro engrandecimiento.” (**Mensaje del general Guzmán Blanco, presentado al Congreso constitucional de 1873**. Caracas, Imprenta de “La Opinión Nacional”, de Fausto Teodoro de Aldrey, 1873, pp. 15 y 20).

En medio de este camino tuvo que lidiar el general Antonio Guzmán Blanco con la agudización de un fenómeno que amenazaba resucitar el fantasma de los comerciantes de Cádiz, que habían sido señalados de promover y armar la anti- independencia. Tal fue el resultado del hecho de que el incumplimiento de los contratos y privilegios otorgados, a los que se sumaban los despojos causados por las guerras civiles de la reanudación de la disputa de la Independencia, generó situaciones de apremio que desbordaron lo contencioso y motivaron el cobro compulsivo de indemnizaciones hipertrofiadas, por medios luego calificados de imperialistas.

En el lapso postguzmancista, incluida la fase castrista, los gestores de la república liberal autocrática tuvieron que lidiar en un escenario político en el cual figuraba, de manera en algunos aspectos relevantes, un nuevo actor cuya conducta respondía a las normas y procedimientos del colonialismo moderno europeo. Al chocar este último con una sociedad depauperada y de precaria institucionalización (tal era la situación del país a menos de tres décadas de la autocracia ordenadora y modernizadora practicada por Antonio Guzmán Blanco), pero todavía impregnada de las secuelas, sociales, políticas e ideológicas, de la reanudación de la disputa de la independencia, la resistencia ante el ahora colonialismo moderno tomó un viso nacionalista que tenía precedentes en la polémica suscitada por la legislación grancolombiana desde el momento de su promulgación. Sólo que este rebrote nacionalista ocurrió en momentos cuando comenzaba a tomar cuerpo el debate ideológico acerca del socialismo, acentuado hacia mediados del siglo XIX, pero planteado, en Venezuela, como la necesidad de prevenir los efectos negativos que tendría el industrialismo en la sociedad, como consecuencia de la articulación plena con el sistema capitalista internacional en expansión, procurada por el liberalismo triunfante. El enfrentamiento cobró un alto tono nacionalista en función del enfrentamiento del general Cipriano Castro con intereses extranjeros atraídos al país, que intervinieron, de manera menos solapada, y con recursos más modernos y cuantiosos, en la lucha por el control del poder público.

La Primera guerra mundial aceleró la controversia en torno al socialismo, particularmente en función de la crisis del Imperio ruso. Vladimir Ilitch Lénin escribió en enero-julio de 1916 un folleto intitulado *El imperialismo, fase superior del capitalismo*, publicado por primera vez en abril de 1917, y actualizado por su autor en julio de 1920. Esta obra fue convalidada por E. Varga y L. Mendelsohn con datos de 1933-1934. Entrando el

siglo XXI no parece que cueste mucho esfuerzo intelectual hallar indicios y razones para considerar clausurada la etapa del sistema capitalista mundial caracterizada por Vladimir Ilitch Lénin como imperialismo.

Cuando esto ocurría ya estaba en marcha la reanudación de la política de búsqueda de la articulación de la república liberal autocrática venezolana con el sistema capitalista internacional, entonces en franco estadio de expansión y consolidación. Ello fue propiciado explícitamente por el general Juan Vicente Gómez Chacón, como reacción ante la política de confrontación retórica de su predecesor, y deseoso de ganar un respaldo que lo preservase de las esperadas reacciones de los que habían sido desplazados del poder. La Revolución Mexicana, y la consecuente nacionalización de la industria petrolera, más lo ya ocurrido en la naciente Unión de Repúblicas Socialistas Soviéticas; a la par del cambio tecnológico representado por el desarrollo del maquinismo y del transporte automotor; y en general por la creciente sustitución del carbón por el petróleo, suscitaron la competencia mundial por la localización y explotación segura del petróleo.

Al ser descubiertos importantes yacimientos en Venezuela, ya no fue necesario estimular, en la forma precedente, la anhelada “*Importación de brazos y de capitales*”, entendida en los términos comentados al inicio de mis palabras. El Estado, propietario del subsuelo, podía otorgar concesiones que eran ansiosamente solicitadas, y al hacerlo entró en una relación de solidaridad con las empresas favorecidas, cuya consecuencia fue contribuir a la consolidación de la república liberal autocrática, ya tradicional.

En rigor, la república liberal autocrática, llevada a su más alta expresión por el dictador general Juan Vicente Gómez Chacón, se sitúa en una clara línea de continuidad, en los temas que ahora nos ocupan, tanto con los congresos de la República de Colombia como con los gobiernos del general Antonio Guzmán Blanco, en lo concerniente a la búsqueda de la articulación plena con el sistema capitalista internacional en expansión.

La alianza así establecida entre las compañías petroleras y la dictadura gomecista fue la esencia de la percepción, por los venezolanos, del imperialismo caracterizado por Vladimir Ilitch Lénin como la fase superior del capitalismo, es decir, de una formación socioeconómica cuyo primer escalón procurábamos, en vano, alcanzar desde hacía casi un siglo.

* * * *

La correlación “petróleo-democracia” sólo es separable analíticamente de la correlación “petróleomodernidad”, puesto que no requiere ningún esfuerzo demostrar cómo la modernidad y la democracia están orgánicamente vinculadas. Pero, aún admitido esto, es necesario entrar en algunas consideraciones críticas.

La primera tiene que ver con la creencia de que fue el imperialismo petrolero el principal responsable de la consolidación y permanencia de la dictadura gomecista. En su último acto y epílogo, tal dictadura sufrió un duro golpe casi al iniciarse la Segunda Guerra mundial. Si bien, el denominado brawderismo, referido a la tesis política colaboracionista propuesta por el dirigente comunista norteamericano Earl Browder, puso sordina a los representantes directos de la doctrina antiimperialista leninista, la mencionada Doctrina rusveltiana de las cuatro libertades y, más aún, la Carta del Atlántico, abrieron la puerta a la instauración de la Primera República liberal democrática, enfrentada a la república liberal autocrática tradicional; si bien las mencionadas circunstancias habían obligado a esta última a incorporar algunos paliativos que no afectaron el uso autocrático de los mecanismos de formación, ejercicio y finalidad del poder público.

En este cambio se puso de manifiesto la evolución modernizada de la sociedad, representada por una clase media ya considerable, y por una clase obrera en vías de organizarse. Pero las consecuencias de una postguerra cartografiada en las conferencias de Teherán, en la que se invocó la “Carta del Atlántico”; y de Potsdam, que tomó decisiones, de reparto de hegemonías, que desembocaron en la denominada Guerra fría, restablecieron la normalidad en lo concerniente a las relaciones entre el denominado imperialismo leninista y la república liberal autocrática tradicional, hasta la llegada de la coyuntura sociopolítica interna que abrió el camino a la instauración, por la sociedad civil, de la Segunda república liberal democrática, en 1958-1961.

Este cambio en el elenco de los actores políticos ha resultado fundamental en la evolución histórica contemporánea de la sociedad venezolana, puesto que hoy vivimos el esfuerzo de la sociedad civil por rescatar la Segunda república liberal democrática, transitoriamente amenazada por una nueva versión de la alianza entre el militarismo

tradicional y el socialismo, cuyos actores también se opusieron a la instauración de la Primera república liberal democrática, en 1945-1948.

Observando críticamente este proceso desde el presente, es obligado concluir que el denominado imperialismo leninista, - norteamericano, inglés, y soviético, primero aliados en la lucha contra el fascismo, y luego enfrentados en la Guerra fría-, fue factor condicionante directo, si no en algún grado determinante, de la vigencia alternativa de ambas vertientes de la República liberal moderna en Venezuela, es decir la autocrática y la democrática. No es menos imperativa la conclusión de que la afluencia de brazos,- en el sentido aquí apuntado-, y de capitales, generada por la actividad petrolera, desencadenó, casi a mediados del siglo XX, el proceso de modernización de la sociedad, de urbanización y de formación del mercado nacional, que atrajo la inmigración tan anhelada durante casi siglo y medio, dando con ello fundamento social a la República moderna democrática.

* * * * *

Si la precedente afirmación fuese aceptable, cabría la posibilidad de plantearse cuando menos tres preguntas:

Primera: Si la presencia y la influencia de la forma de articulación plena con el sistema capitalista internacional, que fue bautizada imperialismo, siguiendo la formulación leninista, ha sido condición tanto de la vigencia y la recurrencia de la república liberal autocrática, como de la instauración y la recurrencia de la república liberal democrática; y dado que no existía una alternativa para lograr tal articulación ¿no es necesario, para la mejor comprensión de nuestra historia republicana, aproximarse al fenómeno de la articulación con el sistema capitalista internacional con libertad crítica?

Segunda: ¿No abonan la necesidad de este cambio de enfoque la nacionalización de los hidrocarburos, la erección en medio siglo de un primer estadio del desarrollo capitalista, y la conformación de una sociedad urbana? Es decir, de una proeza histórica para la cual no es fácil encontrar parangón. Por otra parte, aún no disponemos de una comprobación, que vaya más allá del inventario de recursos pasivos o potenciales, de que la sociedad venezolana hubiera podido generar por sí misma los factores de cambio requeridos, primeramente para

restablecer la estructura de poder interna de la sociedad, una vez concluida la primera fase de la disputa de la Independencia, y luego para impulsar la modernización del todo social.

Tercera: ¿No será críticamente oportuno plantearnos la cuestión del imperialismo, descrito y caracterizado por Lenin, partiendo de nuestra realidad histórica, y no desde el punto de vista de una formulación teórica basada en el enfrentamiento entre estadios del desarrollo sociopolítico por nosotros infructuosamente procurados, desde los primeros pasos de la formulación inicial del Proyecto Nacional?

* * * * *

Obviamente, no sería procedente intentar sacar conclusiones acerca de lo que llevo dicho, pero quizás vendría al caso hacer una sugerencia, en seguimiento del espíritu motivador del libro de Rómulo Betancourt que ha alentado mi búsqueda histórica.

Pareciera que sería recomendable que hiciéramos una nueva lectura de ese valioso testimonio sociopolítico que es **Doña Bárbara**; pero no ya como pudimos leerlo a mediados del siglo XX, cuando lo convertimos en una especie de clave para la comprensión de Venezuela contemporánea. Sugiero que en esta nueva lectura no pongamos nuestra atención en Doña Bárbara, personificación de la Venezuela primitiva; en Santos Luzardo, símbolo de la civilización, siempre anhelada y poco menos que inalcanzable; en lo Pernalete, símbolo de la arbitrariedad característica de la república liberal autocrática y no ausente de la democrática; en mister Danger, símbolo del moderno colonialismo bautizado imperialismo; ni en Mujiquita, símbolo de la pusilanimidad cómplice de la barbarie y la arbitrariedad. Propongo, en cambio, que detengamos nuestra atención en cómo bastó medio siglo de articulación plena con el sistema capitalista internacional para que Juan el Veguero pasara de ser un arquetipo a ser una rémora.

Caracas, mayo-junio de 2006

<http://saber.ucv.ve/jspui/bitstream/123456789/3881/1/vpmdgcarr.pdf>

Table des matières

Introduction	13
Problématique.....	21
I/ Les origines de la modernité	27
A) Du point de vue occidental.....	28
1 - <i>Le monde moderne qu'est-ce que c'est?</i>	28
2 - <i>L'indépendance des pays d'Amérique</i>	34
3 - <i>L'idée de « modernité » au XX^e siècle</i>	39
B) Du point de vue de l'Amérique.....	42
1 - <i>L'entrée dans l'ère moderne</i>	42
2 - <i>Les degrés d'urbanisation</i>	50
C) Les premiers conflits.....	60
1 - <i>La révolution au Mexique</i>	60
2 - <i>La révolution à Cuba</i>	66
3 - <i>Le Bolivarisme et la justice sociale au Venezuela</i>	69
II / Le concept de progrès.....	73
A) Qu'est-ce que le progrès?	74
Etude de cas – La génétique du progrès?	87
1 - <i>Les notions d'avancées et de prouesses</i>	91
2 - <i>La notion de vitesse</i>	100
B) L'idée de progrès en Amérique latine et au Venezuela en particulier	112
1 - <i>Civilisation et barbarie</i>	118
2 - <i>Les degrés d'urbanisation</i>	123
III / La littérature vénézuélienne	133
A) Doña Bárbara	151
Conclusion	161
Bibliographie.....	169

RESUMÉ DE LA THÈSE EN FRANÇAIS

L'adjectif « moderne » est associé, au XXI^{ème} siècle, de façon positive et négative, par les hommes contemporains de la société ; soit pour se référer à des inventions ou à des personnes qui ont excellé dans des domaines divers, soit pour démontrer la déshumanisation de l'humain par les progrès scientifiques et techniques. Le concept de « modernité » repose quant à lui sur une vision plus subjective. Cette thèse, se centre sur l'œuvre Vénézuélienne de *Doña Barbara*. Le travail de recherche de doctorat portera sur les concepts d'évolution, de modernité et de progrès, tout en couvrant les thèmes utilisés dans le roman de Gallegos ainsi que dans d'autres œuvres.

- Mots clés – progrès, modernité, société, pouvoir, Venezuela

RESUMÉ DE LA THÈSE EN ESPAGNOL

La palabra "moderno" está asociada, en la mayoría de los casos, de una manera positiva, por la sociedad, para referirse a cosas y a personas que han destacado en distintos ámbitos, sea para demostrar la deshumanización del hombre por los progresos científico y técnicos. El concepto de "modernidad" se encuentra sin embargo en una visión más subjetiva. Esta tesis, cuyo tema es: "El reto del progreso en las sociedades latinas de América del siglo XX: el caso de Doña Bárbara de Rómulo Gallegos", se centrará en esta novela contemporánea venezolana del siglo XX, cuyo personaje principal es un mujer cruel corrompida y codiciosa. Esta investigación de doctorado se centrará en los conceptos de evolución, modernidad y progreso, cubriendo también los temas representados en la novela de Gallegos entre otras novelas relacionadas con el tema principal de esta tesis doctoral.

- Palabras claves – progreso, modernidad, sociedad, poder, Venezuela

RESUMÉ DE LA THÈSE EN ANGLAIS

The word "modern" is associated, mostly in a positive way, by society, things and people who have excelled in various fields either to refer to inventions or to persons who have excelled in various fields, either to demonstrate the dehumanization of man by scientific and technical progress. The concept of "modernity" lies however on a more subjective vision. This thesis, whose subject is: "The challenge of Progress in the Latino-American societies of the twentieth century: the case of *Doña Barbara* from Romulo Gallegos", will focus on this Venezuelan contemporary novel from the twentieth century, whose main character is a cruel-corrupted and greedy woman. This doctorate research will focus on the concepts of evolution, modernity and progress, largely covering then the themes portrayed in the novel by Gallegos among others novels related to this PhD's main theme.

- Key words – progress, modernity, society, power, Venezuela